
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579789 8

LES

CHEVALIERS DU LANSQUENET.

Aymon

XAVIER DE MONTEPIN.

LES CHEVALIERS DU LANSQUENET

PREMIÈRE SÉRIE.

LE LOUP ET L'AGNEAU.



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

1857

LES
CHEVALIERS DU LANSQUENET.

PROLOGUE.

LE CONSEIL DES DOUZE.

I

Le bilan.

Si par un hasard quelconque, le trente novembre de l'an de grâce mil huit cent quarante-quatre, vous étiez entré dans un appartement situé au troisième étage de l'une des plus jolies maisons de la rue de Provence, vous auriez été frappé de certains préparatifs, qui n'eussent pas manqué, nous en sommes sûrs, d'exciter votre curiosité au plus haut point.

Figurez-vous d'abord, à la suite d'une antichambre as-

sez élégante, un salon de dimension ordinaire, tendu en étoffe perse à dessins rose vif, sur un fond gris-perle lustré et doux à l'œil.

Un tapis blanc à rosaces cramoisies couvrait le parquet; — des encoignures en palissandre, de formes diverses et gracieuses, supportaient de coûteuses nullités; — mille luxueuses babioles se montraient çà et là, et semblaient indiquer que l'hôte de ce coquet séjour était une femme, jeune sans doute et probablement jolie. — Nous pourrions ajouter d'autres détails caractéristiques, mais nous nous bornerons à dire que la pendule en porcelaine, façon Vieux-Sèvres, marquait neuf heures, qu'un grand feu pétillait dans une cheminée de marbre blanc, sur la tablette de laquelle brûlaient dans des candelabres, en porcelaine comme la pendule, huit bougies évidemment allumées depuis peu d'instants. — Du reste, ce salon était complétement inhabité.

Jusque là, rien de plus simple : ce qui l'était moins, c'était la disposition de certains meubles. Ainsi le piano de palissandre, chargé de cahiers de musique, avait été relégué dans un des angles de l'appartement. — A la place qu'il occupait ordinairement on voyait un bureau à cylindre derrière lequel trois siéges étaient rangés sur la même ligne. — Sur ce bureau il y avait deux bougies, du papier, des plumes, une sonnette d'argent, un sucrier, une carafe, un verre à pied, le tout en cristal, et enfin un paquet de cigares. — Autour du bureau et formant un demi cercle, neuf chaises vides attendaient.

S'agissait-il d'une assemblée de conspirateurs, ou d'une de ces innocentes soirées où d'inoffensifs bas-bleus débitent à tour de rôle leurs inspirations saugrenues et incomprises, et se livrent à *huis-clos* à de petites inspirations incolores et sentimentales? — c'est ce que nous [illegible]rons dans un moment.

Quelques minutes après neuf heures, la porte du salon s'ouvrit et donna passage à une jeune femme vêtue d'une robe montante en gros de Naples couleur carmélite. — Cette femme, qui paraissait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans, n'en avait en réalité que vingt-quatre. — Ses traits étaient irréguliers, mais gracieux et expressifs, sa taille ne manquait pas de souplesse, malgré une disposition marquée à un embonpoint précoce. Somme toute, l'ensemble de cette femme était agréable, et pour en donner une idée plus complète, nous ajouterons que ses yeux étaient vifs et spirituels, et que ses magnifiques cheveux châtains empruntaient un charme de plus d'une torsade et de nœuds en velours rouge, mêlés à leurs tresses et à leurs bandeaux.

A peine entrée dans son salon, cette personne sonna sa femme de chambre, et lui donnant une lettre à porter dans un quartier éloigné, elle lui dit qu'elle l'autorisait à ne rentrer qu'à onze heures et demie ou minuit. — La soubrette enchantée ne se fit pas répéter cet ordre, et la maîtresse du logis restée seule se jeta dans un vaste fauteuil placé au coin du feu, les yeux fixés sur la pendule, l'air rêveur et préoccupé, et battant distraitement du bout du pied la mesure précipitée d'une polka à la mode.

A neuf heures et demie précises un coup de sonnette se fit entendre, mais si faiblement que c'est à peine si le timbre heurta deux fois les parois de la clochette. — La jeune femme tressaillit et se leva en sursaut, puis elle ouvrit sans bruit la porte qui donnait dans l'antichambre, et elle attendit,

Moins d'une minute après, trois coups frappés à intervalles égaux contre le bois de la porte retentirent doucement. — La jeune femme, alors, traversa rapidement l'antichambre, fit jouer la serrure et introduisit deux hommes, qui, après avoir serré cordialement sa main, se débarras-

sèrent de leurs paletots et entrèrent dans le salon : la jeune femme resta dans l'antichambre.

Au bout d'un instant les trois coups maçonniques retentirent de nouveau, annonçant l'arrivée d'autres visiteurs auxquels la porte fut ouverte sur-le-champ. — Six fois de suite, et à peu de distance les uns des autres, se présentèrent deux par deux les hôtes attendus, et quand la jolie introductrice en eut compté douze, elle fit tourner deux fois la clef dans la serrure de manière à fermer la porte de l'antichambre à double tour, puis elle regagna le salon, dans lequel flottait déjà une vapeur blanche et légère produite par la fumée des cigares de la Havane.

Un vivat douze fois répété accueillit l'entrée de la jeune femme, qui répondit par des sourires agaçants aux galanteries de haut goût dont elle fut à l'instant même assaillie, et prit sur la cheminée un éventail, afin d'être en mesure de réprimer par une manœuvre toute espagnole, les entreprises peu discrètes des mains hardies qui seraient tentées de s'émanciper autour de sa taille.

Nous pensons que le moment est venu de donner quelques renseignements préliminaires sur les douze invités de la jolie inconnue.

Ils représentaient tous les âges, depuis vingt jusqu'à soixante ans, et offraient les physionomies caractéristiques des différents peuples de l'Europe. — Les types français, anglais et russes dominaient cependant. — Tous étaient mis avec une recherche qui, sans être précisément celle de la bonne compagnie, ne manquait néanmoins pas d'une certaine distinction.

De ces hommes, trois étaient particulièrement dignes d'être remarqués, et c'est de ceux-là que nous nous occuperons d'abord.

Le premier, qui paraissait être le doyen de l'assemblée, avait, malgré ses soixante ans et ses cheveux argentés,

l'œil vif et le regard perçant d'un aigle. — Sa physionomie calme, ses traits réguliers, ses mains effilées et ses pieds mignons, son attitude et son costume, respiraient la parfaite distinction d'un gentilhomme de vieille race. — Il portait à sa boutonnière les ordres de *Saint-Louis*, *de Lucques*, du *Christ de Portugal*, de *l'Éperon d'or de Rome*, de *Sainte-Isabelle d'Espagne* et de *Saint-Wladimir de Russie*. — Il se nommait le baron Stanislas-Aymeric Croisé de la Croisette.

Le second pouvait avoir de trente à trente-deux ans. — Il était de haute taille, de figure mâle, tournure militaire, et portait à la boutonnière de son habit coupé à la dernière mode, le ruban de la Légion-d'Honneur : — il s'appelait le comte Georges d'Entragues.

Quant au troisième, lord William Stloobomby, c'était un tout jeune homme de vingt-cinq ans au plus, blond, rose et blanc comme une figure de Greuze. — Il avait l'air flegmatique et calme d'un insulaire *pur sang*, l'œil candide et doux, le regard honnête et même quelque peu étonné.

Les neuf autres, jeunes ou vieux, beaux ou laids, portaient presque tous un nom sonore, un titre, et au revers de l'habit un morceau de ruban d'une couleur quelconque.

Et si vous voulez savoir aussi, comment se nommait la jeune dame chez laquelle étaient réunis ces *gentilshommes et gentlemen*, nous vous dirons qu'elle était connue dans un certain monde sous le pseudonyme poétique de Lucrezia de santa Mira, mais qu'on la désignait plus généralement par le sobriquet de *Mirabelle* : — pour en finir avec elle, nous vous apprendrons encore qu'elle exerçait la profession de *lorette*, d'une manière très-remarquable et très-appréciée des véritables connaisseurs.

Pendant quelques instants la réunion fut bruyante,

comme cela arrive toujours quand des hommes viennent de se rassembler; — mais le baron Croisé de la Croisette, qui rôdait depuis son arrivée autour du bureau, prit la sonnette d'argent, la secoua légèrement par un geste plein de grâce, et dit d'une voix à la fois douce et sonore :

— Chevaliers du lansquenet, à vos places!

A ces mots, et comme par enchantement, le silence le plus profond succéda aux éclats de voix et vint mettre un terme subit aux conversations commencées. — Le comte d'Entragues et lord Stloobomby se placèrent à droite et à gauche du baron de la Croisette, qui occupait le fauteuil de la présidence, les autres personnages s'établirent sur les siéges rangés en demi cercle autour du bureau, et Mirabelle se réinstalla dans sa chauffeuse au coin de la cheminée.

— Messieurs, — dit le baron en saluant son auditoire de la façon la plus noble et la plus courtoise, — depuis près de deux ans que j'ai l'honneur de présider l'assemblée générale de l'ordre, c'est toujours pour mon cœur un moment d'émotion profonde que celui où je vous vois tous réunis autour de moi : ce sentiment, vous le partagez, j'en suis sûr.

— Oui! oui! oui! — s'écrièrent toutes les voix avec un ensemble que nous souhaitons à la nouvelle direction de l'Académie royale de musique.

— Vous ajoutez encore à cette émotion plus que je ne saurais dire, — reprit le baron en posant sa main sur sa poitrine ornée d'un flamboyant jabot... — souffrez que je me remette.

Et il avala un demi verre d'eau sucrée, puis il reprit d'une voix plus ferme :

— Depuis près de deux ans, investi par vous de fonctions délicates et sacrées, je m'en suis acquitté, je l'espère, avec la droiture et la fidélité qui me caractérisent...

— Oui ! oui ! oui ! reprirent les voix.

— Grâce à mes soins, Messieurs, et surtout à votre activité intelligente, continua le baron, notre association est dans un état florissant. — Le bilan de chaque mois nous a donné des résultats magnifiques jusqu'à présent, et je me flatte que le bilan de ce mois-ci n'en offrira pas d'inférieurs...

Ici l'orateur fut interrompu par de nouvelles et nombreuses marques d'approbation.

— Nous allons donc, — continua le baron Croisé de la Croisette, — procéder à l'encaissement des valeurs, puis à la répartition des fonds destinés à être partagés ; ensuite nous discuterons les améliorations à introduire dans notre société, si admirablement organisée déjà. — Mylord Stloobomby, voulez-vous bien vous donner la peine de prendre note, en votre qualité de secrétaire-général de la société, des sommes que M. le comte d'Entragues encaissera.

Lord Stloobomby fit un geste d'assentiment, et prépara une immense feuille de papier, en tête de laquelle se lisaient en gros caractères, ces deux mots sacramentels et quelquefois terribles :

DOIT — AVOIR

— Je vais maintenant, — reprit le baron, — procéder à l'appel nominal des chevaliers par ordre alphabétique. Je commence :

— Comte Abel ?

— Présent.

— Qu'apportez-vous à la communauté, fin de ce présent mois de novembre 1844 ?

— Deux mille cent vingt francs.

— Remettez-les, je vous prie, au caissier.

Deux billets de banque de mille francs et six napoléons

furent déposés sur le bureau, puis l'appel nominal recommença.

— Chevalier d'Astré.

— Présent.

— Combien ?

— Deux mille deux cents francs.

— Marquis de Borgues, combien ?

— Quatre mille francs.

Un frémissement joyeux parcourut toute l'assistance quand elle entendit proclamer ce résultat superbe.

— Sir Babibernet ?

— Quinze cents francs de déficit : j'ai rencontré une contre-mine.

Sensation douloureuse et générale.

— Vous aurez à vous expliquer plus clairement sur ce fait, tout à l'heure, sir Babibernet. Continuons : — Comte d'Entragues ?

— Trois mille francs.

— Prince Krakopoulof ?

— Quarante louis.

— Comte Antonio Miso ?

— Douze cents francs.

— Sir Nasomby ?

— Deux mille francs de déficit.

Signes non équivoques de mécontentement, auxquels se joignent quelques imprécations peu parlementaires.

Le baron agita sa sonnette et dit :

— Nous réglerons ce compte tout à l'heure. A votre tour maintenant, baron Peregode ?

— Onze cent quarante francs. J'avais espéré mieux, mais j'ai reperdu.

— Vicomte de Sanluces ?

— Soixante et dix louis.

— Mylord Stloobomby ?

— Deux mille francs.

— Enfin, moi-même, Messieurs, je joins à ces diverses sommes six mille francs pour ma part.

Enthousiasme universel ; plusieurs vivats se font entendre.

Après avoir salué modestement l'assistance à plusieurs reprises, le baron Croisé de la Croisette reprit :

— Lord Stloobomby voudra-t-il bien faire son addition, et nous dire le total des sommes que M. d'Entragues a encaissées ?

Vingt-trois mille huit cent soixante francs, dont il faut défalquer trois mille cinq cents francs perdus par les très-honorables sirs Babibernet et Nasomby ; reste donc net, vingt mille trois cent soixante francs.

— J'ai la douleur, Messieurs, d'avoir à vous faire observer, dit le baron de la Croisette, — qu'il y a une notable décroissance dans nos recettes de ce mois. — Quel était, je vous prie, Monsieur le secrétaire général, le chiffre du mois dernier ?

— Trente mille quatre cent vingt.

— C'est effrayant ! — sir Babibernet, la société vous cite à sa barre pour que vous ayez à vous expliquer immédiatement sur les quinze cents francs appartenant à l'association des Chevaliers du lansquenet, et naufragés entre vos mains. — Sir Nasomby, vous vous justifierez ensuite relativement aux deux mille francs également perdus par vous. — Sir Babibernet, la société vous écoute.

— Messieurs, — dit Babibernet, — en se posant avec dignité en face du bureau, je déplore plus que qui que ce soit d'entre vous le malheur qui m'est arrivé, et dont je vous reconnais le droit de me demander compte. — Voici les faits : à la séance du mois dernier, j'eus l'honneur de vous soumettre trois invitations que je m'étais procurées pour des maisons riches et honorables, dans lesquelles un

homme bien posé dans le monde devait me présenter. — Je demandai à la société une mise de fonds de quinze cents francs, convaincu qu'entre mes mains cet argent ne manquerait pas de se quadrupler. — Effectivement, dans les deux premières maisons, le succès avait dépassé mes espérances, mais la fatalité voulut que dans la troisième mon bonheur vint échouer. — Un valet de chambre, gagné par moi à prix d'or, m'avait promis d'intercaler dans les cartes du lansquenet un jeu préparé par moi. Il le fit en effet; mais soit maladresse, soit méchanceté, il intervertit l'ordre de ces cartes, et lorsque me croyant sûr de mon affaire je reprenais hardiment une main déjà arrivée au chiffre de six mille francs, la carte attendue fut remplacée par une autre, *et le banquo* de mon adversaire emporta ma mise de fonds, mon gain et mes belles espérances!... Je fus malheureux, je ne fus pas coupable, et je me confie sans crainte à la justice des chevaliers de l'ordre, représentés par le bureau.

— Et vous, sir Nasomby, qu'avez-vous à dire pour votre justification? — demanda le baron de la Croisette après avoir accueilli par un signe approbateur le récit de Babibernet.

— Mon histoire diffère très-peu de celle de mon prédécesseur à cette barre, et je m'en remets comme lui à la justice du bureau.

Le président, le secrétaire et le caissier s'entretinrent pendant quelques instants à voix basse, puis le premier annonça que le bureau interprétant l'indulgence de l'assemblée, accordait un bill d'indemnité aux deux prévenus.

— Maintenant, — continua le baron, — nous avons à faire la répartition de vingt mille trois cent soixante francs, produit net des recettes du mois écoulé. — Nous prélèverons d'abord quatre mille huit cent soixante francs,

qui entreront dans la caisse de l'ordre, conformément à nos statuts. — Nous prierons ensuite Mme Lucrezia de Santa Mira d'accepter ce billet de cinq cents francs pour l'indemniser de ses frais de réception, et la dédommager du dérangement que nous lui causons tous les mois une fois. — Il nous reste donc une somme de quinze mille francs à partager entre douze, ce qui fait douze cent cinquante francs pour chacun. — Monsieur d'Entragues, veuillez, je vous prie, remettre ce dividende à chaque associé.

Quand cette opération fut terminée, le baron s'adressa de nouveau au secrétaire général.

— Mylord, — demanda-t-il, — quelle est en ce moment la situation de la caisse sociale?

— Elle présente un actif de soixante-quatre mille deux cent quarante francs.

— Et son passif?

— Elle n'en a pas.

— Veuillez, en conséquence, Messieurs, — reprit toujours le baron, — prendre la peine de signer ce bilan qui se résume par un actif de soixante-quatre mille deux cent quarante francs, et un passif nul. Il est, je crois, peu de sociétés commerciales dont les fins de mois soient aussi florissantes.

Les chevaliers signèrent.

— Maintenant, Messieurs, avant de clore la séance, nous allons discuter quelques points de nos statuts qui peuvent devenir pour notre ordre des questions de vie ou de mort.

— Je demande la parole, — dit le comte d'Entragues.

II

Un dictateur.

— La parole est à M. le comte d'Entragues, — avait répondu le baron Croisé de la Croisette.

Georges se leva aussitôt, quitta le bureau derrière lequel il était assis depuis le commencement de la séance, puis il traversa le salon en se dirigeant vers la cheminée dans laquelle il jeta le cigare qu'il tenait encore entre ses lèvres, et ayant tourné le dos à la glace et adressé un imperceptible sourire à Mirabelle, il prit cette attitude si connue, de l'homme qui se dispose à parler sérieusement.

Tous les auditeurs avaient changé de position, et maintenant, debout, faisaient cercle autour du comte.

— L'union fait la force, Messieurs, — dit celui-ci. — Cette vérité est vieille comme le monde, ce qui n'a pas empêché notre immortel La Fontaine de la remettre en lumière dans cette charmante fable où il nous montre un faisceau indestructible, composé de dards faciles à rompre séparément. — En nous réunissant, en centuplant nos

forces par l'association, nous avons sans doute fait une belle et utile chose ; mais en avons-nous tiré tout le parti possible ? Je ne le pense pas, et j'irai jusqu'à dire hardiment que nous manquons complétement notre but. — Qu'avons-nous en effet voulu, Messieurs ? Former une ligue contre la société qui n'a pas su nous apprécier, et ne veut pas comprendre qu'à nous, natures exceptionnelles et d'élite, il fallait des jouissances raffinées, et des monceaux d'or pour arriver à ces jouissances. — Trop richement doués pour demander au travail des moyens d'existence, sûrs d'ailleurs que le travail, quelque opiniâtre qu'il soit, ne nous donnerait ni ces recherches, ni ce luxe dont nous ne pouvons nous passer, nous nous sommes mis en lutte secrète avec la fortune, et nous avons voulu la forcer à nous sourire, à nous, plutôt qu'à cette foule d'imbéciles qui l'attendent, l'appellent, la caressent du regard, mais ne savent pas la saisir brusquement pour lui faire violence au besoin. — Cette résolution était noble et digne de nos intelligences, mais encore une fois, a-t-elle produit tout ce qu'elle peut produire, et pouvons-nous appeler un résultat, ce triomphe mensuel qui consiste à nous partager douze fois par an quelques malheureux billets de banque arrachés après des ruses de Mohicans et des combinaisons de Machiavel ? — Chaque jour nous jouons sur une carte notre honneur, jusqu'à présent intact aux yeux du monde, et chaque jour nous faisons à la poursuite de quelques napoléons un pas de plus vers les bancs de la police correctionnelle. — Risquons la police correctionnelle, la cour d'assises même s'il le faut, j'y souscris : *A vaincre sans péril on triomphe sans gloire !* Mais ne faisons pas à l'aventure une partie de dupes, et que de chaque côté l'enjeu vaille du moins la peine d'être risqué ! — Ce n'est pas que je vous propose la dissolution de notre société : loin de moi cette pensée impie ! Je crois à la solidité des bases de

notre entreprise, je crois à ses résultats possibles; mais ces résultats je les veux *grandioses!* — Pour Dieu! Messieurs, puisqu'il faut que nous soyons des *grecs*, ne soyons pas du moins de ces *grecs* vulgaires, pauvres gueux qui n'ont jamais à leur disposition cinquante mille francs à jeter dans la gueule de la police pour l'empêcher d'aboyer. — Nous sommes tous gens de qualité, et nous devons ressusciter à Paris ce que furent autrefois à Londres les *gentilshommes de la nuit : Gentlemen of the nigth!* — Pour me résumer d'une façon plus énergique qu'élégante, je vous dirai : — Volons, Messieurs, mais ne *carottons* pas. — Qu'au lieu de ce bilan mesquin, qui nous donne tous les trente jours, vingt ou vingt-cinq mille francs à partager entre douze, nous ayons chaque mois une curée de cinq mille louis, et l'or, cette puissanee sans égale et sans rivale possible, nous absoudra de tout!

Un silence qui n'était ni celui du blâme, ni celui de l'approbation, accueillit ces paroles. — D'Entragues, qui semblait indifférent à l'effet qu'il avait pu produire, promenait sur l'assemblée muette des regards assurés et presque hautains.

Enfin le baron de la Croisette sembla tout à coup se décider à se faire l'organe de tous. — Il toussa deux fois, passa légèrement ses doigts sur son jabot, chercha dans sa poche une tabatière d'or, l'ouvrit lentement de manière à faire scintiller les diamants qui entouraient un portrait de femme, placé sous verre sur le couvercle, et ayant savouré une prise de *Régent* avec la grâce inimitable d'un seigneur de la cour de Louis XV, il regarda avec une attention bienveillante le comte d'Entragues, et prononça avec quelque hésitation ces paroles longtemps attendues :

— Tout ceci est très-beau, mon cher comte, très-beau, je ne le conteste pas; mais dans tout ce que vous nous avez fait l'honneur de nous dire, je vois...

— Vous voyez? — demanda d'Entragues.

— Des phrases, de fort jolies phrases, bien alignées, bien débitées, mais rien de plus.

Le baron s'arrêta, croyant à une réplique de M. d'Entragues. — Le comte restant silencieux, le baron reprit :

— Certes le résultat dont vous nous avez parlé serait magnifique !

— Admirable ! — appuya sir Nasomby.

— Cinq mille louis, ou cent mille francs en belles espèces d'or à palper chaque mois, ce serait délicieux !

— Étourdissant ! — fit sir Nasomby, qui répétait la pensée en se bornant à changer le mot.

— Mais, hélas ! c'est un rêve !

— Un songe !

— Une illusion !

— Un mirage !

Ajoutèrent à intervalles égaux sir Nasomby, le prince Krakopoulof et le comte Antonio Miso.

— Il faudrait pour donner quelque apparence de réalité à ce jeu certainement fort agréable de votre esprit; il faudrait, dis-je, mon cher comte, — continua le baron, — que vos calculs reposassent sur une base quelconque.

— Sur un fondement quel qu'il fût ! — dit sir Nasomby.

— Et que cette base elle-même ne fût pas quelque chose de vague.

— De fantastique, — fit l'écho.

— En un mot, que vous eussiez un plan.

— Oui... un... un plan.

— Avez-vous un plan, mon cher comte, et voulez-vous nous le soumettre ?

Pendant le discours à bâtons rompus du baron de la Croisette, M. d'Entragues avait plus d'une fois mordu les pointes de sa moustache brune pour réprimer un sourire

quelque peu dédaigneux. — A cette interpellation directe, il se redressa et répondit :

— Je m'attendais, Messieurs, à ce que vient de me dire, en son nom et au vôtre, mon honorable ami, le baron Croisé de la Croisette, chevalier de beaucoup d'ordres, commandeur de quelques autres, et président de l'association des chevaliers du Lansquenet ; je m'attendais donc aux objections qui m'ont été faites, et je suis sûr d'avance qu'on m'en fera bien d'autres encore quand j'aurai développé ma pensée, ainsi que vous venez de me l'ordonner.

Georges prononça ce dernier mot avec une fine ironie dans laquelle perçait malgré lui le sentiment de la supériorité qu'il se croyait à bon droit sur ses collègues.

— Vous avez, — reprit-il, — traité de rêve, de mirage, les résultats ambitionnés et considérés comme certains par moi. — Vous m'avez demandé mon plan, ce plan existe... il est là ! — continua le comte en posant un de ses doigts sur son front ; — mais ce serait en compromettre le succès que de vous le développer à présent. — Je refuse donc toute explication, et, malgré ce refus, je n'hésite pas à vous faire deux demandes... Ces demandes vous paraîtront folles, insensées, surtout en présence de l'obstination que je mets à ne pas m'expliquer ; mais de même que je me regarde comme libre de me taire, vous, vous serez libres de me refuser les moyens d'obtenir ces merveilleux résultats auxquels vous ne voulez pas croire...

D'Entragues se tut un moment. — Tout le monde l'écoutait avec le profond silence de la curiosité violemment excitée.

— D'abord et avant tout, Messieurs, — reprit le jeune homme avec un imperturbable aplomb, — je veux que vous m'accordiez une confiance entière et sans limites... je veux être investi par vous et sur vous tous d'un pouvoir absolu.

Georges fut arrêté court par une exclamation générale de surprise et d'opposition.

— Ne m'interrompez pas, Messieurs, — reprit-il sans se troubler ; — quand j'aurai fini vous serez les maîtres de discuter et de rejeter mes propositions. J'arrive et je complète ma pensée. — Par confiance entière et sans limites, j'entends que personne d'entre vous n'aura le droit de commenter mes actions, et de m'en demander compte avant le jour que j'aurai fixé pour cela. — Vous ne chercherez à savoir de ma pensée que ce que je voudrai vous en dire, et cette pensée deviendra *vôtre*, alors même qu'elle vous paraîtrait obscure ou extravagante. — Pouvoir absolu a pour moi le sens d'une véritable dictature. C'est donc la dictature que je demande ! — Si vous m'investissez de ce pouvoir extraordinaire, vous devez m'obéir sans aucune réserve, comme, par exemple, prince Krakopoulof, vous obéissaient les *serfs* de vos domaines, quand vous aviez des domaines et des *serfs* : il est bien entendu, toutefois, que l'autocratie morale remplacera le knout. Je veux, en un mot, dussé-je me répéter, obéissance passive, sujétion absolue : vous serez les membres qui agissent, j'y consens, mais moi, je serai la volonté qui les fait agir.

Ici de nouvelles acclamations, plus générales, plus accentuées que les premières, arrêtent de nouveau d'Entragues.

— Je vous avais demandé, Messieurs, — reprit le jeune homme avec une certaine impatience en élévant la voix au-dessus du tumulte, — je vous avais demandé de ne pas m'interrompre. — J'insiste de nouveau sur la nécessité de me laisser parler librement, d'autant que je n'ai plus que quelques mots à vous dire. — Vous avez en caisse, en ce moment, soixante-quatre mille francs qui sont entre mes mains, en ma qualité de caissier de la société, et que je

vous représenterai à la première réquisition. — Eh bien ? et c'est là ma seconde demande, je veux être autorisé par un vote général, unanime, à disposer de ces fonds jusqu'à concurrence de la somme de quarante mille francs, sans que personne se permette de me questionner sur ce que je compte en faire. — Si ma proposition est acceptée, acceptée, comme je l'entends, sans restriction, par vous tous, je prends l'engagement de mettre l'ordre auquel nous appartenons, à même de partager chaque mois au moins cinq mille louis entre ses douze membres. Si, au contraire, vous me refusez, je vous rendrai mes comptes à l'instant même, et vous ne serez plus que onze chevaliers, car je cesserai désormais de siéger au milieu de vous. Voilà mon dernier mot. Je vous laisse le champ libre pour la réflexion et la discussion, et je passe dans la chambre voisine, où notre charmante amie Mirabelle voudra bien m'accompagner, j'en suis sûr.

Et le comte d'Entragues sortit en effet, suivi par Mirabelle qui chercha à rougir, mais sans pouvoir en venir à bout.

Aussitôt après le départ de Georges, le mécontentement, un instant contenu par sa présence, éclata avec une violence inouïe et cependant comique. — Tout le monde parlait à la fois; on gesticulait, on s'interpellait, on trépignait des pieds ; c'était à croire qu'on ne viendrait jamais à bout de rétablir l'ordre. — Les phrases suivantes donneront une idée de ce *tohu bohu*, que nous ne pouvons comparer qu'à certaines séances de la chambre des députés.

— Il est fou ! — disait le comte Abel.

— Stupide ! — reprenait le comte Antonio Miso.

— Absurde ! — criait sir Nasomby.

— Ce qu'il demande est du dernier ridicule !

— L'orgueil a tourné la tête à cet homme-là.

— Je ne dis pas qu'il soit sans esprit, sans talent, mais de là à vouloir...

— Nous diriger...

— Nous régenter...

— Cette prétention...

— De faire de nous des machines...

— Pour aboutir à jouer la partie à son profit...

— Est du dernier ridicule !

— Insoutenable !

— Offensante !

— Pourtant, Messieurs... — hasarda timidement le baron de la Croisette qui n'avait pas encore parlé.

— Eh bien ! quoi ? — interrompirent plusieurs voix : — que signifie ce *pourtant ?*

— Que le comte d'Entragues nous est supérieur à tous! — reprit le baron avec plus de hardiesse.

— Par exemple ! voilà qui est fort ! — s'écrièrent dix voix sur tous les tons de la surprise et du mécontentement.

— Oui, Messieurs, — poursuivit le baron sans se troubler, — supérieur par l'audace, par l'habileté, par l'esprit d'intrigue.

— En admettant que tout cela soit vrai, ce ne serait pas encore une raison, — dit le prince Krakopoulof...

— Et remarquez bien, Messieurs, — interrompit la Croisette, — que ce qu'il nous a demandé, et qui paraît bizarre au premier examen, est combiné, nous a-t-il dit, de manière à servir puissamment l'intérêt commun.

— Oui, mais s'il...

— Remarquez bien encore que monsieur le comte d'Entragues est un homme d'honneur...

— De beaucoup d'honneur, — répéta sir Nasomby.

— Et que toutes les fois qu'il nous a promis une chose, cette chose s'est faite.

— C'est vrai, — dirent quelques-unes des voix.

— Exact, — répéta Nasomby, comme une grosse mouche qui bourdonne dans l'angle d'une vitre.

— Et ma foi je suis d'avis — (ici la Croisette sembla perdre un peu de son assurance) ; — je suis d'avis, Messieurs, de nous en rapporter aveuglément à lui.

— Ah ! bah ! — dirent unanimement les chevaliers avec l'inflexion de voix de la stupéfaction.

— Oui, Messieurs, je vous le dis avec une profonde et inébranlable conviction, mettons-nous à sa discrétion avec confiance. — Je parie cent louis contre cent sous que nous nous en trouverons bien.

Nous ne raconterons pas la discussion qui suivit l'échange des paroles que nous venons de rapporter. — Elle fut violente d'abord, puis seulement animée, et enfin elle tomba dans un calme plat, comme si tout le monde était du même avis. On eût dit une de ces séances de la Chambre des députés, où le ministère attaqué de tous les côtés, ne sait plus sur quoi s'appuyer pour se défendre. L'opposition lui montre le poing, ses partisans les plus dévoués ont l'air de faire cause commune avec elle. On vocifère, on se menace, on se jette au visage les plus sanglantes injures. — Ne croyez pas à cette colère ; ne vous inquiétez pas de ces injures. — Tous ces gens-là se connaissent trop bien pour se prendre au sérieux. L'heure de voter arrive ; l'orateur qui avait été conspué à la tribune reçoit des félicitations dans l'hémicycle, pendant que les boules blanches ou noires tombent dans l'urne. Bref, on dépouille le scrutin, et le projet qui semblait n'avoir pas de partisans passe à une majorité immense et inattendue.

Telle fut, sur une plus petite échelle, l'histoire de ce qui se passa dans l'assemblée des chevaliers du Lansquenet; aussi à peine une demi-heure s'était-elle écoulée, que le baron Croisé de la Croisette rappela Georges d'Entra-

gues pour lui annoncer, au nom de tous ses collègues sans exception, qu'il était investi de la dictature.

Le comte rentra le premier, et ce ne fut que quelques secondes après lui que Mirabelle reparut. — Sa beauté avait acquis une certaine animation qui en doublait le charme, et il était facile de deviner que la conversation de Georges l'avait vivement intéressée.

D'Entragues commença par remercier, en termes affectueux et dignes, ses collègues de la confiance sans bornes dont ilslui donnaient une marque si éclatante, puis voyant que l'assemblée lui était de plus en plus favorable, il continua ainsi.

— Maintenant, Messieurs, je vais quitter Paris sous trois jours, et mon absence durera au moins une semaine. — Je vous répète encore que cette absence aura lieu dans un but d'intérêt général. — A mon retour, je vous convoquerai en assemblée extraordinaire pour vous initier à mon plan, dont le secret ne sera plus indispensable, et vous communiquer les premiers résultats que j'aurai obtenus. — Jusque-là, évitez, je vous en conjure, tout ce qui pourrait vous compromettre, ou seulement attirer l'attention sur vous. Et à ce propos, baron Péregode, vous me permettrez de vous dire que vous avez une manière malheureuse de tenir les cartes qui finira par vous valoir des ennuis, et à nous par contre-coup., — L'autre jour, dînant au café de Paris, j'entendais plusieurs jeunes gens, très-bien posés dans le monde, s'étonner du singulier mouvement de vos mains quand vient votre tour de *faire la banque,* et se demander s'il n'y avait que du hasard dans le bonheur que vous saviez tirer d'une main déjà usée par sept ou huit passes. — Prenez quelques leçons du vicomte de Sanluces, qui lui-même a été élevé à l'école des grands maîtres *Philippe, Comte et Bosco.* Veuillez aussi avoir une mauvaise veine aux premières

parties de lansquenet où vous figurerez, mais arrangez-vous de manière à ne pas trop entamer le fonds social pour rétablir votre réputation, cela n'en vaudrait pas la peine. — Perdez peu en ayant l'air de perdre beaucoup. — Je vous alloue deux mille francs pour cet usage : tel est, Messieurs le premier acte de la dictature que vous m'avez confiée.

— Avez-vous d'autres recommandations à nous faire? — demanda le baron de la Croisette.

— A vous, mon cher baron, je vous dirai qu'on vous a vu passer l'autre jour en citadine comme une bourgeoise qui va *dîner en ville,* ou une femme du grand monde qui va faire un mauvais coup, et que cela est du plus déplorable effet. — Prenez un coupé au mois. Voilà six cents francs pour le premier paiement. Ayez soin de faire peindre vos armes sur les panneaux veillez aussi à ce que le cocher soit bien tenu et les chevaux convenables. — Vous, vicomte de Sanluces, mettez-vous en mesure, par vos connaissances de l'ambassade d'Angleterre, de vous faire présenter chez lady Wigmorland, qui vient d'ouvrir sa maison dans le faubourg Saint-Honoré, et qui recevra toutes les semaines. — Voilà, Messieurs, tout ce que j'avais à vous dire pour aujourd'hui. Agréez encore tous mes remercîments, et comptez sur moi comme je compte sur vous. — Chevaliers du Lansquenet, la dictature comprenant aussi la présidence, je déclare que la séance est levée.

Des poignées de main furent échangées entre tous les assistants, qui se séparèrent ensuite deux par deux comme ils étaient venus.

Georges d'Entragues et le baron Croisé de la Croisette, chevaliers de plusieurs ordres, etc., etc., etc., restèrent les derniers.

— Je vous ai donné un fameux coup d'épaule, mon

cher comte, — dit la Croisette, au moment de sortir. — Cela me vaudra, j'espère, une petite prime secrète de trois mille francs sur le bilan prochain.

— Sans aucun doute, cher et noble ami! s'écria d'Entragues en reconduisant le baron avec toutes les formes du plus affectueux respect. — Vieille canaille! murmura-t-il après avoir fermé la porte sur le dos de l'ex-président.

Georges d'Entragues, qui n'avait pas eu le temps de couler à fond tous les sujets qu'il avait à traiter avec Mirabelle, pendant leur demi-heure de tête-à-tête, resta ce soir-là chez elle.

III

Mazagran.

Des faits que nous avons rapportés dans les deux chapitres précédents, et les paroles prononcées par les personnages que nous avons mis en scène, ont dû plus que suffisamment, nous le croyons du moins, faire comprendre à nos lecteurs ce que c'étaient que le *conseil des douze et les Chevaliers du Lansquenet*.

Nous nous bornerons donc à dire ou plutôt à ajouter, que le signe distinctif de l'ordre, la décoration si l'on veut, décoration que du reste, les chevaliers se gardaient bien de porter, et qu'ils cachaient au plus profond de leurs secrétaires, consistait en un hochet d'or émaillé, représentant trois cartes, deux valets et un as de cœur disposés comme il suit : les deux valets à gauche et au milieu, l'as de cœur à droite; au-dessus et pour devise ces mots : *Galuchet pour toujours.* — *Galuchet* dans le pittoresque argot des *grecs* de Paris, signifie le *valet.*

Cette décoration ou breloque, comme on voudra l'appeler, était attachée à un ruban rouge et noir, couleurs symboliques et caractéristiques.

Ceci posé, nous allons dire en quelques paroles que nous ne ferons suivre d'aucuns commentaires, le fait sur lequel Georges d'Entragues édifiait les bases premières du vaste plan qu'il avait conçu, nous réservant d'entrer plus tard dans de plus longs détails. Ce que nos lecteurs vont connaître pour le moment n'est qu'une espèce de note diplomatique, sur laquelle ils seront libres de bâtir à leur gré tout un monde de conjectures, sauf à voir par la suite lesdites conjectures complètement démenties par l'évènement.

Deux jours avant la réunion des chevaliers du Lansquenet, le comte Georges d'Entragues avait reçu une lettre que lui écrivait, de Normandie, une vieille chanoinesse, sa tante, digne et excellente femme, qui ne se doutait guère du coup de filet que sa missive préparait tout doucement à son très-peu honorable neveu.

Dans cette missive, au milieu d'une foule de choses insignifiantes que nous passons sous silence avec le plus grand plaisir, se trouvait ceci : — nous copions textuellement ; ainsi que l'on veuille bien ne pas s'en prendre à nous du style quelque peu arriéré de l'excellente chanoinesse :

« Il n'est bruit en ce moment dans toute la province, mon beau neveu, que du prochain départ pour Paris, du jeune vicomte de Nodësmes, mon voisin de terre. — Ce charmant cavalier, dont j'ai dû vous parler quand vous êtes venu me voir (ce qui par parenthèse et soit dit en passant n'est pas arrivé depuis longtemps), ce charmant cavalier, dis-je, est allié par les femmes à la famille de Trêsmes Cariman. — La princesse de Trêsmes actuellement vivante, était, s'il vous en souvient, première dame de madame la Dauphine, et son mari l'un des quatre premiers gentilshommes de la chambre du roi. — Le jeune vicomte de Nodêsmes est fils unique, et comme il

a perdu sa mère dans sa première enfance, et son père à l'âge de dix-neuf ans, il jouit aujourd'hui d'une des plus grandes fortunes de nos contrées. — La terre de Nodèsmes seule lui rapporte plus de quatre-vingt mille livres de rente. — Son éducation a été ce que devrait être celle de tous les fils de grande maison, c'est-à-dire morale, religieuse et monarchique. — J'ai beaucoup connu le digne ecclésiastique qui l'a élevé. — Le vicomte quitte ses terres pour la première fois. Puisse la corruption de votre Babylône ne pas atteindre cette belle nature! — A ce sujet je vous recommanderai, mon beau neveu, pour le cas où vous rencontreriez Jules de Nodèsmes dans le monde, de chercher à vous lier avec lui; de mon côté, s'il vient, comme cela n'est pas douteux, me faire ses adieux avant son départ, je lui parlerai de vous en fort bons termes, quoique je craigne bien que vous ne le méritiez guère. Mais enfin, si vous avez fait des folies de jeune homme, et même des sottises dans le cours de votre vie, je suis bien sûr que vous n'avez jamais mis en oubli cette belle devise de tous les vrais gentilshommes : *Noblesse oblige!* — Le vicomte de Nodèsmes partira pour Paris vers le milieu du mois de décembre. »

Et sans rougir le comte d'Entragues put lire cette phrase solennelle : *Noblesse oblige!*

Il est des natures d'hommes qui gardent, même au milieu de la plus grande dépravation, quelques traces de leur honnêteté primitive. — Il en est qui peuvent revenir encore aux sentiments purs, aux croyances élevées, à la voie droite. Quelquefois les consciences sont assoupies, mais non pas tout à fait mortes. Elles se raniment, elles se réveillent, elles parlent, quand un fait inattendu, un accident de la vie les obligent à descendre en elles-mêmes. — Monsieur d'Entragues n'en était plus là. —

Profondément corrompu, il était arrivé peu à peu à un degré de dépravation qui avait si bien tué sa conscience que rien ne pouvait désormais la raviver, Dans son for intérieur même il ne rougissait pas de ses actes les plus honteux. — Sauver les apparences aux yeux du monde semblait à son jugement faussé la seule chose importante, et, pour en arriver là, rien ne lui eût coûté, pas même un crime. — Celui dont le regard aurait pu lire dans le cœur de Georges, eût contemplé à coup sûr un effrayant spectacle, car tous les vices s'y trouvaient réunis, sans l'espérance, même lointaine, du repentir et de la réhabilitation.

Le lendemain de la soirée dont nous avons raconté les circonstances dans les deux chapitres précédents, Georges d'Entragues quitta sur les dix heures du matin le logis de Mirabelle, et s'achemina de son pied léger vers les boulevards, en fumant son cigare. — Il déjeuna sobrement au café Foy, puis passant par la rue de la Michodière et la rue Neuve-Saint-Roch, il gagna sa demeure, située à l'entresol d'une maison de la rue des Pyramides.

C'était un joli petit logement de garçon, composé de trois pièces de moyenne grandeur, meublées sans grand luxe, mais pourvues de tout ce qui pouvait en rendre le séjour agréable et commode. — Georges avait, pour prendre soin de ce séjour, un valet de chambre dont la tenue était celle d'un domestique de bonne maison dans toute l'acception du mot.

Aussitôt rentré chez lui, le jeune homme s'habilla. — Sa toilette fut un costume du matin, simple et élégant à la fois. — Cette importante opération terminée, il fit appeler le concierge de la maison, lui paya deux termes, donna congé, et prévint que probablement il déménagerait dans la journée: ensuite il envoya son domestique

lui chercher un petit coupé de remise, et en y montant il ordonna au cocher de le conduire place Saint-Georges, au coin de la rue qui porte aussi ce nom.

Arrivé là, il sauta légèrement hors de la voiture et passa sans s'arrêter sous la porte cochère, en jetant au concierge le nom de mademoiselle Adèle Libières.

Deux mots sur ce nouveau personnage, que nous allons voir entrer en scène.

Adèle Libières était une de ces créatures qui, ne vivant que pour le plaisir et par lui, sont les joyeuses bayadères de notre joyeux Paris. — Ayant de l'esprit et de la beauté comme en ont les Parisiennes qui se mêlent d'être belles et spirituelles, elle fut devenue peut-être, dans un siècle où la concurrence eut été moins grande, une Ninon de Lenclos ou une Marion de Lorme. — Jetée dans la circulation à une époque comme la nôtre, elle avait été tout simplement adoptée par la mode qui préside aux renommées des bals de bas étage, et quelques *polkeurs* émérites l'avaient affublée du sobriquet de Mazagran, pour la poser en rivale des *Rose Pompon*, des *Pomaré*, des *Frisette*, des *Mogador*, ces autres filles-follès, reines d'un jour du *Château-Rouge*, du *Ranelagh* et de *Mabille*.

Comme presque toutes ses pareilles, Mazagran vivait au jour le jour, tantôt bien, tantôt mal. — Aujourd'hui des bijoux magnifiques, demain des écrins solitaires et des reconnaissances du Mont-de-Piété. — Hier le café Anglais, ses cabinets particuliers, ses primeurs à vingt francs la portion, ses vins exquis frappés; demain l'assiette de charcuterie, ressource des brodeuses sans ouvrage et des lorettes en non activité, ou le bol de café au lait, pain quotidien des portières de maisons borgnes. — De l'or quelquefois, mais des dettes sans cesse : des dettes criardes, hargneuses, incessantes, véritable cauchemar ne laissant ni trêve, ni merci !!

Monsieur d'Entragues monta jusqu'au troisième étage et sonna en tirant un cordon qui était évidemment une ancienne ceinture mise au rebut après de nombreux et loyaux services.

Une jolie petite soubrette à mine plus qu'éveillée vint *entr'ouvrir* la porte; — nous disons entr'ouvrir, car elle la maintenait d'une main, tandis qu'elle était prête, en cas d'invasion, à faire une vigoureuse résistance avec l'autre.

— Bonjour, Fifine, — dit Georges en effleurant du bout de ses doigts aristocratiques la joue friponne de la soubrette. — Madame y est-elle?

— Oui, Monsieur, — répondit Fifine; — mais elle s'est couchée tard hier et elle dort encore.

— Alors j'entre... il faut absolument que je lui parle ce matin même.

Et Georges fit un mouvement pour avancer, mais Joséphine, ou Fifine, comme il l'avait appelée par abréviation, ne parut pas disposée à lui laisser le champ libre.

— Veux-tu m'ouvrir cette porte oui ou non? — dit le jeune homme impatienté.

— Madame m'a bien recommander de ne laisser entrer personne ce matin.

— Mais cet ordre n'est pas pour moi.

— Madame n'a pas fait d'exception.

— Enfin est-elle seule ou n'est-elle pas seule?

— En voilà une drôle de question! mais certainement qu'elle est seule, puisque je vous ai dit qu'elle dormait.

— Au fait c'est juste; — murmura Georges, en souriant malgré lui de la naïveté de la soubrette.

Cette dernière, par une manœuvre habile, fermait peu à peu la porte, et insensiblement Georges allait se trouver seul sur le carré, quand il eut l'heureuse idée d'essayer de la corruption. — Il glissa donc une pièce de cinq francs

dans la main de la soubrette, qui le laissa passer en lui, disant gaiement :

— Ma foi vous-vous arrangerez avec Madame; si elle se fâche tant pis pour vous. Allez tout seul, les volets sont fermés, mais vous savez où est le lit : — tâchez au moins de la réveiller agréablement.

Georges pénétra dans l'intérieur de l'appartement, et arriva sans encombre dans la chambre à coucher, où régnait en effet une obscurité presque complète. — Le tapis assourdissait ses pas, et l'on n'entendait d'autre bruit que la respiration égale et douce de la jeune femme endormie.

M. d'Entragues ne jugea sans doute pas qu'il fut nécessaire pour éveiller Mazagran d'employer le *moyen agréable,* conseillé par l'ingénieuse Fifine, car il s'approcha de la fenêtre, ouvrit brusquement un des volets, et des flots de lumière pénétrant dans l'appartement allèrent se perdre par demi-teintes dans le clair-obscur de l'alcôve.

Georges put contempler alors un ravissant spectacle. — Entre des rideaux de damas, aux plis lourds, sur des oreillers de batiste garnis de fines dentelles, reposait une délicieuse tête, à laquelle la fatigue d'une nuit de plaisir prêtait un charme de plus. — Une tresse de cheveux noirs entourait un cou d'une blancheur éblouissante et d'une perfection de forme presque idéale; — un bras charmant reposait sur la couverture avec cet abandon si gracieux du sommeil; — des contours adorables apparaissaient çà et là sous des draps en désordre... — Au pied du lit, un masque de velours, un domino de satin noir, des bottines en gros de naples gisaient confondus dans un pêle-mêle des plus pittoresques.

Georges contempla la belle dormeuse pendant quelques secondes, puis il toussa légèrement. — Mazagran s'agita sur sa couche, mais elle n'ouvrit pas les yeux. — Georges

alors saisit le joli bras étendu sur la couverture, et l'effleura de ses lèvres à plusieurs reprises. — La jeune femme soupira, ses paupières frémirent, et un éclair de sa prunelle se fit jour entre ses longs cils qui semblaient se séparer à regret.

— Qui est là ? — balbutia-t-elle d'une voix endormie.

— Moi, Georges.

— Quel Georges ? — demanda Mazagran en se soulevant sur son coude.

— Georges d'Entragues.

— Comment c'est vous ? — fit la lorette en se mettant sur son séant, et en écartant du bout de ses doigts rosés les longues mèches de ses cheveux qui tombaient sur son visage. — Est-ce qu'il est déjà tard, pour venir ainsi m'éveiller ?

— Je le crois bien, paresseuse ! il est midi.

— Midi ? — dans ce cas je me rendors. — Mon petit Georges, bonsoir.

Et la jolie tête retomba sur ses oreillers avec une grâce charmante et un abandon adorable.

— Mazagran ! ma chère belle ! vous dormirez demain ; — aujourd'hui, il faut que je vous parle : il le faut de toute nécessité.

— Alors repassez ce soir.

— Je vous ai dit qu'il fallait que ce fût tout de suite. Il s'agit d'une affaire très-sérieuse.

— Ah çà ! qu'est-ce que vous avez donc de si intéressant à m'apprendre, que vous venez m'importuner dans mon domicile d'une façon indécente ? — Un prince russe vous a-t-il chargé de me faire des propositions pour le bon motif, ou mon notaire vous envoie-t-il m'annoncer que j'ai fait un héritage ?

Mais c'est quelque chose comme cela.

— Le prince russe ou l'héritage? — J'aimerais mieux l'héritage, ça donne moins de peine.

— Eh bien! vous êtes servie à souhait.

— Bah! mon petit Georges, bien vrai, j'hérite? et de qui donc? je ne me connais pas de parents.

— Levez-vous, belle enfant, je vous dirai de quoi il est question.

— Me lever devant vous! par exemple! fit Mazagran du ton de la pudeur offensée. Je ne me lève devant les hommes que quand...

— Je vous tournerai le dos, — interrompit Georges avec un mouvement d'impatience.

— Et puis vous regarderez dans la glace... Passez votre chemin, on vous connaît beau masque.

— Vous avez des dettes, — dit Georges sans paraître s'offenser de la juste défiance de la jeune femme.

— Gros comme moi.

— Le chiffre?

Mazagran calcula mentalement, puis elle répondit avec vivacité.

— Trois mille francs à peu près... — est-ce que vous voudriez par hasard me les offrir.

— Les voilà.

Et Georges posa sur le guéridon de la lorette trois billets revêtus de la très-excellente signature de MM. de Crouzas et Garat.

A la vue des précieux chiffons, Mazagran, qui, malgré la susceptibilité de sa pudeur, s'était, depuis quelques instants assise sur le bord de son lit, enfonça avec prestesse merveilleuse ses pieds mignons dans deux petites mules de maroquin rouge, et s'élança d'un bond jusqu'auprès de Georges, bien moins vêtue de sa chemise transparente que de ses beaux cheveux noirs, manteau splendide qui tombait jusque sur ses talons.

— C'est à moi ? — dit-elle en dévorant les billets du regard ; — à moi, *sans blague ?*

— A toi, ma fille ; mais à une condition.

— Acceptée d'avance ! — tu es un amour d'homme. — Voyons, laquelle ?

— Tu vas t'habiller immédiatement.

— M'habiller ! tiens c'est drôle ! pourquoi faire ?

— Pour déménager.

— Déménager ! qui ça ? moi ?

— Toi-même.

— Pour aller où ?

— Dans un logement plus beau que celui-ci.

— Vrai !

— Logement pour lequel je payerai trois termes d'avance, dont je te remettrai la quittance ce soir.

— Ta parole ?

— Ma parole d'honneur ! et demain matin tu trouveras à ta porte un charmant petit coupé avec un joli cheval ; le tout payé aussi d'avance pour plusieurs mois.

Le petit coupé était le plus caressé de tous les rêves de splendeur de Mazagran.

— Un coupé ! — s'écria-t-elle avec une joie qui approchait du délire.

— Oui, ma belle, un coupé ; et chaque mois, — ajouta Georges, — je te donnerai deux mille francs pour ton ménage et tes dépenses de toilette.

— Ah ça ! tu veux donc me charger d'assassiner un de tes oncles ?

— Pas le moins du monde.

— Alors il faut convenir que tu es un drôle de corps de payer si cher ce que je t'ai donné si souvent de bien bon cœur pour rien.

Georges sourit.

— Après ça, — ajouta Mazagran, — si c'est ton idée

de m'entretenir sur ce pied-là, tu es bien le maître. — On en vaut joliment la peine... mais tu ne t'en repentiras pas... je me conduirai bien avec toi : foi de Mazagran!

Georges prit un air sérieux.

— Et d'abord, ma fille, — dit-il d'un ton grave, — souviens-toi d'une chose, c'est qu'à dater de ce moment il n'y a plus de *Mazagran!*

— Comment tu vas me débaptiser?

— C'est indispensable.

— Pourquoi cela?

— Parce que je le veux ainsi. — Dans ton nouveau logement tu passeras pour une jeune veuve, et pendant quelques jours, quelques semaines peut-être, tu ne pourras recevoir personne chez toi.

— Tiens, tu es jaloux?

Georges sourit de nouveau sans répondre.

— Mais au moins je pourrai sortir? demanda avec inquiétude la lorette, chez laquelle le besoin de l'indépendance se réveilla tout à coup.

— Tant que tu voudras.

— C'est tout ce qu'il me faut... Et ce logement où est-il?

— Tu vas aller le choisir toi-même. Je désire que ce soit autant que possible dans une de ces belles maisons qui avoisinent la place Ventadour... — C'est un quartier très-tranquille et assez décent. — Habille-toi vite, et sors pour cela ; je reviendrai te voir à cinq heures, et tu déménageras demain.

En sortant de chez Mazagran, le comte d'Entragues chercha et trouva pour lui-même, dans la rue Saint-Lazare, un délicieux appartement avec écurie et remise. — Il passa ensuite chez son tapissier, de qui il obtint la promesse que dès le lendemain cet appartement serait com-

plètement tendu et meublé. Il vendit en masse à un brocanteur tout son ancien mobilier de la rue des Pyramides; puis il alla chez Thomas Baptiste, où il eut la bonne fortune de trouver un coupé de voyage très-confortable, qui, venant d'un riche Anglais et n'ayant presque pas roulé, était neuf sans l'être trop : — Georges l'acheta sans hésiter.

Le lendemain Mazagran était installée place Ventadour, et son petit coupé l'attendait à la porte de la maison. — On la connaissait dans son nouveau domicile sous le nom de *Madame veuve Lambertini, née Adèle de Flavy*. — Georges venait de lui annoncer son départ, et elle se creusait vainement la tête pour trouver un motif quelconque à sa conduite avec elle. — Nous supposons que nos lecteurs sont dans une incertitude au moins aussi grande... — qu'ils aient patience et bon courage, nous satisferons bientôt leur curiosité.

Le soir de ce même jour, le logement de la rue Saint-Lazare, fut prêt. Georges y donna le coup d'œil du maître, puis s'élançant dans son coupé de voyage, il cria gaiement au postillon : — Route de Normandie! cent sous de guides!

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

GEORGES D'ENTRAGUES.

I

Georges d'Entragues. — Coup d'œil en arrière.

Avant d'aborder franchement les scènes capitales de l'histoire que nous racontons, nous croyons devoir entretenir quelque peu nos lecteurs du comte Georges d'Entragues, qui, dans ce moment, roule vers la Normandie, emporté rapidement par quatre vigoureux chevaux de poste, et qui doit devenir sinon le héros, du moins l'un des principaux personnages de notre récit.

Déjà nous avons esquissé en quelques lignes son portrait dans les premières pages de ce livre : « — Georges, disions-nous, paraissait avoir de trente à trente-deux ans :

il avait la taille haute, la physionomie mâle, et la tournure militaire. »

Cette espèce de silhouette nous semble maintenant insuffisante. — Étudions de plus près notre personnage, ne fut-ce que pour savoir si nous découvrirons plus tard quelques rapports intimes entre les traits de son visage et les dispositions les plus saillantes de son caractère.

Le teint de Georges était de cette pâleur mate et uniforme qui loin d'annoncer une santé faible et une organisation maladive, est au contraire l'indice certain d'un tempérament robuste et nerveux, et de passions violentes pouvant, au besoin être contenues. — Son front haut et saillant paraissait avoir été peu à peu bombé par le travail incessant d'une pensée mystérieuse et puissante, tout à la fois espérance et tourment de sa vie. — Ses cheveux noirs, fins, et brillants, plutôt *ondés* que bouclés, entouraient avec une grâce pleine de distinction des tempes déjà fatiguées par les habitudes d'une vie joyeuse, ou les agitations d'anxiétés secrètes. — La forme un peu allongée de son visage s'encadrait dans des favoris courts et taillés à l'anglaise. — Le nez, légèrement aquilin, était mince, long et moqueur. — Deux choses seulement péchaient dans cette remarquable figure : les yeux et la bouche.

Et pourtant ces yeux étaient beaux, spirituels et largement fendus ; mais le regard qui en jaillissait n'avait jamais cette franchise lumineuse et sereine qui est comme le rayonnement d'une âme généreuse et loyale. — Le clignotement habituel des paupières, l'absence absolue de fixité dans la prunelle, semblaient trahir chez Georges la crainte de laisser pénétrer dans les abîmes de sa pensée, le coup d'œil implacable de l'observateur, qui aurait peut-être deviné promptement en lui le libertin dejà blasé, et le joueur trop souvent heureux.

Quant à la bouche, elle était petite et finement dessinée,

mais les lèvres sans saillie et presqu'aussi décolorée que le reste du visage lui donnaient une expression tout à la fois astucieuse et méchante ; et quand par hasard un sourire venait desserrer ces lèvres pâles et découvrir les dents admirables du jeune homme, ce sourire était toujours sardonique ou malveillant.

L'habitude générale du corps ne manquait ni de grâce, ni de dignité ; — les manières avaient ce dédain aristocratique qui impose au vulgaire ; — les pieds et les mains étaient irréprochables comme chez tous les hommes de grande race dont les mères n'ont pas dégénéré dans leurs amours.

Georges appartenait à une très-vieille et très-excellente famille de Normandie. — Le comte d'Entragues son père, ancien émigré et chevalier de Saint-Louis, avait été presqu'entièrement dépouillé par la révolution ; mais au retour de l'ordre et à sa rentrée en France, il avait pu racheter, grâce à la succession d'un oncle, mort fort à propos, une partie notable des terres situées autour de son château, qui avaient été vendues nationalement, comme on disait à cette époque. — L'habitation, magnifique demeure féodale, tombait en ruines, et n'était d'ailleurs, quant à son étendue, plus en rapport avec la fortune fort amoindrie du comte. — Celui-ci acheva l'œuvre des siècles, en la jetant par terre, et sur le même emplacement il fit construire une maison simple mais commode, à laquelle il sut donner un certain air seigneurial, en la flanquant aux quatre angles, de jolies tourelles, percées de fenêtres en ogives et surmontées de toits pointus. — Cela n'était pas d'un goût architectural très-pur, mais on pouvait dire encore le château, et le vieux comte n'en souhaitait pas davantage.

Là, monsieur d'Entragues mena pendant plusieurs années la vie la plus complétement heureuse qu'il soit pos-

sible d'imaginer. — Il s'occupait avec amour d'obtenir par les meilleurs procédés agricoles, des moissons supérieures en beauté et en abondance aux moissons des propriétaires ses voisins. — Il aménageait avec une rare intelligence ses taillis, et respectait religieusement les vieux arbres que la cognée révolutionnaire avait oubliés. — Quand il fallait en abattre un pour le faire servir à quelque réparation urgente, le vieux gentilhomme le marquait lui-même, et voulait assister à sa chute, afin de veiller à ce qu'il ne tombât pas sur quelque innocent baliveau qu'il pourrait écraser. — Monsieur d'Entragues s'occupait aussi d'améliorer l'espèce chevaline, et les élèves de son haras avaient une certaine réputation dans la province. De plus il avait fait venir des mérinos de l'Estramadure, des vaches de l'Oberland, et il soupirait après la fin du blocus continental pour envoyer chercher, dans le Norfolk, des cochons monstrueux dont il avait fait la connaissance pendant son émigration.

Si nous n'avons pas commencé par entretenir nos lecteurs de la femme et des deux enfants de monsieur d'Entragues, c'est que nous voulions placer en dernière ligne, pour nous y arrêter plus longtemps, les trois affections qui, de fait, occupaient les premières places dans le cœur du vieux gentilhomme, laissant bien loin derrière elles les champs, les bois, les poulains de race, voire même deux épagneuls, favoris de la maison, cependant, et la troupe aboyante des *Lumino*, *Bigaro*, *Fanfaro*, *Trémolo*. etc., etc., qui formaient la meute de M. d'Entragues, chasseur passionné, comme l'étaient, du reste, presque tous les gentilshommes d'autrefois.

La comtesse d'Entragues, fille cadette du marquis de Montsaurin, n'avait donné le jour à Georges que quelques années après son mariage, et alors qu'elle avait presque tout à fait renoncé au bonheur d'être mère : aussi sa joie

fut-elle immense, et pendant huit ans le petit Georges, en sa qualité de fils unique, concentra sur lui toute la tendresse et tout l'orgueil de ses parents : mais la comtesse, à la surprise générale, devint grosse une seconde fois, et elle mit au monde une ravissante petite fille qui reçut le doux nom de Marie.

Madame d'Entragues, dont la constitution avait toujours été frêle et maladive, fut violemment éprouvée par sa dernière couche. — Sa santé déclina rapidement, ses traits s'altérèrent, sa maigreur augmenta à vue d'œil, bref tout semblait indiquer une désorganisation à laquelle il était urgent de porter remède. — On eut d'abord recours aux ressources qu'on avait sous la main, c'est-à-dire aux médecins du pays; mais leurs soins ayant été complétement inefficaces, le vieux comte se décida, quoiqu'à regret, à quitter pour quelques mois ses terres, et à venir s'établir à Paris, ce grand centre, disait-il, des lumières et des sciences.

En conséquence de cette détermination, dans le courant de l'année 1822, monsieur d'Entragues loua, dans le quartier des Champs-Élysées, un petit hôtel où il s'installa avec sa famille, une femme de chambre et un domestique, anciens serviteurs encore plus vieux que leur vieux maître, et Louise-Jeanne, nourrice de la petite Marie. — Louise-Jeanne était la femme d'un des fermiers du comte, et certes elle n'avait pas plus d'attachement pour ses propres enfants que pour le nourrisson confié à ses soins. — A cette époque le petit Georges avait huit ans et quelques mois : c'était un délicieux enfant, quant à la figure et à l'esprit. Pour le reste, ses parents le trouvaient charmant : nous supposons qu'ils en avaient le droit, et ne les contredirons pas à cet égard.

Deux années se passèrent dans le calme le plus profond. — La santé de la comtesse s'améliorait sensible-

ment; les deux enfants croissaient en force, en grâce et en beauté; le vieux comte, lui-même, qui avait pris son parti de vivre à Paris, semblait rajeunir sous l'influence des habitudes casanières par lesquelles il avait remplacé ses-allures actives de chasseur et d'agronome. — Chaque jour on le voyait promener sur le boulevard de *Gand*, sa haute taille, sa mâle et noble figure et sa croix de Saint-Louis. Il donnait habituellement la main au petit Georges, et les passants admiraient la tournure imposante du vieillard et la grâce incomparable de l'enfant. — Le soir, M. d'Entragues faisait sa partie de boston ou de whist avec de vieux amis, presque tous ses compagnons d'exil, et les anecdotes joyeuses de l'ancien régime, les souvenirs mélancoliques de l'émigration, prêtaient un charme infini à ces réunions intimes, justifiant ainsi ce vieil adage : *Se ressouvenir c'est vivre.*

Un jour, vers le milieu du mois de janvier, par une de ces belles matinées où les rayons du soleil réchauffent sans l'amollir la surface gelée du sol, Mme d'Entragues, assise au coin de son feu, dans une moelleuse et profonde bergère, fermait un billet qu'elle venait d'écrire. — La petite Marie jouait auprès d'elle sur le tapis. — Tout à coup, l'attention de l'enfant fut attirée par la flamme brillante d'une bougie que sa mère avait allumée pour cacheter sa lettre. Marie, qui s'était levée et se tenait debout auprès du tabouret sur lequel reposait les pieds de la comtesse, Marie, disons-nous, s'amusa d'abord à regarder la cire écarlate coulant et se durcissant sur l'enveloppe, puis elle admira la pierre brillante qui venait d'y laisser l'empreinte du vieil écusson des d'Entragues, et comme il est très-rare que les enfants ne désirent pas bien vite la possession de ce qui les frappe un instant, la petite fille demanda le cachet, que sa mère lui refusa d'abord.

Marie renouvela sa requête d'une voix plus triste, et elle essuya un nouveau refus. Alors, quelques larmes vinrent se suspendre à l'extrémité de ses larges cils, et des soupirs étouffés gonflèrent sa petite poitrine. — Mme d'Entragues n'eut d'abord pas l'air de remarquer ces symptômes de douleur, dans l'espoir qu'ils se calmeraient en n'y faisant pas attention ; mais Marie, qui était fort gâtée, se mit tout à coup à trépigner en poussant des cris perçants, et la comtesse, autant pour avoir la paix que pour ne pas affliger sa fille, lui permit de prendre le cachet tant désiré.

C'était une améthyste de médiocre valeur, gravée aux armes des d'Entragues, à savoir : *de gueules à la croix d'argent ancrée,* surmontée d'une couronne de comte. — Cette pierre, enchâssée dans une monture d'argent finement travaillée, pouvait se porter comme breloque à une chaîne de montre; aussi Mme d'Entragues, qui ne faisait jamais les choses à demi quand il s'agissait de complaire à ses enfants, eut-elle l'idée de passer une faveur bleue dans l'anneau du cachet, et de le suspendre au coup de Marie, dont le charmant petit visage reprit aussitôt toute sa sérénité.

Un peu plus tard, Marie, donnant la main à sa nourrice devenue sa bonne, et suivie du vieux valet de chambre qui portait une poupée et un cerceau, sortit de l'hôtel pour aller respirer pendant une couple d'heures l'air vivifiant des Champs-Élysées. — Le cachet si vivement ambitionné pendait toujours à son cou, mais Marie n'y songeait déjà plus, une autre fantaisie étant venue, sans doute, remplacer celle-là, — les enfants ressemblent tant aux hommes!

Marie gagna le carré Marigny, où elle se mit à courir avec sa bonne pour se réchauffer. — Antoine, c'était le nom du vieux domestique, ne pouvant les suivre, était

resté sur une des allées latérales, où il fut bientôt accosté par un valet de chambre de ses amis.

Après quelques minutes de conversation, pendant lesquelles Antoine n'avait pas perdu de vue sa petite maîtresse, le valet de chambre lui proposa d'entrer dans un café.

Antoine allégua la sévérité d'une consigne qui lui défendait de quitter Marie, et il fit une magnifique résistance.

— La petite fille est occupée pour longtemps maintenant, — riposta le valet de chambre, et vous n'aurez pas de peine à la retrouver quand vous voudrez la rejoindre.

Antoine jeta un nouveau coup d'œil sur l'endroit où était Marie, et il vit qu'elle avait entraîné sa bonne auprès d'une grande baraque de saltimbanques, située à une petite distance de la place où elle jouait, la minute avant.

Cette circonstance ébranla sa résolution, et comme le café n'était pas loin non plus, Antoine se décida à y entrer après avoir fait ses conditions, lesquelles consistaient à ne prendre qu'un seul petit verre sur le comptoir, sans se donner même la douceur d'un tabouret de velours auprès du poële.

« *Si vous mettez le doigt quelque part, craignez que le bras n'y passe,* » dit le proverbe oriental. — Antoine commença donc par boire le petit verre sans s'asseoir, puis il en but un second, un troisième, un quatrième, et son compagnon, qui était allé sur la porte surveiller ce qui se passait au dehors, lui ayant dit que la petite fille et sa bonne étaient toujours en vue du café, il se détermina à prendre un siége, et les petits verres recommencèrent de plus belle. — Bref, quand Antoine leva la séance, une heure s'était écoulée, et la nuit jetait ses premières ombres sur les Champs-Élysées.

Or, pendant cette heure, voici ce qui s'était passé.

La petite Marie avait d'abord pris un extrême plaisir à contempler les contorsions du *Paillasse* et les coups de pied distribués en profusion à la *Queue-Rouge.*

Les sauts de carpe et les tours d'équilibre de *l'acrobate* lui avaient semblé réjouissants au delà de toute expression.

Elle avait regardé avec une curiosité mêlée de frayeur et de dégoût, *la femme-sauvage* dévorant un pigeon cru, et les *Alcides* soulevant des poids énormes sur leur poitrine, pendant qu'une lourde épée tournoyait sur leur menton.

Puis à la longue elle s'était ennuyée de tout cela, et elle avait réclamé sa poupée et son cerceau.

Comme c'était Antoine qui portait ces objets, et qu'Antoine devait être à quatre pas de là, Louise-Jeanne se retourna pour le chercher des yeux et l'appeler.

Ne le voyant pas, elle se dégagea un peu de la foule des spectateurs.

Dans ce mouvement, elle quitta la main de Marie, mais elle la reprit, ou du moins elle crut la reprendre aussitôt.

Elle n'aperçut pas Antoine : Nous savons pourquoi. — Tout à coup, il lui sembla que la petite main qu'elle tenait était moins douce que celle de Marie.

Elle baissa les yeux et poussa un cri déchirant, un de ces cris qui remuent les âmes les plus indifférentes. — Marie avait disparu, et à sa place la pauvre Louise-Jeanne tenait un petit garçon vêtu d'une blouse déchirée, un de ces nombreux et immondes *gamins* qui sont comme le limon au fond des flots impurs des grandes foules de Paris.

La malheureuse nourrice repoussa loin d'elle le gamin

qui la regardait en ricanant, et elle se mit à courir de tous les côtés comme une folle.

Elle plongea son regard désolé dans tous les groupes, appela, questionna ; mais elle ne vit pas Marie, aucune voix ne lui répondit, et nul ne put lui donner le plus vague renseignement sur la petite fille à la pelisse de velours vert doublée d'hermine.

Alors Louise-Jeanne passa à plusieurs reprises ses mains crispées par le désespoir, sur son front trempé de sueur, comme pour chasser de son cerveau un rêve épouvantable, puis se reprenant tout à coup à un espoir insensé, elle courut jusqu'à l'hôtel habité par M. d'Entragues. — Le concierge interrogé par elle, dans des termes qu'on peut se figurer, lui répondit qu'il n'avait vu ni M. Antoine, ni mademoiselle Marie.

Louise-Jeanne s'élança hors de la loge, et reprit une seconde fois le chemin des Champs-Élysées.

Auprès du rond-point elle rencontra Antoine qui revenait, un peu honteux de son escapade.

— Eh bien ! — lui cria-t-elle en se jetant sur lui comme une lionne.

— Eh bien ! quoi ? — fit machinalement Antoine.

— Où est-elle ? — demanda Louise-Jeanne d'une voix déchirante et brisée.

Antoine la regarda d'un air stupide.

— Où est-elle ? où est-elle ? — reprit la pauvre nourrice en serrant le bras d'Antoine à le broyer.

— Mon Dieu ! de qui donc voulez-vous parler ? — demanda Antoine, à son tour sérieusement épouvanté de la décomposition des traits de Louise-Jeanne, de l'égarement de ses yeux, et du ton étrange de ses interrogations.

— Elle ! Marie ! ! mon enfant ! ! !

— Marie ! mais elle est, elle était avec vous ! — répon-

dit Antoine qui n'osait pas réfléchir de peur de deviner la vérité.

Louise-Jeanne promena autour d'elle des yeux hagards comme si l'enfant devait effectivement être près de là; puis, comprenant enfin que si Antoine parlait ainsi, c'est qu'il ne savait rien de ce qui s'était passé, elle chancela, poussa un cri, un seul, mais rauque, étrange, désespéré; un cri qui n'avait rien d'humain, et prenant sa course, elle s'enfonça dans les Champs-Élysées, et disparut derrière les arbres, déjà environnés de la brume opaque du soir. — Antoine ne songea pas à la suivre; il était frappé de stupeur et paralysé par le désespoir.

Cependant la comtesse commençait à s'inquiéter vaguement et comme par instinct de l'absence prolongée de Marie et de sa nourrice. — M. d'Entragues, qui venait de rentrer avec Georges de sa promenade quotidienne sur le boulevard de Gand, se chauffait les pieds devant la cheminée du salon, en pensant à sa partie de whist ou de boston du soir, quand le concierge vint le prévenir d'un air mystérieux que quelqu'un voulait lui parler.

M. d'Entragues sortit et trouva dans l'antichambre Antoine, qui, la figure bouleversée, la parole à peine intelligible, commença en balbutiant un récit incohérent de sa propre négligence et de l'état dans lequel il avait trouvé la malheureuse Louise-Jeanne.

Avertie par un de ces pressentiments maternels dont l'infaillibilité ne trompe presque jamais, madame d'Entragues avait suivi son mari jusqu'à la porte du salon, et aux premiers mots d'Antoine, la vérité lui était apparue dans toute son horreur.

Elle tomba évanouie sans pouvoir articuler un mot : il semblait que la foudre l'eût frappée.

Au bruit de sa chute et aux cris de Georges, le comte revint près d'elle. — On la porta sur un canapé, on la

délaça, on lui fit respirer des sels, et quand elle revint à elle, on murmura à son oreille des paroles d'espérance. .

— Perdue! perdue! — s'écria-t-elle : et s'échappant des bras qui la retenaient, elle s'élança tête nue, les cheveux en désordre, traversa la cour et gagna l'avenue des Champs-Élysées, appelant sa fille à grands cris, et la demandant à tous les passants qui la prenaient pour une folle.

Mais bientôt ses forces la trahirent, sa course se ralentit, ses membres fléchirent sous elle ! Elle serait tombée sur le pavé, si le comte et Antoine qui l'avaient suivie, ne s'étaient trouvés là pour la recevoir dans leurs bras et la rapporter à l'hôtel.

Elle se laissa mettre au lit sans résistance, car elle était plongée dans un anéantissement complet. — Bientôt une fièvre ardente, accompagnée de transport au cerveau et de délire, se déclara. — Tantôt la comtesse croyait presser sa fille dans ses bras, tantôt elle la croyait absente ou morte, et alors elle voulait s'élancer de sa couche pour la chercher ou aller prier sur sa tombe.

La malheureuse femme préférait Marie à Georges, parce qu'elle avait découvert dans les replis de la jeune âme de ce dernier des instincts qui la faisaient trembler pour l'avenir. M. d'Entragues ne se doutait pas de ces découvertes : les pères voient rarement ces sortes de choses, et ne les devinent jamais.

Au bout de quelques jours, la maladie de madame d'Entragues sembla diminuer d'intensité. — Le délire disparut, la raison revint, la pauvre femme put pleurer! elle demanda Georges, qu'on avait éloigné d'elle, et exprima le désir de rester quelques instants seule avec lui.

M. d'Entragues l'amena près de son lit, puis il se retira dans la pièce voisine.

La comtesse serra son fils dans ses bras en sanglotant,

et l'éloignant un peu d'elle pour le regarder, elle remarqua avec un redoublement de désespoir qu'il avait l'œil sec, et que sa physionomie ne trahissait aucune émotion intérieure.

— Eh bien ! maman, — dit l'enfant, — me voilà pourtant fils unique.

Madame d'Entragues repoussa Georges avec horreur en jetant un cri perçant. — A l'instant même tous les accidents de sa maladie reparurent avec une nouvelle violence; un délire furieux succéda au calme momentané qu'elle avait éprouvé, et elle succomba dans la nuit.

Personne ne sut que Georges avait tué sa mère; lui-même ne s'en douta pas : — il avait un de ces égoïsmes précoces dont la férocité est aveugle dès le début.

Le jour même où l'on enterrait madame d'Entragues dans le cimetière de Chaillot, on portait à la morgue le corps de Louise-Jeanne trouvé dans les filets de Saint-Cloud. — Le désespoir avait poussé la malheureuse nourrice au suicide.

Il serait trop long de raconter ici les démarches sans nombre que fit M. d'Entragues pour retrouver sa fille. — Vainement la police merveilleuse de Paris mit-elle en œuvre toutes les ressources dont elle dispose; — vainement aussi des sommes considérables furent-elles offertes par la voie des journaux, aucune lumière ne vint percer l'obscurité qui enveloppait le mystère de la disparition de Marie.

Ainsi Georges se trouva par le fait fils unique, bien qu'il n'existât aucune preuve légale de la mort de sa sœur.

II

Un début dans la vie.

Lorsque M. d'Entragues dut abandonner tout espoir de retrouver sa fille, il quitta Paris, devenu pour lui la ville maudite, et, le cœur déchiré par une incurable douleur, il retourna s'ensevelir avec Georges dans sa terre de Normandie, pour y pleurer en paix la perte des deux êtres qu'il chérissait le plus au monde.

L'éducation première du jeune d'Entragues fut de nature à développer, sinon ses facultés intellectuelles, du moins sa force physique, son courage et son adresse. — Libre comme la brise qui passe sur les hauts sommets, toujours courant par voie et par chemin ainsi qu'un jeune cheval sauvage, tantôt partant dès l'aube matinale, son fusil sur l'épaule, avec des gardes-chasse et des braconniers, tantôt enfourchant un poulain indompté à la nuit tombante, pour s'amuser à aller effrayer les paisibles habitants de quelque ferme isolée, il grandit rapidement, et sous l'influence de cette vie active et presque périlleuse, sa vigueur musculaire surpassa bientôt celle de tous les jeunes garçons de son âge, sans en excepter les plus ro-

bustes. — Méprisant le danger pour lui-même, il s'inquiétait peu d'y exposer les autres, et ne tenait jamais compte d'aucun obstacle. Il en résulta pour Georges qu'en même temps que ses nerfs se trempèrent comme l'acier, son âme se durcit comme le bronze, et il devint également propre à supporter les fatigues de la débauche, les veilles de l'orgie, et à contempler sans en être ému les douleurs et les misères de ses semblables.

Quand Georges eut atteint sa treizième année, M. d'Entragues, qui avait recueilli, à droite et à gauche, quelques vagues notions sur les besoins et les exigences de son siècle, ou plutôt du siècle de son fils, comprit que le moment était peut-être venu de s'occuper de l'éducation morale de l'enfant sur lequel se concentrait toutes ses affections, et qui résumait toutes les espérances de sa vie brisée.

En conséquence, après une mûre délibération à laquelle prit part le curé du village, le jeune comte d'Entragues fut envoyé au collége de Juilly.

Là, sous les yeux de juges impartiaux et sévères, les fâcheux côtés de la nature de Georges ne tardèrent pas à se montrer : on reconnut bientôt qu'il était déjà un mauvais camarade, et qu'il ne serait jamais un bon écolier.

Il fut mauvais camarade, en ce sens qu'il abusa de la supériorité de sa force physique pour opprimer ses condisciples aussi âgés que lui, mais plus faibles, et pour s'arroger sur eux ce droit incontesté et incontestable, ce droit à la *part du lion*, qu'on appelle aussi le droit du plus fort. — Nous devons, du reste, rendre justice à notre héros, que toutes les fois qu'il se trouva, par extraordinaire, dans une collision quelconque, avoir affaire soit à plusieurs individus, soit à un seul appartenant à la catégorie des *grands*, et par conséquent plus robuste que lui, il ne recula jamais d'une semelle, reçut les horions

sans se plaindre, et regardant comme le *nec plus ultrà* de la justice humaine la peine du tallion, rendit toujours *coup pour coup, œil pour œil, dent pour dent*, comme disent les Écossais.

Georges fut mauvais écolier, parce que, doué d'une intelligence supérieure, il ne fit de cette intelligence que l'usage strictement nécessaire pour éviter de justes punitions. — Il pouvait faire bien, et presque sans peine, il préféra faire plus que médiocrement et ne pas se donner de peine du tout.

Nous ne prétendons pas, au surplus, conclure de là, qu'une enfance indocile et paresseuse soit toujours suivie d'une jeunesse coupable : combien ne voyons-nous pas tous les jours dans le monde d'hommes honorables et honorés, doués d'un mérite tout à fait hors ligne, qui furent, dans leurs premières années, de détestables écoliers? le contraire, du reste, se voit plus fréquemment encore.

Bref, à dix-huit ans ses études étant terminées, tant bien que mal, Georges d'Entragues quitta le collége pour entrer, après un médiocre examen, à l'école militaire de Saint-Cyr.

Là, comme au collége, ses supérieurs furent promptement renseignés sur le caractère du jeune comte. Toutefois, comme la discipline presque militaire de l'école ne s'accommode point d'une trop flagrante insubordination, on finit par venir à bout de mâter l'indomptable nature de Georges.

Ce n'était pas sans une grande répugnance que M. d'Entragues s'était résigné à laisser son fils servir le gouvernement nouveau, l'*usurpation*, comme il disait. Mais son bon sens naturel s'épouvanta des conséquences d'une vie complétement inactive, pour un jeune homme dont il commençait à entrevoir les instincts inquiétants; et

Georges ayant reçu le brevet qui le nommait sous-lieutenant dans un régiment de cavalerie légère, son père le laissa partir pour l'Afrique.

Georges était brave : nous insistons sur ce point sans prétendre lui faire un mérite de cette vertu si naturelle à un Français et à un gentilhomme; de plus, la vie aventureuse des camps plaisait au jeune officier, qui se fit bientôt remarquer par sa valeur, son sang-froid et sa rare sagacité. - Après trois années de service, unc action d'éclat lui valut le grade de lieutenant et la croix. — A cette époque une magnifique carrière militaire s'ouvrait devant lui, et peut-être l'eût-il parcourue sans déviation, s'il n'avait eu le malheur de perdre son père ! — Le vieux comte d'Entragues, usé par les chagrins qui avaient empoisonné les dernières années de sa vie, était mort presque subitement, laissant à son fils une fortune dont il était indispensable de surveiller promptement l'administration, si on voulait en tirer un bon parti.

Georges ne vit qu'une chose dans la nouvelle qui lui apprenait que son père n'existait plus, c'est qu'il était indépendant et qu'il allait être presque riche. — Il prétexta donc la nécessité de s'occuper sans retard de ses affaires, et donna sa démission, malgré son colonel qui aurait vivement désiré le garder, parce qu'il faisait le plus grand honneur à son régiment.

Comme les propriétés avaient acquis beaucoup de valeur, depuis l'époque où le feu comte s'était rendu acquéreur d'une partie de ses anciens domaines, Georges se trouva, à sa rentrée en France, à la tête d'une fortunc de six cent mille francs environ.

Son premier soin fut de faire déclarer judiciairement *l'absence légale* de sa sœur, dont la disparition remontait à plus de dix années; le tribunal qui la prononça lui

donna l'administration des biens de *l'absente*, avec la qualité de tuteur responsable.

Ayant passé de l'habitation de son père au collége de Juilly, du collége à l'école militaire, et de celle-ci à l'armée d'Afrique, Georges n'avait été initié que par les rêves de son ardente imagination à toutes ces enivrantes folies qu'on est convenu d'appeler des plaisirs; mais par cela seul qu'il avait dû se borner à les rêver, il désirait les connaître avec une ardeur dévorante. — Ne ressemblant pas à la plupart des écoliers qui voient une bonne fortune dans la conquête d'une femme de chambre hors d'âge, dont les laquais ne veulent plus, il avait, de bonne heure, assez réfléchi *sur l'amour*, pour comprendre que ce qu'il en avait expérimenté jusqu'à ce jour n'était que l'informe simulacre des jouissances que lui réservait l'avenir. — Ce n'est pas qu'il eût dédaigné les passe-temps champêtres de la séduction villageoise pendant ses vacances, ni les escapades à Paris, lors des sorties de Saint-Cyr; mais ses instincts précoces d'élégance, et sa vanité, dès le début sans bornes, n'avaient trouvé leur compte ni dans les uns, ni dans les autres. — Les premiers, malgré les rendez-vous mystérieux sous la feuillée des taillis, ou au fond des sillons des blés verts, parmi les bluets et les coquelicots, et les causeries du soir, au clair de lune, par-dessus les haies d'églantiers, n'avaient pas empêché Georges de se dire que les grosses et robustes filles de la Normandie, avec leurs joues rougeaudes, leurs cheveux flottants à l'aventure, leurs pieds immenses et surtout les émanations peu agréables qui s'exhalaient de toute leur personne, ne devaient point ressembler aux poétiques créations de son imagination, si prématurément éveillée. — Quant aux secondes (nous voulons parler des escapades à Paris), le jeune gentilhomme s'en était moins arrangé encore. Les malheureuses créatures auxquelles il

avait eu affaire, lui avaient paru tombées si bas, qu'il était impossible, soit de les opprimer, soit de les avilir davantage ; et la nature tyrannique et égoïste de notre héros lui avait soufflé à l'oreille que l'on ne possède bien que les femmes qui ont assez de valeur pour pouvoir être dégradées.

Georges avait bien aussi rapporté quelques souvenirs de son séjour en Afrique, mais ils ne lui rappelaient que des juives assez laides, et des mauresques fort malpropres, qui n'avaient ni les unes ni les autres rien de ces ravissantes Parisiennes que le jeune comte avait vu passer comme les formes fantastiques d'un rêve au milieu de la poussière des Champs-Élysées.

Aussi, dès que Georges s'était vu possesseur d'une fortune assez importante, il s'était hâté de venir à Paris, où il sentait qu'il devait trouver la réalité de tous ses songes quelques brillants qu'ils eussent été.

Les événements, on le voit, servaient les désirs du jeune homme, désirs insensés à coup sûr, puisque celui qui en saluait l'accomplissement avec bonheur ne donnait aucun regret à la perte d'une carrière brillamment commencée, et ne pensait déjà plus à la mort d'un père, dont la tendresse, si peu éclairée qu'elle fut, eût été cependant un secours pour lui au besoin.

Toutefois une chose pouvait encore détourner Georges de l'abîme vers lequel il se sentait entraîné, c'était son premier amour.

Si cet amour était sérieux et profond ; — s'il s'adressait à une de ses nobles femmes qui se font une sorte de mission sainte d'élever le cœur qui se donne à elles ; — si cette femme savait se faire respecter même après sa chute ; s'il n'y avait que de la passion et pas de dévergondage dans sa faiblesse ; — si son âme enfin restait honnête et pure au milieu des désordres d'une liaison

coupable, — nous ne craignons pas de le dire, non seulement Georges n'aurait pas fait de progrès dans le mal, mais il eût pu même revenir au bien : ces miracles se voient quelquefois.

Mais si Georges, au contraire, s'attachait à une de ces créatures perverses, nées avec tous les instincts du vice et tous les secrets de la corruption ; — s'il lui livrait son âme encore plus que son corps ; s'il perdait dès le premier jour, dans les âcres jouissances d'une débauche raffinée, le goût des plaisirs délicats, — oh ! alors il n'y avait plus rien à attendre de lui, et son avenir pouvait en quelque sorte être prévu.

Eh bien ! ce fut le second de ces hasards que le dernier rejeton de l'antique et noble maison d'Entragues rencontra sur son chemin, presqu'aux premiers premiers pas de son début dans la vie.

Un soir, trois mois environ après l'arrivée de Georges à Paris, l'un des mystérieux petits salons *du Rocher de Cancale*, alors dans toute la splendeur de sa vogue, réunissait six convives des deux sexes : il y avait trois hommes et trois femmes.

Le matin même de ce jour, d'Entragues avait été invité à ce dîner par un de ses anciens camarades de l'école militaire, le marquis de***, fils aîné du duc de*** pair de France. — Le marquis n'avait que vingt-deux ans, et possédait déjà, du chef de sa mère, une immense fortune.

— Vous amènerez votre maîtresse, — avait-il dit à Georges ; — et vous verrez la mienne, la belle Antonia.

Georges avait accepté : Quel est l'homme jeune ou vieux, qui, dans ces occasions là, n'est pas en mesure de fournir une femme lorsqu'on la lui demande ?

Nous allons faire assister nos lecteurs à ce dîner dont nous venons de leur parler.

Le troisième convive du sexe masculin était un ami commun de Georges et du marquis : il va sans dire qu'il avait aussi amené une créature quelconque qu'il appelait sa maîtresse.

Celle de Georges, était une actrice du Vaudeville que nous ne nommerons pas parce qu'elle vit encore et qu'elle n'a point quitté le théâtre. — Elle jouissait alors de quelque célébrité ; cependant comme elle n'est pas destinée à jouer un rôle dans notre histoire, nous ne nous occuperons pas d'elle.

Antonia, elle aussi, vit encore, et plus d'un viveur parisien n'a point oublié, nous en sommes sûr, son nom, sa merveilleuse beauté, son esprit diabolique et ses aventures sans nombre ; — mais qui pourrait la reconnaître aujourd'hui, elle, la courtisane folle et prodigue, sous le chapeau en éteignoir et l'ignoble tartan bariolé de l'ouvreuse de loges d'un des plus infimes théâtres des boulevards.

A cette époque, elle était dans tout l'éclat de sa splendide beauté, aussi mérite-t-elle et doit-elle obtenir de nous quelques lignes.

Figurez-vous une femme ni trop grande ni trop petite, mais admirablement proportionnée de la tête aux pieds.

Fine de la taille, large des hanches et de la poitrine, elle était de ce ces créatures admirables qui sont aussi nues sous une robe de velours, que Vénus Aphrodite sous l'écume transparente des flots. — Son sein de marbre, saillant et développé, semblait s'indigner des entraves incommodes du corset. — Sa démarche onduleuse et souple avait ce je ne sais quoi que la femme tient de la couleuvre, et ce léger tressaillement des hanches qui, selon l'expression de l'Écriture, *doit perdre les enfants des hommes*.

Antonia, comme presque toutes les femmes dont la

beauté est tout à fait hors ligne, avait pour tout ce qui regardait cette beauté un sentiment exquis de l'art; aussi n'avait-elle jamais voulu adopter les modes mesquines et ridicules de son beau temps. — Par exemple, à l'époque des robes à tailles froncées et des manches à gigot, Antonia portait des corsages justes, adhérents à son buste, et des manches plates et collantes. — Nul ne songeait à s'étonner de cette bizarrerie, car Antonia était si belle, qu'elle imposait ses goûts et ses caprices, même à ceux qui ne la connaissaient que pour l'avoir vue passer dans la rue, ou contemplée dans sa loge au spectacle.

C'est que, sur ce corps digne du ciseau de Praxitèle, Antonia portait une tête qu'eussent copiée avec amour les pinceaux de Léonard de Vinci et du Titien.

Son front pur, large et blanc était encadré entre deux épais et brillants bandeaux de cheveux d'un noir d'ébène magnifique. — Ses yeux, noirs aussi, étaient grands, vifs, moqueurs, spirituels, quelquefois scintillants d'un feu qui rayonnait comme un éclair, le moment d'après voilés d'un fluide vaporeux qui vous jetait dans un trouble étrange. — Sa bouche était petite, vermeille, railleuse; la saillie des lèvres trahissait un penchant décidé à tous les genres de sensualité; — le menton un peu avancé était terminé par une fossette de l'expression la plus libertine. — Ce ravissant ensemble, recevait un cachet d'originalité et de mignardise, de deux petits signes brun-foncé, placés comme deux *mouches assassines*, l'un à gauche au-dessus de la lèvre supérieure, l'autre à droite un peu au-dessous de l'œil.

Telle que nous venons de la peindre, on comprend facilement qu'Antonia fut la reine des courtisanes de son temps. — Elle menait une existence prodigieusement élégante, avait un hôtel, des chevaux, de nombreux domestiques. On citait le luxe plein de goût de ses équipages

à Longchamps, et il était établi partout qu'elle ne pouvait pas dépenser moins de deux cent mille francs par année. — Une foule d'hommes riches et distingués étaient à ses genoux : les uns, qui n'avaient que cela à lui offrir, lui prodiguaient leur or; les autres faisaient des bons mots pour elle, comme les parasites du feu prince de Talleyrand; ceux-ci la comblaient de présents; ceux-là, plus vils esclaves que les autres, calomniaient ses rivales, ou cherchaient querelle aux amants renvoyés qui s'obstinaient à ne pas vouloir emporter leur bonnet de nuit de la maison. Tous n'étaient point complètement heureux, car Antonia n'ayant ni entraînement, ni générosité, on ne pouvait obtenir ses faveurs qu'en les payant un prix énorme.

Au moment où se passaient les évènements que nous racontons, le jeune marquis de*** était le favori du jour, *l'esclave régnant*, comme disaient les flatteurs d'Antonia.

Georges n'avait pu voir sans une émotion profonde la beauté miraculeuse d'Antonia, assise en face de lui à table, et il avait souvent attaché sur elle des regards passionnés, pendant le dîner qui tirait à sa fin. — Il avait été prodigieusement gai, ce dîner, où les vins les plus exquis avaient coulé à flots! Aussi, lorsqu'on sortit de table, les joues de ces dames étaient-elles plus colorées, leurs yeux plus brillants qu'à l'ordinaire, et tous les esprits entraient dans cet état de joyeuse exaltation qui fait voir le présent en beau et l'avenir plus charmant encore.

Si le jeune marquis de*** était trois ou quatre fois plus riche que Georges d'Entragues, c'était là son seul avantage. — La fortune l'avait favorisé, mais non pas la nature : il avait une apparence chétive et un esprit des plus bornés.

Nous savons donc que Georges le primait de plus d'une façon, puisqu'il était beau, hardi et spirituel.

Antonia ne se souciait guère de l'esprit et de la beauté quand il étaient seuls, mais elle en faisait le plus grand cas lorsque ceux qui les possédaient jouissaient d'une certaine aisance, et qu'elle pouvait espérer les rendre assez amoureux d'elle pour les amener à se ruiner à son service. — Dans ce cas ses sens engourdis s'éveillaient promptement, et il lui prenait des caprices qui avaient toute la violence d'une passion indomptable. — Puis, lorsque le beau et spirituel vainqueur n'était plus qu'un pauvre diable, Antonia se guérissait comme par enchantement de son amour, et le pauvre diable était mis à la porte sans cérémonie.

Pendant le dîner il avait été facile à Antonia d'acquérir quelques renseignements très-suffisants sur la position de fortune du jeune comte d'Entragues.

Il avait de vingt à vingt-cinq mille livres de rente; — on pouvait donc sans trop se compromettre, admirer sa beauté, rêver les prodiges de sa force et répondre à ses œillades brûlantes : — Antonia ne s'en fit pas faute; elle y joignit même la petite licence de permettre à son soulier de satin noir d'engager, par-dessous la table, une conversation fort éloquente avec la botte vernie de Georges.

Tout ce manége ostensible et souterrain ne put se faire d'une façon si mystérieuse, que le marquis ne s'en aperçût. — Il n'était pas jaloux d'Antonia, mais il fut, et non sans raison, blessé de voir l'entente plus que cordiale de sa maîtresse et de son ami, commencer devant lui, et à un dîner qu'il devait payer de son argent : — il faut, du reste, convenir que ce procédé n'avait rien de bien délicat.

Homme de trop bonne compagnie, d'ailleurs, pour témoigner une susceptibilité de mauvais goût, il se con-

tenta de lever la séance, et, en emmenant Antonia, il pria Georges de vouloir bien l'attendre chez lui le lendemain vers dix heures.

A ce rendez-vous, il dit franchement et amicalement à Georges qu'il avait trouvé quelque chose de blessant dans sa conduite de la veille, et qu'il le priait de s'abstenir de toute entreprise sur le cœur ou sur la personne d'Antonia, jusqu'à ce qu'il eût jugé à propos de lui laisser le champ libre en se retirant.

Georges qui n'était plus sous l'influence quelque peu érotique des fumées du vin de Champagne, lui promit tout ce qu'il voulut, avec l'intention parfaitement arrêtée, sans aucune arrière-pensée, de tenir religieusement cette promesse, faite à un ami avec lequel il ne voulait pas se brouiller.

Mais, dans la journée, il reçut un billet d'Antonia qui le priait de passer chez elle. — Georges ne crut pas pouvoir se dispenser d'obéir à cet ordre. Il alla donc chez la courtisane, qu'il trouva dans un délicieux boudoir tendu en damas de soie cerise, et assombri par des stores en gros de Naples de même couleur, et par d'épais rideaux qui ne laissaient arriver jusqu'au divan sur lequel Antonia était étendue, dans un costume léger et dans une pose pittoresque, qu'un jour doux et rosé de l'effet le plus voluptueux.

Georges comprit qu'il lui serait difficile d'être fidèle à ses engagements en présence d'aussi évidentes provocations; cependant, au risque de passer pour un niais et de jouer un rôle ridicule, il confessa à Antonia la position dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de son amant en titre.

Comme il connaissait peu les femmes, ou comme il les devinait bien! A l'instant même le caprice d'Antonia de-[vi]nt une passion furieuse, car elle avait rencontré un

obstacle à briser. — Compromettre un homme en l'obligeant à manquer à un engagement d'honneur, c'était, après le plaisir de le ruiner, la plus grande de toutes ses jouissances. — Antonia se jura à elle-même qu'elle la savourerait, et elle se tint parole.

Le soir même, le jeune marquis de*** trouva la porte de sa maîtresse fermée, et l'impudente courtisane ne se donna pas même la peine de lui faire cacher la cause de leur rupture.

Le lendemain, le marquis envoya deux de ses amis à Georges, pour lui demander raison de son manque de foi à son égard.

La rencontre eut lieu dans le bois de Vincennes. — Georges très-habile tireur perça de part en part le marquis qui tomba blessé grièvement : on le rapporta chez lui mourant.

Comme il était l'unique héritier d'un des plus beaux noms de France, ce duel fit grand bruit, et on parla même de poursuivre l'adversaire heureux; mais d'une part la législation *épicière et couarde* de M. Dupin n'était pas encore en vigueur à cette époque, et de l'autre, le marquis avant d'expirer avait déclaré que M. d'Entragues n'était pas l'agresseur, et qu'il s'était loyalement conduit sur le terrain. — Georges ne fut pas inquiété.

On doit aimer beaucoup, ou haïr violemment la femme pour laquelle on vient de verser le sang d'un ami. Aussi à partir de ce moment, Georges s'éprit-il pour Antonia de la plus folle de toutes les passions insensées! Il ne fut plus seulement son amant, il devint aussi son esclave.

Mais la courtisane qui s'était donnée par caprice, et dont les caprices ne duraient jamais bien longtemps, rentra peu à peu dans les habitudes commerciales de son caractère. — Elle insinua donc un beau jour à Georges

qu'elle faisait un marché de dupe en lui laissant pour rien ce qu'elle pourrait vendre à d'autres bien cher, et qu'en conséquence il était temps qu'il se retirât, afin de céder la place, *au plus offrant et dernier enchérisseur*.

Ce n'était pas là le compte de Georges, dont l'amour était prodigieusement jaloux, comme tous les amours exclusifs et passionnés; — aussi, voulant acheter le corps puisque le cœur n'était plus à lui, il se mit sur le pied d'entreteneur, auprès de cette femme qui aurait été de force à dévorer le budget de la révolution de juillet.

La part de l'héritage paternel, appartenant au jeune comte fut promptement hypothéquée jusqu'à concurrence de toute sa valeur; et Antonia, qui trouvait Georges peu riche, ne fit qu'une bouchée de ces premières prodigalités, afin d'en avoir plus tôt fini avec lui, et de passer à un autre plus favorisé par la fortune, et moins gênant par le caractère.

Georges n'ayant plus rien à lui, et ne pouvant se décider à rompre avec la créature qui l'avait fasciné, eut l'idée de spéculer sur la mort probable de sa sœur. — Il alla trouver un juif qui, mis au courant des événements antérieurs et jouant le tout pour le tout, lui avança sur la portion de biens appartenant à l'*absente* une somme fort minime eu égard à la valeur des biens, moyennant, bien entendu, un acte en bonne et due forme, concédant à l'usurier, petit-fils d'Abraham, la complète propriété des biens en question à l'époque où la loi enverrait le comte en possession définitive.

Ceci prolongea de quelques jours l'agonie de la liaison de Georges et d'Antonia; mais à mesure que les billets de banque et les pièces d'or disparaissaient, la courtisane devenait de plus en plus froide, et un beau soir,

elle ferma sa porte à Georges comme elle l'avait fermée à son prédécesseur, avec cette différence que le pauvre d'Entragues ne possédait pour toute fortune liquide que deux ou trois cents louis.

Et le malheureux aimait Antonia plus que jamais : — sa folie était devenue un délire furieux.

— Ah! femme adorée et maudite! — s'écria-t-il dans un de ses paroxismes de rage, — il faut de l'or pour te ravoir! Eh bien! j'en aurai, des monceaux, des torrents, et tu me reprendras quand tu me sauras redevenu riche!

Mais pour avoir il ne suffit pas de dire : *J'aurai.* — Georges eut un instant la pensée de voler, mais il reconnut l'impossibilité de pratiquer le vol sur une échelle assez vaste pour atteindre le but unique qu'il se proposait. — Alors il se souvint d'avoir été quelquefois dans une maison où se réunissaient des gens du monde, des chevaliers d'industrie, des femmes galantes, et où l'on jouait fort gros jeu. — Il y retourna, et s'assit à une table d'écarté, convaincu que la fortune allait lui sourire puisque l'amour le traitait si mal.

Son adversaire était un homme de quarante-cinq à cinquante ans, portant un ruban rouge à la boutonnière, et ayant un extérieur assez respectable : — il se faisait appeler le comte de Fly.

Ce personnage jouait avec un singulier bonheur. — En peu d'instants il eut gagné tout l'or de Georges, qui se leva machinalement ne possédant plus que les habits qu'il avait sur lui, — encore les devait-il à son tailleur.

Étourdi par le malhenr complet qui venait de l'accabler, Georges resta debout derrière l'homme qui l'avait dépouillé, et dont la chance heureuse paraissait devoir continuer avec un nouvel adversaire.

Il le regarda d'abord jouer sans trop savoir ce qu'il fai-

sait; mais peu a peu il s'intéressa à ce spectacle, et bientôt son attention fut tout à fait captivée : — il venait de remarqué quelque chose d'extraordinaire dans la manière dont le comte de Fy maniait ses cartes.

Il examina avec plus de soin, et il acquit la certitude que son antagoniste trichait, et que par conséquent l'argent qu'il avait perdu lui avait été volé.

Humilié et furieux tout à la fois d'avoir été pris pour dupe, et si facilement exploité, Georges avança la main pour saisir les cartes et les jeter à la figure de l'escroc.

M. de Fly aperçut ce mouvement et prévit cette intention; — alors, contenant Georges par un regard fixe, empreint d'une résolution et d'une force singulières, il lui dit avec un sourire :

— Je serai à vos ordres dans un moment, monsieur.

Effectivement, au bout de quelques minutes, M. de Fly se leva, ramassa gravement l'argent qu'il venait de gagner, prit son chapeau et dit à Georges en le saluant :

— Quand vous voudrez, monsieur.

Tous deux sortirent. — A peine arrivés dans la rue, le comte de Fly dit à d'Entragues :

— Vous avez une explication à me demander, monsieur, et moi j'en ai une à vous donner. — Voulez-vous que nous allions chez vous, ou voulez-vous venir chez moi?

— Allons chez vous, — répondit laconiquement Georges, qui ne comprenait rien à la tournure que prenait cette scène.

— Je demeure tout près d'ici, rue Neuve-Saint-Augustin : allons.

La maison d'où sortaient les deux personnages était située rue Richelieu.

A peine arrivés dans un appartement meublé avec une élégante simplicité, le comte de Fly présenta un siége à

Georges, puis tirant de sa poche, de l'or et des billets de banque pour une somme de huit mille francs à peu près, il en fit deux parts, garda l'une devant lui, et poussa l'autre devant Georges en lui disant avec le plus grand sang-froid.

— Ceci vous appartient, monsieur.

— Que voulez-vous dire? — demanda Georges stupéfait.

— Que ce sont les bénéfices de la soirée, que vous êtes mon associé, et que je partage avec vous.

Georges comprit qu'on achetait son silence parce que cet homme avait lu dans son âme avec une infernale perspicacité. — Pour la dernière fois le sang du gentilhomme bouillonna dans ses veines et la rougeur lui monta au front! — Ce bon mouvement ne dura qu'une seconde : la vue de l'or l'étouffa. — Deux heures auparavant, d'Entragues s'était dit qu'il s'enrichirait n'importe comment, n'importe à quel prix, et le malheureux entrevoyait là un moyen de fortune. — C'en était fait! l'honneur était mort, le pacte infernal était signé! — Georges prit l'argent que lui tendait le comte de Fly.

— J'accepte, — dit-il à ce dernier avec une sombre résolution. — Mais je veux devenir réellement votre associé. — Je veux comme vous, pouvoir être utile à la communauté et partager vos risques afin d'avoir le droit de partager vos bénéfices.

— Alors, monsieur, — dit le comte de Fly, sans manifester le moindre étonnement, — alors nous serons bientôt riches. — J'ai en vue depuis long-temps une entreprise magnifique, gigantesque, pour laquelle j'avais besoin du concours d'un homme comme vous, portant un beau nom comme le vôtre, et posé dans le monde comme vous l'êtes. — Moi j'ai été obligé de me faire ce que je suis, et mon titre est douteux comme ma noblesse... mais tout ira bien maintenant puisque vous consentez à me venir en aide. — Je vais d'abord vous initier aux premiers prin-

cipes de notre art, ensuite nous nous mettrons à l'œuvre. — D'ici là, veuillez regarder ma bourse comme la vôtre, et y puiser sans le moindre scrupule. — Notre association prendra date sérieusement à compter d'aujourd'hui.

Un mois après, Georges d'Entragues, muni de nombreuses lettres de recommandation, partait en poste pour Marseille, en compagnie du faux comte de Fly.

III

Le club des Phocéens.

Qu'est devenu ce temps heureux où l'on aurait pu commencer un chapitre de roman en s'écriant en prose plus ou moins poétique :

« *Salut, blanche reine de la Méditerranée !—salut, Marseille, patrie de Méry !—salut, vieille et noble cité, fière de ta ceinture d'algues marines et de ton horizon de vagues azurées ! Fière aussi de tes quais où la brise du soir jette les âcres parfums des flots, mêlés aux douces senteurs des orangers en fleurs ! — Dors en paix, ville des Phocéens ! le château d'If veille sur toi — le château d'If, dont l'antique donjon vit sortir de son flanc, comme la Minerve de la fable, le comte de Monte-Cristo tout armé.* »

Hélas! elle est passée cette belle époque de littérature ossianique! (*bonus dormitat Homerus*) — Monsieur de Baour Lormian sommeille dans son fauteuil académique!— Les vers blancs de MM *** et de Mesdames *** ne martellent plus impitoyablement l'oreille des jolies lectrices, des coups redoublés de leurs étranges inversions, emprisonnées dans des hémistiches sans rimes ni... Nous n'achevons pas... Ces messieurs et ces dames pourraient nous

prendre pour des envieux, ce qui serait fort humiliant pour nous.

Et cependant, il faut convenir que ce système était bien commode. — La phrase redondante remplaçait la pensée; — on mélangeait à doses égales, dans un certain nombre de périodes sonores, les ruines d'un vieux castel, les rayons brillants ou voilés de plusieurs clairs de lune, des nuages sombres ou lumineux; — on ajoutait une blanche femme, un amour pur, un enfant mystérieux, un tyran farouche, un chevalier courtois; — on jetait sur le tout des cotes de mailles, des gantelets de fer, par-ci par-là quelques poignards; — on éclairait l'action avec des torches, et le style avec des points d'exclamation, et l'on finissait par avoir un roman en deux volumes in-8°. — Cela formait-il un ouvrage? — Nous ne déciderons pas la question; mais enfin Eugène Renduel ou Dumont éditaient l'œuvre nouvelle avec une couverture beurre frais, une vignette de Tony Johannot, et les femmes nerveuses et peu lettrées la lisaient, un flacon de sels dans une main et un mouchoir trempé de larmes dans l'autre.

Peut-être aujourd'hui ne faisons-nous pas mieux; mais enfin nous faisons autrement... et faire autrement, n'est-ce pas déjà quelque chose?

Terminons donc ici cette digression, et rejoignons M. d'Entragues et le comte de Fly qui viennent de descendre de leur chaise de poste dans la cour de l'*hôtel des Étrangers*, sur la Canebière, le plus beau quartier de Marseille, comme on sait.

Avant de reprendre sérieusement le cours de notre récit, nous croyons devoir prévenir nos lecteurs que les faits que nous allons raconter sont de la plus rigoureuse exactitude. — Rien de ce que contiendra le chapitre qu'on va lire ne nous appartient en propre : — le fond, la forme, la donnée, les détails, tout nous a été transmis;

— si on en doutait, nous pourrions citer cent témoignages à l'appui de la déclaration que nous faisons ici.

Il s'agit donc de quelque chose de bien extraordinaire, de bien impossible, comme qui dirait d'une de ces invraisemblances choquantes que le public n'accepte que de la part de certains auteurs ? — Donnez-vous la peine de lire quelques pages, et vous verrez.

Le cercle des Phocéens, toutes les personnes qui ont habité Marseille, ou qui ont eu des relations avec des Marseillais le savent, est composé de l'aristocratie de la ville, et presque tous ses habitués possèdent de grandes fortunes, acquises dans le commerce des huiles, des savons, des parfumeries et autres objets de première nécessité.

A l'époque où se passaient les faits que nous allons raconter — (nous ne savons d'ailleurs s'il en est de même aujourd'hui), — le démon du jeu s'était emparé avec une fureur inouïe de tous ces honnêtes négociants marseillais, qui, chaque jour, hasardaient sur une carte des sommes plus que suffisantes pour frêter un joli trois-mâts en partance pour Rio-Janeiro, le cap de Bonne-Espérance ou les États-Unis.

Comme, du reste, on doit comprendre la singulière importance d'une perte ou d'un gain déloyal dans des conditions semblables, on ne s'étonnera pas d'apprendre que les plus scrupuleuses précautions avaient été prises pour rendre impossible, au cercle des Phocéens, la plus petite tentative d'une *flibusterie* quelconque. — On ne se défiait de personne précisément, mais on se mettait en garde contre l'inconnu, ce drôle qui nous joue de si mauvais tours à l'aide de ses nombreux déguisements.

Ainsi une enquête minutieuse, blessante même pour celui qui en était l'objet, était faite par une commission de quatre membres, nommée à la pluralité des suffrages

et renouvelée à chaque trimestre, sur le compte de toute personne qui se présentait pour être admise à faire partie de la société. — Cette personne quelle qu'elle fût, devait en outre avoir pour parrains ou répondants deux membres influents du club qui se portaient en quelque sorte caution solidaire de ses actes.

De plus, et cette dernière précaution toute matérielle était pour la friponnerie un obstacle insurmontable, — caissier du cercle achetait lui-même chez un marchand attitré la provision de cartes de l'établissement. — Cette provision était renfermée par lui dans un coffre-fort à secret, dont les clefs ne le quittaient jamais.

Sous aucun prétexte les mêmes cartes ne servaient deux fois; — on les renouvelait après chaque partie : c'était plus cher, mais c'était plus sûr.

Et cependant ce fut sur cet ensemble de circonstances défavorables, parfaitement connues de lui, que le comte de Fly basa le plan de la plus gigantesque escroquerie que le génie du vol en grand ait jamais conçue. — Nous verrons bientôt par quel chemin tortueux il devait arriver à son but.

Dès le lendemain de son arrivée, Georges d'Entragues s'était empressé d'aller remettre à leurs adresses les lettres de recommandation dont il s'était muni avant de quitter Paris. — Ces lettres, écrites par des personnages éminents aux principaux habitants de Marseille, ouvrirent au jeune et brillant comte non-seulement les portes de tous les salons, mais encore celles du célèbre club des Phocéens où nous le retrouverons bientôt.

Le comte de Fly, de son côté, n'avait pas non plus perdu son temps. — Le jour même où Georges faisait ses visites dans le quartier aristocratique de la ville, son compagnon louait, sous un nom supposé, une petite chambre garnie et une espèce de magasin au quatrième étage d'une

vieille maison de la rue *des Matelots;* et tous les soirs, quittant l'élégant logement qu'il occupait avec le comte d'Entragues *à l'hôtel des Étrangers*, il allait passer une heure ou deux dans ce bouge, où il recevait quelques brocanteurs et marchands de vieux habits, qui toujours arrivaient portant des paquets assez volumineux, et ressortaient les mains vides.

Voici l'explication de cette particularité mystérieuse qui peut-être intrigue nos lecteurs.

M. de Fly, parmi beaucoup d'autres petits talents de société dont l'énumération serait fastidieuse en ce moment, possédait à fond l'art indispensable à tous les escrocs qui se respectent, de se grimer à faire envie aux plus célèbres, sous ce rapport, de nos acteurs de Paris.— Aussi, à certaine heure du jour, quelqu'un qui, par un motif de curiosité quelconque, eût surveillé la maison de la rue des Matelots, n'aurait pas été médiocrement surpris d'en voir sortir, au lieu de l'homme à cheveux gris, à la figure pâle et à la tournure élégante et svelte qui y était entré peu de moments auparavant, un gros gaillard à la face rubiconde, aux immenses favoris noirs, au ventre proéminent, ayant dans ses vêtements et dans ses allures toutes les apparences d'un de ces capitaines pacotilleurs, dont Marseille fourmille à certaines époques, et qui exercent dans toutes les contrées du globe le commerce des verroteries, de la quincaillerie commune, des modes surannées, des armes à feu hors de service, des jouets d'enfant disloqués, et mille autres objets enfin, sans forme et sans utilité réelle, dont ils trouvent le placement de l'autre côté de la ligne, à dix mille pour cent de bénéfice.

C'est qu'en effet, c'était bien un de ces pacotilleurs au long cours dont M. de Fly avait voulu reproduire le type exact, et il y était parvenu avec un rare bonheur, comme on a pu le voir.

Rien n'y manquait vraiment, — ni le chapeau à forme basse et à larges bords, — ni la cravate de foulard aux couleurs voyantes, — ni les anneaux d'or aux oreilles, — ni les ancres d'argent à la chemise de toile bleue, — ni la redingote ou *vareuse*, façon d'officier de marine, avec d'autres ancres brodées au collet, — ni le pantalon flottant, — ni le brûle-gueule court, — ni la canne de bambou, — ni la chaîne d'or, — ni les bagues de faux brillants à tous les doigts... — Bref la métamorphose était complète, et le personnage de la plus miraculeuse vérité.

Une fois connu pour ce qu'il voulait paraître, M. de Fly se rendit successivement chez tous les marchands de tabac qui vendaient aussi, avec privilége de la régie, des cartes aux braves Marseillais. — Chez chacun d'eux il se donna comme un capitaine au long cours devant mettre à la voile le lendemain, et recevant à l'instant même une demande considérable de cartes pour l'Australie, ce qui le mettait dans la fâcheuse nécessité d'en acquérir la plus grande quantité possible, n'importe à quel prix. — Les marchands ne se firent pas faute de profiter de l'incroyable naïveté avec laquelle l'excellent capitaine racontait ses petites affaires au premier venu, et ils lui vendirent leur marchandise à vingt pour cent au-dessus du prix légal. M. de Fly paya comptant sans discuter, puis il fit porter les ballots de cartes dans son logement de la rue des Matelots.

Sa dernière visite fut pour le fournisseur attitré du club des Phocéens. — Celui-ci fit quelques difficultés pour se dessaisir de toute sa provision, craignant de se trouver pris au dépourvu si le caissier du cercle s'adressait à lui avant qu'il ait eu le temps de regarnir ses rayons; — mais séduit par l'appât du gain très-élevé que lui offrait le capitaine, et réfléchissant qu'il lui serait facile en cas de besoin de trouver à l'instant même d'autres cartes chez

ses confrères, il se décida à livrer ses précieux paquets, qui furent aussi immédiatement transportés rue des Matelots.

Le soir même le comte de Fly ne vint pas seul à son obscur logement : — il était accompagné de Georges d'Entragues, et ni l'un ni l'autre ne sortit de la maison cette nuit-là.

Le lendemain matin, le caissier du club se présenta pour achèter des cartes chez l'homme qui lui en vendait ordinairement. — Celui-ci, pris au dépourvu, expédia sur-le-champ un de ses commis chez un confrère du voisinage. — Au bout d'une heure seulement, le commis revint consterné : — il ne s'était pas borné à aller chez le voisin, il avait parcouru toutes les boutiques de la ville, et cependant il ne rapportait pas un seul sixain. — Partout la raffle du pacotilleur avait été complète. — Marseille, l'opulente Marseille manquait de cartes!!! — Le cercle des Phocéens fut obligé de tourner ses pouces pour se distraire. — On agita s'il ne conviendrait pas d'écrire sur la porte principale de l'établissement : — *Fermé pour cause de calamité publique.*

Qu'on juge maintenant de la surprise et de la joie du boutiquier compromis, quand, dans la soirée du même jour, il vit entrer dans son magasin une espèce de domestique étranger, suivi d'un commissionnaire qui portait un énorme ballot sur ses épaules. Le domestique expliqua longuement, minutieusement, avec toutes sortes de circonstances, dans un baragouin moitié anglais, moitié français, mais cependant fort intelligible, que son maître le capitaine au long cours, accablé de mauvaises affaires par suite de nombreuses faillites, avait dû prendre la fuite pour se soustraire à ses créanciers, et qu'il ne lui avait laissé, à lui son serviteur fidèle depuis bien des années, qu'une assez forte partie des cartes achetées la

veille, en lui disant que c'était pour le payer de ses gages arriérés ; et qu'en conséquence, comme il avait plus besoin d'argent que d'autre chose, il se hâtait de rapporter les cartes au principal vendeur primitif, proposant de les lui laisser à un rabais de vingt-cinq pour cent, pourvu que le paiement fût immédiat.

L'affaire était magnifique, et il n'y avait en définitive aucune raison plausible pour la refuser, aussi le marchand consentit-il avec empressement à la conclure sans retard. — Le domestique, ayant livré sa marchandise et reçu son argent, sortit en maugréant contre ces *mauvaises canailles de maîtres* qui font perdre à de brâves gens le prix de leurs sueurs de trois années, — et quelques heures après le club des Phocéens rentra dans la joie : il était de nouveau approvisionné de cartes. — La satisfaction qu'on ressentit de la fin de cette calamité fut si grande qu'on ne songea pas plus à s'informer des causes qui l'avaient produite que de celles qui l'avaient fait cesser tout à coup.

Or, comme nos lecteurs, tous gens d'infiniment d'esprit (nous n'en exceptons pas un), l'ont sans doute déjà deviné, Georges d'Entragues et le comte de Fly avaient passé la nuit à *Biseauter* les cartes en grande partie ; — puis les paquets, dont on avait scrupuleusement respecté les cachets au moyen d'un procédé fort habile, avaient été refermés avec une si merveilleuse adresse, que l'œil de Lynx de la régie elle-même n'aurait pu soupçonner leur frauduleuse ouverture.

Le tour était fait ; — il ne s'agissait plus que d'en retirer le profit, ce ne devait pas être à beaucoup près aussi difficile.

Le comte de Fly se frotta les mains, et ne reparut plus dans sa petite chambre de la rue des Matelots, où il abandonna avec un ventre postiche, un costume complet de capitaine au long cours et une livrée de domestique. —

Il voulait qu'on pût croire qu'il s'était déguisé pour s'enfuir. — Il y avait en outre dans la cheminée un énorme amas de cendres produites par les cartes brûlées, mais on devait trouver tout simple qu'un négociant qui avait fait de mauvaises affaires ait voulu anéantir ses papiers avant de s'éloigner : — ces choses là se voient tous les jours.

Le reste regardait désormais et uniquement le jeune et beau comte d'Entragues.

Admis, comme on sait, dans le cercle des Phocéens, Georges, depuis cette admission, avait fait preuve d'un tact et d'une habileté qui ne s'étaient pas démentis un seul instant. — Sa conduite au jeu était surtout d'une convenance remarquable, et lui avait fait des amis sincères et de chauds partisans. — Modéré et calme dans le gain, digne et serein dans la perte, il était toujours au niveau de la position que lui faisait le hasard. — Nous ajouterons qu'il lui était plus habituel de perdre que de gagner, ce qui le mettait à même de répondre aux personnes qui lui adressaient des compliments de condoléance sur sa veine fâcheuse :

— La chance tournera peut-être, et puis d'ailleurs je joue pour m'amuser et non pas pour gagner.

Et chacun admirait ce désintéressement bien rare même à Marseille.

Et les pères de famille, rentrant chez eux après avoir empoché les napoléons du généreux et élégant gentilhomme, chantaient bien haut les louanges du jeune comte ; — et les mères, in *petto*, le désiraient pour gendre ; — et les femmes de trente ans tournaient vers lui leurs grandes prunelles noires quand elles le rencontraient dans le monde ou à la promenade ; — et les jeunes filles en rêvaient le soir, en contemplant du haut de leurs balcons la lune et son cortége d'étoiles se mirant dans les flots bleus de la belle et poétique Méditerranée.

Georges, lui, pensait toujours et plus que jamais à Antonia; et c'était elle, rien qu'elle qu'il revoyait sans cesse dans un mirage féerique, quand l'or ruisselait sur les tables de jeu.

Nous avons dit que Georges perdait habituellement, et que les bons Marseillais se *gaudissaient* des excellentes affaires qu'ils faisaient avec le candide Parisien.

Mais un jour tout changea! — Un éclair de joie rapide et inaperçu brilla dans l'œil en apparence pensif du jeune homme, lorsqu'après avoir rompu l'enveloppe fragile d'un paquet de cartes neuves, il les prit pour les mêler.

C'est que Georges venait d'apercevoir dans une vision pleine de volupté, la porte entr'ouverte de la chambre à coucher d'Antonia.

Il avait senti sous ses doigts frémissants de bonheur le premier jeu de cartes biseautées!

Comme on le devine bien, la chance tourna aussitôt : — Georges gagna. — Les joueurs, ses adversaires, qui savaient combien ses veines de bonheur étaient courtes, s'entêtèrent à vouloir rattraper leur argent; — mais la chance resta fidèle à Georges, qui, ce soir-là, sortit du club des Phocéens emportant une somme ronde et très-satisfaisante de trente mille francs.

Le lendemain, au commencement de la soirée, le jeune comte perdit cinq cents louis. — Il exprima le désir de quitter la place, mais ses adversaires de la veille, croyant ressaisir au vol la fortune capricieuse, lui proposèrent de jouer quitte ou double tout l'argent perdu dans la soirée précédente.

Georges accepta cette revanche avec une noblesse qui fit l'admiration de la galerie. — *Ce désintéressement* reçut sa récompense, car trente autres mille francs se joignirent au gain dont nous avons déjà parlé.

Il serait fastidieux pour nous et peu divertissant pour

nos lecteurs de suivre jour par jour, heure par heure, les caprices apparents de la fortune, qui finissait toujours, après des alternatives émouvantes, par favoriser singulièrement le jeune comte d'Entragnes.

Il nous suffira de dire qu'un beau matin, et au bout de trois semaines à peu près, Georges et le comte de Fly, inventoriaient avec ravissement de l'argent et des valeurs, représentant le chiffre magnifique de cent quatre-vingt mille francs : — le tout était étalé avec amour sur une des tables de leur appartement *à l'hôtel des Étrangers*.

— Partageons! — disait le jeune homme avec une vivacité fébrile. — Partageons et partons pour Paris... On ne soupçonne rien encore, mais on commence à redouter mon bonheur, et on ne s'engage plus que timidement contre moi.

— Mon jeune ami, — répondit de Fly, — complétons au moins la somme ronde de deux cents mille francs.

Georges ce soir-là gagna dix mille écus.

— Partons maintenant, — dit-il; — nous devons, ce me semble, nous trouver satisfaits.

— D'accord; mais retournez encore une fois au cercle, et faites vos adieux à tous ces imbéciles en perdant généreusement les dix mille francs qui excèdent le chiffre que nous nous étions fixé. — Vous êtes trop homme du monde, trop gentilhomme pour avoir l'air de faire *Charlemagne* aux dépends de tous ces bons épiciers de Marseille.

Georges céda une dernière fois, et perdit galamment les dix mille francs, ce qui fut trouvé du meilleur goût par tout le monde.

A son retour à l'hôtel, à une heure assez avancée de la nuit, il trouva l'appartement vide. — M. de Fly s'était embarqué sur un bateau à vapeur en destination pour Malte. — Il avait laissé pour Georges un billet dans lequel il lui faisait ses adieux, — plus une somme de cent

louis : — juste de quoi payer les dépenses faites à l'hôtel et regagner Paris.

Que faire? — retourner jouer? — cela n'était pas possible : Georges avait fait ses adieux à tout le monde, et annoncé son très-prochain départ; — se mettre colère? contre qui? le mystificateur était hors de toute atteinte. Georges était dupé... il prit son parti en brave, se promit de ne pas oublier cette leçon, et, après avoir réglé avec son hôte, il monta modestement dans le coupé de la diligence Lafitte et Caillard, car son digne acolyte avait pris la précaution de vendre la chaise de poste, sans doute pour en épargner l'embarras à Georges.

Nous retrouverons un jour le très-habile comte de Fly, mais sous un autre nom et dans une position bien différente.

IV

La chanoinesse.

Georges d'Entragues, après les résultats plus que négatifs de son voyage à Marseille, s'était retrouvé sur le pavé de Paris, dans une situation identiquement semblable à celle qu'il avait quittée pour entrer en campagne avec le comte de Fly contre le club des Phocéens, c'est-à-dire sans argent; — grâce à ses folles prodigalités pour Antonia, sans aucune espèce de crédit, et, de plus, toujours dévoré par cette infernale passion qui l'avait déjà transformé en escroc, en attendant qu'elle eût fait de lui un de ces criminels intrépides que la perspective probable de l'échafaud n'intimide pas, quand ils ont seulement un vague espoir d'arriver à leur but.

Finissons-en tout de suite avec la courtisane, en apprenant à nos lecteurs que, malgré des efforts inouïs et une lutte désespérée contre la volonté de fer d'Antonia,

Georges ne put jamais parvenir à se faire admettre de nouveau chez elle. — Pendant quelques années elle continua sa vie de folles intrigues et de fabuleuses dépenses, puis un jour une maladie terrible l'atteignit, et en peu de mois détruisit cette beauté souveraine à laquelle elle devait la vogue extraordinaire dont elle avait joui si longtemps. — Les amants se retirèrent peu à peu et sans beaucoup de ménagements : — ce corps sans âme, même avant d'être détruit, n'était plus pour les plus passionnés qu'un cadavre... — Antonia ne pouvant se faire à l'idée de renoncer à un luxe devenu pour elle la plus impérieuse des nécessités, dissipa avec une imprévoyance qui avait quelque chose de providentiel les sommes considérables qu'elle avait extorquées à ses amants pendant sa splendeur. — Les capitaux épuisés, on dut bientôt en venir à se défaire de l'hôtel ; puis à vendre le mobilier, les chevaux, les voitures, et enfin les bijoux et les cachemires : — bref, un matin à son réveil Antonia se trouva face à face avec la misère, la misère hideuse, sans espérance, sans dignité, sans consolation aucune ! — Il fallait vivre cependant, humble et dernière nécessité qu'acceptent ou subissent également la lâcheté et le courage, la résignation et le désespoir, le vice et la vertu. — La moderne Aspasie n'avait de perspective que l'hôpital, quand la dernière lueur mourante de son étoile éclipsée lui fit rencontrer un directeur de théâtre auquel elle avait accordé jadis une heure d'ivresse dans un jour de caprice. — Cet homme, par pitié plus que par reconnaissance, la reçut comme ouvreuse de loges dans le très-petit établissement dramatique qu'il dirigeait. — Telle fut la fin d'une femme qui avait dépensé des millions après avoir vu à ses pieds l'élite de l'aristocratie européenne.

Que devenait Georges, cependant ? — eh ! que vouliez-vous qu'il devînt ? — Alfred de Musset l'a dit dans un de

ces charmants poëmes, qui seraient immortels, si la grâce l'était :

« Oh! malheur à celui qui laisse la débauche
» Planter son cloud profond sous sa mamelle gauche!
. . . .
» La mer y passerait sans laver la souillure,
» Car l'abîme est immense, et la tache est au fond! »

Georges avait goûté des fruits empoisonnés du vice! il avait commis des actions coupables pour en arriver à satisfaire une passion honteuse; rien ne pouvait donc le relever. — Poussé en avant par d'autres passions du même genre, il ne songeait qu'à se procurer de l'or, afin de ne pas trouver d'obstacles à ses désirs. — Tout en ayant su garder aux yeux du monde les apparences d'une position inattaquable, et les bénéfices d'une réputation sans tache, il ne vivait en réalité que des produits plus que suspects du jeu, et nous savons déjà comment il avait acquis le talent de contraindre le sort à lui devenir favorable.

Dans les premiers mois de l'année 1843, le hasard lui avait fait rencontrer un certain nombre de chevaliers d'industrie, habiles comme lui, et, comme lui, reçus à peu près partout, grâce à leurs noms et à leurs positions apparentes.

Georges était un de ces esprits fermes, qu'une tentative malheureuse ne décourage pas d'une idée, quand ils ont mûrement réfléchi sur sa fécondité. — Ainsi, sa communauté avec le comte de Fly lui ayant fait entrevoir les avantages de l'association, il avait toujours rêvé, depuis, la fondation d'une espèce de franc-maçonnerie de joueurs, dont les membres, unis par les liens d'une solidarité puissante, travailleraient isolément dans l'intérêt de tous. — Il fit part de cette conception aux aigrefins dont nous venons de parler, et sa pensée ayant été comprise, l'ordre des *Chevaliers du Lansquenet* prit naissance.

Cette tentative lui avait donné nécessairement une grande influence sur ses collègues. Nous savons comment il en avait profité pour se faire investir de l'autorité absolue d'un dictateur.

Nous l'avons laissé partant pour la Normandie, et nous le rejoignons sur la grande route dans son *confortable* coupé anglais, attelé, comme nous l'avons dit, de quatre chevaux.

Son impatience d'arriver est extrême. — A chaque instant il baisse la glace, avance la tête, encourage ou gourmande les postillons; les menace de les payer au prix du tarif, ou leur promet cent sous de guides.

Enfin, après un temps très-court, si l'on compare le petit nombre d'heures qui se sont écoulées à la longueur du trajet parcouru, Georges toucha au terme de son voyage.

A deux lieues à peu près de Grandville, ses postillons quittèrent la grande route pour entrer dans un petit chemin de traverse assez mal entretenu et encaissé entre de hautes berges, couronnées à leur sommet de vigoureux buissons de genêts et de genêvriers. — Pendant trois quarts d'heure environ, les chevaux ralentirent leur allure, puis enfin ils s'arrêtèrent, essoufflés, blancs d'écume, jetant par leurs naseaux dilatés une vapeur épaisse, devant la grille d'un blanc et gracieux castel, coquettement posé au milieu d'une cour dessinée à l'anglaise.

L'un des postillons mit pied à terre et tira le cordon d'une grosse cloche suspendue à l'un des pilastres de la grille.

Un vieux domestique à tête chauve, en culottes courtes et en habit noir, vint s'informer poliment du nom du visiteur.

Georges ayant répondu d'une manière satisfaisante, la grille fut ouverte avec empressement; — la voiture tourna

dans une allée circulaire, et s'arrêta de nouveau devant un perron de trois marches, qui, dans la belle saison, devait être tout à la fois égayé et embaumé par le charmant aspect et les enivrantes senteurs des jasmins et des chèvrefeuilles.

Georges sauta légèrement hors de son coupé, traversa d'un pas rapide un joli vestibule et une élégante salle à manger, puis il pénétra dans un salon où son entrée fut un véritable coup de théâtre.

Mais avant de raconter cette scène, disons quelques mots de ce salon : — d'une part il en vaut bien la peine, et de l'autre nous pensons que la description d'un lieu est, en certaines circonstances, la révélation du caractère de la personne qui l'habite.

Figurez-vous une pièce ovale, dont le plafond peint à fresque par un des meilleurs élèves de Boucher, représente des sujets mythologiques traités avec un sentiment plein de grâces et de mignardise... — Les boiseries sont d'un blanc que le temps a rendu jaunâtre, et encadrées par un filet d'or jadis bruni, maintenant rouge et un peu écaillé, qui court le long des moulures des panneaux, et autour des volutes et des chapiteaux de la corniche. — Au milieu de chacun de ces panneaux, et formant médaillons, pendent dans de riches cadres un peu ternis, de beaux portraits de famille, dus aux pinceaux de Mignard ou de Largillière, et quelques vaporeux pastels de Latour.

Figurez-vous encore sur une cheminée de marbre blanc à la tablette sculptée, une pendule en porcelaine de vieux Saxe, représentant l'amour aveuglé par son bandeau, cherchant à entraîner d'une main le temps qui marche à sa suite, et à retenir de l'autre les heures qui courent devant lui, et dont les vêtements légers, très-légers même, se déchirent entre ses doigts rosés; — aux fenêtres, des rideaux de lampas aux couleurs jadis éclatantes, mainte-

nant un peu passées; — sur le parquet un tapis d'Aubusson, et tout autour de l'appartement des meubles recouverts en tapisserie des Gobelins, affectant les formes contournées du siècle de Louis XV; — puis un petit *bonheur de jour* en bois de rose, faisant face à une *chiffonnière* ventrue, en marqueterie aux ornements de cuivre doré, — et beaucoup d'autres choses dont l'énumération serait trop longue, mais qui achevaient de faire de cette pièce le spécimen le plus complet de ce *style* qu'on a baptisé du nom très-significatif de *Pompadour*.

Et, pour terminer ce tableau, figurez-vous enfin, au coin de la cheminée, — dans une large, basse et profonde bergère en étoffe de soie rayée, orange et noire, — une toute petite femme, verte encore quoique fort âgée, entortillée dans une ample douillette de satin feuille morte, embéguinée dans des flots de dentelles blanches qui se confondent avec les boucles neigeuses de sa chevelure, et qui encadrent un visage spirituel et fin, dont chaque ride est une grâce, et où brillent deux yeux noirs, vifs encore, et pétillants d'une malice douce et d'une bonne humeur piquante.

De ses mains fluettes, et dont la beauté dut être remarquable autrefois, cette gracieuse petite vieille, malgré le tremblement de ses doigts, tricotte avec des aiguilles d'argent une mitaine en soie violette.

Sur ses genoux repose et rêve en grognant un épouvantable petit chien.

Le dernier descendant de la dynastie détrônée des *carlins !*

Telle est la comtesse de Boisjol, grand'-tante de Georges d'Entragues, et ancienne chanoinesse du chapitre noble de Remiremont.

Madame de Boisjol quittait rarement la bergère dans laquelle nous venons de la voir confortablement installée.

— Voici la raison de cette habitude sédentaire : — une des épaules de la chanoinesse était beaucoup plus élevée que l'autre, et cette protubérance se continuant quelque peu par derrière, formait ce que les gens mal élevés nomment *une bosse*, mais que nous, hommes de bonne compagnie, nous appellerons tout simplement une *fantaisie* de la nature.

Cette *fantaisie* avait eu une influence immense et décisive sur la destinée de la comtesse de Boisjol. — Dans sa jeunesse, disait-on, elle avait été fort éprise d'un beau gentilhomme, qui n'eût pas manqué de lui rendre amour pour amour (style du temps), car la figure de la jeune Amynthe était aussi séduisante que son esprit était charmant, si la malencontreuse épaule gauche ne se fût élevée comme un obstacle insurmontable entre les rêves de la jeune fille et leur réalisation. — Après cette première et fâcheuse épreuve, Amynthe avait, quoiqu'à contre cœur, renoncé pour toujours à l'amour, et pour ne plus entendre retentir à son oreille la qualification mal sonnante de *mademoiselle* qui lui agaçait les nerfs, elle était entrée dans le chapitre noble des Dames de Remiremont, ce qui l'avait faite *comtesse* en lui permettant de prendre aussi le titre de *madame*.

De son unique amour, de sa seule douleur et de sa dignité passée, madame de Boisjol n'avait conservé que trois choses; mais nous devons ajouter qu'elle y tenait beaucoup.

La première, était une tabatière d'or, sur laquelle on voyait une délicieuse et fine miniature, représentant un beau jeune homme en costume de guidon des mousquetaires noirs. — Nous nous permettrons de supposer que c'était le portrait du gentilhomme tant et si vainement aimé.

La seconde, était sa croix de chanoinesse, laquelle re-

posait toujours sur sa poitrine, suspendue à un ruban de soie moiré bleu et argent.

Enfin, la troisième était l'habitude enracinée, l'habitude passée à l'état de manie, et tolérée par toutes ses connaissances quel que fût leur rang, de ne se lever que le moins possible de son siége, afin de ne pas montrer sans une absolue nécessité la malheureuse protubérance, cause première de bien longs et de bien amers regrets.

Madame de Boisjol était du reste la douceur et la bonté même. — Vieille et depuis longtemps infirme, elle avait conservé un caractère d'une égalité inaltérable; — ne jouissant que d'une médiocre fortune, elle ne connaissait pas de plus grand bonheur que de répandre des bienfaits autour d'elle; et comme elle possédait le génie de la charité, elle faisait un bien énorme avec des moyens fort bornés.

Spirituelle comme toutes les vieilles femmes qui ont beaucoup vu, beaucoup souffert et beaucoup observé, elle avait de la malice sans méchanceté, et du trait sans médisance. — Sa mémoire était un recueil vivant des souvenirs et des anecdotes d'un autre âge. — Racontant bien, elle se plaisait à raconter sans jamais tomber dans le radotage; et, comme elle savait écouter avec grâce et finesse, son silence était aimable comme sa bonté et spirituel comme sa parole.

Madame de Boisjol ne faisait jamais de visites, mais elle en recevait beaucoup.

Toutes ses affections étaient d'ailleurs concentrées sur son neveu Georges d'Entragues. — Elle le croyait bien un peu mauvais sujet, ce qui ne lui déplaisait pas précisément, mais elle ne doutait pas qu'il ne fût franc et loyal, et, comme elle disait, gentilhomme jusqu'au bout des ongles, expression, à coup sûr, qui n'était pas inspirée par un pressentiment. — Au surplus, elle n'avait pas vu Georges depuis longtemps.

Quand celui-ci entra dans le salon, le carlin se mit à aboyer avec fureur, car il ne pouvait souffrir qu'on l'éveillât en sursaut.

Madame de Boisjol prononça quelques paroles qui avaient évidemment pour but d'apaiser son hargneux favori, puis elle leva la tête en inclinant le front pour regarder par-dessus ses lunettes le nouvel arrivant, et, n'en croyant pas ses yeux, elle oublia toutes ses habituees, s'élança de sa bergère, et dans ce brusque mouvement jeta loin d'elle ses mitaines, ses aiguilles à tricotter et son carlin qui recommença à grogner de plus belle.

— Est-ce possible! — s'écria la chanoinesse. Georges!

— Lui-même, ma bonne tante.

— Georges! mon neveu! ici! chez moi!

— Et bien heureux, je vous jure, de vous voir, — interrompit le jeune homme en se baissant pour embrasser la chanoinesse qui lui sauta au cou avec une vivacité toute juvénile.

Madame de Boisjol regagna sa bergère, reprit son carlin sur ses genoux, et ayant indiqué de la main à Georges un fauteuil de l'autre côté de la cheminée, elle le contempla un moment en silence avec un orgueil rayonnant, puis elle lui dit :

— Ah çà, mon beau neveu, je soupçonne fort que vous avez quelque confession à me faire; que vous venez vous mettre en pénitence chez votre vieille tante; que vous fuyez peut-être quelques créanciers trop pressants? De mon temps, c'était déjà comme cela.

— Eh bien! vous vous trompez tout à fait, ma chère tante. Je n'ai pas de dettes, et je vous jure que je suis le jeune homme le plus sage, le plus rangé...

— Je voudrais de tout mon cœur vous croire, mon enfant, — reprit la comtesse avec l'accent d'une profonde sensibilité; — mais convenez qu'il n'est pas naturel de

quitter Paris au mois de décembre, à votre âge, pour venir en poste au bout du monde, c'est-à-dire au fond de la Normandie, sans autre motif...

— Que de voir ma bonne, mon excellente tante! la seule parente, la seule amie qui me reste! Ne trouvez-vous donc pas ce motif bien suffisant? je vous affirme pourtant que je n'en ai pas d'autre.

— Tant mieux! mille fois tant mieux! Vous me rajeunissez de dix ans, mon ami! — dit la chanoinesse en serrant avec une vive effusion la main de Georges, qui avait poussé son fauteuil auprès de la bergère, malgré les protestations du carlin.

— Mais j'y songe! — reprit-elle avec un fin sourire, après un silence de quelques secondes, — n'y aurait-il pas quelque chagrin d'amour sous roche? — On est ou l'on se croit trahi; on se promet, dans un accès de misanthropie, de renoncer au monde, et l'on vient dans la solitude confiner ses *amères douleurs*... — hein, j'ai deviné juste, n'est-ce pas? c'était encore comme cela de mon temps.

— Vous vous trompez toujours, ma bonne tante. Non-seulement je n'ai pas de chagrin d'amour, mais je ne suis amoureux de personne.

— Vous n'êtes amoureux de personne, Georges! Savez-vous que c'est fort inquiétant, mon ami? — s'écria la chanoinesse. — Au surplus, ajouta-t-elle en abaissant un regard mélancolique sur la tabatière à portrait, vous avez peut-être raison.

Il y eut quelques secondes de silence, pendant lesquelles le carlin se rendormit, ce qui ne l'empêcha pas de toujours grogner sourdement.

— Ah! mon Dieu! — reprit la petite femme en retrouvant subitement sa vivacité, — et moi qui ne pense pas que vous devez avoir faim, que vous devez avoir froid,

que vous avez peut-être besoin de dormir ! — Je suis en vérité plus étourdie que lorsque j'avais quinze ans.

Et, sans tenir aucun compte des réponses négatives de Georges, la chanoinesse siffla deux fois à l'aide d'un petit sifflet d'argent pendu à son cou.

Le valet de chambre à culottes courtes parut bientôt à la porte du salon.

— Picard, — dit vivement madame de Boisjol, — mettez du bois et un fagot sur le feu ; — faites préparer et chauffer la chambre rouge pour le comte d'Entragues, mon neveu ; — puis, en passant, priez Henriette de lui apporter immédiatement un consommé et un verre de mon plus vieux bordeaux.

Tous ces ordres furent successivement mais sans retard exécutés, et le reste de la journée s'écoula sans offrir aucun incident qui mérite la peine d'être raconté. —Georges fut d'une amabilité charmante pour la comtesse, et comme personne ne possédait à un plus haut degré que lui le don de plaire quand il le voulait bien, il parvint même à amadouer le carlin, ce à quoi n'avait jamais pu parvenir le curé du village, qui lui apportait des gimblettes depuis vingt-cinq ans.

Le lendemain, pendant le déjeuner, madame de Boisjol dit à Georges :

— Savez-vous, mon cher neveu, que je pense souvent, mais fort souvent à vous ?

— Je n'en ai jamais douté, ma bonne tante.

— Et que je me suis reprise d'une belle passion cette nuit pour une idée que je caresse depuis fort longtemps ?

— Une idée, ma tante ?

— Relative à vous, mon neveu.

— Vous êtes vraiment d'une bonté !...

— Une idée excellente et des plus sensées.

— Vous n'en pouvez pas avoir d'autres.

— Vous êtes un flatteur... Mais, enfin, je suis sûre qu'elle vous sourira.

— Voyons cette idée, chère tante.

— Vous avez trente-deux ans?

— Un peu passés.

— Vous êtes devenu raisonnable, à ce que vous m'avez dit hier?

— Rien n'est plus exact.

— Vous n'avez aucun amour dans le cœur?

— Pas le moindre petit amour, ma bonne tante.

— Il est plus que probable que votre pauvre sœur n'existe plus?

— Hélas! nous devons le craindre!

— Par conséquent, tous les biens de votre père vous appartiendront.

Madame de Boisjol ignorait que ces biens étaient hypothéqués pour une somme au moins égale à leur valeur.

— D'un autre côté, — continua-t-elle, — ce que je possède, et qui malheureusement n'est pas bien considérable, doit vous revenir un jour.

Georges s'inclina d'un air pénétré, sans prononcer une parole.

— Quelle conclusion, mon beau neveu, pensez-vous que je prétende tirer de tout cela?

— En vérité, ma bonne tante, je n'en sais absolument rien.

— C'est pourtant bien simple... Je veux... Comment, vous ne devinez pas?

— En aucune façon.

— Pour un garçon d'esprit, vraiment, vous m'étonnez! — s'écria la chanoinesse, parodiant, sans s'en douter, le fameux vers de Ruy-Blas, qu'elle n'avait sans doute jamais lu.

— Je veux, — reprit-elle... — je veux... vous marier.

— Me marier? — dit Georges stupéfait.

— Certainement, et même le plus tôt possible; mais non pas avec une de vos femmes de Paris, espèces de poupées à ressort qui ne savent que courir le monde, et coqueter au grand profit de messieurs les célibataires, mais au grand préjudice de leurs pauvres maris. — Je veux vous donner pour compagne une bonne et jolie fille de notre belle Normandie : — une honnête enfant, pure comme les anges, avec un cœur tout neuf. — Vous la façonnerez à votre guise, et en ferez tout ce que vous voudrez.

— Mais, en vérité, ma chère tante...

— Il n'y a pas de mais qui tienne; je le veux, et cela sera! — Et, tenez, j'ai dix partis à vous proposer au lieu d'un. — Nous avons d'abord mademoiselle Laure de Kernac, une grande et charmante brune de dix-huit ans... mais non... elle est un peu coquette. — Nous avons ensuite mademoiselle d'Escables, une jolie blonde... mais je la crois un peu trop petite pour vous... il faut de la proportion en toutes choses. — Puis mademoiselle Berthe de Chavigny; malheureusement on la dit peu spirituelle, c'est un inconvénient, il faut pouvoir causer quelquefois avec sa femme.

— Il me semble, ma chère tante, qu'après m'avoir interdit le *mais* tout à l'heure, vous en abusez singulièrement, — interrompit Georges en riant.

— C'est vrai, — répondit madame de Boisjol en riant à son tour; — c'est que je réserve mes perles pour la fin. — Je suis loin d'être au bout de mes litanies.

— Continuez, chère tante. Vous y mettez une verve!

— Dont vous ne vous moquerez pas toujours, monsieur le mauvais plaisant. Cependant, je ne vous ferai pas languir davantage... — Nous avons donc encore, et pour celle-là il n'y aura pas de *mais*, mademoiselle Esther de

Choisy, une ravissante enfant de dix-neuf ans, blanche et rose, avec des cheveux châtains magnifiques, de grands yeux bleus fendus en amendes... une fille unique qui aura un jour la terre de Choisy, à trois lieues d'ici, terre qui rapporte quarante mille livres de rente.

— Quarante mille livres de rente! — se dit Georges en lui-même, pendant que la chanoisse continuait son énumération... — Si ce n'était pas impossible! — Enfin il faudra voir.

— Au surplus, mon cher Georges, — reprit madame de Boisjol, — vous n'êtes pas obligé de vous décider tout de suite; réfléchissez, et vous reconnaîtrez que mon idée est bonne... — Puisque vous devez vous marier tôt ou tard, il me semble qu'il vaut mieux que ce soit tôt.

— Nous reviendrons sur ce sujet, ma bonne tante... je ne dis pas non; ma confiance en vous est sans bornes... Enfin nous verrons.

La conversation fut un moment interrompue. — Ce fut Georges qui, le premier, rompit le silence, en disant :

— Votre dernière lettre, ma chère tante, me parlait, je crois, d'un jeune homme?...

— Ah! oui, le vicomte de Nodèsmes.

— Est-il parti?

— Je ne crois pas; il ne m'a pas encore fait ses adieux, et il était convenu entre nous qu'il viendrait prendre mes commissions avant son départ.

En ce moment on sonna vigoureusement à la grille du château; — Madame de Boisjol se haussa dans sa bergère, et dit :

— Quel singulier hasard! nous parlions de lui, et justement le voilà.

On ouvrit la grille, et une voiture vint s'arrêter devant le perron.

Georges s'approcha d'une fenêtre qui se trouvait pour ainsi dire de plain-pied avec la cour.

La voiture était une calèche de forme grotesque, depuis longtemps passée de mode; elle était attelée de deux vigoureux chevaux noirs, manquant tout à fait de race et de distinction.

Ce jeune homme, si j'en juge par son équipage, — pensa Georges, — sera difficile à former... mais, si je me le mets bien dans la tête, j'en viendrai à bout. C'est une singulière idée pour un fils unique, d'avoir une semblable voiture !...

Georges fut interrompu dans ses réflexions par le vieux valet de chambre, qui, entr'ouvrant la porte du salon, dit avec la gravité d'un huissier d'ambassade :

— Monsieur le vicomte de Nodêsmes.

V

Un fils de famille en province.

Avant de commencer ce chapitre, qui doit mettre en scène un des principaux personnages de cette longue histoire, nous nous croyons dans l'absolue nécessité de suspendre un moment notre récit pour causer de bonne amitié, s'ils veulent bien le permettre, avec nos lecteurs : — ces sortes de choses-là ne se refusent pas.

Jusqu'à présent, leur dirons-nous, nous n'avons guère fait qu'esquisser des portraits et raconter des biographies. — Les amateurs passionnés de drame, les chercheurs infatigables d'émotions, n'ont sans doute pas trouvé leur compte à cette façon de procéder, et plus d'un peut-être, aura déjà quitté le volume avec dépit, fort désappointé de n'être pas tombé, en l'ouvrant au hasard, sur un assassinat ou sur un viol, commis avec des circonstances terribles, mais toujours atténuantes.

Nous regrettons infiniment que Monsieur *** ou Madame *** n'aient pas trouvé du premier coup, dans notre livre, ce qu'ils y cherchaient ; — mais nous prendrons la liberté de leur faire observer, avec tous les égards qui

sont dus à des esprits aussi distingués, et surtout aussi impatients, que les explications préliminaires, les portraits, les biographies, les descriptions de lieux, les inventaires de mobilier même, sont indispensables dans un roman de longue haleine, dont la première partie n'est, pour ainsi dire, que l'introduction, ou, si l'on aime mieux, la préface. — Walter-Scott, ce peintre immortel, et Balzac, ce profond observateur de nos turpitudes, ont toujours procédé ainsi, et nous pensons que l'exemple de ces deux hommes éminents doit être bon à suivre. — Et d'ailleurs, au théâtre, le premier acte d'un drame est-il autre chose que la préparation à tout ce qui va se dérouler dans les actes suivants jusqu'à la catastrophe finale?

Une femme d'infiniment d'esprit nous disait un jour, en nous parlant d'une de ses amies qui ne savait pas faire languir ses adorateurs : — « Tous ses romans n'ont qu'un chapitre. »

Évidemment cette femme ne savait pas préparer ses dénoûments : — nous pensons consciencieusement que c'est un tort grave.

Un livre, comme nous l'entendons, un livre surtout qui est destiné à mettre au jour une des plus hideuses plaies de notre époque, peut et doit être, si le courage et le talent ne manquent point à l'auteur :

« Une ample comédie en cent actes divers... »

Au surplus que nos lecteurs se rassurent; nous arriverons bientôt, nous l'espérons du moins, aux événements dramatiques, aux péripéties, aux scènes émouvantes. — Jusque-là nous les prions de prendre patience, et s'ils ne peuvent y parvenir, nous leur indiquerons un moyen que nous employons quelquefois quand nous lisons les romans de Messieurs *** ou de Mesdames ***, et qui consiste tout

bonnement à sauter à pieds joints par-dessus la page, le chapitre, ou même le volume qui ennuie. — Il en résulte que les dénoûments ne semblent pas toujours suffisamment expliqués, mais qu'importe? — On a toujours la ressource de se dire comme ce bonhomme qui ne se retrouvait pas dans la fin d'un ouvrage de Florian, dont il avait passé le commencement : — « Je vois ce que c'est, Numa épouse Pompilius.

Une très-jolie femme que nous pourrions au besoin nommer et qui occupe dans le plus grand monde une haute position, trouvait que *Notre-Dame de Paris*, ce brillant fleuron de la couronne de Victor Hugo, était un livre immoral et subversif parce qu'elle n'en avait jamais lu que cette phrase, la dernière : *Phœbus, lui aussi, fit une fin tragique... il se maria.*

Pardon encore une fois! pardon pour le passé, indulgence pour l'avenir : — nous allons tâcher de marcher désormais sans nous arrêter en chemin.

Le vieux valet de chambre de madame de Boisjol, venait, nous l'avons dit, d'annoncer le vicomte de Nodèsmes.

Le jeune homme en entrant salua respectueusement la chanoinesse, et fit à Georges une inclination de tête digne et polie.

La chanoinesse prit sa main, et lui dit en désignant Georges :

— Mon cher voisin, permettez que je vous présente mon neveu, le comte Georges d'Entragues.

Le vicomte de Nodèsmes s'inclina de nouveau, et témoigna en termes gracieux et choisis, le plaisir qu'il éprouvait à faire, sous les auspices de madame de Boisjol, la connaissance de M. d'Entragues.

Jules de Nodèsmes était à vingt ans ce qu'on appelle un joli garçon. — Sa taille était moyenne et bien prise : —

son visage frais et plein, mais ne manquant pas de distinction, annonçait à la fois le repos de l'âme et la vigueur du corps. — Il avait des cheveux blonds naturellement bouclés, — des yeux bleu-clair au regard doux, un peu incertain, — un pied parfaitement aristocratique, et des mains trop petites en vérité pour des mains d'homme.

Somme toute, l'ensemble des traits et du corps était assez remarquable, mais manquait complétement d'élégance; non point certes de l'élégance des formes, mais de celle de l'enveloppe. — Ainsi les mains étaient mal gantées; le pied aristocratique, défiguré par des chaussures fabriquées dans une ville de province de dixième ordre; la finesse et la cambrure de la taille disparaissaient sous des habits qu'on aurait crus coupés sur le patron d'un étui de contre-basse : — Bref, on retrouvait bien dans le costume du jeune vicomte de Nodêsmes l'heureux possesseur de la vieille calèche et des lourds chevaux cotentins arrêtés au bas du perron.

Et pourtant, en dépit de la disgrâce inévitable qui résultait d'un costume arriéré de forme et de couleur; en dépit aussi de l'embarras qui accompagne toujours chez un jeune homme l'absence complète d'habitude du monde, il y avait dans le vicomte de Nodêsmes cette distinction innée de langage et de manières, qui se décèle malgré tout chez le gentilhomme de bonne race.

— Tout ce que nous venons de dire un peu longuement, avait été vu et apprécié par Georges en un seul coup d'œil.

— Monsieur le comte, — lui dit Jules de Nodêsmes, — sans vous avoir jamais vu, j'avais cependant le plaisir de vous connaître depuis longtemps. — Madame la comtesse, votre tante, veut bien me recevoir chez elle, et souvent elle me parle de vous. — Je sais que vous êtes fixé à Paris, et comme j'y vais moi-même dans quelques jours,

je venais prier madame de Boisjol de me charger de ses commissions pour vous, ce qui eût été une lettre d'introduction excellente.

— Vous auriez été le bien venu, Monsieur le vicomte, — répondit Georges en tendant affectueusement la main à Jules; — et, toutes les fois que vous voudrez bien, pendant votre séjour à Paris, vous souvenir de moi, j'en serai extrênement heureux. — Quand comptez-vous quitter ce pays?

— Dans une semaine à peu près : puis-je espérer, Monsieur, que d'ici là, vous me ferez la grâce de venir me visiter à Nodêsmes. — Nodêsmes, vous le savez peut-être, n'est qu'à deux petites lieues de Cussac.

Cussac était le nom de la terre et de l'habitation de madame de Boisjol.

L'offre du jeune vicomte cadrait trop bien avec les plans secrets de Georges, pour qu'il ne se hâtât pas de l'accepter, et la façon toute gracieuse avec laquelle il le fit, charma madame de Boisjol, qui rêvait depuis quelques mois la liaison de son jeune voisin avec son cher neveu.

La visite en se prolongeant donna lieu à plusieurs autres échanges de paroles aimables entre les deux gentilshommes; — puis M. de Nodêsmes prit congé de la chanoinesse et de son neveu, remonta dans le grotesque véhicule qui l'avait amené, et reprit le chemin de son château.

— Comment le trouvez-vous? — demanda la chanoinesse à Georges lorsqu'il rentra dans le salon après avoir accompagné courtoisement Jules jusqu'à sa voiture.

— Pas mal, je vous assure, pour un provincial, ma chère tante. — Il est encore un peu gauche, mais Paris le formera : il fait des miracles dans ce genre.

— Hélas! hélas! — reprit la chanoinesse avec un mignon soupir, — pourvu que votre Babylone ne le déforme pas!

— Pourquoi médire de cette pauvre ville? Paris change le fer en or.

— Quelquefois peut-être; mais le plus souvent il métamorphose l'or en plomb.

Ces paroles que madame de Boisjol prononça sans y attacher d'importance, firent que Georges détourna la conversation sur un autre sujet.

Deux jours après, Georges, voulant faire au vicomte la visite qu'il lui avait promise, envoya chercher des chevaux de poste, car la chanoinesse, qui ne sortait jamais de chez elle, n'avait aucun de ces moyens de locomotion que la vie de la campagne rend si nécessaires cependant. — Georges partit sur les onze heures du matin, et midi sonnait quand il atteignit l'avenue au bout de laquelle on apercevait le château de Nodêsmes.

C'était une de ces vastes et nobles habitations, comme nos aïeux savaient les construire, et comme on ne pourrait, même avec beaucoup d'argent, en élever une, aujourd'hui que nos habitudes mesquines, notre incertitude du lendemain, l'instabilité des pouvoirs qui nous régissent ont mis à la mode ces villas italiennes, fragiles demeures qui tiennent plus de la tente que de la maison, et dont le peu de solidité semble une allégorie sur la destinée incertaine de ceux qu'elles abritent. — Nodêsmes était un château dans la véritable acception du mot, avec ses deux grandes ailes en avant, son immense façade en retraite, ses hautes tourelles servant de cages d'escalier, ses larges balcons, et ses majestueux perrons à doubles montées, aboutissant à des portes-fenêtres gigantesques.

Comme quelques-unes des scènes importantes de cet ouvrage doivent avoir Nodêsmes pour théâtre, nous nous

voyons encore obligés d'entrer ici dans quelques détails sur l'apparence extérieure et les alentours de l'habitation.

Le château avait été bâti par le cinquième aïeul du vicomte, sous le règne de sa majesté très-chrétienne Louis treizième du nom. — Il était tout en briques, à l'exception des angles et des encadrements de chaque ouverture qui étaient en pierres de taille vermiculée, dont la blancheur ressortait d'une manière élégante sur le rouge brun de la masse principale.

Tout autour de ce noble bâtiment et de ses vastes communs, s'étendait une immense pelouse parsemée çà et là de groupes d'arbres séculaires, vieux témoins des faits et gestes de plusieurs générations de Nodèsmes. — Une allée circulaire, largement tracée sur ce tapis de verdure, amenait les voitures devant le principal vestibule du château, et s'agençait à une longue avenue ornée de quatre rangées d'ormes magnifiques : — cette avenue aboutissait à la grande route.

Le parc était d'une étendue considérable, clos de murs, excessivement giboyeux, et égayé de distance en distance par de belles métairies, qu'habitaient des familles nombreuses et aisées, et où l'on entendait à toutes les heures du jour les hennissements des cavales, les beuglements des génisses, les chants du coq et autres bruits champêtres, dont l'ensemble forme parfois une harmonie qui ne manque ni de charme ni de grandeur.

Un vaste étang d'eau vive, situé à un quart de lieue du château, voyait s'élever en liberté, au milieu de ses glayeuls luisants et de ses roseaux flexibles, de nombreuses colonies de cygnes au duvet immaculé et éclatant, et recevait à chaque fin d'automne des bandes considérables d'oiseaux aquatiques qui arrivaient des pays lointains sur les nuées chargées de frimats.

C'est dans cette magnifigue propriété que le vicomte de

Nodêsmes avait passé toute son enfance et les premières années de sa jeunesse. — Son père, gentilhomme austère, dont l'intelligence étroite et l'esprit opiniâtre étaient restés fermés à toutes les idées nouvelles, n'avait jamais voulu acheter pour son fils les avantages de l'éducation publique au prix des dangers qu'elle offrait selon lui. — A son avis, et nous ne savons trop si nous devons le blâmer, tout collége, quelle que fut sa bonne renommée, était une école de corruption où la jeunesse ne pouvait développer ses facultés qu'en perdant ses mœurs. — Il avait donc confié l'éducation de son unique héritier à un gouverneur, et nous sommes forcés de convenir que les résultats de cette détermination l'avaient complétement justifiée.

Si nous n'avons pris parti ni pour ni contre le système suivi par M. de Nodêsmes, ce n'est pas que nous soyons indifférents à cette grave question de l'éducation publique ou privée; mais, d'une part, nous avons promis de ne plus suspendre la marche de notre action, et, de l'autre, nous nous proposons de publier plus tard une œuvre philosophique dans laquelle, — sans prendre la responsabilité d'une décision suprême, — nous mettrons, par des faits et des preuves irrécusables, nos lecteurs à même de remonter aux causes qui ont amené la démoralisation non-seulement de la jeunesse, mais encore de l'enfance d'aujourd'hui.

Pour le moment, nous nous bornerons à insister sur ce fait, que le plan adopté par M. de Nodêsmes avait eu pour magnifique résultat de conserver à son fils, jusqu'au delà de l'adolescence, cette parfaite pureté de corps et de pensée qui est presque un phénomène au temps où nous vivons.

Jules avait acquis en outre cette tournure d'esprit sérieuse et ces principes fortement arrêtés, qui, s'ils n'empêchent pas tout à fait un jeune homme de commettre des

fautes, ont du moins presque toujours la puissance de le faire reculer quand il se trouve en présence d'un acte déshonorant.

Ajoutons que la nature avait admirablement disposé le jeune vicomte à recevoir toutes les bonnes impressions qu'on voudrait lui donner. — Calme, réfléchi, presque grave, il n'avait ni l'instinct ni la curiosité des choses défendues, et il venait d'atteindre sa vingtième année sans avoir eu à subir jusque-là ces désirs vagues, ces aspirations impérieuses vers l'inconnu, et ces songes corrupteurs qui révèlent le vice au milieu de l'innocence du sommeil.

Comme presque tous les hommes dont l'âme est chaste et les sens engourdis, Jules de Nodêsmes avait du penchant à cette mélancolie rêveuse qui fait les poëtes incompris, et il lui arrivait quelquefois de commettre des strophes dans le goût de celles-ci par exemple :

Quel souffle harmonieux a passé dans mon âme
En me parlant tout bas?
Et d'où vient que souvent une céleste flamme
Illumine mes pas,

D'où vient, lorsque tout bruit se tait dans la nature,
A l'approche du soir,
Qu'une forme invisible avec un doux murmure
Près de moi vient s'asseoir?

Cette forme divine, est-ce une fée, un ange,
Un sylphe vaporeux ?
Un papillon disant la blancheur sans mélange
D'un beau lys amoureux ?

Ou le lutin qui chante à toute jeune fille
De merveilleux accords,
Et qu'on entend parfois, — lorsque la lune brille, —
Comme le son des cors.
Est-ce......

Mais nous pensons en avoir dit assez sur la poésie du vicomte de Nodêsmes : — si nos lecteurs étaient d'un avis différent, nous nous permettrions de leur indiquer un certain nombre de recueils soi-disant poétiques qui renferment une multitude de pages incolores, de vers assez harmonieux, mais sans pensée aucune, de phrases incompréhensibles, tous signés de noms appartenant à des personnages réels, représentant les chefs de l'école dont Jules faisait partie.

Cette poésie creuse et sonore ne manquait pas d'une certaine analogie avec le caractère de son auteur. — Comme ses vers, Jules était indécis et flottant, sans contours fixes dans le caractère, sans vigueur dans la pensée. — La faiblesse était son principal, peut-être son unique défaut, et cette faiblesse, bien qu'elle fût, ainsi que nous l'avons dit plus haut, étayée par des principes solides, devait, une fois ces principes ébranlés, offrir une large prise à de hardis exploiteurs.

Georges, en traversant le parc de Nodêsmes, admira les profondes perspectives, les vastes horizons, coupés çà et là par d'immenses jets de lumière et d'ombre de l'aspect le plus pittoresque. — Le soleil, fort brillant ce jour-là, dardait au travers des vieilles futaies dépouillées par l'hiver, des rayons d'une pureté infinie, qui éclairaient de la manière la plus poétique de blanches statues dispersées de distance en distance parmi les troncs noirs des groupes d'arbres isolés. — Malgré la saison, l'atmosphère était assez douce, et la brise avait une certaine senteur printannière qui avait mis en joie tous les animaux formant la nombreuse et paisible population du parc. — Les oiseaux chantaient, perchés sur les plus hautes branches des buissons; — les cygnes du grand étang faisaient mille évolutions gracieuses sur les ondes doucement agitées; — enfin on voyait à chaque instant

bondir un chevreuil ou un daim, qui après avoir fait quelques sauts en avant comme pour fuir, revenait tranquillement sur ses pas, et regardait passer d'un œil tranquille le beau jeune homme qui allait visiter le châtelain de Nodèsmes.

Après avoir mis pied à terre devant la principale entrée du château, M. d'Entragues traversa de vastes antichambres et de longues et imposantes galeries ornées de trophées d'armes, d'emblêmes héraldiques, de dépouilles de chasses et de portraits de famille; et de même qu'il avait rêvé, en parcourant les allées du parc, de les voir sillonnées en tous sens par des cavalcades nombreuses de chasseurs en habits rouges, et de piqueurs aux trompes retentissantes, il rêva, quand il se vit dans les salles immenses et dans les corridors à perte de vue, des troupes fringantes et tapageuses de viveurs élégants, et de jeunes et belles filles, ivres de plaisir.

— Et si Dieu me prête vie, — se dit Georges à lui-même, — ces deux rêves s'accompliront plus tôt qu'on ne pense......

Le jeune vicomte reçut son hôte avec une bonhomie affectueuse et digne dont d'Entragues fut charmé autant qu'il pouvait l'être. — Jules, quand on lui annonça la visite de Georges, était dans sa bibliothèque, magnifique pièce qu'il avait métamorphosée en cabinet de travail. — Là, encore, on pouvait remarquer au milieu d'une grande et sérieuse richesse, une absence complète de ce que l'on appelle aujourd'hui le *confort*. — Ainsi les rayons de la bibliothèque renfermaient des ouvrages rares et précieux, pour des sommes énormes; les tableaux suspendus aux murailles étaient des meilleurs maîtres, et à côté de ces richesses le bois brûlait mal dans une cheminée trop haute et construite sans intelligence; les fenêtres privées de bourrelets, laissaient pénétrer l'air extérieur sans diffi-

culté, et le carreau qu'aucun tapis ne recouvrait, glaçait les pieds au bout de quelques minutes d'inaction.

Georges ne put s'empêcher de faire remarquer quelques-uns de ces inconvénients à M. de Nodêsmes, qui l'avait du reste mis sur la voie en le questionnant.

— Que voulez-vous, Monsieur? — répondit Jules en souriant. — J'ai vécu jusqu'à présent comme avaient vécu mes pères, me contentant de peu avec la simplicité d'un campagnard... mais si j'en crois ce que j'ai entendu dire de Paris, j'aurai fort à faire pour me défendre de l'amour du changement qui y tourne toutes les cervelles.

— On dirait qu'il y a une intention épigrammatique dans vos paroles, — interrompit Georges; — est-ce que vous jugeriez trop sévèrement mon cher Paris?

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur le comte : — j'ai au contraire pour habitude de ne jamais juger ce que je ne connais pas, et ce serait d'ailleurs bien mal reconnaître votre amabilité pour moi que d'attaquer devant vous ce que vous aimez, et ce que, selon toute apparence, je suis destiné à aimer aussi un jour.

— Il est en effet plus que probable, que quand vous aurez goûté des plaisirs du monde et des joies sans nombre de Paris, votre existence d'autrefois vous semblera un peu monotone et un peu décolorée.

— Je le crois... je l'espère... — répondit Jules avec un soupir.

— Comme vous dites cela tristement!

Le vicomte ne parut pas entendre cette demi-interrogation, mais il reprit après quelques instants de silence :

— J'aurai une faveur à réclamer de vous, monsieur le comte.

— Je suis tout à vos ordres, — repartit vivement Georges, — et j'espère que vous me faites l'honneur de n'en pas douter. — Voyons de quoi s'agit-il? — j'ai hâte de sa-

voir comment je pourrai vous être bon à quelque chose.

— Le voici : — je suis allié à plusieurs familles qui occupent une position considérable dans le monde de Paris, et par conséquent les portes de tous les salons me seront ouvertes ; mais je ne voudrais pas affronter les regards malveillants peut-être de la bonne compagnie, avant de bien connaître ses usages et tout ce qu'elle exige de ceux qu'elle admet dans son sein... et j'ai pensé, — continua Nodêsmes, — que vous seriez assez bon pour... pour...

— Le peu que je sais est à votre service, — interrompit Georges ; — mais je ne vois pas en quoi...

— Je désirerais encore, — interrompit à son tour le vicomte, — être initié (bien entendu dans ce qu'elle a d'élégant et de convenable), à cette vie joyeuse de quelques-uns de vos jeunes gens à la mode... — On en médit beaucoup dans nos provinces, mais je suis sûr que c'est à tort.

— Rien ne sera plus facile, — répondit Georges. — Je vous présenterai de bons et excellents amis, un peu viveurs, un peu mauvaises têtes, mais *au demeurant les meilleurs fils du monde*, comme l'a dit un de nos vieux poëtes que vous avez sans doute parmi les livres de cette admirable bibliothèque. — Ainsi, c'est entendu, nous vous initierons, monsieur le vicomte, aux joies de notre Babylone.

— J'accepte ! — dit Jules vivement, — j'ai tant besoin de me distraire ! tant besoin d'oublier !.. — ajouta-t-il en baissant la voix tout à coup.

— Le singulier garçon ! — pensa Georges. — Il parle de mener la joyeuse existence des viveurs de Paris, ce qui est facile à son âge et avec sa fortune, et il en parle comme d'aller à un enterrement... qu'est-ce que cela veut dire ? qu'y a-t-il là-dessous ? Je le saurai.

— Voulez-vous venir visiter mes écuries, monsieur le comte ? — demanda Jules.

— Avec le plus grand plaisir.

Les deux jeunes gens sortirent ensemble et s'acheminèrent vers la partie du parc, éloignée de cinq minutes environ, où se trouvaient les écuries, les remises et le chenil.

Les écuries presque aussi grandes et aussi belles que celles de Chantilly, pouvaient contenir cent vingt chevaux à peu près, mais n'en renfermaient pour le moment que huit : — quatre chevaux de voiture, dont nous avons vu un échantillon à la vieille calèche du vicomte, et quatre chevaux de selle d'assez mince valeur, à l'exception d'une petite jument de race, à l'œil plein de feu, et aux formes remplies de cette distinction aérienne et de cette vigueur un peu grêle qui caractérisent l'espèce limousine.

Georges conseilla quelques améliorations qui rendraient très-facilement les écuries dignes de recevoir les plus beaux chevaux de sang de l'Angleterre.

Le chenil contenait une vingtaine de chiens courants d'assez bonne espèce.

Monsieur de Nodêsmes engagea Georges à revenir le surlendemain pour chasser un chevreuil avec lui dans le parc.— Georges accepta ; et comme il témoignait le regret de se trouver momentanément privé de chevaux de selle, le vicomte eut la gracieuseté de mettre à sa disposition la jument limousine qu'il avait paru admirer, non-seulement pour la chasse du surlendemain, mais encore pour tout le temps de son séjour en Normandie, et il donna sur-le-champ à l'un de ses domestiques l'ordre de la conduire le jour même à Cussac.

Bref, les deux jeunes gens se quittèrent les meilleurs amis du monde, et à cette amitié si vite commencée, il ne fallait que bien peu de temps pour devenir une liaison intime.

VI

Pivoine.

La voiture du comte d'Entragues suivait au grand trot l'allée circulaire du parc, quand tout à coup un chant assez bizarre, mais d'une douceur singulière, arriva par fragments interrompus jusqu'aux oreilles de Georges.

Ce chant semblait partir d'un taillis qui bordait le côté droit de l'allée. — Il avait un caractère agreste dont la simplicité était pleine de charme, et l'originalité singulière. — Tantôt la voix montait lentement en accords soutenus et un peu traînants; tantôt elle éclatait comme une fusée capricieuse, éparpillant à l'aventure les gerbes brillantes de ses notes groupées sans art, mais toujours d'une justesse irréprochable et d'une fraîcheur délicieuse.

Georges baissa la glace de devant de son coupé, cria aux postillons d'arrêter et de l'attendre, puis il ouvrit la portière et sauta légèrement sur le sable de l'allée.

Il resta pendant quelques instants dans une immobilité complète, pour bien s'orienter sur la direction d'où venait la voix, et, croyant être sûr de son fait, il s'enfonça dans

le taillis, très-épais en cet endroit quoiqu'il fut totalement dépouillé de son feuillage.

Les notés soutenues et les fusées harmonieuses se succédaient toujours, guidant Georges comme un fil d'Ariane invisible dans le labyrinthe des troncs d'arbres et des buissons de genêt épineux et de bruyère.

Enfin, il sembla à Georges que la voix qu'il entendait sans interruption ne partait plus que d'une très-faible distance. — En effet, au bout d'un instant il se trouva sur la lisière opposée du bois, au bord d'une petite source large de quelques pieds seulement et abritée par un vieux saule au tronc noueux et aux rameaux penchés.

Là un spectacle digne des pinceaux de nos meilleurs artistes et de nos plus gracieux peintres de genre, s'offrit aux regards enchantés de Georges, que sa vie aventureuse et excentrique n'avait pas encore glacé jusqu'au point de le rendre insensible à tout ce qui n'était pas la terrible émotion de la perte ou du gain au jeu.

Sur le bord de la petite source et au pied du vieux saule, une jeune fille était assise comme devant un miroir, et chantait. — Elle chantait, et tout en modulant les sons bizarres et mélodieux d'une chanson patoise, que Georges ne comprenait point, mais qui sans doute parlait d'amour, elle tressait une couronne de roseaux d'un vert pâle, et de temps en temps la posant sur sa tête, elle se mirait avec une ravissante et naïve coquetterie dans l'eau limpide de la petite source.

A voir ses traits enfantins, sa taille à peine formée, ses jambes fines et grêles allongées dans la bruyère, sa chevelure légèrement bouclée, cette jeune fille semblait avoir à peine quinze ou seize ans, et pour nous éviter une longue description et un nouveau portrait, disons tout de suite qu'elle était l'idéal de ces délicieuses petites paysannes

dont abondent les tableaux de Greuze, et dont en réalité la nature se montre si déplorablement avare.

Pour essayer sa couronne de roseaux, la charmante jeune fille avait quitté son petit bonnet normand, qui se balançait à quelques pas d'elle, accroché à la plus haute branche d'un houx couvert de baies d'un rouge éclatant, et rien n'était joli comme la petite tête fraîche et mutine de l'enfant sous ses épais et magnifiques cheveux noirs, dont le vert pâle des roseaux avivait encore l'éclat bleuâtre et chatoyant.

Elle chantait toujours, mettait sa guirlande, se mirait, se découronnait en faisant une petite moue qui prouvait qu'elle n'était pas encore contente de son ouvrage, — puis elle se penchait en avant, arrachait les roseaux que la brise courbait de son côté, et les ajoutait à ceux qu'elle avait déjà tressés avea une grâce remplie d'originalité.

Caché derrière un tronc d'arbre, immobile, retenant son souffle, Georges contempla pendant quelques instants cette ravissante miniature, avec une admiration, qui pour être muette n'en était pas moins ardente : — nous pourrions même presque répondre qu'en ce moment il oubliait de la façon la plus complète les projets qui l'avaient amené au fond de la Normandie, dans une saison où il ne quittait jamais Paris.

La jeune fille chantait de plus belle, elle arrachait toujours de nouvelles tiges de roseaux, et elle se mirait avec un redoublement de coquetterie dans le cristal de la source, ayant tantôt sa guirlande sur sa tête, et tantôt sur ses genoux.

Georges se figura que la petite friponne se sentait regardée, et dans cette conviction il fit un léger mouvement afin de lui ôter tout prétexte de paraître se croire seule.

Au bruit des feuilles sèches, frossées avec moins de précaution sous le pied de Georges, la gentille enfant cessa

d'abord de chanter comme une fauvette qui se voit surprise, puis elle se leva d'un bond, promena autour d'elle le regard anxieux d'une biche effarouchée, et laissant tomber sa couronne, elle s'élança vers une autre partie de bois située à peu de distance, avec une vitesse qui ne devait pas laisser un seul instant à d'Entragues la pensée de la suivre.

Mais comme il savait par de nombreuses expériences, que les jeunes filles, comme les biches effarouchées, reviennent quelquefois sur leurs pas, pour revoir l'objet qui leur a fait peur, ou se montrer à lui, Georges resta un moment à la place où la charmante vision s'était offerte à ses regards, et en attendant mieux, il contemplait la bruyère foulée par le corps de la jeune fille, son petit bonnet toujours balancé sur la branche du houx aux baies rouges, et les débris de roseaux qu'elle avait dispersés en fuyant.

Puis, comme rien ne bougea dans le taillis voisin, il reprit la direction qui devait le ramener à sa voiture, et tout en cheminant il se disait à part lui :

— Il faut que ce pauvre vicomte soit d'une naïveté phénoménale ! — Il désire connaître les joies de Paris, et il a sur ses terres, à sa disposition sans doute, des trésors pour lesquels on irait au bout du monde... — Il est capable de n'avoir jamais remarqué cette petite... — Eh bien ! moi je jure que je la reverrai ! — Mais j'y pense ! Nodèsmes a peut-être le goût de faire des rosières... je lui donnerai un coup de main pour cela... sur mon honneur cette fleur sauvage a laissé derrière elle un parfum enivrant ! — Je le respirerai de plus près, ou je ne m'appelle pas Georges d'Entragues !

Ces réflexions occupaient si sérieusement l'esprit de Georges, qu'il fut tout surpris de se trouver près de sa voiture, dans laquelle il remonta lestement.

Moins d'une heure après il arriva à Cussac, où la petite jument limousine l'avait déjà devancé.

Georges s'empressa de conter à madame de Boisjol l'aimable accueil que lui avait fait le vicomte. — Il vanta son magnifique château, son hospitalité à la fois si simple et si noble, sa bonhomie, et il finit par dire qu'il voulait absolument se lier avec lui, car il le préférait à tous les jeunes gens à la mode de sa connaissance.

La bonne chanoinesse était radieuse d'entendre son neveu parler ainsi. — D'abord Nodèsmes était une de ses faiblesses de vieille fille, puis elle se disait que Georges en montrant tant de sympathie pour un jeune homme si pur pouvait bien ne pas être un trop mauvais sujet lui-même.

— Mon beau neveu, je suis ravie de tout ce que vous m'apprenez là, — dit-elle en tendant affectueusement à Georges sa main blanche et effilée. — C'est une raison de plus pour songer à vous rapprocher de cette province par un mariage.

— Ma chère tante, je n'ai pas besoin d'autre raison pour revenir en Normandie, que le désir de vous voir.

— Mon neveu, vous n'êtes qu'un flatteur... mais à mon âge il ne faut pas trop chicaner sur les choses agréables qu'on vous dit, de peur qu'on ne les rétracte; ainsi j'accepte de bon cœur votre gracieux propos, et j'y veux voir la promesse que désormais vous ne passerez pas des années sans venir m'embrasser... — je suis vieille, Georges, — poursuivit mélancoliquement madame de Boisjol; — on ne doit pas me faire attendre trop longtemps ce que je désire.

— Ma chère tante, — repartit d'Entragues avec une vivacité qui jouait admirablement l'affection, — je vous jure que vous me reverrez dans quelques mois! je veux absolument admirer Cussac dans sa jolie parure du mois de mai. Cette époque vous convient-elle?

— Oui, Georges, — répondit la chanoinesse avec émo-

tion; — et alors comme aujourd'hui vous serez le bienvenu dans ma modeste demeure, mon enfant.

Et en prononçant ce mot « *mon enfant* » l'émotion de madame de Boisjol redoubla, car sa vie tronquée de vieille fille lui apparut avec les tristesses du passé et l'isolement du présent.

Georges qui n'entrevoyait jamais avec son esprit les choses qu'on ne sent qu'avec le cœur, ne remarqua pas le mouvement de sensibilité de la chanoinesse. — Son imagination, en ce moment errait de Jules de Nodêsmes à la petite fille de la fontaine du bois, et il rêvait aux moyens de se soumettre corps et âme ces deux naïves créatures.

Le surlendemain était, comme nous l'avons dit plus haut, l'époque fixée pour la seconde visite de Georges au vicomte. —On se souvient qu'une chasse au chevreuil était arrangée pour ce jour-là.

Monsieur d'Entragues quitta Cussac de bonne heure, et cette fois à cheval. — Arrivé à l'endroit de l'allée circulaire où l'avant-veille le chant de la jeune fille avait attiré son attention, il s'arrêta et se mit à écouter. Mais ce fut vainement : — la brise n'apporta à son oreille désappointée que le cri du roitelet, le sifflement mélancolique du bouvreuil, le croassement des corbeaux traversant les airs et les fanfares joyeuses de deux piqueurs qui sonnaient de la trompe dans la cour d'honneur du château.

Jules de Nodêsmes, plus à son aise, mit dans la réception qu'il fit à Georges encore plus de bonhomie et de grâce que la première fois. — Il l'atten dait en haut du principal perron, et le conduisit tout droit à la salle à manger, où un excellent et solide déjeuner fut bientôt servi.

Georges y fit honneur avec un appétit excité par l'influence de l'air vif du matin; — Jules l'imita en bon compagnon qui ne veut jamais rester en arrière; puis les deux jeunes gens montèrent à cheval, et conduits par les gardes

du vicomte se dirigèrent vers la partie du parc où l'on était particulièrement assuré de rencontrer le gibier qu'on voulait poursuivre.

Bientôt les chiens trouvèrent *la voie* toute fraîche d'un chevreuil. — Ils furent quelque temps à la *démêler* parce que l'animal avait beaucoup rusé avant de se remettre, mais enfin une des célébrités de la meute le fit bondir, et toute la bande qui rallia immédiatement se mit à chasser avec autant d'ardeur que d'ensemble.

Nous ne raconterons pas les différents épisodes d'une chasse nécessairement mesquine et sans intérêt, puisque le pauvre chevreuil emprisonné de tous les côtés par des murs trop hauts pour qu'il pût les franchir, n'avait nulle chance et nul espoir d'échapper à ses persécuteurs, et nous nous arrêterons seulement à l'unique fait qui doit avoir quelque importance dans notre récit.

Précisément au milieu du parc et dans sa partie la plus ombragée et la plus solitaire, bien qu'elle fût centrale, s'élevait une large table en granit, autour de laquelle régnait un banc circulaire en pierre de même nature.

Cet endroit se nommait la *halte du duc*, parce qu'à une époque assez reculée, un certain Robert, *duc de Normandie*, visitant un Nodêsmes, son noble vassal, s'était arrêté et reposé dans ce lieu, depuis lors célèbre dans la contrée, et toujours religieusement respecté par les Nodêsmes, dans toutes les différentes transformations que le parc avait dû nécessairement subir depuis des siècles.

De ce point central partaient huit routes différentes, qui, formant l'étoile, allaient aboutir aux principales localités du parc. — D'autres routes plus étroites croisaient celles-là, et étaient à leur tour coupées par des sentiers et des faux-fuyants plus particulièrement destinés aux piétons, et surtout fréquentés par *le fauve* nombreux qui peuplait le parc.

Georges, qui, depuis assez longtemps déjà, s'était séparé de son compagnon, se trouva, après avoir couru à droite et à gauche, en avant et en arrière pour le rejoindre, se trouva, disons-nous, dans l'endroit que nous venons de décrire. — Frappé de l'aspect sévère et grandiose qu'il offrait, il arrêta son cheval pour mieux l'examiner, et tout en regardant il se mit à écouter, espérant qu'une fanfare jetée au hasard dans l'air lui dirait de quel côté était la chasse.

Au lieu de la fanfare attendue, il lui sembla que le souffle léger du vent apportait jusqu'à son oreille, comme un vague murmure, la chanson de la jeune fille, mais adoucie et en quelque sorte poétisée par la distance.

Au même moment la jument limousine que montait Georges, et qui était aussi la monture favorite et habituelle du vicomte, donna des signes non équivoques d'impatience, signes que son cavalier remarquait pour la première fois en elle depuis le commencement de la chasse.

Creusant la terre du pied, tantôt avec un sabot, tantôt avec l'autre, aspirant fortement des bouffées d'air pour les chasser aussitôt avec bruit hors de ses nazeaux, de quelque côté que Georges la tournât pour essayer de la calmer, elle trouvait toujours le moyen d'incliner sa petite et flexible oreille vers la direction où le vague murmure se faisait entendre.

D'Entragues sentant qu'il n'en serait bientôt plus maître, pensa que ce qu'il y avait de plus sage à faire était de la laisser courir, et il lui rendit la main brusquement.

A peine l'intelligente bête se sentit-elle libre, qu'elle s'élança d'un bon hors du rond-point, jusque dans une des routes dont nous avons parlé; mais elle l'abandonna presque aussitôt pour s'engager dans un étroit sentier qui coupait cette route à angle aigu. — Son allure était vive sans être désordonnée, et soutenue malgré les difficultés

du terrain. — Le sentier allait toujours en se rétrécissant, et il arriva un moment où les branches qui l'obstruaient formaient une voûte si épaisse au-dessus de la tête de Georges, qu'il fut obligé de se coucher tout-à-fait sur le cou de sa jument, pour éviter de perdre son chapeau, ou d'avoir la figure déchirée par les broussailles.

Georges, en dépit de ses préoccupations équestres, prêtait toujours l'oreille; — mais ce n'était plus la chasse qu'il cherchait à entendre, c'était la chanson de la jeune fille aux roseaux, dont il avait reconnu les naïves modulations dans l'éloignement.

Tout à coup la petite limousine s'arrêta si brusquement que Georges fut presque désarçonné. — Après s'être remis en selle aussi vite qu'il le put, il leva les yeux pour chercher à deviner la cause de ce nouveau caprice de sa bête, et il vit que le sentier était barré par un autre cheval blanc d'écume et haletant. — Ce cheval, que d'Entragues reconnut aussitôt pour celui que Jules montait au commencement de la chasse, était attaché pas les rennes du filet à une forte branche de coudrier.

Rien n'était moins extraordinaire que cette rencontre, et cependant elle inspira à Georges la pensée qu'il était sur les traces d'un mystère dont il lui serait facile d'achever la découverte.

Obéissant à cette soudaine illumination de sa pensée, il ramena à quelque distance en arrière sa jument devenue plus docile, et ayant mis pied à terre, il l'attacha aussi à un arbre.

Cela fait, il retourna jusqu'à l'endroit où il avait aperçu le cheval de Jules, et il se mit à examiner avec attention tous les alentours du buisson de coudrier auquel l'animal était attaché.

Après avoir bien regardé, Georges crut remarquer une petite place où les branches du taillis étaient couchées dans deux sens différents, comme si elles avaient été écartées

par le passage d'une bête fauve : — c'était, en un mot, ce que les chasseurs et les bûcherons appellent *une coulée*.

Georges, toujours sous l'empire de ses soupçons, se glissa dans cet étroit passage, où il se mit à ramper avec toutes les précautions d'un braconnier qui va surprendre une pièce de gibier dans son gite.

Il n'avait pas franchi l'intervalle d'une vingtaine de pas, qu'il crut entendre à peu de distance le murmure de deux voix qui se parlaient tout bas.

Il s'arrêta alors, et ayant écarté tout doucement les rameaux sombres d'une immense touffe de genêts, il vit distinctement, sur un petit banc rustique, adossé au tronc noueux d'un chêne gigantesque, Jules de Nodêsmes assis à côté d'une jeune fille.

Disons tout de suite que cette jeune fille était la même dont le chant naïf avait si vivement impressionné Georges, qu'elle se nommait Pivoine, et qu'elle était la fille de l'un des anciens domestiques de M. de Nodêsmes le père, devenu maintenant le principal régisseur du vicomte.

— Ah ! ah ! — se dit Georges en lui-même, — mon jeune homme n'est pas aussi niais que je l'avais cru d'abord, puisqu'il a su dénicher ce joli oiseau. — Par les futures cendres de mon excellente tante de Boisjol, cette petite est un véritable morceau de roi ! — Quel dommage qu'elle ne soit pas à Paris ! — Elle ferait la plus ravissante lorette... une de ces lorettes à ruiner trente fils de famille dans six mois !... mais je suis curieux de savoir comment ce vertueux garçon conduit sa barque auprès de ses gentilles vassales... écouter dans un bois, ce n'est pas écouter aux portes.

Les deux amoureux, car nous avons, jusqu'à preuve contraire, le droit de supposer qu'ils l'étaient, les deux amoureux, disons-nous, avaient cessé de causer, ou du moins de parler, et s'ils se communiquaient encore leurs

pensées, c'était au moyen de ce silence que la passion sait rendre quelquefois si éloquent.

Georges contemplait Pivoine, qui, les yeux baissés, cassait du bout de ses petits doigts les menues branches d'un buisson situé à portée de sa main.

Ce fut elle qui la première rompit le silence en ces termes.

— Vous dites que vous m'aimez, monsieur Jules...

— Je le jure! — interrompit le jeune homme avec une vivacité qui paraissait sincère.

— Dame! c'est possible, — reprit la petite fille, — mais vous n'êtes pas le seul...

— Et qui donc vous aime encore, Pivoine?

— Ma foi! tous les garçons du pays.

— Comment! ils osent...

— Et pourquoi donc qu'ils n'oseraient pas? — Au moins ceux-là, on sait ce qu'ils veulent, et je pourrais en épouser dix sans que personne y trouve à redire.

— Pivoine!!

— Ah! monsieur Jules, si vous m'interrompez toujours, je ne saurai plus ce que je veux vous dire... — Ainsi vous m'aimez, *vous m'adorez*, pour parler comme vous, et puis un beau jour vous venez me conter tout *bonifacement* que vous allez bientôt partir pour Paris... — Quand on aime bien les gens on ne les quitte pas, et puisque vous me quittez, dame, c'est que vous ne m'aimez plus : voilà ma manière de raisonner.

— Mais, Pivoine, ne vous ai-je pas donné cent preuves d'amour?

— Cent preuves d'amour! par exemple! et lesquelles, s'il vous plaît, monsieur Jules?

— D'abord ne vous ai-je pas toujours respectée comme si vous aviez été ma sœur?

— Il l'a respectée! le nigaud! — se dit Georges en réprimant à grand'peine un immense éclat de rire.

— Pour ce qui est de cela, — répondit Pivoine en arrêtant sur Nodêmes un regard fier et mutin, — vous n'avez pas déjà eu un si grand mérite. — On connaît sa place et on s'y tient. — Je sais parfaitement que vous êtes un grand monsieur, et que je ne suis, moi, qu'une pauvre paysanne; aussi je me défiais joliment, et si vous m'aviez demandé quelque chose qui ne soit pas à demander, j'aurais, sans me gêner, su dire : non'! — Ah ! mais on a un bec et des ongles pour s'en servir... Voyez-vous un malheur est bientôt arrivé, et ce qu'on a perdu ne se retrouve pas!

— La petite drôlesse est une fois plus rouée que lui,— se dit Georges qui écoutait avec un redoublement d'attention.

— Je vous aime beaucoup, monsieur Jules, — reprit Pivoine, — oh! mais beaucoup, beaucoup! seulement je ne peux pas croire que ça soit d'amour. — Quand vous m'avez dit que vous partiez, ça m'a bien fait de la peine; mais il me semble pourtant que quand un amoureux nous quitte, ça devrait nous chagriner encore davantage.... — Quant à vous, vous vous êtes mis comme ça dans la tête que vous m'aimiez, parce que je suis la plus jolie fille de par ici; mais, si c'était vrai, vous ne vous en iriez pas à Paris, je ne sors pas de là : — c'est ma manière de raisonner, comme je vous disais tout à l'heure.

— Pivoine, un jeune homme, ne peut pas toujours rester dans son château comme un ours dans sa tanière. Il faut qu'il connaisse le monde, les hommes, qu'il voyage...

— Eh bien ! c'est tout ça qui fait, — interrompit Pivoine avec une imperturbable logique, — que vous ne pouvez pas m'aimer ou que vous ne le devez pas.

La réponse de Jules fut longue et embarrassée. — Nous qui connaissons ses sentiments mieux qu'il ne les connaissait lui-même, nous allons analyser en quelques mots les raisons qui le faisaient agir.

Ces raisons étaient fort bonnes, fort respectables, envisagées au point de vue de la morale ; — considérées, comme Georges par exemple devait le faire, elles n'étaient plus que niaises et ridicules.

Jules en se mettant à aimer Pivoine, car il l'aimait véritablement, avait cédé à ce premier entraînement de l'adolescence, qui met au cœur d'un jeune homme une inévitable passion pour la première femme jeune et jolie que le hasard lui fait rencontrer.

Nous ajouterons que si cette première femme n'est pas jolie et qu'elle ne soit plus jeune, la passion instinctive de l'adolescent n'en fait pas moins explosion, et celles qui naissent dans ces conditions là, ne sont pas les plus malheureuses ni les moins instructives. — Louis XIV a été toute sa vie reconnaissant pour la vieille et borgne madame de Beauvais, qui lui avait appris à ne respecter les femmes qu'en public.

Sur cent jeunes gens dans la position de Jules de Nodèsmes, quatre-vingt-dix-neuf eussent fait au bout d'un mois une proie facile de cette petite villageoise si coquette, et, nous ne craignons pas de le dire, si rusée. — Une fois sa vanité mise en jeu par la satisfaction d'être courtisée par un beau monsieur, ils auraient monté sa tête par des paroles passionnées, jeté le trouble dans ses sens par des caresses, chaque jour moins innocentes, éveillé sa cupidité par des présents, et peut-être aussi agi par la terreur, en menaçant de donner à un autre l'emploi qui faisait vivre grassement la famille. — Mais Jules était trop pur, trop véritablement attaché aux principes de morale qu'il avait reçus dans son enfance, pour que la

possibilité ou le désir d'une séduction fut entré dans son esprit. — Il avait aimé pour aimer, sans réfléchir que cet amour le conduirait infailliblement à une situation fausse et ridicule, parce qu'il avait trop d'honnêteté dans le cœur, pour vouloir posséder Pivoine à titre de maîtresse, et trop d'orgueil dans la tête pour songer un seul instant à en faire sa femme légitime et avouée.

D'un autre côté, la petite fille qui s'était trouvée singulièrement flattée dans le premier moment, de recevoir les hommages du maître de son père, et qui n'aurait pas manqué de capituler après une très-faible résistance, si elle avait été vigoureusement attaquée dès le principe, avait été mise sur ses gardes par le respect même du jeune homme, et commençait à s'ennuyer de filer le parfait amour sans conclusion possible, ni dans le présent ni dans l'avenir.

Telle était l'impasse dans laquelle s'était jeté assez étourdiment le vicomte de Nodèsmes, et à cette impasse il n'avait trouvé qu'une seule issue : le départ.

Mais comme sa conscience timorée lui reprochait même ce moyen honnête de rupture, il s'était cru obligé de faire à Pivoine une apologie de sa conduite ; — peut-être en agissant ainsi, obéissait-il aussi, sans s'en douter, à ce sentiment d'amour-propre inhérent à la nature humaine, qui fait qu'alors même qu'on lève un siége, on veut encore avoir l'air de se retirer avec les honneurs de la guerre.

Nous avons vu comment Pivoine avec son naïf bon sens de fille de la campagne, et sa malice innée de coquette, s'était montrée peu disposée à se laisser engluer vertueusement par les filandreuses explications du vicomte.

— O jeune homme de l'âge d'or, — se disait Georges en piétinant d'impatience derrière sa touffe de genêt, comme un critique qui assiste à une scène mal faite et mal

jouée, — que ne suis-je à ta place seulement pour une demi-journée ? — Demain cette gentille enfant, vicomtesse de Nodèsmes de la main gauche, partirait avec moi pour Paris, où elle ferait à coup sûr, avant un mois, un merveilleux effet au fond d'une calèche découverte, avec un petit épagneul noir ou marron sur ses genoux.

Et Georges désertant son poste d'observation avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour y arriver, remonta sur sa jument, et, parvenu à cinq ou six cents pas de là, il dégagea sa trompe et se mit à sonner plusieurs appels pour indiquer qu'il avait perdu la chasse et qu'il réclamait les moyens de la rejoindre.

Le vicomte de Nodèsmes, qui s'était remis en selle presque en même temps, se dirigea de son côté, et ils furent bientôt réunis.

Georges remarqua que son hôte avait la figure allongée et le regard voilé de tristesse.

— J'ai perdu la chasse, mon cher vicomte, — dit d'Entragues, — et je ne savais plus, ni où ni comment la retrouver.

— Et moi, — répondit Jules en rougissant, — car il n'avait pas l'habitude du mensonge, je l'avais quittée volontairement pour causer d'affaires avec un de mes fermiers qui désire que j'examine ses comptes avant mon départ.

— Les fermiers de ce pays sont-ils honnêtes gens ? — demanda Georges.

— Leur réputation, comme celle de tous les Normands en général, n'est pas bonne : ils passent pour cauteleux, processifs, et trop habiles à défendre leurs intérêts aux dépens de ceux de leurs maîtres ; mais il y a peut-être un peu d'exagération dans ce jugement, et, pour ce qui me regarde, je n'ai eu jusqu'à présent qu'à me louer de mes relations avec les miens.

…t-être, mon cher vicomte, est-ce parce que vous …on maître que vous avez de bons serviteurs…

… tâche, du moins, de faire pour eux tout ce qui peu… …s attacher à moi.

— Et leurs filles, sont-elles jolies? — reprit Georges, qui n'avait entamé ce sujet de conversation que pour en arriver là.

A cette question, faite à brûle-pourpoint, Jules de Nodèsmes se troubla, rougit et jeta à la dérobée un coup d'œil inquiet sur Georges, pour essayer de voir s'il y avait une intention quelconque dans ses paroles, indiquant qu'il savait quelque chose de la scène qui venait de se passer.

Mais il n'aperçut sur le visage de son compagnon que les lignes calmes et placides de la plus complète insouciance, ce qui lui rendit suffisamment d'aplomb pour lui permettre de répondre d'un ton assez naturel.

— Il y en a, comme partout, de fort laides, de fort insignifiantes, et enfin de très-agréables.

La conversation languit quelques instants, les deux cavaliers cheminant au petit pas l'un à côté de l'autre : ce fut Jules qui reprit la parole le premier.

— Votre intention est-elle de donner encore quelques jours à madame votre tante? demanda-t-il à Georges avec l'accent d'un affectueux intérêt.

— Moins que je ne voudrais, — répondit gracieusement d'Entragues : — j'ai malheureusement des affaires qui m'obligent à partir dans un assez bref délai.

— Et puis-je, sans indiscrétion, vous prier de me dire si c'est à Paris que vous allez? — reprit Nodèsmes.

— En droite ligne, et par le chemin le plus court. — Et vous, mon cher vicomte, quels sont vos projets?

— Moi, je voudrais......., je désire quitter Nodèsmes le

plus tôt possible...., comme qui dirait dans quelques jours aussi.

— Il y aurait alors une chose à faire qui me serait infiniment agréable.

— Laquelle? — si elle ne dépend que de moi, je crois pouvoir vous répondre qu'elle est faite.

— C'est de nous arranger de manière à voyager ensemble.

— Vous me prévenez, — repartit Jules : — c'est justement ce que j'allais vous proposer.

— Il me semble que nous nous entendons de manière à nous donner une opinion bien favorable de nos relations futures. — Quels sont vos moyens de locomotion, mon cher vicomte?

— J'ai la voiture que vous connaissez, et avec laquelle je suis allé chez madame votre tante, puis deux ou trois chars à bancs.

— Rien de tout cela n'est convenable pour voyager en poste; mais j'espère que vous voudrez bien me faire l'honneur de prendre une place dans mon coupé, où je suis seul.

— J'accepte votre offre gracieuse avec le plus grand plaisir, et vous en remercie de tout mon cœur.

— Quelqu'un s'est-il chargé de vous retenir un logement à Paris?

— Personne : je compte m'occuper moi-même de ces détails.

— Alors, mon cher vicomte, je ne souffrirai pas que vous logiez ailleurs que chez moi pendant tout le temps qui vous sera nécessaire pour monter votre maison.... — Ainsi, c'est entendu, vous disposerez de mon appartement comme d'une chose à vous.

— Mais, en vérité, je craindrais d'abuser....

— Allons donc! entre jeunes gens, est-ce qu'on fait de

ces façons-là? et d'ailleurs, je vous jure que vous ne me gênerez pas le moins du monde.

— Puisqu'il en est ainsi, j'accepte encore. Vous êtes vraiment d'une bonté, d'une grâce....

— Brisons là-dessus, — interrompit Georges. — Vous permettrez aussi, — reprit-il immédiatement, — que je vous aide de mes conseils dans le choix de vos ameublements et de vos équipages.

— Je les réclamerai comme ceux d'un grand maître en fait de goût et d'élégance.

— Je ne me pique que du premier, — répliqua Georges négligemment. — L'harmonie dans la simplicité, voilà mon système; et je ne sais rien ne plus ridicule et de plus sot que ce prétendu luxe de quelques pauvres diables que je connais, qui, n'ayant pas de quoi mettre le pot au feu chez eux, achètent des vases de vieux Sèvres de deux mille écus, pour orner la cheminée du salon d'un appartement à quinze cents francs. Paris fourmille de ces niais, dont la seule occupation est de courir les ventes d'objets de curiosité, et dont l'unique science consiste à décider si tel bleu d'une assiette de Sèvres est meilleur que tel autre.

Pendant cette boutade de Georges, les deux amis avaient rejoint la chasse un peu sans s'en douter, et ils virent passer, à quelques pas d'eux, le pauvre chevreuil exténué et sur *ses fins*. — Georges et Jules, qui faisaient de la vénerie plus en amateurs qu'en savants, eurent pitié des angoisses du malheureux animal, et, pour y mettre un terme, le second autorisa son piqueur à en finir par un coup de carabine, ce qui fut fait immédiatement.

D'Entragues et le vicomte dînèrent ensemble; puis ils se séparèrent après avoir fixé au samedi suivant (on était au mardi) le jour de leur départ pour Paris. — Ce n'était plus seulement de la bienveillance et un désir réci-

proque de se plaire qui régnait entre ces jeunes gens, c'était de l'intimité, et, d'un côté du moins, une entière confiance.

Georges, on le voit, avait su conduire son esquif au port avec une adresse et un talent remarquables, qu'avait aidés d'ailleurs un très-rare bonheur. — Prévenu par une lettre de sa tante de la prochaine arrivée à Paris d'un jeune homme riche et candide, il avait fait de ce simple renseignement le point de départ de la plus vaste intrigue. —Rien en apparence n'était plus naturel que d'attendre tranquillement ce jeune homme et de se lier avec lui dès les premiers jours de son installation à Paris; mais cette marche était moins sûre et moins prompte, et Georges savait ce proverbe, l'un des plus vrais de ceux qui reçoivent dans la vie une application fréquente : *Rien ne sert de courir, il faut partir à temps.*

En effet, Jules de Nodêsmes pouvait tomber en d'autres mains, se trouver enlacé dans d'autres filets, avant que Georges eût eu le temps et l'occasion de se rendre maître de lui. — D'Entragues savait qu'il n'y a qu'un moyen sûr de ne jamais être à la merci des circonstances, c'est de les faire naître et de les dominer à mesure qu'elles se produisent sous l'action de la volonté; — aussi, comme nous l'avons vu, était-il immédiatement parti pour la Normandie, bien sûr de s'emparer ainsi du vicomte par le *droit du premier occupant.*

Le succès avait dépassé ses espérances. — Après quelques jours seulement, Georges se trouvait l'ami presque intime de celui dont il voulait faire sa dupe. — Il s'était impatronisé chez lui, il allait en faire son obligé en l'emmenant dans sa voiture, en le logeant dans son appartement, et en guidant ses premiers pas sur le sol mouvant et difficile de la vie parisienne.

Georges était venu à bout, comme les grands généraux

et les habiles diplomates, de se rendre maître de toutes les positions et d'envelopper l'ennemi dans un réseau de forces supérieures et invincibles. — Désormais, il était sûr de la victoire, le pauvre Nodêsmes allait lui appartenir corps et âme, pieds et poings liés. — Un miracle seul pouvait le lui enlever, et, selon toute apparence, le miracle ne se ferait pas !

VII

Esther.

Tandis que Georges repassait dans son esprit, avec toute la joie du triomphe, les conséquences infaillibles du premier succès qu'il avait obtenu, et qu'il combinait dans son intelligence lumineuse et calme la conduite qu'il lui faudrait tenir lors de son arrivée à Paris avec Jules de Nodêsmes, madame de Boisjol, de son côté, ne laissait point s'engourdir dans le repos son imagination de vieille fille. — Elle aussi avait une grande préoccupation à calmer, une espérance naissante à nourrir, un projet favori à conduire à bonne fin, et, en l'absence de son cher neveu, elle disposait toutes ses petites batteries pour faire réussir son plan, qui était le plus beau et, pour ainsi dire, le seul rêve de sa vieillesse.

Comme *mon oncle Toby*, ce farceur sérieux créé par l'immortel Sterne, nous avons tous notre *dada* plus ou moins chéri, pansé, caressé, que nous enfourchons pour galopper à l'aise, lorsque par hasard nous donnons carrière à *la folle du logis*.

Faisons la revue de quelques *dadas* pour nous amuser en passant, si cela se peut.

Le dada d'un député, c'est de composer, en traversant le pont de la Concorde, pour se rendre à la Chambre, des discours qu'il ne prononcera jamais à la tribune.

Le dada d'un vieillard, c'est d'avoir le temps de bâtir, de planter, et de venir s'asseoir à l'ombre de ses arbres grandis, quand il n'aura plus la force d'aller jusqu'au bois voisin.

Le dada d'une jeune fille, est d'avoir un mari; — mais quelques-unes de ces demoiselles sont comme les écuyers du cirque olympique qui galopent sur deux chevaux.

Le dada d'une femme légère est d'avoir beaucoup d'aventures afin d'en avoir encore.

Le dada d'une honnête femme est de conduire sa barque de manière à contenter son amant sans mécontenter son mari.

Le dada d'une femme qui a passé la cinquantaine, c'est de se figurer qu'elle peut trouver encore des insolents.

N'oublions pas *le dada* du romancier; celui-là consiste à se figurer qu'il a déjà eu de très-grands succès, et à espérer qu'il en aura de plus grands encore.

Les rois ont aussi leur *dada*, et le voici : *Je parlerai très-haut de liberté dans mes discours, et je glisserai tout doucement le despotisme dans mes lois.*

Nous pourrions vous en citer bien d'autres encore, puisqu'il est convenu que chacun a le sien et que quelques-uns en ont plusieurs; mais nous ne voulons pas abuser de la patience de nos lecteurs que nous comptons mettre à d'autres épreuves.

Le dada de la chanoinesse de Boisjol était de se voir grand'tante. — Nous croyons qu'elle eût préféré être grand'mère, comme ces bonnes d'enfants qui font tout ce qu'elles peuvent pour devenir nourrices.

Donc madame de Boisjol n'était nullement disposée à laisser échapper la bonne occasion qui avait mis son cher neveu Georges sous sa main.

Aussi quand le jeune comte lui annonça son très-prochain départ, n'eut-elle rien de plus pressé que de reprendre juste au point où elle l'avait laissée, la conversation dont nous avons rendu compte dans le chapitre quatrième de la première partie de ce livre.

— Eh bien! mon cher neveu, — dit-elle sans aucune espèce de préambule, — avez-vous réfléchi!

— Réfléchi, ma tante! à quoi, je vous prie?

— A certaine idée que j'ai mise sur le tapis, il y a quelques jours, et à laquelle je vous ai engagé à penser sérieusement, comme il convient à un homme de votre âge, car vous n'êtes plus un enfant, Georges.

— Chère tante, ma mémoire me joue un bien vilain tour en ce moment... je ne sais pas du tout ce que vous voulez me dire ou du moins me rappeler.

— Étourdi! — ce mariage...

— Ah! ah! — se dit Georges en lui-même, — la petite aux quarante mille livres de rentes... Voyons venir ma tante.

— Eh bien! — fit madame de Boisjol.

— Eh bien! — reprit Georges à haute voix, — certainement j'y ai pensé, beaucoup pensé.

— Et peut-on savoir, mon beau neveu, le résultat de vos longues réflexions?

— Je ne disconviens pas, ma tante, que je ne sois arrivé à cet âge où il est temps de songer à prendre...

— Cette réponse, mon cher Georges, sent votre origine normande; mais n'importe, je la tiens pour favorable à mes désirs. Veuillez continuer.

— Puisque j'avoue que le moment est venu de songer

à m'établir, je me hâte d'ajouter que je ne saurais faire mieux que de contracter un mariage sous vos auspices.

— C'est à merveille! — s'écria la chanoinesse en posant son tricot pour frapper ses petites mains l'une contre l'autre.

— D'un autre côté, ma chère tante, — poursuivit d'Entragues, — la jeune personne dont vous m'avez parlé, me semble, d'après ce que vous m'avez dit, réunir et au delà toutes les conditions désirables de beauté, de jeunesse, de caractère et de fortune...

— Après tant de concession, il doit y avoir un *mais*, — interrompit madame de Boisjol avec un doux et fin sourire.

— Il n'y a pas d'autre *mais* que celui-ci, ma chère tante, c'est que tout cela me paraît trop magnifique pour être réalisable, et que je regarde à peu près comme certain qu'on ne voudra pas disposer de ce trésor en faveur d'un profane comme moi.

— Et pourquoi cela, je vous prie?

— Pour deux raisons.

— Lesquelles?

— La première, c'est que je suis loin, bien loin même d'être aussi riche que la jeune personne sur laquelle vous avez jeté les yeux.

— Après?

— Après, c'est que je ne suis rien de plus qu'un gentilhomme assez bien vu dans le monde, ce qui est peu de chose dans un temps où tous les parents qui ont des filles à marier exigent que leurs futurs gendres aient une position due à leur mérite personnel.

— Est-ce tout?

— Je le crois.

— Cherchez encore.

— Je ne trouve rien.

— En ce cas, mon neveu, je vais répondre. — D'abord

si vous n'êtes pas aussi riche que mademoiselle de Choisy, ce qui me semble incontestable, votre fortune est cependant ce qu'on appelle fort honnête, et je trouverais bien difficiles des parents qui ne sauraient pas s'en contenter. — Quant à votre seconde objection, vous plaidez *pour* en croyant plaider *contre*. — Sachez donc, mon cher neveu, que les Choisy, braves et honorables gens du reste, appartiennent à cette toute petite et toute fantastique noblesse de province, qui s'est fabriquée, Dieu sait comment, pendant les dernières années du règne de Louis XVI, s'imaginant que la révolution lui a donné ce qu'elle a enlevé à d'autres. — Les Choisy ont dans leur arbre généalogique un ou deux *présidents à mortier* et quelques capitaines de dragons : avec cela on ne se fait pas même respecter de son épicier, qui se dit qu'il aurait pu lui en arriver autant si son grand-père avait acheté une *savonnette à vilain*. — M. de Choisy sait parfaitement à quoi s'en tenir à cet égard, mais il espère que le public l'a oublié, et il donnerait le plus pur de son sang pour voir un jour ses chétives armoiries de hobereau écartelées avec le vieil écusson des d'Entragues. — Rien n'égale la vanité de ces bourgeois d'hier, mon beau neveu. — Les Choisy ne vous demanderont qu'une chose, ce sera de rendre leur fille heureuse et de ne pas dilapider sa fortune. — Or, sur ces deux points, votre excellent caractère et la manière sage avec laquelle vous avez ménagé l'héritage paternel, malgré les entraînements de la jeunesse, doivent leur sembler des garanties plus que suffisantes.

Nos lecteurs savent combien madame de Boisjol tombait à faux en abordant la question de ce côté.

— Enfin, — continua-t-elle, — je vous réponds de tout : vous n'aurez qu'à vous laisser faire.

— Mais, ma bonne tante, je ne puis pourtant me marier comme un prince du sang, par procuration, et il faut au

moins que j'aie vu une fois celle que vous me proposez, avant de prendre une résolution quelconque... je n'aurais qu'à avoir le malheur de lui déplaire.

Madame de Boisjol arrêta sur son neveu un regard où se peignait une tendre admiration, puis elle répondit :

— J'avais prévu ce cas, et voilà ma réplique, mon enfant. — Prenez cette lettre, — continua-t-elle, — en passant à Georges une large enveloppe, scellée d'un cachet à ses armes, et soyez assez bon pour la porter vous-même, aujourd'hui, à mon vieux voisin monsieur de Choisy. — C'est une invitation à venir demain dîner ici avec sa femme et sa fille. — Vous pourrez voir ainsi Esther deux fois de suite, et je suis sûre qu'il ne vous en faudra pas tant pour vous décider.

Il n'y avait rien à opposer à des mesures si bien prises, aussi Georges mit-il la lettre dans sa poche, et ayant fait seller la petite limousine de Nodêsmes qu'il avait gardée, il partit immédiatement pour Choisy.

Comme la chanoinesse le lui avait dit quelques jours auparavant, le château vers lequel il se dirigeait était à trois lieues de Cussac, mais dans les terres, de sorte que le jeune homme se vit bientôt dans la nécessité de demander son chemin.

— Prenez à droite, mon bon Monsieur, — lui répondit le premier paysan auquel il s'adressa ; — traversez par là les champs de monsieur de Choisy : le château n'est qu'à une toute petite lieue.

— Toujours à droite, Monsieur, — cria un second paysan qui labourait à quelque distance. — Vous longerez les bois de monsieur de Choisy, et vous ne serez plus qu'à une demi-lieue.

— Encore un peu plus à droite, dit enfin un troisième paysan. — Sautez le fossé qui coupe les prés de monsieur de Choisy, et de l'autre côté de ce grand moulin à

vapeur qui lui appartient aussi, vous verrez le château à deux petites portées de fusil.

Si bien que Georges à force d'entendre répéter les bois de monsieur de Choisy, les terres de monsieur de Choisy, les prés, le moulin et le château de monsieur de Choisy, se prit à identifier dans sa pensée ce digne et *grand* propriétaire avec *le marquis de Carabas*, de fantasque mémoire, et il se demanda s'il n'allait pas voir apparaître à l'angle de quelque haie, ou au tournant de quelque muraille, un chat tout botté, tout éperonné et un fouet de poste à la main.

VIII

Esther (*suite*).

Tout en faisant ces réflexions, en supputant combien toutes ces belles et bonnes terres pouvaient valoir de beaux et bons écus ; comment en les vendant on doublerait le capital, et par conséquent le revenu, et quelle confortable existence procureraient à Paris quatre-vingt mille livres de rente, Georges se trouva arrivé dans la cour du château de Choisy, et il mit pied à terre sous une petite tente recouverte de coutil bleu et blanc, ombrageant la porte d'entrée. — Au même instant un domestique se présenta pour prendre son cheval, et un autre domestique se montra dans le vestibule, prêt à introduire le visiteur auprès de son maître.

Monsieur de Choisy était couché plutôt qu'assis dans un immense fauteuil en tapisserie, à dossier de bois sculpté représentant l'écusson du châtelain. — Le même écusson était répété sur plusieurs siéges épars dans le salon.

Monsieur de Choisy était condamné à cette position semi-horizontale, par un ancien rhumatisme aigu dont il avait une rechute depuis deux jours.

Cet excellent gentillâtre avait une figure paterne et insignifiante, de gros yeux à fleur de tête, étonnés et incertains, des traits massifs, des lèvres épatées et des cheveux crépus grisonnants. — Le tout se résumait en une physionomie moutonnière qui fit que Georges, en le voyant, se dit à lui-même, en cette sorte d'argot d'atelier, devenu de mode à Paris dans un certain monde de jeunes gens :

— Voilà une bonne *touche* de beau-père.

D'autres eussent dit : — Voilà une bonne *boule*.

Quelques-uns : — une bonne *balle*.

D'autres enfin seraient descendus jusqu'au mot *binette*, emprunté au vocabulaire de bas étage des *Funambules* et du petit *Lazari*.

Car il est bon de faire savoir à nos lecteurs, ce que du reste nous leur démontrerons plus tard par des faits, que les élégants du boulevard des Italiens, *les lions*, comme disent encore les *dames* de la province qui veulent se donner des allures parisiennes, regardent comme une chose de très-bon goût d'aller de temps en temps, légèrement ou lourdement avinés, étaler leurs lorgnons inutiles, leurs gants paille et leurs airs de régence manqués dans les avant-scènes à un franc cinquante centimes des bouges dramatiques que nous venons de nommer.

M. Eugéne Sue, les *Mémoires de Martin* et l'intéressante *Basquine* ont importé ces belles manières dans nos mœurs aristocratiques.

Grâces soient rendues à *Basquine* et à M. Eugène Sue!

Madame de Choisy occupait l'angle de la cheminée opposé à celui où son mari sommeillait sur la *Gazette de France*.

Une petite table placée entre eux supportait la *Quotidienne*, l'*Écho Français*, *La France* et d'autres feuilles

monarchiques, preuves irrécusables des opinions légitimistes des maîtres du château.

Madame de Choisy était une toute petite femme, brune, grassouillette, fraîche encore, sans grande distinction, mais au total de physionomie gracieuse et de manières assez avenantes.

L'arrivée de Georges, *du comte Georges d'Entragues*, fut considérée par les deux époux comme un heureux événement, et c'en était un en effet, car une distraction est chose précieuse pour les gens soumis au régime quelquefois abrutissant du tête-à-tête conjugal trop prolongé.

M. de Choisy après avoir lu la lettre de madame de Boisjol, dit à d'Entragues qu'il se rendrait sans aucun doute à la gracieuse invitation de *sa chère voisine*, si son rhumatisme lui accordait une demi-journée de trêve.

Puis il entama l'histoire peu abrégée de ce rhumatisme, gagné par lui non pas sur les champs de bataille et dans les froides nuits du bivouac, mais bien dans les marais, à la chasse aux canards sauvages.

De son rhumatisme à ses exploits de chasseur, il n'y avait qu'un pas, et M. de Choisy le fit sans hésiter. — Georges dut donc écouter encore les bulletins vraiment Napoléoniens de tous les hauts faits *cynégétiques* de son intarissable interlocuteur.

Aussi commençait-il à trouver M. de Choisy un beau-père moins désirable qu'il ne l'avait cru d'abord.

Et cependant le malheureux n'était pas au bout!

M. de Choisy *jouissait* de ce travers d'esprit, trop peu rare, hélas! qui consiste à sauter perpétuellement d'un sujet de conversation à un autre, et qui est une des mille variétés funestes de la sottise combinée avec la nullité

A la chasse succéda l'agriculture. — Georges fut mis au courant des améliorations sans nombre introduites

dans le pays par la volonté tenace et intelligente du maître de céans : — Amélioration des engrais, amélioration des races *bovines, ovines et chevalines*, voire même amélioration des melons, au moyen d'une couche de nouvelle invention, et sous des cloches, que Georges aurait souhaité de bon cœur voir s'adapter à la tête de leur inventeur.

Puis vint la politique, qui ne pouvait guère manquer d'arriver. — En moins d'un quart d'heure M. de Choisy discuta la composition du ministère, les projets de loi du jour, l'omnipotence de la Chambre des députés, et l'*annihilation*, ce fut son mot, de la pairie, qui ne se recrutait plus que de *bourgeois*.

De là M. de Choisy passa à une dissertation approfondie sur la corruption de la jeunesse du siècle et les vices de l'éducation universitaire.

La littérature, les sciences, les arts furent aussi passés en revue, et fort maltraités, comme on peut se l'imaginer.

Madame de Choisy écoutait son mari avec beaucoup de déférence, et même avec une certaine admiration : — Son bon sens lui avait appris qu'il n'y a qu'un moyen de gouverner les sots, c'est d'avoir l'air de les approuver toujours. — Mesdames, nous vous recommandons cette recette avec une entière confiance; nous en usons souvent, et elle n'a jamais manqué de nous réussir.

— A propos, monsieur le comte, — dit tout à coup M. de Choisy, qui venait d'établir un parallèle entre la médecine *homéopatique* et la médecine *allopatique*, — je crois que nous sommes alliés.

Cette fois la transition était heureuse.

— C'est un honneur dont je ne m'étais pas douté jusqu'à présent, — répondit Georges, qui commençait à maudire la chanoinesse de l'avoir envoyé dans ce *guêpier*.

— Nous devons être alliés, nous le sommes certainement, reprit le châtelain.

— Je suis heureux de l'apprendre.

— Dites-moi, monsieur le comte, vous rappelez-vous le nom de votre trisaïeule en ligne maternelle?

— Je dois vous avouer que ce nom ne s'offre pas à ma mémoire en ce moment.

— Eh bien! votre trisaïeule était une Kécaradec, dont la bisaïeule était une Dieulafoy.

— Cela est en vérité fort possible.

— Cela est positif, croyez-moi : je connais sur le bout de mes doigts tout mon nobiliaire de Normandie... — Or, le grand pere de mon trisaïeul avait précisément épousé une Dieulafoy..., donc...; au reste, je vais vous le prouver par mon arbre généalogique.

Georges se hâta de dire à M. de Choisy que, s'en rapportant complétement à lui, cette vérification devenait tout à fait inutile; — mais le vieux hobereau s'était butté à cette idée, et rien n'aurait pu lui faire lâcher prise..., qu'une autre idée venant à la traverse de celle-là, ce qui n'eût pas lieu.

— Esther! Esther! — cria-t-il deux fois : — voyez un peu si cette petite viendra!

En ce moment la porte du salon s'ouvrit, et Esther parut sur le seuil.

C'était bien, comme l'avait dit madame de Boisjol, une ravissante enfant, blanche et rose, avec des cheveux châtains et de grands yeux bleus, au regard affectueux et limpide.

Mais elle surpassait le portrait que la chanoinesse avait pu en faire de tout ce que la réalité vivante et pourtant idéale a d'avantages sur la froide parole.

La blancheur du camélia de sa peau effaçait celle de sa robe de cachemire; — ses cheveux châtains, divisés sur

— Si c'est Esther, — se dit Georges, — il faut qu'elle soit venue bien vite... Serait-ce pour moi?

Du reste, cette dernière supposition n'étonna nullement sa fatuité parisienne.

C'était bien Esther, en effet.

Au moment où Georges passait au pied du mur et levait la tête pour la saluer, elle laissa tomber le camélia qu'elle tenait à la main.

Était-ce par hasard?

Puis elle se pencha sur la balustrade de la terrasse, en poussant un de ces petits cris harmonieux, douces angoisses de la coquetterie, que la bonne nature a mis dans le gosier de presque toutes les femmes, pour des circonstances semblables.

Georges sauta à bas de son cheval et ramassa le camélia, — mais comme il lui était impossible de le rendre, il le passa galamment à sa boutonnière.

Quand il releva la tête, Esther avait disparu.

— Peste! — se dit Georges en remontant sur sa jument, — comme elles y vont, ces petites provinciales! — on pourrait ne pas se marier dans ce pays, et y passer encore très-bien son temps... — Si jamais je me range, je reviendrai m'y établir... il me semble qu'il y règne un *âge d'or* qu'on pourrait assez facilement *écheveler*. — Cependant le mieux serait d'épouser cette petite coquette, au risque de... plus tard...

Et, tout en parlant ainsi, Georges ne put s'empêcher de jeter sur les terres, les prés et les bois de M. de Choisy un regard satisfait de propriétaire.

Mais entre le radieux mirage que Georges vit un instant se dérouler devant lui, entre ce mirage, disons-nous, et la réalité, il y avait un abîme.

Car depuis longtemps Georges, nous le savons, ne possédait plus rien, et bientôt le secret des hypothèques dont

était grevée la terre qui portait son nom, ne serait plus un secret pour personne : — devait-il donc encore espérer que M. de Choisy consentît jamais à donner sa fille à d'Entragues le joueur, le libertin perdu de dettes?

Existait-il un moyen quelconque de rentrer en possession de cette terre, d'éteindre ces hypothèques, ou de faire une dupe de plus?

Georges ne le savait pas encore : — il n'avait à cet égard que quelques espérances et de vagues projets.

Nos lecteurs ne nous croiraient pas, et ils auraient parfaitement raison, si nous leur disions que le comte d'Entragues éprouvait pour Esther de Choisy un commencement de passion, ou rien qui ressemblât à son amour pour Antonia. — Son âme était trop profondément blasée pour éprouver un sentiment vif et honnête; mais la vue de cette délicieuse enfant, et surtout son auréole de propriétés magnifiques avaient fait battre un peu plus vivement qu'à l'ordinaire le cœur du très-illustre chef des chevaliers du lansquenet, et, après avoir mûrement réfléchi à ce qu'il devait faire, il se détermina à jouer la partie, en dépit de toutes les chances qu'il avait de la perdre, seulement il se réserva de rester seul juge de l'opportunité du moment où il serait plus convenable de l'engager positivement.

La bonne chanoinesse apprit avec une joie immense les heureux résultats de la visite faite par son neveu, et elle se disposa à recevoir de son mieux ses voisins, le jour suivant.

Effectivement, les douleurs rhumatismales de M. de Choisy ayant un peu diminué d'intensité pendant la nuit, toute la famille arriva à Cussac le lendemain, à l'heure convenue, et fut, comme on s'en doute bien, admirablement reçue par madame de Boisjol.

Cette journée, au surplus, n'offrit aucune particularité

qui soit digne d'être rapportée, si ce n'est que Georges portait à la boutonnière de son habit un camélia un peu flétri, et que la vue de cette fleur fit successivement pâlir et rougir Esther.

Au reste, quand on se sépara, M. d'Entragues et M. de Choisy s'appelaient *mon cousin* à qui mieux mieux, et les deux jeunes gens avaient plus d'une fois échangé des regards presque tendres.

Ce petit manége n'avait point échappé à madame de Boisjol, qui, en sa qualité de vieille fille, avait une pénétration incroyable pour ces sortes de choses. — Aussi, dès que les Choisy furent partis, pressa-t-elle son neveu de lui accorder sur-le-champ les pouvoirs nécessaires pour entrer immédiatement en négociation, et traiter diplomatiquement la grande affaire du mariage.

Non-seulement Georges n'y voulut pas consentir, mais encore il supplia la chanoinesse de se dispenser pour le moment de toute ouverture, même indirecte, vis-à-vis de la famille de Choisy.

On comprend que jusqu'à nouvel ordre, M. d'Entragues redoutait par-dessus toute chose un enquête sur sa fortune et sa conduite, enquête dont les résultats ne pouvaient manquer de lui être défavorables.

La bonne chanoinesse, quoiqu'à contre cœur, promit de s'abstenir pour le moment.

Georges, de son côté, lui jura qu'il ne tarderait pas à la relever de sa promesse.

C'est qu'un nouveau projet venait de germer dans son esprit. — Il s'était rappelé son aventure avec M. de Fly, et il se demandait pourquoi il ne se servirait pas de ses associés les *chevaliers du lansquenet*, comme d'autant de *Ratons* pour lui tirer les marrons du feu, et pourquoi il ne jouerait pas avec eux le rôle de *Bertrand* qu'avait joué jadis avec lui son collaborateur de Marseille.

Cette question une fois posée ne s'était pas résolue d'une façon négative.

Ce projet devait-il recevoir une réalisation quelconque et prochaine? — C'est ce que l'avenir nous apprendra.

§.

Cependant le samedi du départ était arrivé. — Les chevaux de poste attelés au coupé attendaient devant le perron. — Georges, après avoir promis à sa tante de la revoir bientôt, lui dit adieu, et partit pour Nodêsmes où le vicomte l'attendait.

Une heure après les deux jeunes gens se mettaient en route pour Paris.

Au moment où la voiture parvint aux deux tiers de l'avenue à peu près, la voix pure et fraîche de Pivoîne résonna dans le taillis, jetant à la brise un lambeau de sa chanson suave et naïve.

— Plus vite! plus vite! — cria Jules aux postillons par la portière. — Plus vite encore! — dix francs de guides!

Les chevaux lancés à toutes jambes eurent bientôt gagné la grande route.

L'agneau était dans la gueule du loup!

IX

Place Ventadour.

Georges d'Entragues était un de ces hommes avisés et persévérants, pour lesquels il n'y a pas de mesures insignifiantes quand on peut les rattacher de quelque manière que ce soit à l'ensemble d'un projet important. — Aussi, dès que l'époque de son départ pour Paris avec Jules de Nodêsmes avait été définitivement arrêtée, s'était-il empressé de prévenir, par une lettre fort détaillée, son valet de chambre, du jour et presque du moment de son arrivée. — Grâce à cette précaution, lorsque les deux amis descendirent dans l'hôtel de la rue Saint-Lazare, ils trouvèrent l'appartement sous les armes, c'est-à-dire du feu partout, des bougies allumées (c'était le soir un peu tard), et moins d'une heure après, le café Anglais envoyait un excellent souper commandé à l'avance.

Le vicomte de Nodêsmes n'avait encore rien vu de Paris, et Paris cependant l'étonnait déjà.

Il l'étonnait par son immensité, par l'éclat magique de son gaz, par la splendide magnificence de ses magasins

innombrables, et par la foule animée et nombreuse qui encombrait ses rues, ses places, ses boulevards, aperçus au passage et pour ainsi dire à la volée.

Puis ce petit appartement de proportions si élégantes et d'une distribution si commode dans son exiguité ; ces mille recherches de confort et de luxe dont il ne soupçonnait même pas l'existence, paraissaient à Jules autant de merveilles, comparées à la triste et sévère ordonnance des vastes pièces du château de Nodêsmes.

Puis enfin ce souper exquis, servi comme par enchantement dans une salle à manger bien chaude, admirablement éclairée par deux candélabres portant chacun huit bougies ; — ces mets, d'une haute saveur, résumant toutes les recherches gastronomiques de nos cabarets en renom, savourés lentement ; — les diverses espèces de vins, groupées avec art et servies à propos, suprême science des maîtres en gourmandise ; — la jouissance raffinée de goûter ces autres jouissances, non pas assis sur des chaises de bois ou de canne, mais plongé dans de profondes et moelleuses ganaches, — tout cela avait jeté le vicomte dans une sorte d'extase morale et physique qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais éprouvée. — Et, quand le souper fini, Georges proposa à son ami de le conduire dans l'appartement qui lui était destiné, et l'engagea à se coucher, le sentimental et vertueux Jules avait déjà fait de si grands progrès dans le *sybaritisme moderne*, qu'il ne donna pas le plus fugitif souvenir à la gentille Pivoine, à partir du moment où il se glissa entre deux draps de fine baptiste jusqu'à celui où il s'endormit profondément.

C'était le trois décembre que le comte Georges d'Entragues avait quitté Paris, et il y rentrait triomphant le vingt-huit : ainsi son absence n'avait pas duré tout à fait un mois.

Le lendemain, après le déjeûner, c'est-à-dire vers les

onze heures et demie, Georges, qui avait fait prévenir dès le matin son chapelier, son tailleur, son bottier, tous ses fournisseurs enfin, remit entre les mains de ces grands artistes le vicomte Jules de Nodèsmes, auquel ses costumes de province ne permettaient pas d'affronter audacieusement l'asphalte du boulevard; — ce nouveau devoir d'hospitalité rempli, Georges alluma un cigare, et sortit pour aller s'informer de ce qui s'était passé, place Ventadour, pendant son absence.

On doit se rappeler que, la veille de son départ pour la Normandie, il avait installé là Mazagran, la fringante *lorette*, sous le pseudonyme tout à fait de fantaisie, de *madame veuve Lambertini, née Adèle de Flavy.*

Mazagran occupait le troisième étage de l'une des maisons formant, avec la maison voisine, l'angle rentrant d'un des coins de la place. — Un motif de discrétion qui sera sans doute apprécié de nos lecteurs, nous détermine à taire le numéro de cette maison : à l'heure qu'il est, Mazagran, qui a repris son vrai nom, est toujours et plus que jamais à la mode dans les bals masqués et non masqués, où l'on peut la voir toute l'année, polkant, valsant, *cancannant*, *mazourkant*, et *froteskant* sans trêve et sans relâche, avec une verve sans cesse croissante, et une vigueur qui fait l'admiration des plus infatigables.

Georges, au moment de franchir le seuil de la maison habitée par madame veuve Lambertini, leva par hasard les yeux, et vit quelque chose qui l'étonna singulièrement.

C'était pourtant bien simple en apparence, puisqu'il ne s'agissait que d'un petit papier voltigeant et tournoyant dans l'air.

Mais ce petit papier, au lieu de flotter à l'aventure comme une feuille errante que le plus faible souffle de brise fait dévier de sa route, tournait tout doucement sur lui-même, et avançait avec lenteur, mais en ligne directe

quoiqu'inclinée, vers l'une des fenêtres du troisième étage, qu'occupait Mazagran.

Cette feuille voyageuse avait précisément le mouvement de rotation de ces petits animaux de papier que les enfants enfilent dans la corde de leur *cerf-volant*, et qui vont insensiblement rejoindre le *cerf-volant* planant dans les airs.

Seulement il n'y avait ni enfant sur la place, ni *cerf-volant* se détachant sur l'azur du ciel, et la feuille de papier descendait au lieu de monter.

Georges n'aurait pas attaché une grande importance à cette espèce de phénomène, s'il n'eût aussitôt fait naître un vague soupçon dans son esprit. — Il pensa alors que ce qu'il avait de mieux à faire pour s'éclairer, était de monter chez Mazagran, et ayant demandé au portier si madame Lambertini était chez elle, il s'élança dans l'escalier sans attendre la réponse du cerbère stupéfait.

Ici nous croyons convenable et utile d'instruire nos lecteurs de ce qu'avait été l'existence de la soi-disant veuve pendant le séjour de Georges en Normandie.

Conformément aux promesses faites par d'Entragues à la jeune femme, son ancien loyer, ses vieilles dettes avaient été payées, et elle avait reçu deux mille francs d'avance pour le premier mois; — le tout avait été accompagné de l'injonction expresse de rompre impitoyablement avec ses amis de cœur ou autres, de se compromettre le moins possible par des œillades inconsidérées, et de ne recevoir sous aucun prétexte qui que ce soit chez elle.

Après quelques jours de jouissance assez douce de sa nouvelle situation, Mazagran s'était trouvée d'abord toute désorientée, et, disons-le tout de suite, peu de temps après, ennuyée. — Si pour la majorité des femmes entretenues, *la dette* est un cauchemar, la force de l'habitude en fait un besoin pour quelques-unes d'entre elles. — D'a-

bent les petites scènes que viennent vous faire les *Anglais*, (ceci est encore un mot de l'argot adopté par la jeunesse parisienne), fouettent le sang, donnent des couleurs et facilitent la digestion. — Ensuite, on remporte quelquefois sur d'intraitables créanciers, des victoires bien flatteuses pour l'amour-propre. — Quelle est la lorette qui ne soit heureuse et fière de s'être fait livrer, sans bourse délier, un nouveau chapeau, par une modiste furieuse, venue, sa facture à la main, réclamer cent cinquante ou cent soixante francs dus depuis six mois passés? — quelle est celle qui ne se vante pendant des années d'un semblable triomphe, et qui ne comprenne *les victoires et conquêtes des Français*, et le *soleil d'Austerlitz?*

Puis enfin, la dette est le meilleur et le plus efficace de tous les prétextes d'*impositions extraordinaires* à l'endroit des *Ernests* et des *Arthurs*, passés, présents et futurs.

Quel amour d'homme aurait en effet le cœur tellement ossifié qu'il ne payât à l'instant même la note menaçante qu'une belle éplorée a laissée par hasard sur sa cheminée après l'avoir arrosée de larmes amères?

Règle générale, quand vous faites partie de l'intimité d'une de *ces dames*, ayez la prudence et la discrétion de ne jamais jeter un regard sur les papiers errants. — Plus ils sont mis en évidence, et plus vous devez vous en défier... — Si vous lisez, vous êtes perdu, *enfoncé*, comme disent les fils ou les neveux de certains pairs de France.

Bref, les dettes de Mazagran étaient parties, et Mazagran ne pouvait se consoler de leur départ... qu'en en faisant de nouvelles.

On comprend que les marchands de nouveautés, les tailleuses, les modistes et les parfumeurs furent mis à prompte réquisition. — Le nouveau nom de Mazagran qu'elle avait fait graver sur des cartes porcelaine, avec

un écusson couronné dans un des coins (*un éventail sur un fond d'or*), son délicieux appartement et son petit coupé, établissaient son crédit sur des bases magnifiques; ce qui joint à quelques légers *à-compte* (la lorette aime les *à-compte*), lui permit de monter sa garde-robe d'une façon vraiment remarquable.

Mais après avoir savouré les ivresses sans nombre que procurent à une jolie femme douze robes de gros de Naples, de satin et de velours, pendues méthodiquement dans une vaste armoire par ordre de nuances, comme les couleurs de l'arc-en-ciel; — après avoir promené aux Champs-Élysées, tous les jours de deux à quatre heures, des capotes neuves et des vrais crêpe-de-Chine apportés par la dernière ambassade; — après avoir étonnés les femmes de la bonne compagnie par l'abandon de ses poses au fond de son petit coupé, et fasciné les piétons et les cavaliers par le jeu chatoyant de sa prunelle; — après avoir enfin fait successivement l'acquisition de trois chiens : un king-charles, un griffon et un petit caniche blanc, frisé et moutonné, au cou duquel elle mit incontinent une rosette de ruban rose...

Après tout cela, disons-nous, Mazagran s'ennuya profondément. — Elle s'ennuya de n'avoir personne par qui elle pût se faire mener triomphalement aux avant-scènes du Palais-Royal ou des Folies-Dramatiques; — personne dont l'arrivée inattendue fit aboyer en chœur le king-charles, le griffon et le caniche blanc, frisé et moutonné; — personne enfin à qui elle pût montrer ses chemises de fine batiste, garnies de Valenciennes à quinze francs le mètre!!!

Cet abandon fit que l'esprit de Mazagran tourna à la philosophie, et son cœur au sentiment : — elle en vint jusqu'à croire qu'il y a quelquefois plus de bonheur à lais-

ser tomber un peignoir d'indienne qu'à agraffer une robe de velours... — ô tardive sagesse !

Cependant rien n'était plus facile pour Mazagran que de combler le *vide affreux* de sa nouvelle existence. — Mais Georges avait été si clair, si positif.... si les amants arrivaient, le petit coupé, le joli logement, les deux *billets de mille francs* par mois disparassaient aussi vite qu'ils étaient venus.

Or, quoique Mazagran eût mieux aimé être veuve *in partibus*, elle ne voulait pas courir cette chance.

Mais un beau matin il lui vint une idée lumineuse! une de ces idées comme il n'en germe que dans les têtes féminines bien organisées.

Elle se dit, que si Georges lui avait défendu de faire des visites, il n'avait nullement parlé de l'empêcher d'en rendre ; — et tout aussitôt Mazagran se mit à rêver au moyen d'aller chercher au dehors le bonheur qui lui était interdit à domicile.

Et tandis que son esprit chevauchait à la poursuite de ce moyen, le hasard le lui envoyait tout prêt à mettre en œuvre.

Nous avons déjà dit que la maison où demeurait Mazagran formait la face d'un des angles rentrants de la place Ventadour.

Le jour même où le hasard venait au secours de Mazagran, madame veuve Lambertini, née Adèle Flavy, se disposait à monter dans son petit coupé, qui stationnait depuis une demi-heure devant la porte de sa maison.

Nous ferons remarquer en passant que la plus grande jouissance de celles de *ces dames* qui ont une voiture, n'est pas de s'en servir, mais de la faire attendre.

Mazagran allait poser son brodequin de satin bleu saphir sur le marchepied de son coupé; elle avait déjà relevé sa robe un peu plus haut que la cheville, quand ses

yeux errants aperçurent à quelques pas de là un jeune homme qui paraissait la contempler avec enthousiasme.

Elle s'empressa alors, comme une femme bien élevée, de baisser, non pas sa robe, mais son voile ; puis elle monta dans sa voiture, et avant de tourner le coin de la rue Neuve-Saint-Augustin, elle mit la tête à la portière.

Elle eut tout juste le temps de voir le jeune homme en question entrer dans la maison qui faisait l'angle avec la sienne.

Mais il lui fut impossible de se former une idée de sa figure ; il lui sembla seulement qu'il avait une tournure assez convenable. — Une lorette qui exerce consciencieusement la profession de veuve pendant quinze jours ne doit pas être très-dificile.

Ce jour-là, Mazagran abrégea sa promenade d'une grande heure, et dès qu'elle fut rentrée chez elle, quoique le froid fut assez piquant, elle s'établit à la fenêtre d'un air tout à fait désintéressé.

Elle n'était pas depuis cinq minutes à ce poste d'observation, qu'elle vit précisément son jeune homme du matin, fumant un cigare à une des fenêtres du cinquième étage de la maison voisine, et la contemplant avec une longue vue.

Alors commença la série de toutes les gracieuses mignardises des jolies femmes qui savent qu'on les regarde et qui veulent qu'on les admire. — Quand Mazagran put supposer que ce dernier résultat était obtenu, grâce à son petit manége, elle rentra chez elle et ferma sa fenêtre, en ayant bien soin de ne pas joindre hermétiquement les rideaux.

— Puisqu'on me lorgne, — pensa-t-elle, — je puis bien lorgner aussi.

Et ayant pris une jumelle de spectacle, elle la braqua

vis-à-vis l'ouverture qu'elle avait laissée entre les rideaux.

L'examen fut assez satisfaisant... pour une veuve.

Le voisin, qui avait quitté sa longue vue au moment où la fenêtre de Mazagran s'était fermée, pouvait avoir de vingt-six à vingt-huit ans. — Sa taille était moyenne et un peu épaisse. Il avait des cheveux d'un blond trop ardent, taillés en brosse; des moustaches retroussées, et une large royale de la même couleur que ses cheveux. — Du reste, sa figure joufflue exprimait une jovialité et une bonhomie assez spirituelles. — Le ton général de son visage fortement coloré, était encore réchauffé par une vareuse de flanelle rouge, dans laquelle il s'enveloppait aussi fièrement que si c'eût été un manteau castillan de la plus riche étoffe.

Comme Mazagran, pour le quart-d'heure, ne tenait pas énormément à la distinction, le voisin robuste et bien bâti lui parut fort agréable.

Une demi-heure après on sonna à la porte, et Fifine, cette agaçante petite soubrette que nous connaissons déjà, entra dans la chambre de sa maîtresse.

— Madame, — lui dit-elle, — il y a là un commissionnaire qui apporte une lettre.

— De quelle part? — demanda Mazagran, d'un ton tout à fait digne.

— Dame! je n'en sais rien.

— Faites entrer ce Savoyard ou cet Auvergnat, — riposta vivement la lorette.

Le commissionnaire parut, et remit à la jeune femme avec des façons mystérieuses assez gauches, une enveloppe élégante d'où s'exhalait un heureux mélange des parfums du patchouly et du tabac.

— Qui vous a chargé de me remettre cela, Savoyard? — demanda Mazagran en prenant le pli... — Tiens, il

n'y a pas d'adresse! ajouta-t-elle en voyant qu'en effet l'enveloppe était aussi nette d'un côté que de l'autre.

— Madame, c'est un monsieur habillé de rouge, un bel homme, qui m'a pris sous le péristyle du thâtre Italien, et qui m'a dit comme ça : — Tu vas porter cette lettre tout de suite chez une dame qui demeure dans la maison en face, au troisième, ces fenêtres là. Il y aura cent sous pour toi si tu rapportes une réponse.

— C'est bien! allez, Savoyard.

— Et la réponse, Madame.

— C'est juste! — Joséphine, — dit Mazagran à sa femme de chambre; — menez cet Auvergnat à la cuisine et faites-lui boire un verre de vin.

Mazagran restée seule, déchira l'enveloppe et lut la lettre suivante :

« Madame ou Mademoiselle, car je ne sais pas si vous êtes demoiselle ou si vous êtes dame; mais je ne crois pas l'un et je ne crains pas l'autre. — Je vous ai vue il y a deux heures à peu près pour la première fois.... il est vrai que j'aurais pu vous rencontrer beauconp plus tôt... enfin, vaut mieux tard que jamais. — Je me suis dit en vous regardant monter en voiture : — *Cette dame a une jambe bien faite, donc elle doit avoir le cœur sensible.* — Ceci est plus logique qu'on ne pense : mais la loyauté qui forme la base de mon caractère, m'oblige à confesser que cette pensée philosophique est volée par moi *à la rue de la Lune*, une très-drôle de pièce, dans laquelle Ravel est bien amusant, et que nous irons voir ensemble quand vous voudrez. — Vous me plaisez beaucoup; pourquoi donc ne vous plairais-je pas énormément? ceci n'est pas moins logique que ce qui précède. — Vous me connaissez, car, lorsque vous vous êtes mise à la fenêtre, vous m'avez vu, bien que vous ne m'ayez pas regardé. Mais les femmes voient avec le haut de leur tête, avec le bout de

leur pied, avec n'importe quoi. — Que pensez-vous de votre serviteur? — J'ai à vous offrir un cœur qui, s'il n'est pas tout neuf, n'a servi que juste ce qu'il faut pour prouver qu'il est de bonne qualité et susceptible d'amélioration. — Tel qu'il est, si vous le voulez, je vous l'adresserai franc de port. — Puis-je espérer? — dites oui ou non. — Que ce ne soit pas non, car cette désolante rigueur ne m'empêcherait pas d'espérer tout de même.

J'attends votre réponse avec impatience, mais avec confiance, et je suis pour longtemps,

« Tout à vous de cœur,

« Clovis. »

P. S. « Je possède quelques talents d'agrément qui m'ont toujours fait bien venir dans le monde. — Je serai trop heureux de les mettre à vos ordres. »

Mazagran ne put s'empêcher de sourire plus d'une fois en lisant cette burlesque et cavalière épitre, puis, se mettant immédiatement à son secrétaire. elle écrivit la lettre suivante, ornée d'une orthographe de fantaisie, que nous nous abstenons de reproduire, M Paul de Kock ayant un peu abusé de ce moyen comique :

« Monsieur Clovis, vous êtes un polisson! — on n'écrit pas ainsi à une femme qu'on ne connaît pas, et j'ai dû, par respect pour moi-même, brûler, *sans l'ouvrir,* votre impertinente lettre, ce qui fait que je ne vous la renvoie pas, attendu qu'elle est réduite en cendres. — Vous me proposez d'aller au Palais-Royal, voir avec vous *la rue de la Lune* : cette proposition est inconvenante, et je l'accepterais si le rang élevé que je tiens dans la société ne m'imposait la réserve. — Quant à votre cœur, peu m'importe qu'il soit neuf ou non, je n'en ai que faire, et je vous défends de m'écrire désormais. — Si, malgré ces ordres ab-

solus, vous m'adressez de nouvelles lettres, arrangez-vous pour qu'elles ne puissent me compromettre vis-à vis de mon portier.

« Enfin, monsieur Clovis, je ne vous connais pas, je ne veux pas vous connaître, et je suis votre servante,

« Veuve LAMBERTINI. »

Le commissionnaire partit avec cette lettre, et revint au bout de dix minutes, apportant une nouvelle épitre de Clovis ainsi conçue :

« Femme adorée et ingénieuse, vous faites le bonheur de ma vie ! — J'ai compris, ô mon idole, les mystérieuses réticences de ce mot charmant, divin : *polisson !* — Soyez sûre que je ne vous mettrai jamais dans le cas de le regretter.

« Quant au moyen de nous écrire d'une façon clandestine et peu compromettante, je crois l'avoir trouvé ; il est original et expéditif. — Demain matin, entre neuf heures cinq minutes et neuf heures un quart, je jetterai chez vous une balle de plomb à laquelle sera attaché un fil de fer. — Si la fenêtre est ouverte, la balle entrera chez vous; — si la fenêtre est fermée, elle cassera le carreau et entrera également. — Il y a donc un véritable avantage pour vous à laisser la fenêtre ouverte. — Assujettissez le fil de fer à quelque chose, et attendez. — *La suite vous apprendra le reste.*

« *P. S.* Puis-je aller chez vous ce soir ? »

Mazagran ne répondit que ceci :

« Je laisserai peut-être la fenêtre ouverte. Quant à venir chez moi, ne vous en avisez pas.

Et pour plus de sûreté, Mazagran envoya Joséphine chez le portier, avec l'ordre de ne laisser monter qui que ce soit ; et c'est à bon droit que la lorette se défiait de

l'impétueux Clovis, car ce même jour à huit heures du soir, il ne manqua pas de se présenter, mais il fut éconduit.

Le lendemain matin, au moment convenu, la balle de plomb annoncée apportait le fil de fer en question, que Mazagran fixa à l'appui recouvert de velours qui formait une espèce de balcon devant la fenêtre, et peu d'instants après la jeune femme voyait une nouvelle lettre arriver jusqu'à elle par ce chemin de fer aérien.

Voici ce nouvel échantillon du style de Clovis :

« Cher amour, vous m'avez fait consigner à votre porte hier, mais comme je professe le pardon des injures, je ne vous garde point rancune, et vous attends ce soir à l'heure que vous voudrez.

« *P. S.* Mon mobilier de garçon est modeste ; — pourtant si le bon accueil vaut la richesse, il y aura compensation.

« CLOVIS. »

Ceci se passait deux jours avant le retour de Georges à Paris. — Nous ignorons encore si Mazagran était allée visiter le mobilier de garçon de M. Clovis, mais au moins nous pouvons donner une cause toute naturelle à ce billet voltigeur qui avait si vivement intrigué l'esprit soupçonneux du comte d'Entragues.

X

Diplomatie.

Georges, comme nous l'avons dit dans le courant du précédent chapitre, monta rapidement l'escalier de madame veuve Lambertini, ouvrit la porte de l'appartement au moyen d'une double clef dont il s'était réservé secrètement la possession le jour de l'installation de la jeune femme, traversa l'antichambre sans rencontrer Joséphine, et tomba à l'improviste dans le salon, où la lorette, en robe de chambre et en pantoufles, était debout devant la fenêtre ouverte, attendant sa correspondance aérienne.

En voyant entrer M. d'Entragues, à qui elle supposait le droit d'être jaloux, Mazagran poussa un petit cri, et voulut en toute hâte fermer la fenêtre.

Georges, que cette précipitation maladroite acheva d'éclairer sur la nature du mystère dont il avait vu les premiers indices dans la rue, Georges, disons-nous, ne laissa point à la jeune femme le temps de mener sa petite manœuvre à fin ; — il l'écarta donc de l'embrasure de la croisée, doucement, mais avec autorité, et il vit alors que

le petit papier n'était plus qu'à quelques pouces de la balustrade. — M. d'Entragues avança la main pour le prendre, en s'efforçant de réprimer une envie de rire intérieure qui menaçait de faire explosion sur ses lèvres.

Mais Mazagran se jeta au-devant de lui, et se posant dans une attitude tragique d'un effet quelque peu grotesque, dit d'une voix de mélodrame :

— Jamais! plutôt la mort!

— Allons, ma fille, pas de bêtises, — répondit Georges en s'avançant d'un pas vers la fenêtre.

— Je ne veux pas que vous voyez ceci, et vous ne le verrez pas! — déclama la jeune femme en conservant sa première pose de Rachel manquée.

— Il faut que je le voie et je le verrai. — Répondit Georges avec un calme imperturbable.

— Ne me montez pas la tête! je ferais un malheur, voyez-vous, et un grand!

— Faites-en deux et laissez-moi passer!

— Mais enfin, Monsieur, de quel droit?..

— « Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
» A sur l'esprit grossier des vulgaires humains, »

répliqua le jeune homme en riant.

Ce rire, qui était un trait d'habileté de la part de Georges, dissipa les alarmes de Mazagran à l'endroit de la sombre et jalouse fureur qu'elle supposait devoir couver au fond du cœur de M. d'Entragues, aussi répondit-elle, à demi-souriante elle-même :

— Oh! d'abord ne me parlez pas en vers! vous savez bien que je ne peux pas les souffrir, et que je ne vais jamais au Théâtre-Français à cause de cela.

— Puisqu'il en est ainsi, ma chère enfant, je vous dis en bonne prose qu'il est tout à fait essentiel que je prenne

connaissance de ce billet qui vous arrive par les airs.....
l'invention est fort jolie du reste.

— Et je vous réponds, Monsieur, — fit Mazagran, excitée de nouveau par la persistance de d'Entragues, — que je suis ici chez moi, et que je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous.

— Puisque vous le prenez sur ce ton, Madame, je m'en vais, et vous ne tarderez pas à vous apercevoir de tout ce qui sera parti d'ici avec moi...

L'allusion plus que transparente contenue dans ces deux mots, fit un effet magique sur Mazagran, qui laissa aussitôt passer Georges en lui disant.

— Eh bien! lisez donc, tyran! monstre d'homme! puisqu'il faut toujours en passer comme un agneau partout ce que vous voulez!!..

Georges prit le papier voltigeant et l'ouvrit.

Il ne contenait que cette ligne empruntée à Gavarni par l'amoureux, sans doute dans un moment de paresse d'imagination :

« Mon ange adoré, dis-moi ton petit nom?

« CLOVIS. »

Comme on le voit il y avait progrès : — le *tu* avait remplacé le *vous*.

Nous ferons remarquer en passant qu'il arrive assez fréquemment que cette nuance du *tu* et du *vous* ne signifie absolument rien. — Le premier est quelquefois employé par des amoureux qui n'ont pas encore baisé la main de leur belle, tandis que d'autres qui ne la leur baisent plus depuis longtemps se servent toujours du second.

Maintenant revenons à Georges.

— Ma fille, — dit-il avec une tranquillité désespérante pour l'amour-propre de Mazagran, — vous allez m'apprendre qui est ce M. Clovis, qui vous a écrit cette lettre,

m'avouer franchement tout ce qui s'est passé entre vous et lui.

— Oh! pour cela, non! — s'écria Mazagran : — ce sont mes affaires, ce qui veut dire qu'elles ne vous regardent pas.

— Fort bien! en ce cas, adieu, ma fille; vous pouvez vous préparer à déménager avant le terme.

Et Georges, reprenant son chapeau, fit quelques pas vers la porte.

Mazagran, consternée de cette démonstration menaçante, l'arrêta par le bras, et lui dit avec une fureur concentrée :

— Restez, monstre que vous êtes! — Tenez-vous un peu tranquille, donnez-moi le temps, et je vous avouerai, puisqu'il le faut absolument, toute la vérité.

— Laquelle? — demanda Georges.

— Est-ce qu'il y en a deux?

— Sans doute : Figaro l'a dit depuis longtemps.

— Eh bien! la plus vraie.

— Avec la vérité la plus vraie d'une femme, il y a encore de quoi faire deux très-jolis mensonges.

— Mauvaise langue!

— J'écoute.

— Ce jeune homme...

— Ah! c'est un jeune homme?

— Sans doute et un charmant garçon qui m'adore! mais là ce qui s'appelle adorer!

— J'en suis parfaitement convaincu.

— Qui me recherche pour les motifs les plus honorables, et avec lequel je n'ai eu que des relations vertueuses.

Georges se mordit de nouveau les lèvres pour comprimer une seconde fois son sourire intérieur, et il jeta un regard narquois sur le billet familier qu'il tenait encore à la main.

— Vous ne me croyez peut-être pas? — reprit Mazagran,

qui comprit parfaitement, comme cela devait être, la cause de l'expression railleuse que venait de prendre la physionomie habituellement impassible de Georges.

— Je vous crois, je vous crois, ma fille... — dit-il du ton d'un juge plus indulgent que convaincu. — Depuis quand connaissez-vous ce jeune homme ?

Mazagran eut l'air de chercher dans sa tête ; — puis elle se mit à compter sur ses doigts, et elle répondit :

— Depuis cinq jours.

— Un siècle ! — dit Georges.

— Je crois même qu'il n'y en a que quatre, — ajouta Mazagran qui pensa qu'en ne paraissant pas très-sûre de sa mémoire, Georges supposerait que l'affaire ne l'avait pas beaucoup intéressée.

Mais les femmes, quand elles s'ennuient, font tant de choses très-drôles dont elles ne se soucient pas du tout.

— Est-il venu ici ! — reprit Georges.

— Fi donc !

— Recueillez bien vos souvenirs.

— Jamais !

— Bien sûr ?

— Ma parole d'honneur !

— J'aimerais mieux un autre serment, n'importe lequel ; tous excepté celui-là.

— Vous êtes incrédule ?

— Comme saint Thomas...

— D'Acquin ?

— *Adèle*, ma fille, abstenons-nous de jeux de mots, et allons droit au fait : il s'agit de choses sérieuses, très-sérieuses, même !...

— Eh bien ! voyons vos choses sérieuses : vous savez que je ne les aime guère.

— Aimez-vous ce jeune homme ?

— Ah bah ! — fit Mazagran en accompagnant cette ex-

clamation assez significative d'une petite moue parfaitement dédaigneuse.

— C'est déjà passé? — fort bien. — Il aurait pourtant mieux valu que cela ne commençât point, et, franchement, ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. — J'avais cru avoir affaire à une honnête fille.

— Ah! çà, dites donc, Georges, est-ce que vous êtes devenu procureur du roi ou espion de police? — interrompit la jeune femme qui commençait à s'impatienter de cette conversation inquisitoriale. — Si vous étiez jaloux, je ne dis pas; mais vous êtes calme comme mon bonnet de nuit quand il n'est plus sur ma tête, et toutes ces manières ne me vont pas du tout! Et tenez, pendant que je suis sur ce chapitre-là, il faut que je vous *débagoule* tout ce que j'ai sur le cœur. — Vous m'avez payé mes dettes, vous m'avez loué un appartement, donné une voiture au mois, mis de l'argent dans ma bourse, qui, par parenthèse, commence à être un peu vide... tout ça, c'est très-bien... j'ai l'air d'être votre maîtresse, mais en réalité je ne vous suis de rien du tout. — Si je ne vous connaissais depuis longtemps pour un garçon rangé, je croirais qu'il vous est arrivé un malheur, et que vous voulez afficher une femme pour dissimuler la chose. — Pourquoi m'avez-vous fait changer de nom? — Est-ce que vous voudriez par hasard, jouer au naturel *la Fausse maîtresse*, un roman de Balzac que j'ai lu dans les temps, et où l'on voit un Monsieur qui fait semblant d'entretenir une danseuse pour cacher qu'il aime une autre femme!... — Ah! c'est que ça ne m'irait pas, voyez-vous! — je suis trop jeune et trop jolie pour servir de paravent à personne! — ensuite vous croyez donc qu'à mon âge je vais m'amuser à vivre comme une religieuse? — je n'ai pas été élevée à ça, je vous en avertis, et...

— Calmez-vous, ma chère, — interrompit Georges : —

il est de très-mauvais goût de crier si fort, et vous savez que je tiens beaucoup à ce que vous passiez pour une femme de bonne compagnie.

— C'est que j'aurais joliment vite fait, — reprit Mazagran, — d'envoyer à tous les diables, le logement, la voiture et les billets de banque, et de m'en retourner d'où je viens, rue Neuve-Saint-Georges; — là du moins j'étais ma maîtresse, et celle de qui bon me semblait! — Je me révolte à la fin!

— Mazagran!...

— Enfin, voyons, expliquez-vous sans détour et un peu plus vite que ça : que prétendez-vous faire de moi? je ne veux plus marcher comme un aveugle. ainsi...

— Que penseriez-vous d'un jeune homme de vingt à vingt-deux ans? — interrompit de nouveau Georges, — répondant ainsi par une question à une demande un peu pressante d'explication.

— Un jeune homme! — fit Mazagran dont les idées prirent aussitôt une autre direction.

— Oui, un jeune homme, très-joli garçon et excessivement distingué; je parle sérieusement.

— Ah!

— Un vicomte...

— Oh! des vicomtes, ne m'en parlez pas! *j'en ai plein le dos!* — il n'y a que de ça à Mabille et aux avant-scènes des Délassements-Comiques... — tous les petits commis en nouveautés, tous les auneurs de mousseline-laine, sont vicomtes le soir quand on a fermé la boutique... — ce titre-là est très-mal porté; et moi qui vous parle j'ai été *flouée*, déjà une douzaine de fois à peu près par des faux vicomtes : — je ne m'y frotterai plus qu'à bonnes enseignes, j'y suis bien décidée.

— Aussi, ma fille, est-ce d'un véritable vicomte que je vous parle.

— C'est différent... mais quant à vos nobles de contrebande, c'est comme les appas en crinoline, bons seulement à regarder passer.

— Mon jeune homme, mon vicomte a quatre-vingt mille livres de rente, — reprit Georges avec le plus grand sang-froid, sachant très-bien que ces mots seraient d'un effet magique, même prononcés avec indifférence.

— Peste! ça lui fait une jolie aisance, à ce vicomte-là...; — mais, après tout, qu'est-ce que vous voulez que toutes ces *calembredaines* me fassent?

— Elles vous font qu'avant huit jours ce garçon sera passionnément amoureux de vous; mais ce qui s'appelle amoureux à en perdre la raison; et alors vous comprenez qu'il vous sera facile d'en faire tout ce que vous voudrez.

— Vous croyez, mon petit Georges? Voyons, ne me faites pas *de blagues!*

— Je suis sûr de ce que je vous dis.

— Expliquez-moi un peu tout ça, car j'ai la tête toute je ne sais comment.

— Mais c'est clair comme bonjour : il sera amoureux de vous, vous deviendrez sa maîtresse, sa maîtresse reconnue, avouée; vous partagerez sa fortune; vous jouirez de son hôtel, de ses chevaux, de son château même...

— Dites-donc, Georges, — interrompit Mazagran en regardant le jeune homme dans le blanc des yeux, — savez-vous que vous faites là un drôle de métier?

Georges ne put s'empêcher de rougir à cette brusque mais très-juste interpellation; cependant, comme sa présence d'esprit ne l'abandonnait jamais, il répondit sans manifester aucun trouble extérieur :

— Ce que je vous propose, ma chère, tient à des combinaisons politiques de la plus haute importance : — je vous les expliquerai si vous me jurez de garder le secret.

— Tiens! je serais dans le gouvernement! moi! ça serait un peu drôle! — Racontez-moi ça pour voir.

— C'est assez long, très-compliqué... j'aurai besoin de toute votre attention : — cependant, puisque vous le voulez, je commence.

— Et moi je suis tout oreilles.

— Il faut vous dire que depuis la réunion du *parlement*, à la suite d'élections qui n'ont pas été satisfaisantes, malgré le zèle des agents subalternes de l'administration, la chambre des députés se trouve divisée en une multitude de partis qui rendent excessivement difficiles les votes pour lesquels une majorité est indispensable. — Nous avons d'abord le parti libéral; — le parti des ministres tombés, que je ne vous cite que pour mémoire; — le parti des ministres présents qui se soutient; — celui des ministres futurs qui se prépare; — l'opposition; — la phalange légitimiste; — le parti Lamartine, brillante unité, que tout le monde écoute et que personne ne suit... — nous avons encore...

— Ah! çà, — interrompit Mazagran, à la grande satisfaction de Georges qui ne savait plus comment sortir de son explication, — tout ça m'ennuie à la mort, et je n'y comprends absolument rien du tout.

D'Entragues avait compté là-dessus.

— Mais il faut que vous soyez éclairée sur la situation, — reprit-il.

— Je le suis suffisamment.

— Songez qu'ayant la connaissance des secrets d'état que je viens de vous laisser entrevoir, vous ne serez plus libre de refuser ce qu'on vous demandera.

— Vous savez que je ne refuse guère.

— C'est que monsieur le préfet de police, pair de France, vous ferait disparaître en un clin d'œil.

— J'accepte tout! — s'écria Mazagran. — Tout! le connu et l'inconnu! Je ne veux pas disparaître.

— Est-ce votre dernier mot?

— *A mort!* — les yeux fermés; — maintenant que faut-il que je fasse?

— D'abord ne plus voir ce monsieur... Clovis, — répondit Georges en relisant la signature du billet qu'il avait toujours gardé à la main.

— Mais s'il me poursuit, cet homme?

— Soyez tranquille : j'y mettrai bon ordre.

— Vous irez le voir?

— Oui.

— Mais vous me jurez qu'il n'y aura pas d'effusion de sang? — je n'aime pas les batailles.

— Vous êtes folle, ma chère! — repartit d'Entragues en riant bruyamment, mais sans gaîté, comme c'était son habitude.

— Maintenant dites-moi quand je verrai ce beau vicomte, mon petit Georges.

— Quand il en sera temps : — au surplus, vous serez prévenue d'avance, ainsi vous n'avez pas de surprise à redouter. — Adieu pour aujourd'hui, ma fille. — Soyez sage, et pour vous encourager à l'être, ce qui est toujours un peu laborieux, dites-vous bien que votre fortune est entre vos mains... — A propos, avez-vous besoin d'argent?

— Cette question! toujours!

— Voilà cinq cents francs.

Et Georges, après avoir mis un billet de banque entre les mains de la jeune femme, s'orienta par la position du fil de fer accusateur, et sortit pour aller chez M. Clovis, qui ne se doutait guère en ce moment que son billet était tombé dans des mains ennemies.

— Monsieur Clovis? — demanda Georges au portier de la maison voisine.

— Il est chez lui.

— A quel étage?

— L'escalier à droite, au *cintième*, la porte à gauche, une patte de lièvre pelée au cordon de la sonnette, — répondit le portier avec volubilité, mais d'un ton plus gracieux que ne l'ont ordinairement ses pareils.

Cette obligeance encouragea M. d'Entragues à prendre quelques informations.

— Quel homme est-ce que ce monsieur Clovis? — demanda-t-il avec bonhomie.

— Ah! monsieur, la crême des bons enfants! un garçon bien aimable! toujours le mot pour rire, et très-fort sur une musique nouvelle qu'on a inventée exprès pour lui... et avec ça farceur! oh! mais farceur! — il en vient quelques-unes... chez lui... et tenez, depuis deux jours, une jolie petite dame... oh! mais jolie! jolie! — ça me fait l'effet d'être une voisine.

Georges en savait assez; — il donna cent sous au portier et monta. — Arrivé au cinquième étage, il reconnut facilement la porte à la patte de lièvre endommagée, désignée par le concierge, et il sonna.

Clovis vint ouvrir en personne, par la raison fort simple qu'il était lui-même tout son domestique.

Il était vêtu de son invariable vareuse couleur sang de bœuf, et il introduisit Georges dans un appartement qui offrait le pêle-mêle le plus extravagant, et le fouillis le plus curieux de choses incohérentes qui se puissent rassembler dans un logis de garçon. — Sur un vieux divan taché et disloqué, on voyait une foule de vêtements plus ou moins intimes, en assez mauvais état; par terre des livres et des bottes; sur la cheminée, des flambeaux sans bobêche, une bouteille de vin de Bordeaux à moitié vide, et, au lieu de pendule, un pâté profondément entamé; tout autour des murs, des fleurets en sautoir à côté d'ins-

truments de musique de toutes les espèces, les uns à vents, les autres à cordes.

Georges en entrant comprit facilement que Mazagran en eût assez.

— Que veut Monsieur? — demanda d'une voix de basse-taille Clovis, en avançant une chaise qu'il débarrassa à la hâte des objets qui l'encombraient.

— C'est à monsieur Clovis que j'ai l'honneur de parler? — fit à son tour d'Entragues.

— Parlant à sa personne, comme disent ces gueux d'huissiers!

— Fort bien, Monsieur.

— Monsieur vient pour des leçons?

— Nullement.

— Monsieur serait-il un créancier?

Et Clovis recula instinctivement sa chaise.

— Pas davantage.

— Je suppose cependant que Monsieur a un motif quelconque pour s'introduire dans mon huis-clos?

— Je viens vous demander une explication.

— Aurais-je par mégarde coudoyé votre pied dans la rue ou ailleurs? — dans ce cas je suis à vos ordres, Monsieur. — Ces petits instruments-là, ça me connaît, — dit Clovis en désignant une paire de fleurets démouchetés, attachés en croix et accrochés à la muraille.

— Il s'agit, du moins je l'espère, d'une explication toute pacifique, quoique le sujet soit fort délicat.

— Je vous ouïs religieusement.

— Depuis quelques jours, Monsieur, vous entretenez des relations avec une jeune femme qui demeure dans la maison voisine.

— Pardon, Monsieur, — repartit Clovis en se levant avec une dignité comique : — ceci me paraît appartenir

au domaine de la vie privée, et je me demande de quel droit vous vous mêlez...

— Je me mêle de ce qui me regarde, et voici un billet qui ne vous laissera aucun doute à cet égard.

Et d'Entragues tendit à Clovis la lettre interceptée sur le balcon de Mazagran.

— Seriez-vous un frère mécontent, ou quelque cousin légèrement vexé? — demanda Clovis qui paraissait affectionner singulièrement les locutions *arnalesques*, comme on peut en juger par ces échantillons.

— Je suis le mari, Monsieur! — répondit d'Entragues avec un imperturbable sang-froid.

— Le mari de madame veuve Lambertini! — ceci me paraît fort! — vous seriez donc monsieur Veuf Lambertini? — je ne connais guère que *le Veuf du Malabar* qui puisse rivaliser avec celui-là!!!

Et Clovis, qui était debout, se laissa tomber sur son divan en riant aux éclats.

— Je trouve cette plaisanterie de fort mauvais goût, et parfaitement déplacée! — dit Georges avec hauteur.

— Chut! ne nous fâchons pas, et expliquons-nous.

Clovis en prononçant ces mots se mit à examiner d'Entragues avec une profonde attention; — puis après une demi-minute de silence environ, il reprit d'une voix qui trahissait une légère émotion :

— Dites-donc, monsieur le mari de la veuve, tu es un fameux farceur! — viens dans mes bras, Georges! embrassons-nous et que ça finisse!!!

— Monsieur, — fit d'Entragues, blessé au dernier point de bette familiarité étrange, et fort étonné d'entendre prononcer son nom par un inconnu.

— Tu ne me reconnais pas?

— Je ne vous ai jamais vu!

— Comment tu as oublié Clovis! Clovis Bisbille, ton camarade de Juilly!

— Toi! vous! lui! — murmura Georges au comble de la stupéfaction.

— Eh! mon Dieu, oui, comme tu vois : toujours gai, jovial et bien portant. — Reprends donc ta place, mon pauvre vieux; et causons comme une paire d'amis.

— Mais comment se fait-il? — je croyais ton père fort riche...

— Il l'était, le cher homme, mais que veux-tu? il a tout fricassé, et ne m'a laissé qu'un physique peu piqué des vers, je dois le dire, et plusieurs talents d'agrément qui *m'en* procurent beaucoup dans la société.

— Et qu'es-tu devenu depuis vingt-ans? — demanda Georges avec distraction.

— Mon existence fut très-aventureuse, très-accidentée.

Et Clovis fredonna :

« J'ai longtemps parcouru le monde...
« Et l'on m'a vu de toute part... etc., etc.. »

— J'ai commencé, — continua Clovis, — par engloutir ce que mon père n'avait pas dévoré, et je te jure que ce n'était pas lourd; — puis comme il fallait subvenir à ma frêle existence, je me suis fait maître d'armes.

— Étais-tu fort?

— Comme feu le chevalier de Saint-Georges... mais je fus méconnu comme les grands génies... Grisier tue toutes les concurrences... je mourais de faim.

— Et alors?

— Alors je me fis chanteur de romances dans les salons... mais je ne réussis que médiocrement... — Je voulus devenir homme de lettres, je ne réussis pas du tout. — J'eus l'idée d'entrer au théâtre : Arnal et Ravel avaient pris les deux seules places qui convinssent à la nature de

mon talent; le nez de Hyacinthe porta un coup mortel à ma renommée naissante. — Il fallut chercher encore, et pour trouver, essayer un peu de tout... — Bref pour le quart-d'heure je suis professeur de *Mélophone*, un instrument délirant qui a la forme d'un gigot de Présalé, et sur lequel je vais t'exécuter, si tu veux, des variations un peu distinguées sur les airs favoris de *la Favorite*...

— As-tu beaucoup d'élèves?

— J'en ai déjà un qui me mettra en réputation... c'est un des membres les plus distingués du barreau de Paris... une célébrité, mon cher!! — Voyons, dois-je commencer mes variations? voilà l'instrument.

— Merci pour aujourd'hui : je ne puis disposer de mon temps. — J'étais venu, sans savoir qui tu étais, causer avec toi au sujet d'Adèle.

— Ah! elle s'appelle *Adèle!* et moi qui justement lui écrivais pour lui demander de me faire connaître son petit non... Comme ça se trouve bien!

— Tu m'obligeras en cessant toute relation avec elle.

— Du moment que tu m'adresses cette prière à titre d'ami, tu penses bien que je ne te contrarierai pas par un refus; ainsi *n i ni* c'est fini, et si je t'ai fait..... de la peine..... enfin suffit..... tu sais bien ce que je veux dire, le diable m'emporte, c'est sans m'en douter. — N'en parlons donc plus, et redevenons amis comme par le passé. — A propos, où demeures-tu?

— Je pars pour la campagne ce soir, et à mon retour je ne sais trop où je me logerai, — répondit Georges qui se souciait peu d'entretenir des relations intimes et fréquentes avec son ancien camarade; — mais je reviendrai te voir quand j'aurai fait un établissement.

— Voici mon adresse, — reprit le jeune homme en présentant à Georges une carte à jouer sur l'envers de laquelle étaient écrits en grosses lettres ces mots : *Clo-*

vis Bisbille, professeur de mélophone, donne des leçons au mois et au cachet. Recommande-moi à tes connaissances.

— Je n'y manquerai pas.

— Encore une question... Comment as-tu trouvé l'idée du fil de fer?

— Délicieuse! Adieu, mon ami.

— Au revoir, mon pauvre vieux! sans rancune, n'est-ce pas? — songe que tu m'as promis de revenir me voir.

— Je n'aurai garde de l'oublier.

— Et Georges, tout en descendant les cinq étages de Clovis, se dit en mettant dans son portefeuille la carte qu'il lui avait donnée :

— Il paraît que ce garçon tire admirablement l'épée. — On ne sait pas ce qui peut arriver,.... il me deviendra peut-être fort utile!

XI

Le conseil des douze.

Le 30 décembre, à neuf heures du soir, — un mois, jour pour jour, après la scène que nous avons essayé de reproduire dans le premier chapitre du prologue de ce livre, — le petit appartement de la rue de Provence occupé par Mirabelle, offrait des dispositions absolument semblables à celles que nous avons déjà décrites.

Le piano avait été remplacé par le même vaste bureau, qui supportait les mêmes candélabres, la même sonnette d'argent et le même *verrre d'eau* en cristal.

La femme de chambre avait été éloignée de nouveau sous un prétexte plus ou moins adroit, et Mirabelle était seule, attendant que les trois coups maçonniques lui annonçassent l'arrivée des Chevaliers du Lansquenet.

A neuf heures et demie, l'assemblée était à peu de chose près au grand complet, car onze initiés avaient été successivement introduits dans le salon avec les précautions fixées par les règlements de l'*ordre*.

Georges d'Entragues seul manquait : — on l'attendit. Une demi-heure s'écoula.

La conversation, calme et posée d'abord, était devenue peu à peu assez animée, et elle avait fini par se transformer en une discussion violente.

Dans cet ouragan de clameurs, dans ce flux et reflux de voix humaines, on entendait à chaque seconde revenir le nom de Georges d'Entragues.

— C'est bien votre faute, Messieurs, — disait le comte Abel.

— Vous l'avez voulu! — ajoutait lord William Sloobomby.

— Oui, vous l'avez voulu! — répétait Nasomby, toujours fidèle à son rôle d'écho.

— Dieu sait que ce n'était pas mon opinion, — fit le le comte Antonio Miso.

— Ni la mienne, — ajouta Nasomby.

— Ni la nôtre! ni la nôtre! — s'écrièrent à la fois trois ou quatre autres chevaliers.

— C'était une chose imprudente!

— Folle!

— Insensée!

— Absurde!

— Stupide!

— Que de donner à l'un de nous un pouvoir absolu sur tous les autres.

— Que de l'autoriser à puiser à son gré dans la bourse de la communauté!

— A spolier impudemment le pécule de l'association, — dit Nasomby.

— Aussi voyez ce qui arrive!

— Il est parti avec l'argent!

— Comme un filou!

— Comme un escroc!

— Comme un chevalier d'industrie!

— Qu'il est, — fit Nasomby.

— Nous devions apprendre aujourd'hui des choses surprenantes!

— Incroyables!

— Étourdissantes!

— Obtenir des résultats magnifiques!

— Un conte des mille et une nuits! cria l'écho.

— Et vous voyez!

— Il ne vient pas!

— Il ne viendra plus.

— Peut-être: — hasarda une voix; celle du baron Aymeric Croisé de la Croisette, chevalier de plusieurs ordres, commandeur de quelques autres.

— Qui a dit: *Peut-être?*

— C'est le baron.

— Je le reconnais bien là! toujours optimiste! toujours aveugle!

— Sans lui nous ne serions pas où nous en sommes.

— Il nous a entraînés!

— Poussés dans l'abîme en nous inspirant sa fâcheuse sécurité!

— Et il vient nous dire: *Peut-être!!*

— Sans doute, Messieurs, — riposta le baron. — D'où savez-vous que le comte d'Entragues ne viendrapas?

— Et pourquoi pensez-vous qu'il viendra!

— Je ne pense pas... je ne suppose rien... j'attends: la sagesse et l'équité le veulent ainsi.

— Vous attendrez longtemps!

— Vous attendrez toujours!...

— En ce moment, les trois coups maçonniques, frappés fortement à la porte d'entrée, retentirent au milieu du tumulte.

Tout le monde fit silence à l'instant même.

— Vous voyez bien que vous vous trompiez, Messieurs, — dit alors le baron. — Il viendra... car le voici.

Georges entra.

Il avait le front calme. la bouche souriante, l'attitude d'un homme confiant en la situation qu'il s'est faite. — Il s'approcha d'abord de Mirabelle à qui il adressa quelques paroles d'une galanterie affectueuse, — distribua à droite et à gauche des poignées de main avec une familiarité digne, et dit en s'adossant à la cheminée pour se chauffer les pieds :

— Quel tapage vous faisiez, Messieurs! Aviez-vous donc envie d'attirer la patrouille? — J'ai été obligé, pour me faire entendre, de frapper à deux reprises différentes.

Personne ne répondit à cette phrase cavalière, qui n'an'avait pas précisément, à la vérité, le caractère et l'accent d'une question directe.

— J'ai, du reste, des excuses à vous adresser, Messieurs, — reprit Georges : — je suis en retard de près d'une heure... mais croyez bien, mes chers collègues, que si je n'avais été retenu d'une façon tout à fait sérieuse, je ne me serais pas fait attendre. — Maintenant, nous allons, si vous le voulez bien, réparer le temps perdu.

Tous les chevaliers firent un signe non équivoque de silencieuse approbation.

Georges alla s'asseoir au fauteuil de la présidence, comme ses fonctions de dictateur lui en donnaient le droit.

— Vous plairait-il, Messieurs, de nous occuper d'abord du bilan du mois qui va finir.

— Sans contredit, — répondit-on à l'unanimité.

Les comptes furent examinés dans la forme habituelle, et donnèrent un résultat de vingt mille francs, que le comte d'Entragues distribua entre les associés.

— Baron Pérégodè, — dit-il, quand le partage fut terminé, — avez-vous eu la bonté de mettre à profit mon observation de la dernière séance sur votre manière de

tenir les cartes? Je vous citais, ce me semble, nôtre ami Sanluces comme un modèle à suivre en ce genre.

— Oui, mon cher comte; et vous serez, je pense, satisfait de moi désormais.

— Il est à présent de force à me donner des leçons, ajouta obligeamment Sanluces.

— Fort bien! et vous-même, mon cher vicomte, vous êtes-vous fait présenter à lady Wigmorland?

— Par un de ses parents auquel elle porte une affection toute particulière.

— Alors vous devez être en mesure de me présenter à mon tour?

— Quand vous voudrez.

— J'espère, baron de la Croisette, que vous avez bien voulu penser à ne plus montrer votre brochette de croix française et étrangère dans une ignoble citadine?

— Oh! — répondit en riant le prince Krakopoulof. — Il fait maintenant l'admiration des habitués du boulevard des Italiens et des Champs-Élysées, par un coupé bleu doublé d'orange, tout neuf, un valet de pied en livrée marron et or, et deux chevaux gris pommelés qui ont fort bon air.

— Tout ceci est à merveille, Messieurs! Il ne me reste donc plus, après vous avoir témoigné ma complète satisfaction, qu'à vous rendre compte à mon tour de l'emploi de mon temps, et de l'usage que j'ai fait de l'argent que vous m'avez confié, et des pleins pouvoirs dont vous m'avez investi,

Nous ne reproduirons pas ici les explications de Georges, puisqu'elles ne roulèrent que sur des faits bien connus de nos lecteurs. — Disons seulement que dans sa narration il supprima ou modifia beaucoup de choses, s'attachant principalement à bien établir dans l'esprit de

ses auditeurs, la position du vicomte de Nodèsmes vis-à-de lui-même et vis-à-vis d'eux tous.

— Je ne sais encore, — dit Georges après avoir achevé le récit des diverses circonstances qui avaient mis Jules aussi complétement en son pouvoir ; — je ne sais encore quel rôle assigner à chacun de vous dans le vaste plan que j'ai conçu et que vous devez comprendre maintenant ; — mais vous saisissez à merveille, j'en suis sûr, qu'il est indispensable que je puisse vous avoir tous sous la main à toutes les heures du jour, pour le cas où le moment d'agir arriverait à l'improviste ; car, autant que possible, je ne veux rien livrer au hasard. — Monsieur le baron de la Croisette aura donc la bonté de se promener tous les jours de beau temps aux Champs-Élysées, de deux heures à quatre en compagnie du prince Krakopouloff.—S'il vient à pleuvoir, le passage des Panoramas remplacera les Champs-Élysées.

« Lord William Stloobomby et le comte Abel se tiendront de trois à cinq heures au rez-de-chaussée du café Tortoni ;

« Le chevalier d'Astré et le marquis de Borgues, de cinq à six au café de Paris ;

« Sir John Babibernet et le comte Antonio Miso dîneront tous les jours à la Maison-d'Or ;

« Le baron Pérégode au café Anglais ;

« Le vicomte de Sanluces aux Frères-Provençaux, avec sir Edward Nasomby ;

« Enfin, tous les soirs, messieurs, l'un de vous, à tour de rôle, restera jusqu'à minuit dans la galerie de l'Horloge au passage de l'Opéra : — il devra, bien entendu, se conduire de manière à ne point être pris pour ce qu'il n'est pas : vous savez ce que je veux dire. »

Tous les chevaliers sourirent, et Mirabelle baissa les yeux d'une façon tout à fait pudique.

— Maintenant, messieurs et chers collègues, maintenant que nous sommes sûrs du succès, permettez-moi de vous rappeler une phrase que j'avais l'honneur de prononcer devant vous à la séance du 30 novembre dernier : — *Soutenons-nous les uns les autres ; restons amis, restons unis; et comptez sur moi, comme moi je compte sur vous, à présent et toujours !*

Cette péroraison à effet fut accueillie, comme cela devait être, par des acclamations chaleureuses et des bravos enthousiastes; puis les chevaliers se séparèrent.

Mais depuis longtemps déjà germait dans l'esprit de Georges cette résolution bien digne de lui, de faire mentir le vieux et parfaitement absurde proverbe :

Les loups ne se mangent pas entre eux !

XII

L'histoire d'un cigare.

Quatre jours après la dernière séance des Chevaliers du Lansquenet, c'est-à-dire le 3 janvier 1845, un groom vêtu de noir attelait un vigoureux cheval anglais à un cabriolet solide et élégant, dans la cour même de la maison habitée par Georges d'Entragues, et momentanément par le vicomte de Nodêsmes.

Il était deux heures de l'après-midi ; — le temps était d'une beauté extraordinaire pour la saison, et les rayons d'un soleil chaud et vivifiant à la fois, rappelaient la douce température du printemps sans avoir sa tiédeur énervante.

La cour de la maison de la rue Saint-Lazare était fort vaste, parce qu'elle appartenait à trois corps de logis différents, formant chacun un petit hôtel séparé. — Ces trois demeures, qui avaient été construites autrefois pour les membres d'une même famille, étaient distinctes les unes des autres, et pouvaient cependant communiquer au besoin. — Chacune d'elles avait son escalier particulier, au-

quel on arrivait par un vestibule ouvrant lui-même sur un petit perron abrité par une tente aux dents de fer-blanc coloriées.

Aussitôt que le groom eut arrangé d'une façon parfaitement régulière toutes les courroies, toutes les boucles et tous les ardillons du harnais, il prit par la bride le bel animal qu'il venait d'atteler, et il le conduisit jusqu'auprès du perron attenant au corps de logis de droite ; — là, il l'arrêta, et se tint debout devant lui, les deux bras croisés, dans une attitude nonchalante, et sifflant un air de polka, que le cheval semblait écouter avec plaisir, ce qu'il témoignait en couchant et relevant alternativement ses oreilles, d'une mobilité élégante et spirituelle.

Au bout d'un instant, un homme de soixante-deux à soixante-huit ans (à cette époque de la vie, on ne peut tomber juste que par hasard), sortit de la maison devant laquelle stationnait le cabriolet, et s'arrêta un instant sur le perron pour mettre ses gants.

Cet homme était, comme le groom, vêtu de noir, et il portait en outre un crêpe à son chapeau. — Ses cheveux grisonnants, coupés avec une régularité sévère, ses moustaches rudes, ses favoris courts et taillés carrément, son col haut et inflexible, sa redingote boutonnée droite, et la rosette des grades élevés de la Légion-d'Honneur qui s'épanouissait à sa boutonnière, composait cet ensemble d'une distinction un peu vulgaire, qui forme le type très-connu des officiers supérieurs retraités.

Celui-là avait, en effet, quitté le service depuis peu d'années ; — il se nommait le général *baron* Carol : — qui n'est pas un peu baron aujourd'hui ?

Le groom, en le voyant paraître sur le haut du perron, avait fait reculer le cabriolet d'un pas, de manière à mettre le marche-pied juste en face de l'escalier. — Le général monta, prit les guides et fouetta le cheval. — Le ca-

briolet roula rapidement sous la voûte, fila dans la rue Saint-Lazare jusqu'à la rue Blanche, qu'il monta sans ralentir sa course, et disparut dans la direction du boulevard extérieur.

Avant de le suivre plus loin, nous jugeons convenable d'entretenir nos lecteurs, pendant quelques instants, du général baron Carol, qui va prendre place parmi les acteurs de ce long drame.

Le général Carol, malgré son âge, était un homme de mœurs fort légères ; il passait pour avoir de nombreuses maîtresses, et, jusqu'à la mort de sa femme, arrivée quelques mois avant l'époque où nous le rencontrons, il avait entretenu des relations presque publiques avec une ravissante courtisane, décorée du pseudonyme poétique de Camélia.

La baronne Carol, moins âgée de quarante ans que son mari, était une jeune et délicieuse femme, qui, selon le monde, dont la clairvoyance est quelquefois en défaut, avait eu assez de raison et de dévouement pour ne jamais donner à son vieil époux un seul sujet de plainte et de chagrin, quoiqu'elle eût pu elle-même lui reprocher de nombreux griefs.

Malgré ses infidélités habituelles, le général Carol était fort amoureux et fort jaloux de sa femme, aussi sa mort inattendue et subite lui porta-t-elle un coup terrible, rendu plus terrible encore par les circonstances singulières qui accompagnèrent cette mort, circonstances dont nous allons instruire nos lecteurs, plus heureux en cela que le public pour lequel elles sont restées un mystère. — Ceci nous fournit encore une occasion de répéter que les faits principaux de notre récit ont pour point de départ une donnée parfaitement vraie.

Nos lecteurs ont sans doute toujours cru que le cigare Havane, demi-Havane, trois quarts Havane (sans calem-

bour), que les *panatellas*, les *impériaux*, les *régalias*, les les *trabuccos*, les *manille* et autres variétés de l'espèce, n'avaient d'autres inconvénients que de noircir les dents, d'infecter l'haleine d'une odeur qui déplaît encore à quelques femmes de bonne compagnie, et de charger le budget des hommes un peu riches, d'une cinquantaine de louis par an :

Eh bien ! nos lecteurs se trompent étrangement, car dans les faits, de tous points vrais, qui vont suivre, un cigare est le *deus ex machinâ*, et joue le rôle de la fatalité des poëtes antiques.

C'était l'un des derniers samedis du carnaval de l'année précédente. — Dix heures du matin sonnaient à la pendule d'une jolie chambre à coucher de la rue de la Chaussée-d'Antin, où un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, à peu près, enveloppé dans une robe de chambre de cachemire blanc à grandes fleurs, les pieds sur les chenets et le cigare aux lèvres, rêvait, nonchalamment étendu dans un large et moelleux fauteuil, un de ces fauteuils qui sont une des grandes corruptions de notre époque.

Charles Royer (c'était le nom de ce jeune homme), jouissait d'une vingtaine de mille livres de rentes, avec lesquelles il s'était fait une existence confortable, tourmentée seulement par le souci peu intéressant de chercher à satisfaire, autant que possible tous ses désirs, depuis ses fantaisies jusqu'à ses passions.

On sonna doucement à la porte d'entrée.

Au bout de quelques secondes d'attente, qui ne parurent pas très-longues à Charles, parce que les fumeurs n'ont jamais d'empressement pour rien, son domestique parut et lui presenta, sur un plateau d'argent, une petite lettre étroite, allongée, satinée, parfumée... évidemment une lettre de femme. — Le jeune homme la lut, et la posa toute ouverte sur la cheminée, comme cela se pratique

chez les peuples civilisés. — Ce billet contenait ces lignes :

« Mon ami, je vous attends aujourd'hui à trois heures.
« Mon mari, parti ce matin pour la campagne, me laisse
« libre pendant deux jours. — Si je ne puis vous recevoir
« plus tôt, c'est qu'une de mes parentes, qui déjeune chez
« moi, ne me quittera pas avant l'heure que je vous in-
« dique. — Rien ne vous empêchera de venir, n'est-ce
« pas ? »

« FANNY. »

Fanny, comme on l'a vu par la première ligne de ce billet, était la femme de M. Carol.

Charles acheva tranquillement de fumer son cigare, s'habilla et alla déjeuner au café de Paris, où il trouva quelques jeunes gens de sa connaissance. — Le repas se prolongea assez longtemps, de sorte qu'il était plus d'une heure quand Charles et ses amis sortirent du restaurant, et se mirent à se promener sur l'asphalte du boulevard.

La flânerie des jeunes gens ne va guère sans fumée : — c'est un peu comme leur conversation ; — aussi ces messieurs allumèrent-ils des panatellas, à l'aide desquels ils parvinrent à se procurer la satisfaction de marcher au milieu d'un nuage de vapeur blanche, comme une locomotive.

Quelques promeneuses de tournure plus ou moins élégante, et d'allures plus ou moins suspectes, vinrent à passer près de Charles et de ses amis : — il n'en fallut pas davantage pour établir la conversation sur le chapitre des affaires de cœur.

Deux ou plusieurs hommes réunis ne manqueront point de s'occuper des femmes d'une façon toute particulière : — ceci est un fait incontestable ; — nous serions bien heureux de savoir si quand ces dames sont entre elles

elles nous font aussi l'honneur de consacrer une partie de leur temps à parler de nous.

Les différentes classes de cette charmante moitié du genre humain, qu'on est convenu d'appeler par galanterie le beau sexe, furent donc successivement passées en revue par nos promeneurs.

Dieu nous garde de rendre un compte fidèle de toutes les choses inconvenantes et saugrenues qui furent débitées dans cette circonstance; car, pour celles de vous, mesdames, qui l'ignorez encore, sachez bien qu'il est impossible d'imprimer ce que les hommes les mieux élevés disent des femmes les plus honnêtes.

Nous ajouterons qu'il se trouve bon nombre de gens qui prétendent que ces *libertés grandes* que la parole prend sur vos personnes ne sont point un mystère pour vous, et qu'elles ne vous sont pas désagréables : — nous aimons à croire que ces gens se trompent.

Revenons à nos fumeurs du boulevard.

L'un préférait les grisettes, dont il soutenait que la *Rigolette* de M. Eugène Sue était le type exact.

L'autre défendait hautement, et avec assez d'habileté, la suprématie des femmes de théâtre.

Un troisième brûlait un encens plus profane sur l'autel des femmes galantes de profession.

Tous, à l'exception de Charles Royer, tombaient d'accord sur ce point, que les femmes honnêtes, les femmes du monde, étaient souverainement ennuyeuses.

— Tu ne dis rien, Charles, — ajouta celui des jeunes gens qui avait le premier avancé l'aphorisme ci-dessus.

— Je me tais, parce que je ne suis pas de votre avis.

— Ce n'est pas une raison pour te taire; mais, enfin, pourquoi n'es-tu pas de notre avis?

— Je trouve vos raisonnements faux.

— Alors, démontre-nous qu'ils le sont,

— Rien de plus facile.

— Ah ! voyons ça !

— L'amour, selon moi, comme selon vous, j'espère, n'est point une chose exclusivement matérielle ?

— Accordé ! — répondirent les jeunes gens avec une certaine hésitation qui pouvait faire croire qu'ils n'étaient pas très-convaincus de ce qu'ils approuvaient.

— Et l'affection d'une femme est chose précieuse ? — reprit Charles ?

— Sans aucun doute.

— Eh bien ! mes très-chers, je ne vous fais pas l'injure de vous supposer assez naïfs pour croire à l'attachement fidèle et dévoué des fragiles demoiselles dont tout à l'heure vous paraissiez faire tant de cas. — Peut-être pourrait-on trouver quelque étincelle d'amour dans le cœur de la grisette quand elle en est à ses deux ou trois premiers amants; mais ceci ne vous regarde pas, et appartient de fait comme de droit aux étudiants de troisième année, et mieux encore aux petits cousins, aux apprentis bonnetiers ou aux élèves en pharmacie. — Quant aux actrices et aux lorettes, vous savez aussi bien que moi que tous leurs sentiments, je dirai presque toutes leurs sensations sont usées jusqu'à la corde, avant même qu'elles aient acquis la vogue qui nous les fait rechercher. — La femme du monde, au contraire, conservant souvent son indifférence dans le mariage, trouve pour le premier homme auquel elle s'attache, des trésors de tendresse et d'adorables virginités d'âme et de sensations, au fond d'un cœur qui n'avait jamais battu, et dans des sens que la prudence conjugale n'a pas encore éveillés. — Ni l'intérêt ni la vanité ne l'attachent à son amant, et quand elle dit qu'elle aime, elle dit presque toujours vrai.

— Je conviens de tout cela avec toi, — répondit un des jeunes gens, — mais écoute une objection.

— Voyons? j'y répondrai peut-être.

— J'ai la faiblesse d'éprouver pour ma personne une affection vraiment ridicule. Or, j'ai toujours pensé que la pointe d'un fleuret démoucheté et la balle d'un pistolet Devisme, devaient occasionner dans la machine humaine des désordres extrêmement désagréables. — Ceci est ma conviction, et j'ai des idées fort arrêtées sur cette matière. — Eh bien! quand deux hommes qui savent vivre se rencontrent à la porte d'une comédienne, d'une panthère ou d'un rat, l'un entrant, l'autre sortant, ils se saluent avec une politesse exquise, avec une urbanité vraiment française, et tout est dit. — Une intrigue avec une femme du monde, au contraire, suppose toujours sur l'arrière-plan un mari, des frères, des cousins à tous les degrés, et, par conséquent, un nombre indéfini de rencontres à Vincennes ou au bois de Boulogne.

— A ceci je répondrai, — riposta Charles : — qu'il y a bien longtemps que Mademoiselle de Scudéry, cette vierge féconde, littérairement parlant, a dit à Sa Majesté Louis XIV, à propos du bijoutier Cardillac et d'une requête des amoureux contre les voleurs qui désolaient Paris :

« Un amant qui craint le danger,
N'est-ce pas digne qu'on l'aime. »

— Tu conviendras au moins que les femmes du monde sont maniérées, tracassières et bégueules.

— Comment cela?

— En ce sens qu'elles interdisent une foule de choses à leurs amants.

— Quelle innocence! — elles leur cachent quelquefois ce qu'elles savent, mais elles ne se refusent jamais à apprendre ce qu'ils veulent bien leur enseigner.

— Sans entrer dans des détails d'alcôve, je pourrais te citer une preuve du contraire.

— Laquelle ?

— Le cigare qu'elles n'acceptent pas volontiers.

— C'est encore ce qui te trompe ; car voilà longtemps que je fume avec vous, et j'ai pour trois heures un rendez-vous avec une femme charmante, dont les manières sont parfaitement aristocratiques : — je ne vous la nommerai pas parce que vous la connaissez tous.

— Tout ce que cela prouve, c'est que tu as beaucoup de bonheur.

— Peut-être... Maintenant adieu, car l'heure indiquée ne tardera pas à sonner.

Charles, tout en causant, avait retiré de sa bouche son cigare à demi consumé ; il l'avait laissé s'éteindre, et, continuant de le tenir à la main sans s'en apercevoir, il s'achemina vers la rue Tronchet où le général baron Carol demeurait alors.

Arrivé au deuxième étage de la belle et vaste maison qu'habitaient le vieux mari et la jeune femme, Charles fut introduit par une caméríste, discrète confidente de l'intrigue de sa maîtresse ; et, toujours machinalement, il posa son fragment de cigare sur la tablette de velours cramoisi qui recouvrait le marbre blanc de la cheminée.

Fanny Carol était une ravissante femme, fine, fluette, blanche, avec de grands yeux noirs et des cheveux magnifiques ; gracieuse dans ses poses et dans ses mouvements ; remplie de distinction dans toute sa personne.

Le général, nous l'avons déjà dit, était fort jaloux. D'abord de tous les hommes en général, pour ne pas courir le risque d'en oublier un seul, et de Charles en particulier, car il avait cru remarquer que dans le monde sa femme trahissait quelque préférence pour ce jeune homme,

imprudence que madame Carol n'aurait pas commise si elle eût eu quelques années de plus.

Cette disposition ombrageuse, nous l'avons dit aussi, ne l'empêchait pas d'entretenir une lorette. — Que de maris sont ainsi! — L'adultère qui, pour leurs femmes est un crime, pour eux n'est pas même une faute. — La peine du talion a dû être imaginée par un veuf.

Après une visite de deux heures, dont nos lectrices imagineront les détails au gré de leur caprice ou de leurs souvenirs, Charles quitta la belle et tendre Fanny. — Au moment où il sortait de la maison, un cabriolet de régie s'arrêtait devant la porte. — Charles passa sans y faire attention; mais l'arrivant le reconnut, et avant de descendre de son cabriolet il le regarda s'éloigner.

C'était le général, qui, ayant rencontré à quelques lieues de Paris la personne chez laquelle il allait, n'avait pas continué son voyage.

La présence de Charles ne prouvait rien : tout au plus une simple visite à sa femme..,.. cependant il se sentait ému.

Il monta après avoir laissé s'écouler quelques minutes.

Madame Carol en le voyant ne put retenir un cri de surprise.

Le général l'embrassa gracieusement; puis après quelques instants de conversation sur son voyage manqué, il lui dit :

— Avez-vous eu du monde aujourd'hui, chère amie?

— Ce matin j'ai eu ma cousine Marie à déjeuner.

— Et depuis?

— Personne.

— Aucune visite?

— Aucune... — répondit-elle d'une voix légèrement tremblante, car elle était troublée par l'idée que son mari avait pu rencontrer Charles dans la rue, idée qui lui vint

malgré la précaution que M. Carol avait prise de ne pas monter immédiatement.

Le général s'adossa silencieusement à la cheminée, relevant ses pieds l'un après l'autre pour les échauffer : — c'était une manière de déguiser son inquiétude.

Tout à coup Fanny se leva. — Sans le reflet rougeâtre des rideaux de damas, on aurait vu qu'elle avait subitement pâli. — Elle venait d'apercevoir pour la première fois le fragment de cigare resté sur le velours.

Avez-vous observé quelquefois les mouvements hypocrites d'une chatte voulant s'emparer d'un peloton de fil qu'on retire de moment en moment?

De même madame Carol, les yeux fixés sur son mari, avançait lentement la main pour essayer d'enlever le vestige accusateur, puis elle la retirait bien vite si le regard du général semblait se diriger vers elle. — Enfin les doigts effilés et frémissants de la pauvre femme n'étaient plus qu'à quelques lignes du fatal rouleau de tabac, quand son mari se retourna tout à coup. — Les jambes de Fanny ployèrent sous elle... — Elle tomba à demi évanouie dans son fauteuil. — Son mari comprit ce mouvement, car il vit le bout de cigare. — Ses lèvres blanchirent, mais il eut assez d'empire sur lui-même pour dire avec l'apparence du plus grand sang-froid :

— Vos domestiques sont d'une négligence incroyable, ma chère Fanny! Hier au soir, en rentrant du club, j'ai laissé par mégarde, sur votre cheminée, cet affreux cigare à demi-brûlé, et je l'y retrouve encore aujourd'hui! grondez donc vos gens, je vous en prie, car moi je suis un peu trop vif : quand je gronde je me fâche.

La jeune femme aurait voulu pouvoir remercier le ciel à deux genoux. — Elle s'était crue perdue sans ressource, et elle se voyait miraculeusement sauvée.

— Je sors, mon amie, — ajouta le général, en dépo-

sant sur le front encore glacé de sa femme un baiser perfide comme celui de Judas. — Je sors, ne m'attendez pas pour dîner.

M. Carol avait désormais une preuve matérielle que sa femme, que sa Fanny, lui dissimulait les visites de Charles; — mais cela ne lui suffisait pas pour frapper un grand coup. Il voulait savoir s'il y avait seulement entraînement commencé, ou s'il y avait eu déjà infidélité consommée.

Le général avec cette admirable sagacité de certains jaloux, avait rapidement bâti un plan qui devait le mener à la connaissance positive de ce qui s'était passé. — En conséquence, en quittant la rue Tronchet, il alla chez sa maîtresse qu'il trouva assise sur un divan, les jambes croisées à la manière orientale, et lisant *les Mystères de Londres.*

— Camélia, lui dit-il en entrant :

— Mon gros chéri, — répondit-elle sans se déranger.

— Je vous donne mille francs par mois, et je vous les paye très-exactement.

— N'allez-vous pas me les reprocher? Ce serait un joli procédé! Est-ce que je vous marchande le sentiment, moi? Répondez!

— Mon Dieu, ma petite Camélia, je ne me plains pas! mais laissez-moi parler.

— Eh bien, parlez! mais dépêchez-vous un peu, car vous savez que je n'aime pas attendre. — *Je suis patiente comme un chat qui se brûle.*

— Voilà longtemps que vous me demandez un châle, n'est-il pas vrai, mon amour?

— Ah! oui! bien longtemps!

— En cachemire?

— Tiens c'te bêtise! comme si je pouvais porter autre chose? en cachemire! et de l'Inde encore, avec des marques en fil blanc et des cachets de cire rouge.

— A fond vert-émir avec de grandes palmes, et une magnifique rosace au milieu.

— Que vous me promettez toujours, et que vous ne me donnez jamais, monstre que vous êtes!

— Le voulez-vous?

— Parbleu! tout de suite!!

— Non, demain.

— Vrai? bien vrai? — Voyons, mon gros chéri, soyez gentil; ne me contez pas *des blagues*.

— Vous l'aurez demain, sur mon honneur, si vous faites exactement ce que je vous demanderai.

— Vous savez bien que mon cœur vous appartient exclusivement, mauvais sujet!

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment, ma bonne Camélia.

— Eh bien! voyons autre chose : moi d'abord je suis très-bonne fille.

— Prenez ce papier à lettre, cette plume, et asseyez-vous devant cette table.

— Voilà! comme feu votre régiment à la manœuvre!

— Écrivez.

— A qui?

— Je vous le dirai plus tard.

— Quoi?

— Je vous dicterai moi-même la lettre.

— L'orthographe n'est pas nécessaire, n'est-ce pas? Je vous préviens que ça me gênerait un peu. — Je la sais bien; mais je suis si vive que je ne prends jamais le temps de la mettre.

— Je dicte : y êtes-vous?

— A mort!

— Écoutez-donc, et écrivez aussi exactement que vous le pourrez.

« Monsieur, soyez cette nuit à deux heures au bal de

l'Opéra, en face de la loge numéro 13 : on veut vous parler de celle que vous aimez : *de Fanny*.

« Un ami inconnu. »

— Inconnu... — répéta Camélia en finissant d'écrire.

— Maintenant pliez.

— Comment c'est tout?

— Oui.

— Et l'adresse?

— Écrivez : A monsieur Charles Royer, rue de la Chaussée-d'Antin, N° ***.

— Tiens! tiens! tiens!

— Vous le connaissez, Camélia? — demanda le général d'un ton sévère.

— J'en ai entendu parler dans le monde, — répondit Camélia en se mordant les lèvres pour se punir de sa maladresse; — et maintenant, mon petit amour de général, j'aurai mon cachemire, n'est-ce pas?

— Il y a encore quelque chose à faire.

— Quoi donc?

— Vous le saurez ce soir.

— Au revoir, mon gros chéri! — ne va pas me *flouer* au moins. Ça ne m'irait pas du tout, je t'en avertis.

Après cette recommandation plus que familière, Camélia retourna s'asseoir à la turque sur son divan, et le général Carol s'en alla dîner à son club.

§

Deux heures du matin sonnaient à l'horloge du foyer de l'Opéra; l'orchestre de Musard tonnait dans la poussière; les couloirs regorgeaient de monde; les escaliers ruisselaient d'arrivants; les femmes de mœurs faciles quêtaient des aventures, et les provinciaux arrivés le matin s'éton-

naient déjà de n'être pas encore intrigués par des marquises et des duchesses.

Depuis quelques minutes Charles attendait devant la loge portant le numéro 13, et il aurait craint d'être la dupe de quelque mystification, si le nom de Fanny qui se trouvait dans le billet reçu, n'avait mis le trouble dans son cœur et l'inquiétude dans son esprit. — Il aimait réellement madame Carol, et rien de ce qui la touchait ne pouvait lui être indifférent. — Cette espèce d'hommes-là s'en va tous les jours.

Deux dominos noirs s'approchèrent de lui. — L'un d'eux, le plus petit, prit son bras ; — l'autre resta à trois ou quatre pas en arrière, dans une attitude qui ne semblait trahir aucune curiosité.

— Je viens, — dit le premier, — de la part de la pauvre Fanny.

Une idée funeste, funeste en ce sens qu'elle porta Charles à la confiance, traversa son cerveau troublé : — il s'imagina que la femme qui lui parlait était cette cousine Marie qui avait déjeuné la veille avec madame Carol.

Sous l'impression de cette pensée, il répondit :

— La pauvre Fanny, dites-vous, madame ?

— La malheureuse femme ! vous l'avez perdue ! perdue sans ressource !

— Perdue !!!

— Oui, et depuis que vous êtes son amant j'avais toujours prévu que les choses finiraient ainsi ! les avertissements ne lui ont pas manqué... mais elle était folle.

— Son amant, madame ! — répéta Charles avec stupeur, — moi ! mais non, je vous jure !

— Eh ! mon Dieu ! je sais tout... je suis sa meilleure et sa plus intime amie !

— Mais enfin, Madame, qu'ai-je donc fait ? ma conscience ne me reproche aucune indiscrétion.

— Le cigare que j'ai trouvé ici hier, ma bonne amie, et que je vous rapporte aujourd'hui.

La jeune femme tomba à la renverse en poussant un cri déchirant.

Une fièvre cérébrale se déclara le soir même, et, trois jours après, Fanny était morte.

Camélia eut son cachemire *vert-Émir* à grandes palmes et à rosaces.

Mais le baron Carol quitta Camélia.

XIII

La chanteuse des rues.

L'histoire de M. Carol était celle de beaucoup de maris, c'est-à-dire qu'après n'avoir pas reculé devant la presque certitude que la manière dont il s'y était pris pour annoncer dans son intérieur la fin tragique du pauvre Charles Royer, pourrait tuer la douce et frêle créature que Dieu lui avait donnée pour compagne de sa vieillesse, il avait maintenant horreur de sa conduite brutale jusqu'à la férocité, et il aurait fait tout au monde pour la racheter si cela eût été possible.

Son désespoir était si amer et si profond, que si le digne général eût été doué du pouvoir, fort heureusement surnaturel, de faire sortir les morts de leurs tombeaux, il eût été capable après avoir ressuscité sa femme, de ressusciter aussi Charles, afin que sa chère Fanny ne fût pas trop malheureuse d'être revenue dans ce monde.

Nous ne blâmerons point M. Carol de ce tardif sentiment d'indulgence : — en amour nous trouvons les faiblesses aussi respectables que les violences, et nous com-

couleur feu, il finit, toujours trouvant des inconvénients à tout, par s'arrêter à une femme de trente-cinq ans, blanche, grasse, fraîche et toujours de bonne humeur. Il ne s'agissait plus que de la trouver, mais à Paris que ne trouve-t-on pas.

— Ainsi, c'est bien décidé, — pensa M. Carol ; je choisirai une dame de compagnie de trente à trente-cinq ans; mais voilà le diable ; elle ne se donnera que ce nombre d'années, et elle en aura peut-être dix de plus. »

Eh bien ! je la chercherai de vingt-cinq ans, et si elle en a davantage j'en prendrai mon parti.

Ce fut le lendemain du jour où M. Carol s'arrêta à cette résolution, selon lui fort sage, qu'il se dirigea en cabriolet vers les boulevards extérieurs, du côté de la barrière Rochechouart. — On doit se souvenir que nous l'avons laissé montant au grand trot la rue Blanche.

Le but de cette course vers les quartiers éloignés n'était pas, comme nos lecteurs le supposent peut-être, la recherche de la compagne plus ou moins mûre que le général désirait associer à sa vie. — Pour le moment il ne voulait qu'essayer un magnifique trotteur anglais, dont il avait fait tout récemment l'acquisition; et pour que l'animal fut plus libre dans ses mouvements, M. Carol se rendait dans un lieu où il espérait trouver moins de foule qu'aux Champs-Élysées.

Le boulevard dont nous avons parlé, situé entre les Batignolles et le village de Montmartre, est garni dans presque toute sa longueur d'une multitude de cabarets borgnes et de petites guinguettes, fort peu fréquentés pendant la semaine, mais en revanche, pleins comme des ruches le dimanche et le lundi.

Ce jour là était un mardi, aussi le général fut-il fort étonné à la vue d'un rassemblement assez considérable

qui occupait non-seulement les contr -allées du boulevard, mais encore la chaussée du milieu.

M. Carol cria : — Gare! gare! — personne ne bougea; il fouetta son cheval, mais il fut obligé de l'arrêter aussitôt, car l'extrémité des brancards allait porter en plein sur une foule compacte qui ne paraissait pas disposée à s'entr'ouvrir et qui se contenta d'accueillir par des rires et des murmures la tentative de notre personnage.

Celui-ci fit descendre son groom qui s'enfonça au beau milieu des rangs pressés de la foule, et revint au bout de quelques instants dire à son maître que tout ce monde était rassemblé autour d'une espèce de baladine ambulante qui était admirablement belle et chantait délicieusement bien.

Ce rapport piqua la curiosité du général, bien qu'il sût que le peuple de Paris est aussi curieux de ce qui est laid et ignoble, que de ce qui est beau et gracieux.

Il mit donc pied à terre à son tour, renouvela la manœuvre de son domestique, et sa grande taille et ses coudes aidant, il parvint à se faufiler jusqu'au bord intérieur du cercle qui laissait libre un espace de quelques pieds autour de la chanteuse.

Il put alors contempler à son aise, cette dernière, qui certes méritait bien toute la peine qu'il s'était donnée pour arriver jusqu'à elle.

C'était une grande jeune fille de vingt-deux à vingt-quatre ans, dont les formes, merveilleusement belles et élégantes, étaient mises en relief par un costume des plus étranges.

Ce n'étaient point les classiques et piteux oripeaux des chanteurs des rues, car il n'y avait ni clinquants ni paillettes.

Ce n'était pas non plus le costume d'un des peuples que le général avait visités pendant les longues et glorieuses

guerres de l'empire; pas davantage un habillement emprunté à l'héroïne de quelque pièce en vogue.

La baladine portait une toque écossaise, à carreaux blancs et noirs, sur laquelle s'inclinait gracieusement une petite plume d'un rouge vif. — De cette toque s'échappaient deux nattes de cheveux noirs d'une longueûr phénoménale : — un ruban couleur de feu serpentait autour de ces nattes.

Un justaucorps de velours violet foncé dessinait hardiment la svelte cambrure de sa taille et les riches et fermes contours de son buste.

A cette espèce de spencer s'ajoutaient autour de hanches saillantes et développées, les mille plis d'une courte jupe de même étoffe et de même couleur, laissant voir jusqu'à la naissance du genou une jambe d'une finesse idéale et d'une irréprochable perfection de forme. — Ces jambes étaient couvertes d'un bas de soie noire. Le pied, d'une exiguité charmante, était chaussé d'un petit soulier rouge.

Ce costume donnait à toute la personne de la chanteuse un caractère d'originalité tout à fait attrayant, et elle le portait avec une grâce inimitable et une dignité dont on ne pouvait s'empêcher d'être frappé.

Quant à la tête de la jeune fille, il eût été difficile d'en imaginer une plus belle et d'une plus magnifique expression.

L'ovale, d'une régularité parfaite, était comme illuminé par deux grands yeux fiers et brûlants, dont les regards magnétiques jetaient quelquefois un éclat extraordinaire, et l'instant d'après se voilaient comme si l'ombre d'une triste pensée se fût étendue sur eux. — Un cercle bleuâtre et marbré entourait ces yeux si beaux, et trahissait tout à la fois un commencement de flétrissure et des tra-

ces de larmes anciennes et récentes. — La bouche admirablement dessinée et d'un rouge de grenade, offrait comme les yeux un contraste frappant : elle exprimait tantôt la fatigue et la tristesse, tantôt la volupté et le dédain.

La jeune fille tenait une guitare dont elle se servait pour s'accompagner ; à son côté pendait un tambour de basque retenu à sa ceinture par un crochet d'argent ; une petite sébile de fer battu était posée à quelques pas d'elle.

Le général avait été vivement frappé de cet ensemble que nous avons essayé de décrire.

La jeune fille chantait.

Sa chanson n'était ni l'un des hymnes patriotiques de notre vieux Béranger, ni une romance plaintive de Loïsa Puget ou de Masini, ni une folie de Bérat, ni enfin une de ces gaudrioles sans nom dont retentissent les cabarets de nos carrefours.

C'était, sur un air étrange, des paroles inconnues, dont la pensée ne valait pas grand'chose sans doute, mais qui empruntaient une valeur immense de la voix magnifique de la virtuose en plein vent, et de l'expression tour à tour touchante et dramatique avec laquelle elles étaient dites.

Voici ces paroles, modulées sur une sorte de récitatif tantôt lent et triste, tantôt rapide et passionné :

Pauvres enfants, filles de la Bohême
Et de l'amour,
C'est le hasard qui nous pousse lui-même
Au jour le jour.

Cette strophe fut chantée avec un mélange d'insouciance et de mélancolie rempli de charme. — Les doigts de la jeune fille continuèrent d'errer sur la guitare dont

ils tirèrent quelques sons plaintifs, puis elle poursuivit :

Qui nous conduit quand la nuit est profonde?
C'est le hasard!
C'est encor lui qui nous enlève au monde,
Toujours trop tard!

Ces deux derniers vers tombèrent avec la voix de la chanteuse qui exprimait un découragement profond.

Elle reprit aussitôt :

Si le hasard nous a donné les ailes
Et la beauté,
Nous n'avons pas comme les hirondelles
La liberté.

Et le regard de la jeune fille se perdit dans l'espace avec la dernière note, comme pour suivre dans son vol la pensée qu'elle venait de laisser échapper et que compléta la strophe suivante :

Nous marchons bien, libres en apparence,
Guitare en main,
Mais il nous faut par notre dépendance
Payer du pain!!

Ici le chant était devenu une véritable plainte qui se prolongea pendant le couplet suivant :

Il faut chanter, pauvre fille asservie,
Et te hâter!
Puisque ton chant doit soutenir ta vie
Il faut chanter!!

En ce moment l'expression du visage de la jeune fille changea subitement. — Ses narines se gonflèrent, un sou-

rire amer contracta sa bouche, et elle promena sur la foule un regard étincelant de haine et de dédain, qui rencontra dans son vol circulaire les yeux émus de M. Carol, toujours fixés sur la baladine depuis qu'il avait été à portée de la voir et de l'entendre.

Elle reprit d'une voix énergique et vibrante :

Il faut danser... danser tout près du gouffre,
D'un pied peureux !
Il faut montrer quand l'âme pleure et souffre
Un front joyeux !

Et rejetant par un mouvement plein de grâce sa guitare derrière son épaule, elle saisit son tambour de basque et se mit à tourner autour du cercle en exécutant les passes rapides d'une danse étrange et voluptueuse.

Puis elle s'arrêta haletante, le sein gonflé, l'œil voilé de langueur, la bouche entr'ouverte et souriante, et sans le secours de sa guitare elle murmura avec un accent passionné ces derniers vers :

Dansons, chantons, sourions à nos chaînes,
Et quelque jour,
Nous trouverons pour oublier nos peines
Un peu d'amour !

Son rôle était fini pour le moment : la dernière étincelle de passion s'était éteinte, en même temps que la dernière note du chant s'était évanouie dans l'air. — La chanteuse reprit son sourire vague et quêteur de baladine, et sa sébile à la main elle se mit à parcourir son auditoire.

Le général laissa tomber une pièce d'or dans la sébile.

La jeune fille regarda avec étonnement son généreux admirateur, puis elle fit un geste de remercîment gracieux et coquet, et elle continua sa tournée.

Le général sortit de la foule, remonta dans son cabriolet, rebroussa chemin et s'éloigna rapidement. — Cependant avant de prendre ce parti il s'assura que la chanteuse se dirigeait vers un de ces petits cabarets disséminés à droite et à gauche le long du boulevard.

XIV

Le Cabaret de la Grand'Pinte.

M. Carol rentra chez lui excessivement préoccupé de la rencontre qu'il avait faite, et le cœur rempli de cette espèce d'inquiétude vague, de ces désirs confus qui précèdent quelquefois les passions violentes. — Tout le reste de la journée il fut poursuivi par l'image de la chanteuse; la nuit il la revit dans ses rêves, effleurant les cordes de sa guitare, agitant au-dessus de sa tête son tambour de de basque, faisant tourner dans sa danse voluptueuse et rapide les longues tresses de ses cheveux noirs, et son ample jupe de velours. — Il lui semblait même entendre les accents de cette voix tour à tour vibrante et mélancolique qui avait jeté le trouble dans son âme.

Au point du jour, M. Carol en était arrivé à se reprocher amèrement de n'avoir pas suivi jusque dans son gîte la belle chanteuse, et à se dire qu'il ne devait rien négliger pour se remettre sur ses traces; que jamais femme ne l'avait aussi vivement impressionné, et que ce serait *le plus grand malheur de sa vie* s'il ne parvenait pas à la retrouver.

M. Carol ne se dissimula aucune des difficultés de son entreprise, mais le nombre et la nature des obstacles ne le découragèrent pas. — La jeune fille pouvait avoir quitté Paris; elle dépendait peut-être d'un mari ou d'un de ces intraitables protecteurs qui regardent ces sortes de femmes comme le bonheur qui les console et la fortune qui les fait vivre. — Si aucune de ces impossibilités n'existait, ne fallait-il pas encore prévoir le cas où la virtuose en plein vent préférerait les hasards de sa vie nomade mais indépendante, aux chaînes dorées d'une existence plus douce et plus régulière? — L'hirondelle languit silencieusement et meurt dans la cage où rien ne lui manque, tandis qu'elle est joyeuse au milieu des tempêtes qui l'emportent vers des contrées stériles et désertes. — M. Carol faisait toutes ces réflexions, et plus il les retournait dans son esprit, plus il sentait s'enfoncer profondément dans son cœur le désir de revoir la jeune fille, et la volonté de l'associer à sa destinée s'il parvenait à la rencontrer.

Vers les onze heures du matin, ne pouvant plus résister à son impatience, il fit atteler le cheval que nous connaissons à son cabriolet, et il reprit le chemin de la barrière Blanche.

Cette première tentative ne fut suivie d'aucun résultat. — Le général parcourut le boulevard extérieur d'un bout jusqu'à l'autre, il interrogea du regard tous les groupes; adressa des questions à quelques passants : il ne découvrit ni la plume rouge, ni le justaucorps de velours violet, et nul ne put lui donner le renseignement le plus vague sur la personne qu'il cherchait.

Du boulevard extérieur M. Carol gagna les Thernes, et et rentra dans Paris par la grande avenue des Champs-Élysées, qu'il explora dans toute sa longueur avec le soin le plus minutieux. — Dix fois les sons d'une guitare plus ou moins fêlée frappèrent son oreille et firent battre son

cœur : vérification faite, le général ne trouvait accolée à l'instrument, qu'une de ces misérables créatures, types immondes et trop connus de la chanteuse des rues.

M. Carol revint de son expédition abattu et presque découragé. — La volonté d'agir lui restait encore, mais l'espérance qui l'avait soutenu dans ses démarches de la veille n'existait plus.

Mais pendant la nuit d'insomnie qui suivit cette laborieuse journée, le vieil amoureux se souvint qu'il avait tout essayé excepté la seule chose qu'il y eût à faire et par laquelle il aurait dû commencer, à savoir d'aller aux renseignements dans le cabaret où il avait vu entrer la jeune fille.

Comment ne s'était-il pas avisé de cette démarche si simple? — Mon Dieu, tout bonnement parce que les idées les plus naturelles sont presque toujours celles qui se présent les dernières aux esprits incertains.

Mais une fois l'idée trouvée, l'exécution ne devait pas se faire attendre avec un homme du caractère de M. Carol. — A huit heures du matin son cabriolet s'arrêtait devant une guinguette, sur la muraille de laquelle on lisait en grosses lettres jaunes :

ESTAMINET DE LA GRAND'PINTE.

et au-dessous, en lettres plus petites, mais suffisamment voyantes :

Au rendez-vous des Francs-Lurons.

Le soi-disant estaminet était complétement désert, sauf une laide et revèche servante qui ne pouvait donner aucun renseignement. — Le propriétaire de l'établissement venait de partir pour Bercy, où l'appelait un achat de piquette, et il ne devait guères être de retour que vers les trois heures.

Force fut donc au général de prendre patience, et pour tuer le temps, il recommença sur les boulevards son incessante et inutile recherche de la veille.

A trois heures précises il mettait de nouveau pied à terre devant le cabaret, qui cette fois était peuplé d'une société sinon choisie, du moins nombreuse.

Au moment où M. Carol franchissait le seuil, il fut tout d'abord aveuglé et suffoqué par la fumée d'une dizaine de pipes qui fonctionnaient comme les cheminées d'autant de machines à vapeur.

Au fond d'une salle obscure, basse et humide, quelques individus groupés dans une vapeur épaisse comme des personnages de Téniers jouaient et buvaient, accoudés sur des tables de la plus révoltante malpropreté.

Au premier plan, sur une table isolée, deux hommes également accoudés, buvaient et jouaient aussi en fumant.

Le maître du logis trônait majestueusement au milieu de ses brocs, de ses verres et de ses litres, derrière un comptoir d'étain rongé par le temps, et souillé par cette décoction malsaine et nauséabonde d'alcool et de bois de Campêche qu'on vend aux viveurs des barrières, sous le pseudonyme fallacieux de vin.

Le propriétaire de la *Grand'Pinte* était un gros homme à trogne rubiconde et bourgeonnée.

A l'aspect très-imprévu du général, il se leva et vint à lui avec cet air de haute considération que devaient lui inspirer la grande taille de M. Carol, sa mise recherchée et la rosette écarlate qui s'épanouissait comme un œillet à la boutonnière de sa redingote.

— Que faut-il servir à monsieur ? — demanda-t-il : — un litre à seize ou un petit verre de doux ?

M. Carol se sentait fort embarrassé, et ne savait trop comment entamer l'entretien.

— Je voudrais vous parler en particulier, monsieur, — dit-il enfin, — c'est pour un renseignement à prendre.

— Très-bien, monsieur — répondit le gros homme — rien n'est plus facile. — Tontine — cria-t-il en s'adressant à la Maritorne — débarrassez le salon numéro 2.

Au but d'une minute le cabaretier introduisait le général dans l'espèce de bouge, pompeusement nommé le salon numéro 2.

C'était un grand cabinet qui ne recevait de jour que par une lucarne à quatre vitres, donnant sur une cour fangeuse de douze pieds carrés. — Les murailles en étaient grasses et luisantes, le plancher humide et glissant. — Quant au mobilier de ce taudis, il se composait d'une table étroite et longue, recouverte d'une toile cirée en lambeaux, d'un quinquet rongé de poussière, suspendu au plafond, et de quelques cadres de bois noir renfermant ces incroyables lithographies qui représentent l'histoire jadis et longtemps populaire *des braves lanciers Polonais*. — Au bas de chacune d'elles se trouvait, en manière de légende explicative, un couplet de la fameuse chanson qui fait encore à l'heure qu'il est pleurer les vieilles ganaches de l'empire; car, et nous en demandons humblement pardon à l'ombre du grand homme, l'empire a aussi eu ses ganaches comme la restauration a eu ses voltigeurs. — C'était bien la peine de tant se moquer de ces derniers pour finir par leur ressembler en laid.

Si nos lecteurs ne connaissent pas *la fameuse* chanson *des Lanciers polonais*, nous leur en donnerons un couplet comme spécimen du style Chauvin dans toute sa pureté :

Napoléon l'âme attendrie
Leur dit dans ces cruels moments :
« Retournez dans votre pafrie,
« Amis je vous rends vos serments. (*bis*)

Il croyait dans son triste asile
N'être suivi *que de* Frrrançais...
Mais il retrouva dans son île
De braves lanciers Polonais!! } (*bis*)
Encor des lanciers Polonais!!!
Toujours des lanciers Polonais!!!!

Revenons au général et au cabaretier.

— Que faut-il servir à Monsieur? — répéta de nouveau ce dernier en avançant une chaise à M. Carol.

— Ce que vous voudrez, — répondit celui-ci.

Le gros homme profita immédiatement de la latitude qu'on lui laissait, et il cria :

— Tontine, appportez des liqueurs assorties, du vin cacheté, et deux grands et deux petits verres.

Quand tontine eut déposé sur la table ce que son maître avait ordonné d'aller chercher; quand tous les verres eurent été remplis, le maître de l'établissement, satisfait de l'idée qu'il ne ferait rien gratis, se disposa à écouter le général.

— Dites-moi, Monsieur, — demanda ce dernier, — vous souvenez-vous qu'avant-hier une jeune fille, une chanteuse ambulante soit entrée dans votre estaminet?

— Sans doute, Monsieur; — il en est même entré plusieurs, si je ne me trompe.

— Il pouvait être de deux à trois heures à peu près.

— Ah! ah!—reprit le gros homme en clignant malicieusement de l'œil : — je sais ce que vous voulez dire... une petite blonde, habillée de bleu...

— Pas le moins du monde!.. un grande brune, très-belle, remarquablement belle...

Et le général, après avoir laissé au cabaretier le temps de recueillir ses souvenirs, fit une description exacte de la baladine.

— Voyons donc, voyons donc, — dit le cabaratier en

se grattant l'oreille... — à moins que ce ne soit la grande Perdita... une belle fille... ma foi, je ne vois pas trop...

— Perdita! — interrompit le général, frappé de ce nom étrange qui lui sembla d'abord renfermer sa destinée.

— Oui, ce doit être Perdita; et si c'est elle, j'ai votre affaire.

— Vous croyez? demanda M. Carol avec anxiété.

— Il y a là, dans la grande salle, un brave garçon qui la connaît; nous allons bien voir... — Ohé! l'Amour? ohé! — cria-t-il de toute la force de ses poumons.

— On y va, — répondit une voix rauque.

— Dépêche, *il y a gras!* — ajouta l'aubergiste de la *Grand'-Pinte.*

— On y va! on y va! — répéta la voix enrouée.

L'individu auquel s'adressait cette gracieuse dénomination de l'*Amour*, était un des hommes établis et jouant près de la porte du cabaret.

Au moment où il était ainsi interpellé par le maître de la maison, il venait de dire à son adversaire en abattant son jeu :

— Cinq atouts *par le monarque, son épouse et galuchet!* T'es volé, mon pauvre Bricole!

— Si je le savais! — riposta l'autre; — si je le savais que je *soye* volé! je te distribuerais *une tripottée*, que le diable en prendrait les armes!

— C'est pas comme ça que je l'entends, vieux! — je veux dire que t'es fait au même! — quoq' tu veux? la chance! — *aboule tes vingt ronds*, bêta! je crois qu'on m'appelle ici à côté, voyons, dépêche-toi!

Et ayant empoché l'argent que le joueur malheureux lui compta, il se dirigea vers le *salon n° 2*.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans, mais dont on ne pouvait à première vue apprécier l'âge, tant son visage avait été délabré, altéré, délavé par la vie

crapuleuse qu'il menait depuis son enfance; c'était, en un mot, une de ces ruines précoces, plus hideuses que toutes les autres.

Son costume indescriptible, se composait d'une foule d'éléments hétérogènes qu'on aurait cru empruntés à la hotte d'un chiffonnier. — Le linge brillait par son absence; les chaussures ne tenaient aux pieds qu'au moyen d'une perpétuelle contraction de l'orteil : aussi ne tenaient-elles guères.

Quand ce personnage entra dans la pièce où se trouvaient le général baron Carol et le marchand de bois de campêche, il ôta son chapeau qu'il portait incliné sur l'oreille droite, et dit avec un mélange de rudesse et de jovialité :

— Voilà l'amour demandé! qui est-ce qui a demandé l'amour? — le voici aux ordres de l'honorable société.

Et l'Amour ne pouvant battre des ailes, attendu qu'il n'en avait pas, prit une pose militaire, qui semblait dire : — *disposez de moi.*

— L'Amour, — fit le gros homme, — c'est Monsieur qui voudrait avoir l'adresse d'une chanteuse, avec des renseignements analogues à la chose.

— Une chanteuse! ça me connaît! je suis membre honoraire de plusieurs sociétés chantantes, roucoulantes, sirotantes, et autres caveaux!..

— Et je crois que la chanteuse en question, doit être Perdita, — tu sais bien, Perdita? — reprit le gros homme.

— Perdita! — l'objet est joli. — Il ne faut que ça de bijou à monsieur? bravo, bourgeois! je comprends vot' plan et je vous approuve. — J'aime l'amour, moi! — Voilà pourquoi on m'en a donné le sobriquet.

Et l'ignoble personnage, au milieu d'un formidable éclat de rire, entonna l'air bien connu :

C'est l'amour, l'amour, l'amour...

Le général était au supplice, à chaque seconde qui s'écoulait, il se disait qu'il devait quitter ce bouge infâme ; — mais l'image de Perdita se présentait à son souvenir, et il restait.

— Enfin, mon maître, de quoi s'agit-il ? — demanda l'Amour, en s'adressant directement à M. Carol.

— De me donner, si vous la savez, l'adresse de cette jeune fille.

— Ça peut se faire, mon pair de France..., mais les affaires sont les affaires, et entre honnêtes gens, ça doit être traité en conscience. — Voyons, père l'abondance, distribue-nous une tournée de *petit blanc*, et laisse-nous pour queq' z'instants, ce bourgeois et moi... — je suis un bon *zig*, il a l'air d'un bon enfant, nous nous entendrons comme père et mère.

Le petit blanc fut apporté, et le général resta seul avec son hideux convive.

— Maintenant à nous deux, mon maître, — dit ce dernier ; — montrez-moi votre jeu sans faire filer... — Y at-il de la *braise ?*

— De la *braise ?* — répéta le général étonné.

— De l'argent à gagner, bourgeois... vous ne savez donc pas le vrai français ? — combien donnez-vous.

— Il me semble que pour une adresse, dix francs.

— *Deux roues de derrière !* merci ! merci ! — si vous naviguez sans ces eaux-là, nous n'irons pas loin ensemble. — Il paraît que vous êtes un peu gêné.

— Mais, enfin... dites vos prétentions vous-même et je verrai si je puis...

— Parlez de *monarques*, mon maître, si vous voulez qu'on s'entende, ou sans ça...

— De monarques!..

— De Philippes, de Napoléons ou de Louis XVIII *ad libitum*, des jaunets enfin.

— De l'or pour une adresse!

— C'est un prix fixe! vous n'êtes pas forcé... ne donnez rien, j'avale ma langue et je bois à votre santé sans la moindre rancune.

— Faites donc votre prix et finissons-en, — répondit M. Carol avec impatience.

— Écoutez, je ne suis pas méchant... si c'était la Chèvre-Noire, ou la Picheline, ou la grande Gargamelle, ou la petite Bistoquette, ça vaudrait un jaunet et ça serait cher... — mais Perdita, mon maître! c'est un morceau d'empereur! — l'adresse vaut trois napoléons comme un sou de monaco.

— Les voici, — dit le général en jetant les trois pièces d'or sur la table.

— Marché conclu! — répondit l'Amour en glissant avec l'agilité d'un prestidigitateur l'or dans sa poche.

Puis il tendit à M. Carol une main hideuse de saleté, que le général n'osa pas se refuser à toucher du bout du doigt.

— Je vas vous conduire, — reprit l'Amour : — payez la dépense et prêtez-moi cinq francs, ça se retrouvera avec autre chose.

Tous deux sortirent du cabaret de la Grand'Pinte. — En voyant la voiture du général, son ignoble compagnon marmotta entre ses dents, comme s'il se parlait à lui-même :

— Un cabriolet bourgeois! plus que ça de luxe! j'aurais dû demander dix jaunets... je suis volé! — et il ajouta

à haute voix : — Je vas t'y monter dedans ou derrière, mon maître? j'aimerais mieux dedans.

Le général ne put retenir un geste de dégoût. — Par bonheur un cabriolet de régie passait à vide dans ce moment, M. Carrol l'arrêta, et dit à son guide :

— Montez, je vous suivrai.

Et les deux voitures s'éloignèrent rapidement dans la direction des Batignolles, puis elles disparurent dans le labyrinthe inextricable de petites ruelles qu'on rencontre assez ordinairement aux environs de certaines barrières.

Le cabriolet s'arrêta :

— Nous sommes obligés de faire le reste du chemin à pied, — dit l'Amour ; — les voitures ne pourraient pas passer.

Le général mit pied à terre et suivit son guide.

Après quelques minutes de marche, ils arrivèrent devant la porte d'une haute et sombre maison, tombant en ruines ; les volets pendaient disloqués ; l'allée était humide, infecte et ténébreuse comme le soupirail d'une cave.

— Attendez-moi là, — dit l'Amour ; — je serai de retour dans un instant.

Et il entra.

— La colombe est dans son nid, — fit-il en revenant après quelques minutes d'absence. — Montez au septième, sous les toits, la porte à gauche, je vous attendrai au bout de la rue.

Et le général s'enfonça résolument dans l'allée infecte qui s'ouvrait devant lui.

XV

Comment on devient un lion.

Nous allons maintenant rejoindre deux de nos principaux personnages, Georges d'Entragues et son commensal le vicomte de Nodêsmes, que nous avons été obligés d'abandonner depuis quelque temps, pour suivre le fil d'une autre partie de notre récit, et mettre en scène de nouveaux acteurs dont la présence, nous l'espérons, piquera la curiosité de nos lecteurs.

Georges n'aurait pas mieux demandé que de garder sous son toit et par conséquent sous sa main le jeune provincial, dont il avait médité l'exploitation; mais Jules, quelque convaincu qu'il fût que l'hospitalité acceptée par lui, lui avait été offerte de bon cœur par son nouvel ami, ne voulut pas en user outre mesure, de sorte qu'au bout de quelques jours de vie commune, il manifesta à d'Entragues l'intention bien arrêtée de chercher le plus tôt possible un logement indépendant, et il le pria de vouloir bien l'aider de ses bon avis dans cette circonstance.

En conséquence, Georges, après quelques recherches, fit louer au vicomte le rez-de-chaussée tout entier d'un

petit hôtel situé entre cour et jardin dans la rue Saint-Lazare, à peu de distance de la maison qu'il habitait lui-même.

Cet appartement, ni trop grand ni trop petit, convenait merveilleusement à un jeune homme riche, et disposé à faire une certaine figure dans le monde. — Il était composé d'une très-belle antichambre, d'une salle à manger en rotonde pouvant contenir de nombreux convives, d'une salle de billard, d'un salon de réception assez vaste, d'un autre plus petit exclusivement destiné aux fumeurs, et de deux ou trois chambres à coucher, distribuées de la manière la plus commode. — Le petit salon communiquait, par une porte fermée d'une magnifique glace sans tain, avec une ravissante serre toute prête à recevoir une nombreuse collection d'arbustes exotiques et de plantes rares. — Les remises pouvaient contenir quatre voitures, et les écuries huit chevaux : — ces dernières étaient organisées à l'anglaise avec des *boxes* fort confortables.

Une fois le logement trouvé, le premier pas était fait, mais il restait encore l'opération importante, capitale, de meubler, de décorer, d'embellir toutes ces pièces dont l'élégance était un peu nue, et ce n'était pas une petite affaire.

— Je prétends, mon cher vicomte, m'occuper moi-même de toutes vos acquisitions, — dit Georges à son jeune commensal. — Je suis trop votre ami, — ajouta-t-il en riant, — pour souffrir qu'un autre que moi vous vole quand je suis là.

Jules répondit à cette offre obligeante et à cette plaisanterie par les plus aimables assurances d'affection et de gratitude.

— Quelle est à peu près la somme totale que vous avez l'intention de consacrer à toutes vos dépenses de premier établissement? — demanda M. d'Entragues. — Je vous pré-

viens que je suis très-décidé à ne pas vous laisser faire de folies.

— Il m'est impossible de répondre de prime abord à votre question, mon cher comte. — Ne connaissant le prix de rien, vous comprenez que je ne saurais fixer un chiffre. — C'est à vous de m'aider.

— Voulez-vous que nous fassions ensemble un calcul approximatif?

— Vous m'obligerez en vérité mille fois plus que je ne saurais vous le dire.

— Voyons, commençons! — Que penseriez-vous par exemple, d'une salle à manger en vieux chêne, avec des dressoirs armoriés et destinés à recevoir votre argenterie?

— Ce serait, il me semble, parfaitement joli et du meilleur goût.

— Nous pourrions ensuite, si vous le jugez convenable, tendre le grand salon en damas de couleur sombre, et le petit, destiné aux fumeurs, avec une étoffe d'une nuance plus claire; — Pour l'ensemble de l'ameublement, nous adopterions le style Louis XVI, mais dans sa plus grande pureté, car j'ai horreur des disparates.

— J'approuve tout cela, et je vois que vous finirez par faire de moi un garçon très-entendu.

— Ce ne sera pas bien difficile, car je vous reconnais de très-grandes dispositions à devenir l'homme à la mode le plus accompli.

— Ce que vous me dites là m'enchante!

— Quant à la chambre à coucher, — poursuivit d'Entragues, — le style oriental ferait, je crois un délicieux effet : ainsi, un tapis turc et des divans bas. — Un lampas aux vives couleurs ira admirablement avec des trophées d'armes asiatiques, et des objets d'art d'Alger et de Constantinople.

— Cette idée me sourit fort, — repartit vivement Jules, — Vous êtes en vérité un guide admirable.

— Il nous reste encore à nous occuper de la salle de billard, mais pour cette pièce je me permettrai de vous conseiller la plus grande simplicité : des bois de meubles en ébène sculpté et une tenture en étoffe Perse, c'est élégant, léger et sans prétention aucune. — Eh bien ! que dites-vous de l'ensemble ?

— J'en ai la tête tournée, et je crois que personne n'eût pu me diriger aussi bien que vous dans une affaire de cette nature.

— Alors il ne nous reste plus qu'à examiner en bloc la dépense probable, nécessaire pour chaque pièce, et c'est ce que nous allons faire séance tenante; car ainsi que je vous le disais tout à l'heure, tout en désirant vous voir un délicieux mobilier, j'éviterai avec le plus grand soin ces recherches superflues qui vous entraîneraient invinciblement à d'inutiles et folles dépenses.

— Je vous sais un gré infini de cette attention délicate, qui, du reste ne m'étonne pas de la part d'un homme tel que vous, mon cher Georges.

— Trêve de compliments, — interrompit d'Entragues, dont la voix trahit un certain malaise intérieur dont Jules ne s'aperçut pas, car il fut imprévu et rapide : ce n'était à vrai dire que l'éclair d'une mauvaise conscience qui retombe aussitôt dans l'obscurité sinistre de la nuit.

Et Georges tira de sa poche un petit portefeuille de cuir de Russie et un porte-crayon en or ; — puis, après avoir réfléchi ou feint de réfléchir pendant quelques instants, il reprit avec le plus grand sérieux :

— Il est difficile pour la salle à manger de dépenser moins de six mille francs; cette somme sera même un peu faible, mais nous nous donnerons un peu plus de mouvement et nous tâcherons qu'elle soit suffisante : ci 6,000 fr.

» Le meuble de salon, y compris la garniture de cheminée, et quelques chinoiseries et curiosités pour les étagères en vieux laque, doit, si je sais bien calculer, représenter à peu près une vingtaine de mille francs : ci 20,000 fr.

» Quant au petit salon, comme à l'exception de sa tenture, il n'y aura pas d'autres meubles que des divans, des nattes et des crachoirs, je vais le porter, et c'est beaucoup, à dix-huit cents francs : ci 1,800 fr.

» La salle de billard avec son meuble principal de premier choix, ne me semble pas devoir aller au delà de quatre mille francs : ci 4,000 fr.

» J'estime à cinq mille francs la chambre à coucher de style oriental : si nous sommes obligés de dépasser cette somme, ce sera de très-peu de chose : ci 5,000 fr.

» Maintenant l'argenterie, les cristaux, la porcelaine, le linge, tous les menus détails et accessoires imprévus, et pour bien monter une maison, ces choses-là vont loin ; je vais mettre approximativement... quinze mille francs : ci 15,000 fr.

— Si votre intention, — continua toujours Georges, — était de vivre tout à fait en garçon, vous pourriez supprimer presque entièrement cette dernière dépense ; mais votre fortune et votre position ne vous permettent guère de rendre dans un salon de restaurateur, les dîners auxquels vous allez être invité de tous les côtés, aussitôt que vous aurez fait votre entrée dans le monde... qu'en pensez-vous ?

— Pour cela comme pour tout le reste, mon ami, je m'en rapporte entièrement à vous. — Ma confiance est sans bornes comme mon amitié.

Georges reprit son calepin, et se mit à faire des chiffres en gardant le silence pendant quelques instants.

— Votre mobilier, tel que je le comprends, mon très-cher, et ne laissant rien de vraiment essentiel à désirer,

sous le double rapport du confort et de l'élégance, ne vous reviendra, avec mes conseils, qu'à la bagatelle de cinquante à cinquante-cinq mille francs : — c'est merveilleux, n'est-ce pas? — Mal dirigé, vous pourriez facilement dépenser le double, pour être beaucoup moins bien.

Quoique Jules ne trouvât pas que cette somme d'une vingtième de million fut une bagatelle, il se crut cependant obligé de répondre qu'il donnait son approbation complète à tout.

— A combien, reprit Georges, se monte le chiffre de votre crédit chez vos banquiers MM. Delamare et Martin-Didier.

— A cent mille francs; mais il ne tient qu'à moi de le faire augmenter autant que je voudrai. — J'ai des fonds assez considérables chez mon notaire à Grandville.

— Je vous engage alors à faire doubler la somme; non pas que cent mille francs ne soient suffisants et au delà pour vos frais d'installation, mais vous allez vous trouver entraîné dans une foule de menues dépenses qu'il est impossible de prévoir et qui montent assez haut. — Nous n'avons, par exemple, pas encore parlé de vos équipages. — C'est une affaire sérieuse et qui demande à n'être pas traitée légèrement : il vous faut deux voitures.

— Croyez-vous qu'une seule ne serait pas suffisante? — hasarda Jules timidement.

— Non, sans doute : il vous faut de toute nécessité un coupé pour le soir, une calèche pour aller au bois avec une femme, et de plus un cabriolet pour faire vos courses du matin. — Vous voyez qu'au lieu de deux nous en trouvons trois. — Il y a des gens qui vous conseilleraient d'avoir en outre un tilbury; mais je crois que vous pouvez faire l'économie de cette dépense. — Il faut de la raison en toute chose.

— Eh bien ! — dit Jules du ton d'un homme qui se rend à l'évidence, — nous aurons les trois voitures; mais c'est à la condition que vous m'aiderez à les choisir.

— Je suis à vos ordres pour cela comme pour tout le reste, — répondit d'Entragues.

— Voyons maintenant l'écurie, — reprit le vicomte.

— Pour l'écurie, trois chevaux de voiture, afin qu'il y en ait toujours un qui se repose; — un cheval de cabriolet et deux chevaux de selle. — Six en tout.

— Va pour les six chevaux... c'est à peu près le nombre que j'avais fixé moi-même.

— Les trois voitures vous coûteront ensemble douze mille francs chez Thomas-Baptiste, Herler ou Binder. Il n'y a que ces trois hommes auxquels on puisse s'adresser si l'on veut avoir, ce que vous souhaitez sans doute, l'élégance unie à la solidité. — Il ne faut pas qu'en vous voyant passer en voiture, on puisse vous prendre pour un de ces provinciaux naïfs qui vont au bazar d'Amsterdam acheter des fiacres restaurés. — Quant aux chevaux, c'est encore une de ces acquisitions ou le milieu entre la folie et la raison est assez difficile à saisir; mais recommandé par moi, j'espère que Bernheim, Devédeux ou Ancel vous fourniront vos six chevaux pour seize à dix-huit mille francs. — Maintenant ajoutez deux mille écus pour les harnais et autres objets de sellerie, et vous trouverez que vos équipages ne vous reviendront qu'à trente et quelques mille francs.

— Mais, — interrompit le vicomte, — trente-cinq mille et cinquante-cinq mille...

— Font, si Barême n'est pas faux, quatre-vingt ou quatre-vingt-dix mille francs, — interrompit Georges à son tour : — mais remarquez bien, mon ami, qu'il s'agit là de dépenses une fois faites et que vous ne renouvellerez pas de sitôt. — Au surplus, si vous le souhaitez, nous pouvons

réduire quelques articles ; par exemple, vous économiserez tout de suite cent cinquante ou deux cents louis, si vous achetez des chevaux allemands au lieu de chevaux anglais... mais vous aurez le désagrément qu'on vous prendra pour un receveur général en congé, ou un conseiller d'État, ce qui ne convient pas à tout le monde.

— Et à moi en particulier, — interrompit Nodêsmes en riant de cette boutade. — Maintenant, et voilà le fâcheux, tout cela sera un peu long.

— Beaucoup moins que vous ne vous l'imaginez, mon très-cher. — À Paris, les billets de banque ont une vertu magique ; et de même qu'ils donnent de l'esprit aux sots, de la probité aux fripons, du charme à la laideur et de la distinction à l'ignoble, ils communiquent de la célérité aux plus lents... — mais enfin, mon ami, quelque temps qu'il faille pour vos différents préparatifs, j'espère que vous ne songerez pas à me quitter avant le jour où tout sera disposé pour vous établir convenablement chez vous.

Nodêsmes serra cordialement la main de l'obligeant d'Entragues, et l'on ne parla plus de séparation ; seulement des ordres immédiats furent donnés, et les ouvriers prirent possession du logis du vicomte.

On sait que Georges s'était promis de faire de son commensal un *lion,* et on doit commencer à voir qu'il ne négligeait rien pour mener à bonne fin cette œuvre importante et difficile.

Mais d'abord qu'est-ce que c'est qu'un *lion?*

C'est, avant tout, une expression passée de mode aujourd'hui : et dont nous ne nous servons que parce qu'elle avait cours en l'an de grâce 1844.

Quant à la définition du sens qu'on peut attacher à ce mot, et à la description de l'animal qu'il désigne, nous allons essayer de satisfaire nos lecteurs.

Tous les naturalistes, depuis Pline l'ancien, ce savant

qui eut un neveu homme d'esprit, jusqu'à M. de Buffon, qui écrivait l'histoire naturelle en manchettes de dentelles et l'épée au côté, sans doute pour se rapprocher davantage de la nature, tous les naturalistes, disons-nous, se sont accordés à donner au lion le titre magnifique de roi des animaux.

Ce n'est malheureusement pas du monarque redouté des vastes solitudes du désert, du quadrupède aux yeux ardents, au pelage fauve, à la majestueuse crinière, que nous avons à nous occuper maintenant.

Le *lion* dont il s'agit ici, le lion parisien, est, hélas! un bipède peu royal, point terrible, et ne s'accommodant en aucune façon des sables immenses du Sahara, qu'il va pourtant visiter quelquefois par désœuvrement, en prenant toutes les précautions imaginables pour ne pas se trouver face à face avec son redoutable homonyme.

Le *lion* appartient à la nombreuse catégorie de ces mortels barbus, frisés, pommadés, cravatés, *corsetés*, gantés, vernis, qui, chaque jour, promènent leurs moustaches, leurs cigares, leur ennui et leur sottise sur le boulevard Italien et les lieux environnants.

Un bon tailleur, un joli cheval, une maîtresse à la mode, voilà ce qui constitue le *lion* au moral.

Celui qui sait joindre à tous ces avantages un ou deux duels et quelques aventures avec des femmes de la bonne compagnie, est le héros du genre. — Il peut alors devenir attaché non payé d'ambassade, ou officier dans la garde nationale à cheval.

Le *lion* n'aime que deux choses au monde, mais il les aime avec constance et passion. — *Lui-même*, lui d'abord et par-dessus tout; — et ensuite *l'argent*, ou pour parler son langage élégant *l'or*.

L'or en effet, pour le lion plus que pour le reste des

hommes, est une nécessité de toutes les heures et de tous les instants.

Sans or, point de cabriolet, ni de petit coupé, ni de cheval pur sang pour la promenade, et de demi-sang pour la chasse !

Point de groom à la taille microscopique, baragouinant l'anglais !

Point de meubles de boule, de groupes de Saxe, de vases de vieux Sèvres, de lames de Tolède, de cotte de mailles de Venise, de bahuts pure renaissance, et autres objets de première utilité !

Point de pantalons miraculeux !

Point de ces gilets ébouriffants qui font épouser des héritières, et tournent la tête à des Anglaises hors d'âge !

Point d'avant-scènes aux Variétés, ni de fauteuil au balcon de l'Opéra !

Point de dîners au café de Paris, ni de soupers *régence* à la Maison-d'Or !

Point de panatellas à discrétion ! — point de collection de pipes turques et de narguilés égyptiens !

Points de *rats !* — point de panthères ! — point de vingtième d'action dans la société en commandite d'une lorette en vogue !

Enfin point de superflu, c'est-à-dire point de nécessaire ! — ô malheur !

Il y a des *lions*, nous dira-t-on peut-être, qui remplacent l'or par des dettes.

Cette observation est sans portée. — Le crédit, qu'est-ce autre chose que de l'or, et les dettes que du crédit monnayé ?

Le *lion* est de sa nature assez emprunteur. — Il ne recule pas devant un escompte à cinquante pour cent ; — mais il rugit quelquefois quand il s'agit de rendre.

Et si de prime-abord on trouvait ce portrait peu flatté,

inexacts nous prierions ceux de nos lecteurs qui nous trouveraient trop sévères ou de mauvaise foi, de vouloir bien prendre la peine d'observer de près et avec une scrupuleuse attention quelques *lions* de haut parage : — Les célébrités de Jockei-Club, par exemple; — cette étude les amusera peu, nous les en prévenons charitablement, mais elle les obligera à nous rendre justice.

Or donc, Georges d'Entragues voulant faire de Jules de Nodêsmes un lion, lui apprit :

A porter d'une façon leste et dégagée les vêtements élégants, confectionnés par l'un des meilleurs tailleurs de Paris; — à enchâsser sans grimace et sans contorsions des muscles de la face un petit morceau de carreau de vitre dans l'orbite de l'œil, entre l'arcade sourcilière et le haut de la joue; — à secouer avec une grâce toute particulière la cendre blanche de son cigare, pour donner du feu à un ami qu'on rencontre sur le boulevard ou dans contre-allées de la grande avenue des Champs-Élysées;

A savoir juste la nuance convenable de gants pour le matin, le milieu du jour et le soir;

A nouer galamment les longs bouts d'une cravate de satin bleu saphir ouvert myrthe;

A regarder avec une impertinence imperturbable les femmes qui passent à côté de lui, et à leur jeter audacieusement au visage un compliment de palfrenier en goguette;

A tourner légèrement les cartes au lansquenet, et à murmurer du bout des lèvres un harmonieux *banquo*.

A manier son cure-dents d'un air profondément ennuyé sur le perron du café de Paris, et à connaître par leur nom tous les garçons des cabarets célèbres;

Et une foule de choses, tout également importantes, que nous regrettons bien d'être obligés de passer sous silence,

attendu qu'elles pourraient être fort utiles à tous les sots du monde entier.

En outre Jules fut présenté par son ami Georges à plusieurs gentilshommes de la meilleure compagnie et de la plus grande distinction, parmi lesquels nous nous faisons un devoir de citer : M. le baron Aymeric Croisé de la la Croisette, chevalier de plusieurs ordres et commandeur de quelques autres; — Lord William Stloobomby, — le comte Abel, — le chevalier d'Astré, — le marquis de Borgues, — sir John Babibernet, — le prince Krakopoulof, — le comte Antonio Miso, — le vicomte de Sanluces, — sir Edward Nasomby, — et le baron Pérégode, tous gens de notre connaissance et de celle de nos lecteurs.

Il l'initia — (c'est toujours de d'Entragues et de Nodèsmes qu'il s'agit) — aux mystères galants des foyers des petits thâtres, et lui fit entendre à l'orchestre des Variétés, du Vaudeville et du Palais-Royal, lieux où se réunissent chaque soir les rejetons des premières familles de France, des conversations comme celles-ci, tenues entre *Lions* de haut parage, dans ce langage hyppique qui constate la prééminence de la science vétérinaire, comme complément de l'éducation d'un jeune homme à la mode (1).

— Dis donc, Henri?

— Quoi?

— Regarde aux premières loges.

— A quel étage, de quel côté? — tu sais que je n'aime pas chercher deux heures.

— Loges de la galerie, la troisième à droite; celle de la petite Jenny enfin.

— J'y suis; je la reconnais parfaitement... Ah! voilà qu'elle me fait un signe avec son bouquet.

(1) Nous rappelons à nos lecteurs que la première édition des *Chevaliers du Lansquenet*, a été publiée en 1847.

— Connais-tu cette femme en robe de moire noire qui est avec elle?

— Non... Hein! comme elle a de la race!

— Tu trouves?

— Oh! mon cher, il est impossible d'avoir plus de sang, et je mettrais volontiers une *boxe* à sa disposition. Voyons, regarde-la donc encore.

— Au fait la tête est bien... l'œil a du feu... les nazeaux très-dilatés annoncent la vigueur unie au fond...

— Que dis-tu de l'encolure? interrompit le premier interlocuteur qui semblait enthousiasmé.

— Elle est, ce me semble, un peu courte, ce qui l'oblige à porter au vent.

— Elle gagnerait peut-être à s'encapuchonner, mais alors le poitrail ressortirait moins, et tel qu'il est, il me semble fort remarquable.

— C'est développé!

— Résistant!

— Ah! la voilà qui se retourne! ma foi l'arrière-main est aussi très-distinguée.

— Et surtout remarquablement dégagé!.. comme les hanches sont souples! le rein flexible!..

— Ce n'est pas comme sa voisine la petite Jenny...

— Oh! celle-là est maigre comme une pouliche entraînée trop jeune; il lui faudrait le vert et le repos...

Puis l'orchestre prélude, et on lève la toile pour une première représentation; — mais nos *lions* se gardent bien d'écouter : — fi donc! — ils pourraient apprendre quelque chose, même dans un vaudeville! il ne faut pas s'exposer à cela. — Bien mieux vaut s'occuper du costume des acteurs et surtout de celui des actrices, et dire des choses saillantes dans le genre de celles-ci.

— Regarde donc, Alfred.

— Que veux-tu que je regarde? je n'aperçois rien de bien curieux dans la salle.

— Comment, tu ne vois pas les bottes de Lafond comme elles sont pointues?

— C'est pardieu vrai! quel diable d'idée a-t-il eu de se faire faire des bottes comme cela?

— Mais en revanche son gilet lui va à merveille! décidément il a beaucoup de goût.

— C'est l'homme de Paris qui met le mieux sa cravate.

— Oh! pour cela je ne suis pas de ton avis : Félix du Vaudeville lui est bien supérieur.

— Moi je trouve que Lafond la met miex : chacun a son goût, Félix est assez beau garçon, mais il ne me plaît pas. Lafond selon moi est vraiment le type de l'homme comme il faut.

— C'est bien dommage que ses bottes soient si pointues ce soir.

— En vérité, je ne sais pas à quoi pensent ces imbéciles d'acteurs, de négliger des choses aussi essentielles.

— Si on lui écrivait une lettre anonyme pour le prévenir de la gaucherie qu'il a faite?

— Je lui ferai parvenir un avertissement par un journaliste que je connais : Tu sais le petit blond de la Boisgontier.

— Ah! oui... dansera-t-on le cancan dans la pièce?

— Je ne sais pas.

— On le dansait joliment *dans Deux Dames au violon.* Dieu que c'était drôle!

— Ah! voilà Alice Ozy... Tu vas voir, elle ne tardera pas à nous *faire l'œil.*

— C'est peut-être elle qui dansera le cancan : elle le danse très-bien.

— C'est bien possible... pourtant c'est ordinairement Esther qui en est chargée.

— Oh! quel pantalon à Cachardy! C'est vraiment se moquer du public. Un acteur qui joue les amoureux, devrait se faire habiller par Chevreuil ou Scuties.

— Maintenant je vous présente madame Bressant.

— Tiens, elle est assez gentille, ce soir.

— Vois donc cette robe vert-pomme à raies blanches...

— Elle est assez originale.

— Mais pas assez décolletée.

— Merci! qu'est-ce que tu voudrais donc voir de plus? Moi, mes principes s'opposent à ce que j'en voie davantage.

Et dans tout cela pas une minute d'attention donnée à la pièce nouvelle.

Règle générale, les lions, aux Variétés, n'écoutent qu'un seul acteur; mais cet acteur les amuse plus à lui tout seul, que tous les autres ensemble n'amusent le public attentif.

Cet acteur n'est pas Lafond...

Ni Bouffé...

Ni André Hoffmann...

Ni Neuville...

Ni Fouyou...

Cet acteur, c'est le nez d'Hyacinthe!

Jules de Nodêsmes ne s'inspira pas précisément de l'école dont nous venons de donner un échantillon, mais enfin il fit d'assez notables progrès dans la gaie science de la gentilhommerie parisienne au dix-neuvième siècle.

A peine arrivé à Paris depuis quinze jours, il était allé tout d'abord faire une visite à la princesse de Tresmes-Cariman, dont il était l'allié ainsi que nous l'avons dit; — mais la froide et grave réserve du salon très-aristocratique de sa parente lui avait paru sinistrement et mortellement ennuyeuse, comparée à la vie bruyante et joyeuse dans laquelle Georges d'Entragues était en bon train de

le lancer. — Il s'était donc abstenu après sa première visite de retourner chez la princesse, se disant chaque jour : « — J'irai demain sans faute. » — Demain arrivait, passait, et Jules ne s'acheminait pas vers le noble hôtel de la rue Saint-Dominique.

Bref, le vicomte de Nodêsmes, — le pur jeune homme que nous avons vu frémissant d'un chaste amour auprès de l'égrillarde Pivoine, — était tellement bien disposé à changer de vie, que Georges se dit qu'il était temps de frapper un grand coup.

Nous allons le voir à l'œuvre !

XVI

Une loge au Vaudeville.

En attendant que les équipages du vicomte de Nodêsmes fussent prêts, Georges, qui semblait veiller à tous ses besoins, lui avait fait louer un fort joli coupé de remise au mois, coupé dont il se servait lui-même quand Jules sortait à pied, ce qui arrivait quelquefois. — D'Entragues avait cependant sa voiture à lui, mais il entrait dans ses vues d'accoutumer petit à petit le jeune pronincial à considérer une certaine communauté entre eux, comme la chose la plus naturelle du monde. — Georges qui avait fait l'épreuve de toutes les puissances morales à l'aide desquelles on gouverne les êtres honnêtes et faibles, ne pouvait ignorer les ressources de celle de l'habitude.

Le 15 janvier, entre onze heures et midi, le coupé de Jules s'arrêta place de la Bourse devaet le péristyle du Vaudeville, mais ce fut Georges qui en descendit.

Il entra immédiatement dans le vestibule du théâtre, et il demanda à la préposée à la location, une *avant-scène de la galerie* et *deux stalles d'orchestre* au meilleur

rang, dont on lui délivra à l'instant même les trois coupons.

Cette opération terminée, le comte regagna sa voiture et donna l'ordre au cocher de le conduire le plus vite possible place Ventadour, où étant arrivé il monta chez Mazagran, qu'il eut l'aplomb de demander au portier sous le nom de madame Lambertini.

Cette fois il n'y avait pas de fil de fer accusateur traversant la place, pas de fenêtre ouverte dans l'appartement, et la jeune femme n'avait rien à cacher.

Elle était en peignoir blanc, assise sur l'une des chauffeuses de sa chambre à coucher, et elle se livrait simultanément à trois occupations différentes.

D'abord elle faisait sauter en cadence sa petite pantoufle de maroquin rouge brodée d'or, au bout de son pied mignon et cambré.

Puis elle confectionnait du bout de ses doigts agiles et rosés de charmantes nacelles en papier, qu'elle lançait, au fur et à mesure qu'elles sortaient de ses mains sur un Océan en miniature, formé par une cuvette pleine d'eau, posée à côté d'elle sur un guéridon.

Enfin elle chantait en riant comme une folle, ce refrain bien connu des bonnes d'enfants.

Maman, les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau
Ont-y des jambes?
Mon p'tit bêtâ,
S'y n'en avaient pas
Les p'tits bâteaux ne marcheraïent pas.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, ma fille? demanda Georges un peu étonné des occupations innocentes et presqu'enfantines de la jolie courtisane.

— Vous le voyez bien, mon petit Georges, — répondit Mazagran : — je fais des bateaux *et je les mets sur l'eau.* — Est-ce que ce n'est pas dans nos conventions? — ajouta-t-elle en arrêtant sur d'Entragues un regard étincelant d'une douce malice et d'une sorte d'affection.

Et la jeune femme se mit à construire une nouvelle embarcation, avec une feuille de papier qu'elle prit dans un amas de lettres gisant par terre à ses pieds.

Il y en avait de toutes les formes et de toutes les couleurs. — A coup sûr si ces nombreux morceaux de papier n'eussent été couverts d'écriture et chiffonnés, on aurait pu en les réunissant monter un fonds de papeterie des plus élégants et des mieux fournis.

— Et peut-on savoir ce que c'est que tout cela? — dit Georges en désignant du bout de sa botte vernie les lettres éparses sur le tapis.

— Des billets doux, mon cher! — repartit Mazagran d'un air de triomphe : — et un peu bien tournés, je vous prie de le croire. J'en ai reçu dix-sept depuis trois jours, savez-vous?... et dire qu'on ne peut pas profiter de tout ça ! — Ma foi, Georges vous pouvez vous vanter de m'avoir fait manquer de fameuses occasions.

M. d'Entragues, curieux de savoir quelles bonnes occasions il avait pu faire manquer à Mazagran, ramassa plusieurs des billets, et se mit à les examiner.

Quelgues-uns étaient adressés à madame Lambertini; mais le plus grand nombre ne portait que cette suscription assez cavalière : *Pour la dame du troisième.* — Tous contenaient les expressions de la flamme la plus brûlante et la moins timide, et finissaient invariablement par la demande d'un rendez-vous, ou la prière d'être autorisé à se présenter : pour signature : *Amédée, Henri, Victor, Frédéric, etc., etc.*

— Où diable tous ces gens-là vous ont-ils vue? — de-

manda Georges en riant de tout son cœur de cette magnifique litanie d'amoureux.

— Est-ce que je sais, moi? — répondit Mazagran avec une petite moue dédaigneuse. — Aux Champs-Élysées, au bois, à ma fenêtre, chez les pâtissiers... Il paraît que je suis comme l'aimant... j'attire.

Et la jeune femme laissa délicatement tomber sur l'eau sa dernière embarcation, puis elle se mit à fredonner gaiement :

Et vogue la nacelle
Qui porte mes amours.

— Comme vous êtes de bonne humeur ce matin, ma belle, — dit Georges.

— Je crois bien, et ce n'est pas sans raison! Figurez-vous, mon petit, j'avais rêvé chat, ce qui est très-mauvais signe, aussi j'étais désolée, comme vous pouvez le croire; mais je me suis tiré les cartes, et j'y ai vu que je recevrais aujourd'hui même *un beau jeune homme dans ma maison*, et que ce jeune homme me procurerait beaucoup d'agrément. — Ensuite j'ai fait plusieurs réussites qui m'ont toutes dit la même chose. — Vous voyez donc bien que les rêves sont des bêtises, et que les cartes seules ont raison, puisque vous voilà, que j'ai justement besoin d'argent, et que vous allez sans doute m'en donner.

Et Mazagran se mit à danser en chantonnant :

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir...

— Nous verrons cela tout à l'heure, ma fille, — dit Georges. — Mais laissez là vos bateaux pour un instant, et écoutez-moi avec la plus grande attention : j'ai à causer très-sérieusement avec vous.

— Sérieusement... dites donc, mon petit Georges, ça sera-t-il encore pour me mettre dans le gouvernement ?

— Non... Vous me demandiez, je crois, il y a quelques jours quand vous verriez le jeune homme, *le vicomte* dont je vous ai parlé.

— Je vous le demande plus que jamais si la vue n'en coûte rien. Écoutez donc, on n'aime pas à acheter comme ça chat en poche. J'ai été si souvent volée, que maintenant je me défie.

— Eh bien! si vous voulez il ne tiendra qu'à vous de le voir ce soir.

— Ici ?

— Non; ce serait mener les choses un peu vite, et il s'agit d'une affaire qui ne doit pas être traitée lestement.

— Vous pouvez bien cependant me dire tout de suite où je le verrai cet amour de vicomte.

— Au Vaudeville, — répondit Georges.

Et il présenta à Mazagran le coupon de la loge qu'il venait de prendre au théâtre.

— Ah! par exemple, voilà qui est un peu gentil... vous viendrez avec moi et lui aussi ! il y a si longtemps que je ne suis allée au spectacle avec des hommes; comme je vais m'amuser ! je me ferai bien belle.

— Vous irez seule, — reprit Georges froidement : — faites-moi encore ce sacrifice-là.

— Ah ! çà, je suis donc décidément veuve ! — s'écria la lorette désappointée. — Et pourquoi faut-il que j'aille toute seule dans une avant-scène de six ?

— Parce que je ne serai pas censé vous connaître : je vous préviens d'avance en outre qu'il est plus que probable que le vicomte de Nodêsmes ne vous sera pas encore présenté ce soir ; mais cela ne saurait tarder beaucoup.

— Ah ! il s'appelle le vicomte de Nodêsmes ! à la bonne heure ! ça a au moins l'air d'un vrai nom... mais c'est

égal, je vais joliment m'ennuyer, toute seule comme l'*as de pique*.

— C'est indispensable, ma fille. Fiez-vous-en à mon zèle pour vos intérêts.

— C'est bon, c'est bon, on s'y conformera, — répondit Mazagran à demi-convaincue.

— Maintenant, quelle robe mettrez-vous? ceci est encore de la plus grande importance.

— J'ai une robe délicieuse en poult de soie rose à mille raies blanches. — Elle est très-décolletée, ce qui me va très-bien, comme vous savez.

— Ce n'est pas du tout ce qu'il faut pour la circonstance dont il s'agit. Tâchez de vous figurer, si c'est possible, que vous êtes une femme honnête, ou à peu près, — pour une fois vous n'en mourrez pas.

— Vous êtes poli... merci!

— Il n'y a pas de quoi, — répliqua Georges en riant.— Enfin ne me faites pas une de ces toilettes voyantes qui attirent les regards d'un bout à l'autre d'une salle de spectacle. Je vous veux pour ce soir parée de votre seule beauté...

— Mais, Georges, ce ne sera pas décent, — interrompit la jeune femme avec un sérieux comique. — Le commissaire me mettra à la porte.

— Folle! voyons, montrez-moi votre garde-robe.

Mazagran conduisit M. d'Entragues dans le *sanctum sanctorum*, où de nombreuses robes accrochées par ordre de nuances formaient une gamme de couleurs aussi complète que possible, depuis la plus sombre jusqu'à la plus tendre en passant par les plus éclatantes.

Georges choisit une robe de satin feuille-morte, très-montante.

— Vous mettrez ceci, — dit-il. — Un chapeau de crêpe blanc fort simple; peu de bijoux; tout au plus un imo-

cent bracelet d'or : par exemple, je vous permets le plus beau de vos cachemires, si toutefois ils ne sont pas en gage. Je vous enverrai un bouquet dans l'après-midi.

— Est-ce tout ?

— Oui : du moins quant à ce qui concerne la toilette. Maintenant voilà la consigne.

— Je suis tout oreilles.

— Vous avez un charmant profil.

Mazagran sourit et chercha immédiatement à se voir de côté dans la glace de sa psyché.

— Vous aurez soin, — continua Georges, — de le mettre en évidence, en vous accoudant quelquefois sur le rebord de votre loge. Cette petite manœuvre aura d'ailleurs l'avantage de faire ressortir votre main qui est délicieuse.

Nouveau sourire de Mazagran qui se mit à mordre avec complaisance le bout transparent et rosé de ses doigts effilés.

— Vos cheveux n'ont, à ce que je crois du moins, pas de rivaux dans Paris...

Ces paroles étaient à peine prononcées, que la lorette, comme pour montrer jusqu'à quel point l'assertion de M. d'Entragues était exacte, ôta son peigne, et à l'instant même sa magnifique chevelure se déroula sur elle, *plus longue qu'un manteau de roi*, comme l'a dit si poétiquement Alfred de Musset.

— Vous n'aurez pas besoin d'en montrer autant, puisque vous serez en chapeau. Seulement, vous ferez bien de remplacer, pour cette fois seulement, les bandeaux que vous portez d'habitude, par une grande profusion de boucles, ou par deux longues anglaises ; — je préfère même ces dernières, comme donnant une expression plus décente à la physionomie.

— Ah ! çà, Georges, vous voulez donc me déguiser tout à fait ?

— Ne m'interrompez pas, — reprit vivement d'Entragues, — car j'arrive à la partie intéressante de mes recommandations. — M. de Nodësmes sera assis à ma droite aux stalles de l'orchestre. Il portera d'ailleurs, pour qu'il vous soit impossible de vous tromper, un camélia rouge et blanc à sa boutonnière. — Il s'agira de paraître le remarquer, mais c'est là ou vous serez obligée de déployer un tact extraordinaire, une prodigieuse habileté. Ainsi vous ne le regarderez jamais que quand il aura les yeux occupés ailleurs ; puis sitôt que son regard se dirigera sur vous, vous détournerez la tête vivement, mais cependant sans affectation... Vous devez au surplus connaître ce manége mieux que moi, pour l'avoir employé souvent... Il ne s'agit que d'y mettre un peu de bonne volonté et beaucoup d'attention. Il est plus que probable que mon ami le vicomte de Nodësmes n'aura bientôt d'yeux que pour vous... Alors s'il vous était possible de rougir quand vous sentirez sa jumelle braquée sur votre loge, cela ferait un merveilleux effet.

— C'est bien difficile, — dit Mazagran, en hochant la tête d'un air de doute. — Cependant, mon petit Georges, pour vous faire plaisir je tâcherai de me conformer à cette dernière instruction. En avez-vous encore d'autres à me donner ?

— Sans doute : Vous aurez soin par exemple de rire d'une façon très-spirituelle et point bruyante aux endroits comiques des pièces que vous verrez jouer ; mais s'il y a des mots lestes vous mettrez l'attention la plus scrupuleuse à ne pas paraître les comprendre : ceci est encore de la plus haute importance.

— Je ne comprends jamais les mots lestes, Monsieur ! — fit la jeune femme d'un ton piqué.

— Vous éviterez, — poursuivit Georges, — de manger des oranges : cela donne à une femme l'air de n'avoir

pas suffisamment diné chez elle. Croquer des bonbons a aussi un inconvénient, c'est de faire supposer que vous avez des galants dans la salle, et il n'entre pas dans mes vues que l'on puisse porter ce jugement-là sur vous.

— Mais si votre vicomte me prend pour une bégueule, ça ne va-t-il pas faire tout manquer?

— Ne craignez rien, je serai là pour le surveiller, — répondit Georges en souriant... — mais je n'ai pas fini : vous ne vous retournerez pas si l'on vient à regarder par la lucarne de votre loge, ce qui ne manquera pas d'arriver.

— Encore ! mais savez-vous, Georges, que c'est joliment difficile et ennuyeux ce rôle que vous allez me faire jouer-là? — moi qui suis bonne fille avant tout, il me faudra pendant cinq heures avoir des façons de mijaurée qui ne me vont pas le moins du monde...

— Avec de l'esprit, et vous en avez beaucoup, — interrompit Georges, — on se tire toujours d'affaire. Au surplus je n'ai plus qu'une recommandation à vous adresser; c'est de sortir avant la fin du spectacle, quelque chose comme deux ou trois minutes, plus si vous voulez, et de recommander à votre cocher d'aller au pas jusque chez vous. — Souvenez-vous bien surtout que si vous me rencontrez dans les couloirs au moment de votre sortie, vous ne devez pas avoir l'air de me connaître... Je suis un étranger pour vous : ne perdez pas cela de vue un seul instant.

— Mais, mon cher ami, j'aurai une atroce envie de rire, je vous en préviens.

— Vous la passerez plus tard, et d'ailleurs vous vous direz qu'il s'agit de votre avenir; cela vous calmera.

— Tout cela est bel et bon, mais voyez-vous, Georges, moi je suis faite comme ça, quand il faut que ça parte ça part.

— Je vous promets sur mon honneur que vous ne per-

drez rien pour attendre... maintenant, ma fille, vous dites que vous avez besoin d'argent, et vous vous fiez à mon amitié pour vous en procurer : c'est me rendre justice.

— J'ai des dettes qui me tourmentent.

— Ah! vous avez déjà d'autres dettes...

— Écoutez donc, mon petit Georges, interrompit la lorette d'un ton de reproche, je ne pouvais pourtant pas vivre comme ça sans rien faire du tout. Si vous me défendez les amoureux, permettez-moi au moins les créanciers : on est femme ou on ne l'est pas.

— Eh bien! ma fille, si je suis satisfait de vous, je vous donnerai de l'argent demain. Vous savez que je tiens toujours scrupuleusement ma parole...

— C'est un nouveau genre que vous avez pris avec moi depuis quelque temps, mais il n'y a rien à dire, il est bon... A ce soir, mon petit Georges; je vous promets d'être gentille à croquer; vous m'en ferez des compliments.

Et d'Entragues quitta Mazagran pour aller rejoindre M. de Nodèsmes.

XVII

Une loge au Vaudeville (*suite*).

— Avez-vous disposé de votre soirée, mon cher Jules? — demanda Georges en abordant le vicomte.

En faisant cette question il était bien sûr de la réponse négative qui la suivrait, car Nodêsmes s'était mis sur le pied de ne rien faire, de ne former même aucun projet sans consulter d'Entragues.

— Je vous attendais justement pour me décider à quelque chose, mon ami, — répondit le vicomte. — Je suis entièrement libre.

— Cela se trouve à merveille, car j'avais pensé à vous proposer d'aller voir : *Paris à tous les Diables*, la revue nouvelle du Vaudeville, que l'on dit très-amusante, et dans l'espoir que cette petite partie vous conviendrait, j'ai pris à tout hasard deux stalles d'orchestre que voici.

— Mais c'est délicieux! et je suis on ne saurait mieux disposé à vous accompagner.

— Si vous voulez nous dînerons aux Frères-Provençaux que vous ne connaissez pas encore, et delà nous n'aurons

que la rue Vivienne à monter pour arriver au Vaudeville : juste le temps de fumer un cigare en marchant un peu lentement.

— Je suis à vos ordres pour cela comme pour tout le reste, mon cher d'Entragues, et dûssiez-vous me traiter de rabâcheur, je vous répéterai encore qu'il est impossible de faire les honneurs de Paris à un pauvre provincial avec plus d'intelligence et d'amabilité.

— Ne m'avez-vous pas accueilli de même dans votre magnifique château de Nodèsmes, quand vous me connaissiez à peine? Au surplus voilà mon rôle de *Cicerone* qui tire à sa fin, car vous serez bientôt plus Parisien que les Parisiens pur sang.

— Voyons, ne me flattez pas : croyez-vous réellement que j'aie fait quelques progrès?

— Au point que vous n'en aurez bientôt plus à faire, mon ami : ceci est une opinion tout à fait consciencieuse, et que je ne suis pas seul à avoir et à exprimer, car plusieurs de mes amis sont tout à fait de mon sentiment à cet égard... Mais le temps est magnifique... que penseriez-vous de quelques tours de Champs-Élysées pour humer un peu de ce beau soleil d'hiver qui fait tant de bien? Tout Paris sera là, j'en suis sûr ; et les femmes ont tant d'éclat quand une pelisse de fourrure leur fait monter le sang à la tête... Dans ces moments-là il n'y a rien qu'on ne puisse leur dire à l'oreille.

Et les deux amis montèrent en voiture et partirent.

Peu de temps après leur arrivée aux Champs-Élysées, ils croisèrent le petit coupé de Mazagran, et Georges qui na voulait pas que M. de Nodèsmes vit la jeune femme en ce moment, emmena son ami au tir de Gastine-Reinette, où ils cassèrent quelques poupées, et où M. d'Entragues donna négligemment une idée de son savoir-faire en mettant douze balles au centre du carton, dans un rayon

de quelques pouces. — Après cet exploit qui frappa Jules d'une vive admiration, les deux amis se séparèrent en se donnant rendez-vous pour six heures précises aux Frères-Provençaux.

Georges profita du temps qu'il avait devant lui pour faire quelques courses dans Paris, envoyer à Mazagran le bouquet qu'il lui avait promis, et à l'heure indiquée il rejoignit Nodèsmes qu'il trouva déjà arrivé.

Précisément et comme par un heureux hasard, le vicomte de Sanluces et sir Edward Nasomby allaient se mettre à table dans le grand salon des Frères-Provençaux. — Georges s'empressa de les inviter à dîner, et demanda un cabinet où ils s'installèrent tous les quatre.

Le repas fut gai, mais d'une gaieté de bonne compagnie qui n'était pas de nature à effaroucher le laisser-aller naissant du jeune vicomte. — Georges eut d'ailleurs le soin d'exciter progressivement la tête de son ami par des libations successives, habilement combinées, et par des propos d'une gaillardise tempérée, tout à fait à la portée d'un viveur encore à l'état de néophyte comme l'était l'excellent Jules, qu'on ne pouvait amener que peu à peu à s'arranger du décolleté pittoresque du langage parisien moderne.

Jules proposa au vicomte de Sanluces et à sir Edward Nasomby de les accompagner au Vaudeville; mais Georges fit observer qu'il était plus que probable que ces messieurs ne trouveraient pas de place, et de plus il les avertit par un coup d'œil rapide mais très-significatif de refuser la proposition du vicomte. — Les *Chevaliers du Lansquenet* se soumirent sans hésiter à l'ordre de leur chef suprême.

La soirée était admirablement belle, et comme depuis le coucher du soleil la gelée avait repris, il en résultait que le pavé était aussi sec qu'en été. Les deux amis s'a-

cheminèrent donc à pied vers le théâtre où ils entrèrent à sept heures et demie environ.

Le vaudeville joué comme lever de rideau n'était point encore terminé. La salle se peuplait lentement; mais l'avant-scène de droite, celle que devait occuper Mazagran, était vide encore. — Georges n'en fut pas fâché : l'entrée inattendue de la jeune femme pouvant amener un résultat plus prompt que la circonstance de la découvrir dans sa loge. Qui ne connaît l'effet produit sur le plus grand nombre des hommes par une porte qui s'ouvre inopinément au théâtre? c'est l'attente précédent l'inconnu.

Georges et le vicomte prirent possession de leurs stalles placées à l'endroit le plus favorable de l'orchestre, du côté gauche.

C'était ce soir-là la douzième ou quinzième représentation de : *Paris à tous les Diables*, revue en sept ou huit tableaux, de M. Clairville.

Paris à tous les diables, vécut sur l'affiche ce que vivent toutes les revues, ces espèces pochades dramatiques qui sont au vaudeville ce qu'est l'éphémère qui vole une heure au papillon qui vole un jour. Qui se souvient aujourd'hui de *Paris à tous les Diables*, excepté nous et les garçons d'accessoires du théâtre? Mais enfin à l'époque dont nous parlons cette pièce nouvelle avait la vogue.

Bref on venait de lever le rideau sur l'ouverture de M. Doche et sur une décoration assez originale représentant un grand mur couvert d'immenses affiches illustrées : *Le Diable à Paris*, *le Diable à l'École*, *les Mémoires du Diable*, *les Premières Armes du Diable*, *la Part du Diable*, *les Pilules du Diable*, *etc.* quand Mazagran fit dans son avant-scène une entrée assez triomphante et assez bruyante, pour déterminer plusieurs habitués de l'orchestre à diriger immédiatement sur elle leurs lorgnettes.

Et disons-le tout de suite, l'impression que produisait la

jeune femme fut extrêmement satisfaisante. Mazagran avec le costume élégant et simple conseillé par M. d'Entragues était vraiment ravissante.

Son petit chapeau de crêpe blanc encadrait à merveille les soyeuses boucles de ses cheveux, disposés en anglaises d'une longueur phénoménale, suivant l'avis de Georges, et marquait les charmants contours de son visage gracieux et mutin. — Un grand cachemire, serré par elle au-dessus des hanches avec cette voluptueuse désinvolture dont les Parisiennes ont seules le secret, dessinait à ravir sa taille fine et cambrée. — Elle tenait à la main une touffe magnifique de roses mousseuses et de camélias, sur laquelle elle posait de temps en temps ses narines roses et légèrement dilatées

Jules, très-occupé du spectacle en sa qualité de provincial récemment dégrossi, ne fit d'abord aucune attention à ce qui se passait dans la salle.

Pendant l'entr'acte qui sépara le prologue du premier tableau, Georges dit à son ami d'un air tout à fait désintéressé :

— Voyons un peu s'il y a quelques jolies femmes ici ce soir.

En même temps un homme de fort bonne mine, placé tout auprès des deux jeunes gens, mais à un autre rang de l'orchestre, disait à son voisin :

— Regardez donc à l'avant-scène du côté droit : quelle délicieuse créature.

Au spectacle comme partout ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, les hommes sont essentiellement imitateurs, et le premier mouvement de quelqu'un qui voit regarder dans une direction, est de porter les yeux du même côté.

Par une conséquence toute naturelle de cette disposition, le vicomte de Nodèsmes braqua immédiatement sa lorgnette sur la loge où trônait Mazagran, et poussant le

bras de Georges, il murmura à son oreille d'une voix un peu émue :

— En effet, voilà une bien ravissante femme. Quels beaux yeux! quelle charmante coupe de visage!

Georges eut l'air de chercher un instant dans la salle, puis arrivant à l'avant-scène de Mazagran, il s'écria comme pris d'un enthousiasme subit :

— En vérité, je n'ai jamais rien vu d'aussi enchanteur que cet ensemble... Vous avez un goût excellent, mon cher Jules.

— Savez-vous qui elle est?

— En aucune façon; mais ce doit être une femme du monde, à en juger par la grande distinction de sa personne, et le goût parfait qui a présidé à sa toilette.

— Ne trouvez-vous pas étonnant qu'elle soit toute seule dans une loge! — demanda Jules à d'entragues, qui répondit :

— Remarquez, mon cher, que cette avant-scène a, selon toutes les probabilités, été louée pour elle, et qu'alors sa solitude n'a rien que de très-convenable.

— C'est juste, — reprit Jules. — Puis il ajouta après quelques secondes de silence qu'il employa à dévorer Mazagran des yeux : — Mon Dieu, que cette femme est jolie!

En ce moment l'orchestre joua une ritournelle, et la toile tomba sur le second tableau.

Mais la disposition d'esprit de M. de Nodêsmes était complétement changée, car son attention n'appartenait plus désormais aux incidents plus ou moins burlesques qui se déroulaient sur la scène. — Elle était entièrement absorbée par Mazagran, laquelle de son côté, en petite sournoise qu'elle était, trouvait le jeune homme fort à son goût, et jouait avec une rare perfection la comédie muette, dont Georges lui avait indiqué le matin les situations principales. Rien n'y manquait : ni le rire coquet pour mon-

trer ses belles dents, ni la main mignonne nonchalamment appuyée sur le velours rouge du rebord de la loge, ni les discrètes et furtives œillades, aussitôt réprimées; nous croyons même être en mesure de pouvoir affirmer que Mazagran trouva moyen de rougir plus d'une fois, quand elle sentit arrêté sur elle le regard magnétique de Jules.

Il va sans dire que d'Entragues voyait tout cela avec une orgueilleuse satisfaction, lui metteur en scène habile du prologue d'amour qui se jouait dans la salle.

Pendant l'entr'acte suivant, le vicomte quitta sa place sans rien dire à Georges, et s'en alla coller son visage à la lucarne de l'avant-scène. — Mazagran qui l'avait senti venir avec ce *flair* féminin si infaillible, et que d'ailleurs Georges surveillait depuis sa stalle, se garda bien de tourner la tête, et le jeune homme dut se contenter d'admirer de plus près la taille charmante *de la belle inconnue*, et de prendre un aperçu de certains contours que le satin *feuille-morte* faisait ressortir admirablement, comme s'ils eussent été moulés en bronze florentin.

Quand il revint s'asseoir, Georges l'entendit murmurer pour la troisième ou quatrième fois :

— Mon Dieu! mon Dieu! que cette femme est jolie!

— Et quel air décent! — se hâta d'ajouter M. d'Entragues qui venait justement de surprendre une œillade un peu trop vive échappée à Mazagran.

Mais Jules était trop naïf encore pour lire toute la vie d'une femme dans un seul de ses regards.

La revue dramatique était terminée, et l'on allait finir le spectacle par un petit vaudeville en un acte, quand Jules vit Mazagran recevoir des mains de l'ouvreuse son châle et son chapeau, et se disposer par conséquent à quitter sa loge.

— Voulez-vous que nous la suivions? — demanda Georges négligemment.

— J'allais vous le proposer, mon ami, — répondit le vicomte d'un ton qui prouvait une vive gratitude.

Les deux jeunes gens quittèrent l'orchestre. — Mazagran passa devant eux avec le plus beau sang-froid, descendit l'escalier du théâtre, mouta dans son coupé qui l'attendait, et dit au cocher :

— Chez moi.

Le remise de Jules n'était pas encore arrivé. Les deux amis furent donc obligés de suivre à pied, ce qui, du reste, ne paraîtra pas difficile à nos lecteurs, s'ils se rappellent la recommandation de Georges à Mazagran, de regagner au pas la place Ventadour.

Bref, M. de Nodèsmes savait une demi-heure après où demeurait la jolie femme de l'avant-scène du Vaudeville, et il alla se coucher, sinon très-amoureux déjà, du moins parfaitement préparé à le devenir.

XVIII

Castel-Madrid.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, M. d'Entragues sortit de chez lui et fit deux visites : — la première, place Ventadour, à Mazagran, — la seconde, tout près de là, rue Port-Mahon, à M. le baron Aymeric Croisé de la Croisette, chevalier de plusieurs ordres et commandeur de quelques autres.

Ces deux visites devaient avoir un résultat important que nous apprendrons dans la suite de ce chapitre : bornons-nous à dire pour le moment, qu'il s'agissait pour Georges de tirer promptement parti de l'impression qu'avait faite sur l'esprit de Jules de Nodèsmes la charmante *veuve Lambertini*.

En rentrant chez lui, Georges trouva le vicomte tout habillé, et à la fois agité et rêveur. — D'Entragues, pour lequel les causes de cette mélancolie et de ce trouble assez mal dissimulés, n'étaient pas un mystère, se garda bien de parler à son ami des incidents de la veille au soir, et

après avoir cherché, mais sans pouvoir y parvenir, à mettre Jules dans une disposition morale plus riante, il s'assit devant son piano, et laissant errer ses doigts sur les touches, il reproduisit comme par distraction le motif de cette bizarre mélodie qu'il avait entendu murmurer à la petite Pivoine dans les taillis du parc de Nodèsmes.

La vicomte tressaillit, écouta quelques minutes avec une profonde attention, puis s'approchant lentement de Georges, il lui posa la main sur l'épaule et lui dit avec une sorte d'impatience :

— Vous allez me trouver bien singulier, bien ridicule même, mon ami ; mais vous m'avez habitué à penser tout haut, à agir sans façon avec vous... eh bien! je vous apprendrai franchement que j'ai fort mal dormi cette nuit, que je suis un peu souffrant ce matin, et que votre musique, qui me charmerait en toute autre circonstance, me porte horriblement sur les nerfs. — Excusez cet enfantillage, donnez-lui le nom que vous voudrez, mais soyez assez bon pour quitter votre piano et causons : vous savez que c'est toujours un grand plaisir pour moi.

Georges se leva immédiatement : il savait tout ce qu'il voulait savoir. — Évidemment puisque les souvenirs de l'amour passé étaient importuns, la passion naissante avait déjà une grande force : un observateur moins habile que d'Entragues l'aurait compris ainsi.

— Quoi! vous êtes souffant, mon ami? — dit-il du ton le plus affectueux à Nodèsmes. — Cette vie de Paris, qui vous a violemment arraché à vos habitudes régulières, vous serait-elle déjà à charge? — Si cela était, mon cher Jules, je serais le premier à vous engager à retourner en Normandie, et je vous proposerais même, dans le cas toutefois où cela pourrait vous être agréable, de vous accompagner et de passer une partie de l'hiver avec vous.

— Vous attachez trop d'importance à un malaise qui

n'est que passager, j'espère, mon cher d'Entragues, — répondit Jules avec une certaine vivacité. — Je suis venu à Paris avec l'intention d'y rester quelques mois, et je ne me donnerai certainement pas le ridicule d'abréger mon séjour, comme un avare qui craint de faire trop de dépense, ou comme un provincial niaisement atteint du mal du pays. — Je suis en mauvaise disposition ce matin, et voilà tout.

— Je le tiens ! — se dit Georges en lui-même. — Voulez-vous que nous allions respirer le grand air ? ajouta-t-il à haute voix.

— Bien volontiers... je sus sûr que quelques tours de boulevard me feront beaucoup de bien.

Les deux jeunes gens suivirent la rue de la Chaussée-d'Antin dans toute sa longueur en se donnant le bras, puis quand ils eurent parcouru plusieurs fois la distance qui sépare cette rue du passage des Panoramas, ils se dirigèrent vers le café Anglais, où ils se firent servir à déjeuner.

Bien que le repas fût silencieux, il se prolongea assez longtemps, grâce à la distraction des cigares et à l'occupation de la lecture des journaux. — Georges remarqua que Nodêsmes était toujours distrait et rêveur, et que tout en ayant l'air de lire avec attention, il laissait souvent errer sa vue à droite et à gauche, comme un homme dont l'esprit est occupé de tout autre chose que de ce qu'il fait.

Quand ils quittèrent le café Anglais, il était un peu plus d'une heure. — Comme la veille le ciel était pur, le soleil brillant, le pavé sec, et la foule élégante commençait à se répandre dans les rues.

Georges proposa la promenade accoutumée aux Champs-Élysées, ce que Jules accepta avec empressement, par suite de cet instinct commun à tous les amoureux, qui les

porte à errer sans cesse, dans l'espoir de rencontrer enfin par hasard la femme qui les a charmés.

Naître dans l'incertitude, vivre dans le trouble et mourir dans la satiété, voilà en peu de mots la définition de cette ivresse qu'on appelle l'amour.

Jules en était à l'incertitude, et il avait la simplicité d'en être triste : le pauvre enfant!

Il proposa à Georges de monter dans leur voiture qu'ils avaient fait venir, et ils ordonnèrent à leur cocher de les descendre auprès du corps de garde situé à l'angle des Champs-Élysées, près du mur du jardin de l'ambassade ottomane. — Ils voulaient parcourir à pied la grande allée de droite où affluaient déjà les promeneurs des deux sexes, pendant que leur coupé suivrait au pas la chaussée du milieu.

A mesure qu'ils approchaient du rond-point, un observateur attentif eût pu remarquer que le regard de Georges était moins indifférent qu'il n'avait été jusqu'alors, et qu'évidemment il semblait chercher quelque chose à travers les flots pressés de la foule.

Enfin, non loin de l'avenue Marigny, M. d'Entragues aperçut deux coupés qui stationnaient l'un à côté de l'autre. — Un homme d'un certain âge était appuyé sur le bord de la portière de l'un de ces deux coupés et causait avec la personne qui en occupait l'intérieur.

— Voilà, si je ne me trompe, M. le baron de la Croisette, — dit Georges à son compagnon.

— En effet, je crois le reconnaître, — répondit Jules. — Comme il est encore bien pour un homme de son âge!

— Avec qui, diable! peut-il s'entretenir si vivement? — ajouta M. d'Entragues; — ce doit être avec quelque jolie femme, car, malgré ses cheveux blancs et son extérieur respectable, ce cher baron est encore un vert-galant dans toute l'acception du mot.

Puis, comme ils avançaient de plus en plus, ils se trouvèrent bientôt à la hauteur des voitures arrêtées; alors Georges se mit à siffler du bout des dents un air d'Opéra-Comique.

Soit hasard, soit convention faite d'avance (nous penchons pour cette dernière supposition), M. le baron de La Croisette se retourna, et, ayant reconnu les deux jeunes gens, il s'empressa de venir à eux, après avoir salué respectueusement la personne avec laquelle il était en conversation, comme pour lui demander la permission de la quitter un moment, ou prendre congé d'elle tout à fait.

— Je suis presque en bonne fortune, — dit-il à d'Entragues et à Nodêsmes en échangeant avec eux une cordiale poignée de main. — Vous me voyez là avec une des plus ravissantes femmes de Paris.

Jules glissa son regard dans le coupé qui n'avait pas changé de place, et il reconnut, avec une profonde émotion la jolie spectatrice du Vaudeville.

— Je retourne à mon poste, — ajouta La Croisette; — mais, si cela peut vous être agréable, nous nous retrouverons tout à l'heure. Quels sont vos projets? où allez-vous?

— Nulle part,; nous flânons sans but, comme de vrais enfants de Paris, — répondit Georges.

— Eh bien! — reprit La Croisette, — je vous offre une légère collation à Madrid, comme, par exemple, un verre de très-vieux madère, et quelques biscuits de Reims : Acceptez-vous?

— Sans aucun doute, — fit d'Entragues; — pourvu, toutefois, que cela convienne au vicomte, qui est un peu souffrant ce matin, et qui, peut-être....

— Je me sens beaucoup mieux, — interrompit vive-

ment Jules, à qui la proposition de M. de La Croisette convenait beaucoup.

— Prenez donc les devants, — repartit le baron en s'éloignant; — je vous rejoindrai dans trois minutes; je n'ai plus que quelques mots à dire.

Les deux jeunes gens se hâtèrent de retagner leur voiture, dans laquelle ils prirent place.

— Il la connaît! il la connaît, mon ami! — s'écria Jules dès qu'il furent assis; je pourrai donc savoir qui elle est.

— Ah! vous croyez donc aussi que c'est la jeune femme que nous avons vue hier soir au Vaudeville? — dit Georges. — Il me semblait bien la reconnaître, mais je n'en étais pas tout à fait sûr; j'ai une détestable mémoire pour les viages, fussent-ils les plus charmants du monde.

— Mais, mon ami, — répliqua Jules avec feu, — il est impossible d'oblier celui-là, quand on l'a vu une seule fois.

— Alors cela se trouve merveilleusement bien, — repartit froidement d'Entragues, sans avoir l'air de remarquer l'exaltation du vicomte. — M. de La Croisette, qui semble au mieux avec la belle inconnue, pourra nous donner quelques renseignements : laissez-moi faire, je saurai tout à l'heure si la place est abordable.

— Que croyez-vous qu'elle soit? — demanda Jules avec une vague inquiétude qui se trahit dans le son de sa voix légèrement émue.

— Voilà ce qu'on nous dira dans un instant, mon cher Jules.

— Mon Dieu, que Madrid est loin! — reprit Nodêsmes en se replongeant dans le coupé, après avoir mis la tête à la portière pour savoir si la voiture du baron les suivait.

On la voyait arriver dans l'éloignement.

Georges souriait imperceptiblement, mordait sa moustache et ne soufflait plus mot.

Enfin *l'énorme distance* d'un peu moins d'une demi-lieue, qui sépare Madrid de la barrière de l'Étoile fut franchie, et les deux amis mirent pied à terre dans la cour, déjà remplie de voitures et de cavaliers.

XIX

Castel-Madrid (*suite*).

Le restaurant ou le café de Castel-Madrid est, en dépit du nom assez pompeux dont on l'a affublé, et malgré la vogue dont il jouit depuis longtemps, un véritable cabaret, dont les *salons* ne sont guère plus élégants que ceux que nous avons décrit dans notre chapitre intitulé : *Le cabaret de la Grand'Pinte*. — Fréquenté par les *gentlemen riders* les plus célèbres de France et d'Angleterre, et par toutes les lionnes de l'Europe, il a conservé, tout en faisant de brillantes affaires, sa simplicité primitive. et il fait mentir d'une façon éclatante le proverbe qui dit que *les honneurs changent les mœurs*.

Georges demanda des cigares, et en attendant le baron Croisé de la Croisette qui ne pouvait tarder beaucoup à arriver, il prit place au soleil avec Jules, à l'une de ces petites tables vertes qui encombrent la cour au grand effroi des cavaliers novices dont la monture est ombrageuse et rétive.

Enfin le baron arriva! il demanda du vin de Madère et des biscuits, puis il s'attabla entre Nodèsmes et d'Entragues.

— A propos, baron, — dit Georges après avoir préludé adroitement à cette question par quelques paroles insignifiantes, — quelle est donc cette jeune femme à laquelle vous faisiez tout à l'heure votre cour d'une manière si compromettante pour votre moralité bien connue?

— Vous la trouvez jolie, n'est-ce pas? — demanda le baron au lieu de répondre.

— Charmante!

— Je le crois pardieu bien! — reprit La Croisette. — C'est tout bonnement la plus jolie femme que j'aie jamais vue, et j'ajouterai : la plus aimable, la meilleure et la plus intéressante.

Jules ne perdait pas une des paroles du baron : on eût dit qu'elles devaient décider de son sort.

— J'ai dit intéressante, — ajouta La Croisette, — parce qu'elle est malheureuse. Veuve si jeune, c'est...

— Ah! elle est veuve! interrompit Georges.

— Sans doute... d'un de mes vieux amis qu'elle a rendu parfaitement heureux...

— Et qui s'appelait? — interrompit de nouveau d'Entragues.

— Lambertini. Un très-bon gentilhomme italien, naturalisé Français, avec lequel j'ai été au service autrefois. Il était beaucoup, beaucoup plus âgé qu'elle, et il l'a laissée veuve sans grande fortune, après deux années seulement de mariage.

— Pauvre petite femme! — fit Georges d'un ton pénétré.

C'est l'être le plus parfait que je connaisse, — reprit le

baron. — Un vrai trésor! si douce! si bonne! parfaitement élevée, et très-bien née... je crois même qu'il y a quelques alliances entre les la Croisette et les Flavy auxquels elle appartient; dans tous les cas les deux familles se valent.

— On le voit, — dit Georges sans sourciller, — la distinction semble lui être aussi naturelle que la grâce.

— Je l'ai connue toute petite fille, — continua La Croisette, — et elle a en moi la plus grande confiance. Figurez-vous que tout à l'heure, quand vous nous avez croisés, elle me faisait une confidence.

— En vérité, — s'écria Georges, — et que vous confiait-elle?

— Des choses qu'il serait fort mal à moi de divulguer, et que je dois tenir secrètes.

— Voyons, mon cher baron, le vicomte et moi nous sommes des gens d'honneur, d'une discrétion à toute épreuve.

— Trahir l'amitié! j'en suis incapable, et je n'y consentirai jamais.

— Le secret d'une femme jeune et jolie est fait pour être répété. Allons, soutenez-moi donc, mon cher Nodêsmes!

— Mais je ne sais trop, — balbutia Jules, — et nous n'avons pas le droit... cependant j'avoue que je serais très-curieux de connaître...

— Décidez-vous, baron, — interrompit Georges: nous sommes entre jeunes gens...

— Ce n'est pas une raison.

— Nodêsmes et moi nous serons muets comme la tombe: n'est-ce pas, Jules?

Jules protesta de sa discrétion; mais malgré ces instances et ces protestations, le baron ne voulait pas céder.

— Prenez garde, mon cher baron, — reprit d'Entra-

gues, — avec votre obstination à vous taire, vous allez nous faire supposer des choses...

— Quoi donc, bon Dieu ?

— Des choses fort graves... tandis qu'en réalité il ne s'agit peut-être que de quelque très-mignon péché d'amour. Croyez-moi il vaut toujours mieux dire la vérité aux hommes que de la leur laisser chercher : moi d'abord quand je suis en train de suppositions, mon imagination va un train de poste.

— Eh ! bien ! Messieurs, il ne s'agit pas même d'un mignon péché d'amour, comme vous le pensez, — dit La Croisette.

— Raison de plus pour parler.

— Je cède, mais c'est bien malgré moi ; et vous me rendrez la justice que j'ai fait une belle résistance. Ah ! çà, je compte bien que vous ne répéterez pas un mot de ce que je vais vous dire.

— C'était promis d'avance. Commencez, nous sommes tout oreilles.

— Madame Lambertini me disait donc quand je vous ai rencontrés...

Le baron s'arrêta.

— Vous disait donc, — répéta Georges...

— En vérité je ne sais si je dois continuer...

— Dieu, mon cher baron, que vous êtes agaçant...

— Me disait qu'elle était allée hier soir au spectacle...

— La belle affaire ! si son deuil est fini, elle en avait parfaitement le droit.

— Au Vaudeville, je crois, — continua La Croisette ; — et que là elle avait remarqué un jeune homme.

Le front de Jules se rembrunit tout à coup, et un nuage passa sur ses yeux.

— Dont elle ne vous a pas donné le signalement, j'en suis sûr, — fit d'Entragues.

— Si pardieu, au contraire ! ledit jeune homme qui de son côté paraissait la regarder beaucoup, était blond, fort joli garçon, et il portait à la boutonnière de son habit un magnifique camélia rouge et blanc.

Georges poussa silencieusement le coude du vicomte, dont les yeux étincelaient de joie. Il se serait volontiers jeté au cou de M. de La Croisette, tant il paraissait transporté,

— Il faut convenir, — dit Georges, — que ce jeune homme est un heureux gaillard.

— A quoi cela lui servira-t-il ? — répondit le baron, — il ne connaît pas Adèle, il ignore sans doute où elle demeure, et il ne la reverra peut-être jamais.

— Qui sait ? — reparit Georges, en poussant de nouveau le coude de M. de Nodésmes, dont le regard brillant de bonheur annonçait qu'il était au troisième ciel. — Le hasard est quelquefois bien habile, mon cher baron. Votre charmante veuve reçoit-elle ?

— Peu de personnes, mais très-choisies... sa maison est fort agréable.

— Êtes-vous en mesure de lui présenter quelqu'un ? Je vous demande cela tout franchement ?

— Sans doute : ceux que j'amène chez elle sont toujours les bien venus.

— Alors rendez-moi ce service : je vous en aurai une grande reconnaissance.

— Avec le plus grand plaisir.

— Et je suis sûr que mon ami Nodésmes serait charmé aussi d'obtenir de vous la même faveur. — N'est-ce pas, Jules, que vous seriez bien aise de faire la connaissance

de cette charmante femme, sous les auspices du baron ?

Sans aucun doute! répondit Jules avec une chaleur qui trahissait l'agitation de son âme.

— Deux personnes à la fois, Ce sera peut-être beaucoup, — ajouta La Croisette, — surtout après les confidences que je viens de vous faire tout à l'heure... et je me demande s'il est bien prudent... une jeune femme...

— Qu'importe ? — interrompit d'Entragues, — puisque cette confidence n'intéresse malheureusement ni l'un ni l'autre de nous, selon toute apparence... d'ailleurs je vous le répète, mon cher baron : nous sommes muets comme la tombe.

— Allons je cède... je vous présenterai tous deux.

— Quand ?

— Ce soir même si cela vous convient : elle reçoit justement aujourd'hui.

— C'est entendu, — dit Georges en frappant dans la main du baron. — Nous irons vous prendre à huit heures et demie. Demeure-t-elle bien loin de chez moi ?

— Non, tout près.

Les trois verres de Madère étaient vides, les trois cigares étaient fumés : nos personnages remontèrent en voiture et retournèrent à Paris.

Jules tout en roulant, absorbé dans son bonheur, bénissait *le hasard*, et se promettait de trouver désormais tous les romans vraisemblables. — Georges ne disait rien et mordait sa moustache : nous savons que c'était sa manière de comprimer un éclat de rire dont l'explosion eût pu être indiscrète.

Le même soir à huit heures et demie, M. le baron Aymeric Croisé de la Croisette, chevalier de plusieurs ordres, et commandeur de quelques autres, présentait dans

les termes les plus flatteurs M. le vicomte Jules de Nodêsmes et M. le comte Georges d'Entragues à madame Lambertini, — née Adèle de Flavy, — qui les recevait à merveille.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE DES MATIÈRES.

—

PROLOGUE.

LE CONSEIL DES DOUZE.

PREMIÈRE PARTIE.

GEORGES D'ENTRAGUES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Impr. de Munzel frères, à Sceaux.

LES

CHEVALIERS DU LANSQUENET.

XAVIER DE MONTEPIN.

LES CHEVALIERS

DU LANSQUENET

DEUXIÈME SÉRIE

PERDITA.



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR.
37, RUE SERPENTE, 37.

1857

S. S. C.

LES
CHEVALIERS DU LANSQUENET.

PREMIÈRE PARTIE.

LE TRAQUENARD.

I

Parti pris.

Tout avait marché, jusqu'alors au gré des désirs de Georges, et si quelque chose pouvait l'inquiéter, c'était le prodigieux bonheur qui avait présidé à toutes ses entreprises depuis quelques semaines, car il était raisonnable de penser qu'un échec succéderait enfin à tant de victoires : mais d'Entragues n'en fit pas la réflexion, et sa confiance en son étoile était complète, depuis l'excursion

qu'il avait faite avec Jules de Nodèsmes au bois de Boulogne.

Au moment où il mettait pied à terre dans la cour de la maison de la rue Saint-Lazare, son concierge lui tendit une lettre arrivée pendant son absence.

Cette lettre était de son excellente tante la comtesse Amynthe de Boisjol : — Comme nous supposons qu'elle pourra intéresser nos lecteurs, nous allons la mettre sous leurs yeux dans toute la naïveté un peu entortillée du style pompadour de la bonne chanoinesse.

Cussac, ce 15 janvier 1845.

« Mon cher neveu,

» Voilà la première fois que je vous écris depuis votre visite du mois dernier, visite qui m'a rajeunie de dix ans, comme je vous l'ai dit de vive voix pendant votre trop court séjour dans mon ermitage. Peut-être le bruit et le mouvement au milieu desquels vous vivez, vous ont-ils empêché de vous apercevoir du silence prolongé de votre vieille tante ; mais, s'il en était autrement, je suis bien sûre qu'il ne vous est pas venu à l'esprit d'attribuer sa taciturnité à un refroidissement de son affection. Elle vous est trop connue, n'est-ce pas, cette affection, que je ne crains pas d'appeler maternelle, pour que vous puissiez jamais en douter un seul instant, même si les apparences étaient contre elle.

» Il serait donc presque superflu de vous dire, mon beau neveu, que si je me suis abstenue de toute démonstration écrite à votre égard, ce n'a pas été faute de penser à vous, d'y penser souvent, d'y penser sans cesse : pourquoi n'en conviendrai-je pas ? Mais je voulais, avant de

rompre le silence, avoir à vous mander quelque chose de nouveau sur une affaire qui est le sujet de mes constantes préoccupations, le mobile de tous mes désirs, le but auquel tendent mes plus chères espérances : Vous avez déjà deviné qu'il s'agit de votre mariage.

» N'allez pas, cependant, vous effrayer de cette entrée en matière. Vous m'avez fait promettre (bien malgré moi, du reste), de ne tenter, quant à présent, du moins, aucune démarche, même indirecte, auprès de la famille de Choisy, et je puis vous dire, la main sur la conscience, que je vous ai tenu religieusement parole ; mais, vous conviendrez avec moi que si j'étais libre de ne pas agir, il n'était nullement en mon pouvoir d'imposer la même réserve à autrui : j'espère que vous ne me contredirez pas sur ce point.

» Ceci aurait un peu l'air d'une de ces énigmes du *Mercure de France*, qui ont fait la joie de ma petite jeunesse, si je me hâtais de vous en donner l'explication avant le numéro prochain, c'est-à-dire séance tenante. Je ne vous demande que le temps de faire un petit préambule : les préambules sont permis aux vieilles tantes, surtout quand les vieilles tantes sont vieilles filles, et chanoinesses par-dessus le marché !

» Dût, mon cher neveu, votre modestie souffrir un peu de l'aveu que je vais vous faire, je vous dirai que je vous ai trouvé prodigieusement changé à votre avantage, lors de votre dernier séjour en Normandie. Je vous avais laissé aimable, spirituel, gentilhomme depuis le cœur jusqu'à l'épiderme, mais en même temps étourdi comme un page de l'ancien régime et léger comme un papillon. Cette fois vous m'êtes apparu sous un tout autre aspect. Il m'a sem-

blé que vous étiez devenu calme, grave, réfléchi, et, ce qui m'a charmée particulièrement, c'est que vous avez acquis ces qualités sérieuses sans rien perdre de vos agréments. Vous êtes devenu homme, et vous êtes resté jeune homme; savez-vous que c'est tout bonnement la perfection? Vous voyant donc tout à la fois fait pour plaire et digne d'attacher, je me suis abandonnée aux plus doux rêves à votre sujet. Je vous ai vu, dans un avenir prochain, partageant votre noble et paisible existence entre votre château d'Entragues et votre château de Choisy; heureux époux d'une femme bonne et charmante, et père radieux d'une troupe de marmots blancs et roses, venant joyeusement s'ébattre dans mon vieux salon de Cussac, et posant à tour de rôle, ou tous ensemble, leurs têtes blondes et frisées sur les genoux de leur vieille grand'tante.

» Je m'abandonnais tout doucettement à cette fantasmagorie vraiment faite pour réjouir un cœur qui a mis en vous ses dernières joies et ses plus chères espérances, lorsqu'on est venu m'arracher brusquement à mes rêves pour m'annoncer la visite très-inattendue de mon honorable voisin M. de Choisy.

» Vous le voyez, mon beau neveu, il n'y a rien de ma faute dans tout cela : vous m'aviez fait promettre de ne pas aller trouver la Montagne, mais vous aviez oublié de défendre à la Montagne de venir à moi, et la Montagne est arrivée : j'étais évidemment plus favorisée que Mahomet.

» Il me faudrait la patience de vous écrire un volume grand in-folio, et à vous la patience de le lire, double vertu qui nous manquerait à tous les deux, si je voulais entreprendre de vous rapporter dans ses moindres détails la

très-longue conversation qui eut lieu entre M. de Choisy et moi.

« Je ne sais si vous avez pu suffisamment apprécier le caractère et l'intelligence de l'homme en question, pour deviner d'où vous êtes, combien c'était chose réjouissante de le voir patauger lourdement au milieu des circonlocutions et des périphrases d'une foule de discours qu'il voulait à toute force rendre machiavéliques et diplomatiques, et dans lesquels sa pensée secrète apparaissait malgré lui aussi claire que le jour. Le cher homme venait tout bonnement sonder le terrain. Vos trente-deux quartiers de noblesse ont jeté le trouble dans le peu de cervelle dont la nature l'a doué, et il est bien sincèrement convaincu que votre vieux blason l'emporte dans les plateaux de la balance sur ses quarante mille livres de rente en belles et bonnes terres au soleil. Les parvenus ont quelquefois de ces petites faiblesses, et ne vous en déplaise, mon beau neveu, M. de Choisy est un parvenu malgré son alliance avec vous par les Dieulafoy.

» Il fallait l'entendre employer toutes sortes de moyens détournés pour me questionner finement sur votre compte, toujours à l'endroit de ses secrets désirs. Voici quelques-unes de ses malices : je vous les cite comme un modèle du genre insidieux, et j'y joins mes réponses, que vous trouverez peu compromettantes, j'espère.

» — Croyez-vous, madame la comtesse, que M. votre neveu songe à se marier ?

» — Mon cher voisin, je pense qu'il finira par là : dernier rejeton d'une race illustre, il doit songer à la perpétuer.

» — Croyez-vous que M. votre neveu saura rendre heureuse la femme qu'il choisira ?

» — Je n'ai aucune raison de supposer le contraire.

» — Savez-vous si M. votre neveu fera ce choix *important* à Paris ou dans notre province ?

» — Il ne m'a fait aucune confidence à cet égard.

» — M. votre neveu n'aurait-il pas un de ces attachements, une de ces liaisons qui détournent quelquefois les jeunes gens du mariage ?

» — Vous comprenez, mon cher voisin, que je ne l'ai jamais questionné sur ce sujet délicat. Dans ces sortes de choses les priviléges d'une tante sont fort bornés.

» Je ne vous répète là que les insinuations principales, mon cher neveu, mais elles suffiront, je pense, pour vous donner une idée de la prodigiense habileté de M. de Choisy, votre futur beau-père, car je vous préviens qu'il est très-décidé à le devenir.

» Fidèle à mes engagements, je n'ai donc pas dit un seul mot encourageant à mon digne voisin ; mais je ne vous dissimulerai pas que j'ai profité de la circonstance pour faire votre éloge et que j'y ai même mis un peu d'exagération. Ainsi j'ai non-seulement parlé des qualités que j'ai cru reconnaître en vous, mais encore je vous en ai attribué quelques-unes dont je n'ai pas fait la découverte jusqu'à ce jour. Il ne tient qu'à vous, mon beau neveau, que je n'ai pas tout à fait menti : ayez dans l'avenir les vertus que je vous ai données dans le présent, et ma conscience sera parfaitement en repos. Vous me direz que vous en êtes suffisamment pourvu comme cela ; que l'excès en tout est un défaut : je ne vous contredirai que jusqu'à un certain point sur ce chapitre, et si vous restez tout

bonnement comme vous êtes, je ne vous en aimerai pas moins... mais mariez-vous, mariez-vous!

» Pour en revenir à M. de Choisy, il était enchanté, ravi, transporté quand il a quitté Cussac. Le digne homme, j'en suis certain, voyait déjà les *lions grimpants* de votre écu, *de gueules à la croix d'argent ancrée*, accolés sur les panneaux de votre voiture au blason mesquin, tout surchargé de petites pièces, de sa noblesse de deux sous. Après son départ, j'ai ri comme une jeune fille de quinze ans de sa folle vanité, ce qui ne m'empêchera pas d'être charmée le jour où je pourrai appeler Esther de Choisy ma nièce.

» Mais ceci n'est que le tout premier commencement de mon histoire, et je garde le plus beau, le plus étonnant, le plus merveilleux pour la fin. Donc il paraît que si vos trente-deux quartiers, votre vieux blason et la présence de votre quatorzième aïeul à la seconde croisade ont tourné la tête à M. de Choisy le père, vos beaux yeux, votre pâleur sentimentale, votre élégante et fine taille et vos petites moustaches noires ont produit un effet identiquement semblable sur la fille. Figurez-vous qu'il y a quatre ou cinq jours, la famille tout entière est venue en *grand fiocchi* m'annoncer une chose étourdissante, renversante, stupéfiante pour qui les connaît comme moi. Ils m'ont appris... Voyons, que supposez-vous qu'ils m'aient appris, mon beau neveu? Je ne suis pas fâchée de vous mettre un peu l'esprit à la torture : les vieilles femmes ont si rarement l'occasion d'inspirer de la curiosité aux hommes. Eh bien! devinez-vous ce que les Choisy sont venus m'apprendre? Non? Cherchez encore : je vous le donne en cent, je vous le donne en mille, comme disait

feue ma grand'tante de Sévigné, cette sublime caillette, qui a conquis l'immortalité avec des commérages... Mais je veux avoir pitié de vous, et, pour vous empêcher de jeter votre langue aux chiens, ce qui serait grand dommage, je vous dis à l'oreille, que la nouvelle que les Choisy sont venus m'apprendre est leur prochain départ pour Paris, comme qui dirait le lendemain ou le surlendemain. Comprenez tout ce qu'on peut déduire de cet événement? M. de Choisy, le campagnard par excellence, s'en aller à Paris, et pour quelques mois! j'en suis tout abasourdie.

» Il s'agit, m'a-t-on dit, d'un procès à suivre; mais vous comprenez que je n'ai pas donné tête baissée dans ce fagot. Le véritable procès à suivre, voyez-vous, mon beau neveu, c'est de vous avoir pour gendre, c'est de vous insinuer l'idée d'une alliance que l'on désire ardemment; j'ai vu clair d'ailleurs dans le cœur tout neuf de la charmante Esther. Chaque fois que votre nom revenait dans les hasards de la conversation, la petite sournoise devenait rouge comme un coquelicot qui perce son enveloppe verte, et sans s'en apercevoir, elle laissait ses grands yeux parler d'une façon très-indiscrète. Tout cela m'a fort amusée, comme vous pouvez penser, et je me suis bien promis de vous l'écrire.

» Esther fait ce qu'elle veut de ses chers parents, et c'est elle, soyez-en sûr, qui leur a soufflé l'idée pyramidale, pour des gens de leur caractère, de ce voyage à Paris. Quant à moi, cette détermination qui m'enchantait d'ailleurs, m'a paru tellement invraisemblable, qu'il m'a fallu savoir de science certaine que les Choisy étaient partis pour croire à leur départ.

» Vous voyez, mon beau neveu, que je vous dévoile

d'une façon complète le secret de la comédie : faites-en bon profit, vous avez tout ce qu'il faut pour cela : si vous ne réussissez pas, ce sera bien votre faute, convenez-en avec moi... mais je suis sûre que vous réussirez.

» Mes dignes voisins sont descendus à Paris, faubourg Saint-Germain, rue Saint-Dominique, hôtel des Ambassadeurs. Je présume que M. de Choisy aura pensé qu'il se devait à lui-même de loger dans le quartier de la vieille noblesse : grand bien lui fasse.

» A propos, que faites-vous de votre nouvel ami le vicomte de Nedêsmes ? Parlez-moi de lui avec grands détails dans votre réponse qui, j'espère, ne se fera pas attendre : je m'intéresse à ce bon et noble jeune homme plus que je ne saurais vous dire, et je suis enchantée de le voir débuter dans le monde sous vos auspices. Il ne saurait être en meilleures mains.

» Je termine ici, mon beau neveu, cette lettre déjà un peu longue, et je n'ai pas besoin, j'espère de vous répéter encore combien vous aime votre bonne vieille tante.

» La comtesse de Boisjol. »

Cette lettre plongea le comte d'Entragues dans une vive perplexité. — La situation se compliquait tout d'un coup d'une manière grave. — Les Choisy venus à Paris dans le but presqu'avoué de lui jeter leur fille à la tête, pouvaient et devaient commencer par faire certaines recherches et prendre certaines informations dont les résultats ne laissaient pas d'être fort inquiétants. — Le temps pressait ; il fallait sur-le-champ s'arrêter à un parti décisif ; sans cela le terrain si lentement et si péniblement conquis, pouvait manquer subitement sous les pieds du

vainqueur. Georges vit tous ces dangers d'un seul coup d'œil.

On comprendra facilement son anxiété et sa résolution d'en sortir n'importe à quel prix, si l'on veut se rappeler un moment les antécédents du comte d'Entragues, racontés par nous dans le premier volume de ce livre. Sa position était réellement environnée de tous les genres de périls.

Geoages touchait à cet âge où quelque goût qu'on ait pour les charmes variés d'une existence aventureuse, l'âme et le corps fatigués aspirent quelquefois au repos d'une vie uniforme. — En outre, il réfléchissait avec terreur à certaines circonstances de son passé, et il se disait que sa tranquillité, sa réputation, son honneur, étaient à la merci de la discrétion d'un certain nombre d'hommes qui pouvaient, en révélant de honteux écarts, le faire chasser, lui, le comte d'Entragues, d'un monde qui était aussi nécessaire à son orgueil qu'utile à ses intérêts, et le conduire de catastrophe en catastrophe, du tribunal de l'opinion à celui de la justice. — La complicité de ces hommes était à la vérité une sauve-garde, un gage de sécurité ; mais l'un d'eux pouvait vouloir se sauver à la condition de perdre tous les autres, et d'ailleurs un hasard quelconque suffisait pour faire tout découvrir sans la trahison diaucun des intéressés.

Un moyen, un seul, Georges le croyait du moins, se présentait de sortir à tout jamais de ces terrifiants embarras, c'était d'épouser Mademoiselle de Choisy. — Le mariage fait, d'Entragues rentrait naturellement dans une existence normale, et il retrouvait ouverte devant lui une voie honorable, large et facile.

Mais précisément ce mariage, but de l'ambition de M. de Choisy, rêve caressé d'Esther, marotte de Madame de Boisjol, ancre de salut pour d'Entragues; ce mariage souhaité, désiré, appelé par les vœux de tous, était en dépit du concours de toutes les volontés, sinon complétement impossible, du moins très-difficile à conduire à bonne fin.

Georges, en effet, avait, avant toutes choses, à donner des explications précises sur sa fortune personnelle, et ce qui était bien plus grave, à rendre compte de la fortune de sa sœur absente, dont les tribunaux lui avaient confié l'administration.

Or on se souvient que la légitime de Marie d'Entragues, la petite fille perdue un soir aux Champs-Élysées, avait disparu non pas d'une manière ostensible, mais secrètement et ténébreusement entre les mains d'un juif.

Nous entendons trop mal les affaires pour entreprendre d'initier nos lecteurs d'une façon quelque peu clair à la connaissance d'une situation financière aussi inextricable que l'était celle de M. d'Entragues. — Nous ne dirons donc point par quelle capitalisation *des intérêts des intérêts d'intérêts* usuraires, la somme de cent mille francs empruntée par Georges dans l'origine, en était arrivée au chiffre effrayant de sept cent mille francs, mais nous révélerons ce fait grave pour la sécurité de d'Entragues, que le moment était prochain, où faute du paiement de ladite somme, le juif propriétaire des titres pouvait poursuivre l'expropriation du frère tuteur de l'absente, s'emparer des biens de celle-ci, et faire condamner comme stellionataire celui qui avait commis le crime de les aliéner s'il n'avait pas encore le droit de le faire.

Trois moyens se présentaient de sortir de cette espèce d'abîme, au fond duquel Georges était fatalement entraîné : Payer les sept cent mille francs au juif, — lui voler les titres, — prendre un arrangement avec lui.

Georges pensait bien au premier parti, et ses projets sur M. de Nodêsmes devaient en rendre plus tard la réalisation possible : mais sept cent mille francs ne s'escroquent pas en un jour, si habile que soit le loup, et si candide que soit l'agneau destiné à l'immolation : il faut le temps de dresser les batteries et de préparer l'embuscade, et l'arrivée inattendue des Choisy à Paris exigeait des mesures promptes qui renversaient tous les anciens plans de Georges.

Voler les titres était un parti bien violent, devant lequel d'Entragues n'eût cependant pas reculé s'il avait entrevu la possibilité même douteuse de réussir; mais cette possibilité ne lui semblait pas admissible.

Restait donc le troisième moyen, c'est-à-dire s'arranger avec le juif, en obtenir des délais, et arriver ainsi à conserver les apparences de la fortune jusqu'à la conclusion définitive du mariage *avec les quarante mille livres de rentes de mademoiselle Esther de Choisy*. Comme d'Entragues n'avait rien de mieux à faire, il se décida à aller trouver son créancier pour l'amener à composition, ce qui offrait encore bien des difficultés.

Dès le lendemain matin il se dirigea donc vers la rue Croix-des-Petits-Champs où demeurait son escompteur.

Hélas ! il n'existe plus aujourd'hui le divin usurier raconté par l'immortel Molière ! Il est mort l'Harpagon sublime, qui, lorsqu'un fils de famille lui faisait demander

quinze mille francs à emprunter, envoyait les conditions suivantes :

« Supposez que le prêteur voye toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui pour cet effet sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

» Le prêteur, pour ne se charger la conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au *denier dix-huit*, mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint de l'emprunter lui-même au *denier cinq*, il conviendra que cet emprunteur paie cet intérêt sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

» Des quinze mille livres qu'on demande, le prêteur ne pourra compter que douze mille livres en argent, et pour les mille écus restant, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis de bonne foi au meilleur marché, et plus modique prix qu'il lui a été possible.

» Premièrement, un lit de quatre pieds à bandes de point de Hongrie appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et courtes-pointes de même. Le tout bien conditionné et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.

» Plus un pavillon à queue d'une bonne serge d'Aumale, rose, sèche, avec le mollet et les franges de soie.

» Plus une tenture de tapisserie des amours de Gombaut et de Maçé.

» Plus une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par-dessous de six escabelles.

» Plus trois gros mousquets, tout garnis de nacre et de perle, avec les trois fourchettes assortissantes.

» Plus un fourneau de brique avec trois cornues et deux récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller.

» Plus un luth de Bologne garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

» Plus un trou madame et un damier, avec un jeu de l'oie renouvelée des Grecs, fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire.

» Plus une peau d'un lézard de trois pieds et demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

» Le tout ci-dessus mentionné valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur de mille écus par la discrétion du prêteur. »

L'usurier d'aujourd'hui, c'est-à-dire l'escompteur, car, hélas ! tout s'est amoindri, ne porte plus l'étroit *haut-de-chausse* serrant ses maigres cuisses, et il a supprimé la calotte qui couvrait son crâne chauve et jaunâtre. — Il n'est pas excessivement rare de lui voir mettre des gants paille et des bottes vernies, jouer gros jeu à la bouillote, et fréquenter les grands et les petits théâtres : c'est presque un banquier. — Il vous *oblige* de son argent, vous donne des poignées de main la veille d'une échéance qui vous enverra rue de Clichy, et dîne avec vous aux Frères

Provençaux le jour où vous lui souscrirez des lettres de change.

Autrefois quand un fils de famille voulait se procurer à tout prix de l'argent pour le jeter gaiement par la fenêtre, il en trouvait quoiqu'il fût mineur et qu'il n'eût que de lointaines espérances de fortune. — Ainsi par exemple, moyennant dix mille francs de lettres de change dont la date était laissée en blanc, il parvenait à se procurer deux mille francs : mille ou douze cents en espèces sonnantes et ayant cours, l'appoint en briquets phosphoriques, souricières, becs de clarinette, cerceuils, et autres objets de première nécessité. — C'était cher, mais enfin on avait douze cents francs; et quatre ou cinq ans, dix ans, quinze ans, plus tard on payait le total de la dette contractée. — Les usuriers gagnaient considérablement à ce petit commerce, mais il arrivait quelquefois que le débiteur se révoltait, traduisait le créancier devant les tribunaux, et les amendes rognaient effroyablement les bénéfices des précédentes affaires.

L'usurier a compris qu'il y avait abus, et aujourd'hui il agit autrement.

Il exige l'acte de naissance en règle, et ne prête qu'aux jeunes gens que la mort de leur père ou de leur mère a laissés propriétaires, sinon de la jouissance, au moins d'une partie du capital de leur fortune. — S'il se décide, cas fort rare, à faire une exception, l'intérêt est décuplé, et l'homme d'argent fait *assurer* son débiteur pour la valeur de la somme prêtée. (C'est là un des grands avantages des compagnies d'assurances sur la vie.) — Il évite de plus les lettres de change à longues échéances, n'accepte que du papier à trois mois de date, mais signe u

contre-lettre par laquelle il s'engage à rembourser les billets et à renouveler le prêt moyennant un intérêt convenu d'avance.

On comprend qu'après toutes ces précautions l'usurier est rarement dupe de sa générosité.

Ces messieurs adoptent d'habitude un café où l'on est toujours sûr de les trouver de telle heure à telle heure. Quelques-uns des *Schilocks* et des *Gobsecks* les plus connus passent régulièrement leurs soirées à jouer au wisth ou à la bouillotte à l'entre-sol du café Frascati; d'autres ont élu domicile au café des Variétés ou au café du Vaudeville; d'autres enfin, et même en très-grand nombre, fréquentent l'estaminet hollandais et le café des mille colonnes. Quelques-uns se promènent chaque jour de quatre à cinq heures, dans les passages les plus fréquentés; ceux-ci au passage des Panoramas, ceux-là au passage de l'Opéra, etc.

On a le droit de s'adresser directement à eux, mais comme ils ne sont pas connus de tout le monde, un grand nombre d'industriels se sont faits *courtiers d'usure*, et on peut prendre des rénseignements auprès d'eux.

Un jeune homme n'a qu'à aller quatre ou cinq fois de suite déjeuner dans un café quelconque, et lorsque sa figure sera connue, dire à celui des garçons à qui il aura prodigué l'or sous la forme de quelques pièces de cinquante centimes :

— J'ai besoin d'argent : connaissez-vous quelqu'un qui puisse m'en prêter?

— Voilà monsieur *un tel* qui fera votre affaire, — répond invariablement le garçon.

Il vous amène un individu au chapeau râpé et à la mine

obséquieuse qui, tirant son portefeuille, vous demande votre nom, votre adresse, vos répondants, et le chiffre de la somme dont vous avez besoin.

— Je m'occuperai ce soir même de l'affaire de monsieur, et j'aurai l'honneur de voir monsieur demain matin. — Où monsieur demeure-t-il?

Vous invitez l'individu à déjeuner. — Le lendemain il n'y a encore rien de fait, mais il vous dit en vous quittant:

— L'affaire est en bon train et marche au delà de mes espérances; seulement mes démarches nécessiteront plusieurs courses en cabriolet, pour ne pas faire languir monsieur, et précisément, par le plus grand des hasards, je ne me trouve pas en fonds dans ce moment... Monsieur aurait-il la bonté de m'avancer dix francs sur le droit de commission.

On donne dix francs, et fort habituellement ces dix francs de perte sont le seul bénéfice que vous retirez de vos relations avec l'obligeant courtier.

Nous allons voir dans la personne de l'escompteur chez lequel se rendait le comte d'Entragues, un des types de l'usurier parisien de notre époque.

II

Un escompteur.

Georges, nous l'avons dit à la fin du chapitre précédent, s'était acheminé vers la rue Croix-des-Petits-Champs où demeurait son escompteur. — Arrivé devant une maison d'assez pauvre apparence, il franchit le seuil, et il avait déjà posé le pied sur la première marche d'un escalier tortueux, quand le carreau de la loge du portier s'ouvrit avec fracas, et donna passage à une tête de mégère mal coiffée d'un vieux foulard, qui laissait échapper une forêt de cheveux gris : en même temps une voix glapissante lui cria :

— Eh bien ! où donc que vous allez comme ça ?

— Chez monsieur Nathan, — répondit Georges. — N'est-ce pas ici qu'il demeure ?

— Déménagé, parti ailleurs, — cria la mégère à la voix glapissante.

Et le carreau se referma.

Georges fut un moment embarrassé. Cependant il fit assez vite la réflexion que, quelque maussade que fût l'abord de la portière, elle ne pouvait se refuser à donner l'adresse d'un locataire déménagé, et il frappa une seconde fois au carreau avec une certaine impatience.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? — fit le cerbère en jupons.

— Pardieu, ce n'est pas difficile à deviner : Je veux la nouvelle adresse de M. Nathan. Vous n'auriez pas dû refermer votre carreau sans me la donner.

— Comme si on n'avait pas autre chose à faire, — grommela la portière. — *Il reste* à présent rue des Bons-Enfants.

— Quel numéro ?

— Ma foi, je n'en sais rien ; mais ce n'est pas difficile à trouver, il y a une imprimerie dans la maison.

Georges en savait à peu près assez ; en conséquence, il se dirigea vers la rue des Bons-Enfants, dont il n'était pas très-éloigné, et il s'engagea sous la voûte sombre qui conduit à la maison où est l'imprimerie Proux et compagnie.

— M. Nathan ? — demanda-t-il de nouveau à une portière qui, pour l'obligeance et la beauté, pouvait marcher de pair avec sa collègue de la rue Croix-des-Petits-Champs.

— Connais pas.

— Pourtant on vient de me dire, rue Croix-des-Petits-Champs, numéro 17, que M. Nathan demeurait à présent rue des Bons-Enfants, maison de l'imprimerie.

— Vous y êtes.

— Eh bien ! M. Nathan ?

— Connais pas! Nous n'avons, depuis quatre mois, de nouveau locataire, qu'un Israélite qui vient bien de la rue que vous avez nommée, mais il s'appelle Salomon David, et pas Nathan.

— Voilà qui est extraordinaire.

— Du reste, *voyez voir* vous-même. M. Salomon connaît peut-être M. Nathan... Dans cette clique-là ils se connaissent tous...

— Quel étage?

— Au troisième, sur la cour, la porte à droite; il n'y a pas à se tromper.

Georges monta.

Il y avait en effet sur le milieu du panneau du milieu de la porte indiquée, une plaque de cuivre toute neuve, portant en belles lettres noires ces deux mots :

Salomon David.

Georges sonna, et dès que la cloche eut retenti, une grosse servante, le poing sur la hanche, se présenta à la porte entre-bâillée.

— Que demandez-vous, Monsieur? — dit la grosse fille avec un accent bourguignon très-prononcé.

— Je voudrais parler à M. Nathan, — répondit Georges, qui commençait à s'irriter de toutes ces petites difficultés, précédant, sans doute, celles beaucoup plus importantes qu'il prévoyait, quand il serait une fois en présence du juif.

— M. Nathan? — répéta la Bourguignonne : — je ne connais pas ça.

— Eh bien! si vous ne connaissez pas M. Nathan, vous connaîtrez peut-être M. Salomon David?

— C'est ici : que lui voulez-vous?

— J'ai à lui parler pour affaires pressantes : allez le lui dire, je vous prie.

— Comment vous appelez-vous?

Georges se nomma.

— Je vais prévenir Monsieur, — répondit la grosse servante.

Et elle sortit, après avoir ôté les clés de deux armoires laissant Georges seul dans l'antichambre.

Aucune description ne pourrait donner une idée de l'aspect sordide de cette antichambre terne et grise, pavée de carreaux rouges qui n'avaient jamais été cirés, et éclairée par une petite fenêtre sans rideaux, dont les vitres, couvertes d'une couche épaisse de crasse, ne permettaient pas de savoir si le jour venait d'une cour ou d'un jardin.

Après quelques instants d'absence, que l'anxiété de Georges lui fit trouver terriblement longs, la maritorne rentra en disant :

— Monsieur est en affaire pour le moment; mais il vous prie d'attendre un peu. Venez par ici.

Et elle introduisit Georges dans un petit salon carré, où elle le laissa de nouveau seul, après avoir recommencé la cérémonie peu flatteuse d'ôter les clés de tous les meubles, touchante précaution, qui témoignait du degré de confiance que méritaient et obtenaient les visiteurs habituels de maître Salomon David.

On a maintes et maintes fois décrit des logements d'usuriers. — Divers romanciers, et des meilleurs se sont complus à raconter le pittoresque aspect de ces sortes d'intérieurs, véritables cavernes, où la victime vient d'elle-même se faire égorger. — Rien ne prête en effet à la cou-

leur locale, au tableau flamand, à la description minutieuse, surtout à l'allongement des phrases, comme le pittoresque fouillis de ces sombres demeures, où sont entassés pêle-mêle toutes sortes d'objets précieux ou vulgaires, mais incohérents à coup sûr, et fort étonnés de se trouver ensemble : — des cadres sans tableaux et des tableaux sans cadres ; — des armes de toutes les espèces plus ou moins richement montées ; — des tabatières à portraits, gages d'amour ou souvenirs de deuil, dont l'abandon a peut-être brisé le cœur de celui qui s'en est séparé ; — des ballots de toile, — des caisses de sucre, — des paniers de vin, — des vieilles montres muettes, — des pendules arrêtées, — des dentelles jaunies, — des robes de velours râpé ou de satin fripé, des vêtements passés de mode, — des vases de Chine, au flanc desquels un faible rayon de soleil vient de loin en loin piquer une étincelle sur le ventre d'un mandarin, — enfin un confus et fantastique assemblage de ces choses disparates qui ne se rencontrent que chez les marchands de *bric-à-brac*, les commissionnaires au Mont-de-Piété et les usuriers de dernière classe.

Rien ne ressemblait moins à tout ce qui a été dépeint dans ce genre, d'un burlesque sinistre, que le salon dans lequel nous avons introduit le comte d'Entragues, qui, tout en examinant le curieux tableau qu'il avait sous les yeux, se demandait s'il était bien chez l'homme qu'il était venu chercher, ou seulement chez un de ses confrères.

Le milieu de la pièce était occupé par un vieux bureau d'acajou, dont la couleur primitive disparaissait sous une couche épaisse de taches d'encre, et dont la basane, jadis verte, était toute déchiquetée à coup de canif. —

Devant ce bureau se carrait un lourd fauteuil couvert en cuir et muni de son rond de maroquin. — Sous la tablette encombrée de sales paperasses, un tapis en moquette rongé par le temps, étalait avec une certaine prétention ses rosaces effacées et ses couleurs indescriptibles. — Contre le mur, un antique *sopha* (c'est le mot propre) en velours d'Utrecht autrefois jaune, était flanqué à droite et à gauche de deux fauteuils, que leurs longs services avaient fait passer du rouge vif au brun foncé. — Vis-à-vis se dressaient deux grandes armoires treillagées en fil de laiton, dont les rideaux intérieurs un peu entre-bâillés, laissaient voir de nombreux cartons bourrés de papiers timbrés ayant accomplis leur destinée, sans doute fatale à ceux qui les avaient reçus. — Une cheminée dans laquelle il n'y avait pas même de cendres, portait sur son étroite tablette une de ces pendules à colonnes torses en palissandre incrusté de fleurs en bois d'érable. — Deux flambeaux sans bougie servaient de satellites à cet astre : on eût dit le salon d'un huissier de troisième ordre.

Il semblait bien un peu à Georges qu'il avait vu autrefois dans le logement de la rue Croix-des-Petits-Champs cet ameublement misérable, mais ses souvenirs n'avaient rien d'assez précis pour lui donner la certitude que c'était bien chez son ancienne connaissance Nathan qu'il se trouvait pour le moment.

Georges se jeta sur le sopha, résigné à attendre le bon plaisir du maître de ce charmant séjour, puis il alluma un cigare pour passer le temps.

Après quelques moments d'attente il entendit un bruit de voix dans la chambre voisine. — Saisi aussitôt d'une curiosité bien naturelle dans sa position, il se rapprocha

avec précaution de la porte qui donnait dans la pièce d'où ce bruit semblait venir, et il se mit à écouter, dans l'espoir d'éclaircir ses doutes sur l'identité du personnage auquel il allait avoir affaire.

Les premières paroles qui lui arrivèrent furent d'abord confuses et n'offrirent aucun sens intelligible; mais l'oreille de Georges s'accoutumant peu à peu à cette manière de suivre une conversation, il finit par recueillir sans en perdre un seul mot le dialogue que nous allons rapporter avec la plus grande fidélité.

— Ah! çà, voyons, mon cher monsieur Salomon, quand le diable en personne y serait, il doit y avoir un moyen de nous arranger, — disait l'une des voix.

— Il y en a un effectivement, c'est de payer... je n'en connais pas d'autre, — répondait une autre voix que d'Entragues n'eut pas de peine à reconnaître : aucun doute ne pouvait plus être possible : Nathan et Salomon David n'étaient qu'un seul et même individu.

— Vous ne voulez donc pas me renouveler une dernière fois?

— Impossible! L'argent est rare, les temps sont durs... la place de Paris devient de jour en jour plus difficile.

— A qui le dites-vous! C'est justement pour cela que je n'ai pas payé mon billet.

— Je n'y puis rien... il fallait vous mettre en mesure; je vous avais prévenu que je ne renouvellerais pas.

— Allons, laissez-vous fléchir! un malheureux billet de cinq cents francs....

— Lettre de change, s'il vous plait! — se hâta d'interrompre Salomon.

— Eh bien! je vous en ferai un autre de six cents...

— Que vous ne me payerez pas d'avantage à l'échéance : je ne vois pas ce que j'y gagnerais, si ce n'est de nouveaux frais qui me retomberaient peut-être sur le dos. Merci, je ne fais pas de ces affaires-là.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez?

— Je vous l'ai déjà dit, mon argent, j'en ai le plus urgent besoin.

— Puisque je me tue de vous dire depuis une heure que je n'en ai pas!

— Voyons, je me laisse attendrir... mais je vous avertis que c'est pour la dernière fois.

— Digne homme! comment reconnaître le service que vous me rendez?

— Donnez-moi cent francs comptant, et je vous accorde un renouvellement d'un mois.

— Mais je n'ai pas cent francs à ma disposition, je vous le jure!

— Trouvez-les.

— Où voulez-vous que je les trouve? la débine est générale, je suis enfoncé sur toute la ligne.

— Alors payez-moi les cinq cents : je ne sors pas de là.

— Avec quoi?

— Ça ne me regarde pas. Je votre créancier, je ne suis suis pas votre conseil.

— Je vous donnerai gratis des leçons de mélophone, un instrument très à la mode depuis quelques semaines.

Ici Georges reconnut positivement Bisbille qu'il n'avait fait que soupçonner jusque-là.

— Finissons-en, — dit Salomon. — Mon argent demain à midi, ou demain soir vous recevrez la visite de mon huissier.

— Ah! c'est comme ça! — s'écria Clovis, — eh bien! je déménagerai!

— Qu'est-ce que ça me fait? j'ai la contrainte par corps: je vous rattraperai toujours.

— Monsieur Salomon, — continua l'autre, de plus en plus exaspéré, — si je ne me respectais pas, je vous dirais que vous êtes une infâme canaille! mais je me respecte.

— Fort bien! demain soir, sans faute, vous aurez de mes nouvelles... ah! vous ne payez pas, et vous insultez les gens!...

— Adieu, vieil arabe.

— Sans adieu, mon cher monsieur.

Georges entendit le bruit d'une porte qu'on fermait violemment, et quelques secondes après Salomon entra dans le salon où il attendait.

C'était un homme plutôt petit que grand, et d'une remarquable obésité. Son gros ventre semblait rouler sur ses deux courtes jambes, que l'on n'apercevait qu'à partir du genou, tant les cuisses étaient envahies par la partie supérieure de cet abdomen proéminent. — Le haut était surmonté d'un tronc robuste et carré, et une petite tête ronde comme un potiron, couronnait cet ensemble peu gracieux. — L'expression de cette tête avait au premier abord quelque chose de jovial et même de réjouissant; mais en l'examinant avec quelque attention, cette première impression s'effaçait bien vite, et celle qui la remplaçait était loin d'être favorable. — Ses yeux gris clair et à fleur de tête avaient ce regard fixe, défiant, inquisiteur de la race féline; le nez, gros, un peu relevé, orné de verrues et de petites loupes à filets sanguins, était insolent et sensuel; quant à la bouche, elle mérite une men-

tion toute particulière : elle était fendue d'une oreille à l'autre, et garnie de dents courtes, fortes et serrées, qu'on aurait cru plutôt appartenir à la mâchoire d'un carnassier qu'à celle d'un homme. Si elle s'ouvrait pour sourire ou parler, elle était fausse et sinistre ; si elle se fermait pour la réflexion ou le refus, elle exprimait une ténacité qui ne laissait aucune espérance au solliciteur. Les lèvres étaient tour à tour minces et saillantes ; le menton un peu chargé, était cependant expressif et mobile ; les cheveux grisonnants étaient crêpus comme chez presque tous les israélites, et l'ensemble représentait le type juif dans toute son ignoble pureté : nous en demandons bien pardon aux rares exceptions qu'offre cette race reconnaissable dans toutes ses individualités.

Salomon était vêtu d'un large et confortable paletot en castorine couleur vert-bouteille ; une lourde chaîne d'or tranchait sur son gilet de satin noir, et supportait de nombreuses breloques, dépouilles opimes, enlevées sans doute à divers débiteurs malheureux.

Salomon David avait fait plus d'un métier avant de se décider à prendre la profession d'usurier. — A Metz, sa ville natale, on l'avait connu tour à tour marchand de vieux galons, maquignon et agent de la bande noire : quelques mauvaises langues prétendaient même qu'il s'était occupé pendant quelques mois, avec beaucoup de succès, *de la traite des blanches* : ceci nous semble assez délicatement dit.

La conversation que l'escompteur venait d'avoir avec notre ami Clovis Bisbille, ne devait pas paraître à Georges, qui en avait recueilli quelques lambeaux, d'un favorable augure pour les projets qui l'amenaient chez le juif.

Toutefois la physionomie de ce dernier n'exprimait à son entrée aucune disposition inquiétante, et il ne paraissait nullement affecté de l'épithète *d'infâme canaille* dont Clovis l'avait gratifié : — était-ce cynisme ou superbe dédain? nos lecteurs en décideront.

— Monsieur le comte, je suis votre serviteur, — dit-il à Georges en le saluant d'une façon tout à fait amicale et même engageante.

— Pardieu, mon cher monsieur Nathan, — répondit d'Entragues, — on a terriblement de peine à vous trouver! voilà plus de deux heures que je cours après vous.

— Chut! — fit Salomon en mettant un doigt sur sa bouche d'un air mystérieux. — Je ne m'appelle plus Nathan.

— Ah! ah! et pourquoi cela...

— Parce que... parce que... ce nom de *Nathan*, voyez-vous, ne me convenait pas... il avait quelque chose de trop juif... et vous savez, il y a des gens qui ont encore des préjugés...

— Et vous avez choisi le nom de *David* comme moins juif, — interrompit Georges en souriant : — je vous en fais mon compliment bien sincère.

— N'est-ce pas, monsieur le comte, que c'est beaucoup mieux? il n'y a pas de comparaison... mais, pardon, vous êtes probablement venu ici pour quelque chose... oserais-je alors vous demander...

— Je suis venu pour faire une affaire avec vous, — repartit Georges avec la résolution d'un homme qui sait que l'assurance est la première condition du succès des entreprises difficiles.

— Ah! ah! — fit le juif dont la figure se rembrunit

subitement : — si c'est pour un emprunt quelconque, je suis désolé, mais cela m'est tout à fait impossible... les temps sont durs, l'argent est rare, et la place de Paris...

— Devient de jour en jour plus difficile, — reprit Georges en achevant la phrase qu'il avait entendu prononcer à Salomon moins de cinq minutes auparavant, et qui sans doute servait au juif comme de réponse stéréotypée à toutes les demandes de prêt ou de renouvellement.

— Monsieur le comte me fait l'honneur de deviner précisément ma pensée; mais que monsieur le comte n'aille pas prendre ceci pour une défaite : il n'est malheureusement que trop vrai que le numéraire disparaît tous les jours, les chemins de fer accaparent l'argent, la banque a augmenté le taux de son escompte, et il nous devient impossible de *faire* quant à présent, le papier de qui que ce soit.

— Ah! çà, mon cher Nathan...

— Salomon, s'il vous plaît, monsieur le comte.

— Salomon soit... Eh bien! monsieur Salomon, vous vous bâtissez des moulins à vent, pour avoir comme don Quichotte le plaisir de les combattre... je ne viens pas vous demander d'argent; je viens au contraire pour vous en proposer.

— En vérité! — dit le juif avec un sourire d'incrédulité.

— Vous ne le croyez pas; je vois cela à votre air, et pourtant rien n'est plus certain.

— Tant mieux! tant mieux! les billets de banque sont toujours les bien venus.

— Je vous dois beaucoup, — dit Geouges, du ton d'une personne qui interroge.

— Beaucoup! — reprit Salomon avec un mouvement de mâchoire très-significatif.

— Quelque chose comme sept cent mille francs, par exemple.

— Un peu plus, je crois; mais un rien, une bagatelle dont ce n'est pas la peine de parler.

— Vous m'avez prêté vos fonds à un taux exorbitant, vous en conviendrez avec moi?

— Que voulez-vous, monsieur le comte? il faut bien gagner sa vie et celle de ses pauvres enfants.

— Vous n'en avez pas!

— C'est vrai, mais je pourrais en avoir, — répondit Salomon en parodiant sans le savoir le mot de *Robert-Macaire* sur les cheveux blancs.

— Enfin pour éviter toute récrémination, — reprit Georges, — je veux bien admettre que la somme avancée soit parvenue par la capitalisation des intérêts au chiffre énorme que j'énonçais tout à l'heure.

— Vous êtes bien bon, monsieur le comte, — riposta le juif d'un ton railleur et presque insolent.

— Les terres d'Entragues que vous avez entre les mains comme garantie, — continua Georges, — ne représentent pas ce chiffre.

— Erreur, monsieur le comte! erreur! — répondit Salomon avec un sourire narquois... — les propriétés ont singulièrement augmenté de valeur depuis le jour où j'ai été assez heureux pour vous obliger de mon argent, de mes capitaux; et puis d'ailleurs je compte morceler et vendre en détail aux paysans. Ils sont riches dans votre Normandie, et ils emploieront tous leurs doubles louis et leurs écus rognés à l'acquisition des petits carrés de terre

que je découperai pour eux dans votre parc et dans vos domaines.

A peine Georges eut-il entrevu le tableau que les dernières paroles du juif représentaient, que tout son sang de gentilhomme se souleva dans ses veines! un nuage passa sur son front subitement contracté, ses poings se fermèrent convulsivement, et deux grosses larmes de dépit et d'humiliation obscurcirent son regard, un moment étincelant de rage.

En une seconde il avait revu son vieux père; les longues avenues de tilleuils, pleines de fraîcheur, de mélancolie et de souvenirs; les masses verdoyantes de la forêt, tour à tour étincelantes comme la lumière, ou mystérieuses comme l'ombre; les toits rustiques des métairies dans les horizons vaporeux, et le vieil écusson de sa famille fièrement sculpté sur le front de son manoir rajeuni.

Mais en même temps le regard de sa douloureuse pensée voyait aussi la pioche et la hache mettant partout le désordre et la dévastation! Les chênes séculaires tombaient sous les coups redoublés de la cognée de paysans avides et insoucieux! le soc des charrues déchirait les vertes pelouses! l'écusson tombait brisé par le marteau d'un parvenu insolent comme la prospérité, et envieux comme la bassesse.

Ce rêve fut poignant, mais rapide. — Georges rappelé à lui-même par le sentiment des périls de sa situation, retrouva à l'instant son calme habituel, et ce fut sans la moindre émotion dans la voix, qu'il dit à Salomon :

— Mais si j'avais à vous proposer un arrangement qui vous assurât la rentrée prochaine de vos fonds, et me per-

mît de conserver mes terres, vous accepteriez, n'est-ce pas ?

— Cela dépend : dans l'état actuel des choses j'ai toutes mes sûretés, et vous ne pouvez me forcer à restitution que par un paiement en bonnes espèces. — Cependant j'y mettrai de la bonne volonté, et quand vous m'aurez dit de quoi il est question, je verrai s'il y a moyen de s'entendre.

— Je puis, — dit Georges, — si vous vous montrez un tant soit peu accommodant, faire un mariage très-riche.

— Ah ! ah ! — répondit Salomon en goguenardant, — et payer avec la dot, comme une charge de notaire, d'avoué ou de commissaire-priseur.

— Précisément ; mais vous comprenez à merveille que je dois, aux yeux des parents de la jeune fille, paraître avoir conservé ma fortune intacte.

— Compris ! — dit le juif. — Vous voulez *flouer* ces braves gens, c'est tout simple.

— Je ne les *floue* pas le moins du monde ; seulement je dissimule beaucoup mon passif, et j'augmente mon actif en proportion, afin qu'il y ait équilibre : cela se fait tous les jours dans les transactions commerciales.

— Et peut-on savoir ce que c'est que ce mariage ? — demanda Salomon d'un ton d'autorité.

Georges nomma la famille de Choisy.

— Ah ! très-bien ! très-bien ! — dit Salomon. — Ce sont des gens riches, et une fortune solide : je connais le pays. Vous feriez là une très-bonne affaire et qui vous remettrait parfaitement à flot.

— Il ne dépend que de vous de ne pas l'empêcher, et je compte sur votre obligeance.

— Et ce mariage, où en est-il ?

Georges raconta ce qui s'était passé pendant son voyage en Normandie, et montra la lettre de sa tante de Boisjol.

— De mieux en mieux! il paraît que tout le monde en tient pour vous, les grands parents et la petite fille : cela me fait l'effet de devoir aller comme sur des roulettes... dites-moi maintenant ce que vous veniez me demander?

— De me rendre les titres qui vous concèdent la propriété de mes terres et de mon château, et de recevoir en échange des règlements exigibles aussitôt après mon mariage.

— Ah! ah! — fit Salomon.

— Acceptez-vous?

— Non pardieu! je refuse, et plutôt dix fois qu'une.

— Vous refusez! — balbutia Georges avec stupeur.

— Certainement; et j'ajouterai que de la part d'un homme aussi distingué et aussi spirituel que vous, monsieur le comte, cette proposition m'étonne singulièrement.

— Pourquoi donc?

— Comment diable voulez-vous que j'aille me dessaisir de titres parfaitement en règle, incontestables, inattaquables, et que je puis, quand je le voudrai, rendre exécutoires au moyen d'un bon jugement du tribunal de commerce, pour recevoir des valeurs dont rien ne me garantit le paiement, et qui deviendraient de la plus désastreuse nullité si votre mariage manquait, ce qui peut certainement arriver.

— Mais dans ce cas il vous resterait toujours un recours sur mes propriétés, — répondit Georges avec une consternation qui croissait de minute en minute.

— Et supposons (remarquez que je mets les choses au pis, et que ce n'est qu'une supposition), supposons que

dans l'intervalle vous vous livriez à un emprunt sur première hypothèque : vous empocheriez l'argent, les droits du prêteur primeraient les miens qui ne seraient que ceux d'un créancier chirographaire, et je serais obligé de soutenir un procès difficile, coûteux, pour ne pas venir à bout peut-être de remettre les choses dans l'état où elles sont aujourd'hui.

— Ah! çà, me prenez-vous donc pour un fripon? — demanda Georges avec une indignation magnifiquement jouée.

— Pas le moins du monde, monsieur le comte; mais dans les affaires il faut toujours agir comme si on ne savait pas avec qui on les traite. C'est ma manière; elle m'a toujours réussi, et ce n'est pas à cinquante ans passés que j'irai en changer. Au surplus, je suis bien loin de vous vouloir du mal, et tout en refusant cet arrangement, je suis prêt à en accepter un autre pourvu que j'y trouve un bénéfice honnête.

— Mais quel arrangement voulez-vous que je vous propose?

— Je n'en sais rien, moi! je ne connais pas vos ressources, vos amis; cherchez un peu.

— Est-ce une hypothèque, une garantie?

— L'une ou l'autre... Par exemple si vous aviez un ami très-riche qui consentît à souscrire des lettres de change à votre profit, pour une valeur de sept cent vingt-cinq mille francs, je consentirais volontiers à ne faire usage de mes titres que dans six mois, ce qui vous donnerait tout le temps de conclure et de consommer votre mariage.

— Un ami, dites-vous?

— Vous devez en avoir plusieurs dans une position fort brillante.

— Vous connaissez la Normandie, m'avez-vous dit tout à l'heure ?

— Parfaitement, je l'ai parcourue vingt fois dans tous ses coins et recoins.

— Avez-vous entendu parler d'un fils de famille qui s'appelle le vicomte de Nodêsmes ?

— Oui, sans doute. J'ai même vendu des chevaux à son père dans le temps que j'étais maquignon... Mais vous ne savez peut-être pas que j'ai été maquignon.

— Que pensez-vous de la fortune de ce jeune homme ! — demanda Georges tout à son affaire.

— Il est fils unique, et l'un des plus riches propriétaires de son département.

— Sa signature vous conviendrait-elle ?

— Très-bien, s'il est majeur.

— Vous aurez son acte de naissance entre vos mains, ou vous pourrez prendre des renseignements dans le pays.

— Oh ! la plus grande difficulté n'est pas là. Mais comment obtiendrez-vous sa caution ? Sept cent vingt-cinq mille francs, c'est une somme !

— Ceci est mon affaire. Pourvu que vous ayez vos billets bien en règle, vous n'avez pas à vous inquiéter du reste le moins du monde.

— D'accord ; mais entendons-nous bien : je veux des lettres de change, pour pouvoir faire coffrer le jeune homme s'il ne paie pas. — Voyez-vous, Clichy, moi je ne connais que ça.

— Soit, vous aurez des lettres de change.

— Je veux de plus être mis personnellement en rapport

avec M. le vicomte de Nodèsmes, pour bien m'assurer de l'identité de la personne.

— Toujours défiant ?

— Non, toujours prudent.

— Vous serez mis en rapport avec M. de Nodèsmes.

— Alors, bonne chance ! Quand vous reverrai-je ?

— Probablement d'ici à fort peu de jours ; dès que ma négociation sera terminée.

Et Georges quitta la demeure de l'usurier un peu moins préoccupé que lorsqu'il y était arrivé.

— Je suis curieux de savoir comment il s'y prendra pour plumer l'autre étourneau, — se dit Salomon resté seul. — Enfin n'importe, il y aura toujours là dedans quelque chose à gagner pour moi... Qui sait si je ne trouverai pas le moyen d'avoir tout à la fois la somme et la terre. *Tout retenir et ne rien rendre,* voilà comme je comprends *la soustraction*. Ma foi ! vive l'arithmétique !

III

Le bracelet

Nous demanderons à nos lecteurs la permission de franchir un laps de temps de quinze jours environ, et nous nous bornerons à indiquer rapidement ce qui s'était passé entre Jules de Nodêsmes et Mazagran à partir de la visite de Georges d'Entragues au juif Salomon, jusqu'aux événements qui vont prendre place dans notre récit.

On se souvient que le baron Aymeric Croisé de la Croisette, chevalier de plusieurs ordres et commandeur de quelques autres, avait présenté le vicomte de Nodêsmes à madame veuve Lambertini, née Adèle de Flavy, le soir même du jour où Jules avait aperçu aux Champs-Élysées la charmante veuve pour la seconde fois : ce qui résulta de cette présentation n'est pas très-difficile à prévoir, ou plutôt à deviner.

Ç'avait été d'abord pour la jeune femme une chose infiniment réjouissante que de sentir sa vie pour ainsi dire

transformée en un bal masqué perpétuel, dans lequel elle pouvait du matin au soir jouer la comédie de sentiment à visage découvert. — Rien ne lui semblait plus amusant, et ne pouvait lui paraître plus neuf, à elle, tout à la fois fille et prêtresse du plaisir et de la folie, que de se poser en femme vertueuse, et de se voir refusant sérieusement une foule de petites faveurs et de *menus suffrages* qu'elle n'avait jamais contestés à qui que ce fût au monde depuis qu'elle avait atteint l'âge de raison. — Si Jules avait eu plus d'expérience, cette grande sévérité lui aurait peut-être paru un peu suspecte, car en la comparant à celle d'autres femmes honnêtes de sa connaissance, il aurait évidemment constaté une exagération bien faite pour lui donner de la défiance. — « Toutes les vertus contre lesquelles j'ai échoué, se serait-il dit, permettaient toujours quelque chose : pourquoi diable celle-ci n'agit-elle pas de même ? Qui veut trop prouver ne prouve rien. J'y regarderai de plus près. »

Mais Jules était la candeur même, la crédulité en personne, de sorte qu'il prit au sérieux toutes les résistances de Mazagran, qui du reste n'avait pas des attaques bien vives à repousser. — Quant à l'égrillarde lorette, transformée en dame *honesta*, elle avait commencé par jouer avec le naïf amour du vicomte, comme le chat joue avec la souris ; peu à peu elle s'était abandonnée au charme de cette passion juvénile si nouvelle pour son cœur ; le jeu était devenu une réalité, et la jeune femme avait fini par éprouver un attachement, sinon très-sérieux, du moins assez vif, à l'endroit de l'homme qu'elle devait enchaîner, par ordre, à son char.

Peut-être nous demandera-t-on comment il pouvait se faire que M. de Nodêsmes, jeune, il est vrai, et complète-

ment dépourvu d'expérience ; mais, après tout, homme du monde et du meilleur monde, jouissant par conséquent de ce tact inné qui semble héréditaire chez les gens de noble race, fût tombé dans un aveuglement assez grand pour accepter sans la moindre hésitation tout ce qui lui avait été dit par La Croisette au sujet de la soit-disant veuve, et pour confondre celle-ci, si rusée et si habile qu'elle fût, avec la femme retenue par principes, et distinguée autant par instinct que par éducation.

Nous répondrons à ceci de la façon la plus terre à terre du monde, en disant que l'amour est aveugle chez tous les hommes qui le prennent au sérieux, et qu'il l'était particulièrement chez le vicomte de Nodêsmes, parce qu'il le considérait, l'enfant qu'il était, comme l'affaire la plus importante de sa vie.

On a beaucoup écrit, discuté, rêvé, expérimenté sur l'amour. — On en a donné des définitions tour à tour profondes et ingénieuses, sérieuses et grotesques, chastes et indécentes. — La question est donc un peu usée, ce qui ne nous empêchera pas de la traiter très-succinctement à notre point de vue, en ayant soin de faire précéder l'axiôme auquel nous comptons la réduire de deux autres qui nous ont semblé mériter quelque attention :

aophie Arnoult, cette courtisane de tant d'esprit, qui disait à deux femmes de la cour, marchandant un divan à une vente qu'elle faisait faire : *Ces dames voudraient peut-être l'avoir au prix coûtant.* — Sophie Arnoult définissait l'amour.

— Ah ! diable ! voilà que nous nous apercevons seulement qu'il nous est impossible de vous donner la définition de Sophie Arnoult...

— Cependant, messieurs les auteurs, en employant certaines périphrases, certaines circonlocutions, il me semble que vous pourriez... car enfin il est fort désagréable...

— Madame, nous vous donnons notre parole d'honneur que nous ne saurions, sans manquer au respect que nous vous devons.....

— Allons, — murmure la dame entre ses dents, — voilà maintenant les auteurs qui vont se mettre sur le pied de nous respecter dans leurs livres.,. il ne nous manquait plus que cela !...

Ne pouvant décemment vous donner la définition de Sophie Arnoult sur l'amour, force nous est d'avoir recours à des autorités moins célèbres, et nous citerons d'abord le mot d'une jeune et charmante femme, que vous interprêterez à votre fantaisie.

« L'amour, nous disait-elle un jour, c'est le bonheur ! — mais le mariage, c'est le plaisir !!! »

Ici la définition s'était élevée jusqu'à la hauteur du parallèle ; nous serons plus modestes et nous dirons :

« L'amour, à très-peu d'exceptions près, est la plus agréable des choses insignifiantes. »

Jules de Nodèsmes n'étant pas de cet avis, bien malheureusement pour lui, nous le croyons, avait de prime abord laissé prendre à sa fantaisie pour Mazagran la proportion gigantesque d'une passion sérieuse, de sorte qu'il acceptait pour argent comptant, pour réalité, toute la fausse monnaie de pruderie et toute la pretintaille de sentiments que *son Adèle* lui prodiguait en toute occasion.

Hâtons-nous d'ajouter cependant, pour la justification de notre héros, que Mazagran ne manquait pas d'un cer-

tain tact et d'une finesse qui la garantissait du danger de trop charger son rôle; puis, ayant été piquée elle-même par l'amour après quelques jours de cette comédie, elle avait fini par prendre son personnage au sérieux, si bien que le bandeau qui couvrait les yeux du vicomte de Nodèsmes, s'épanouissait chaque jour davantage.

Cependant en dépit des timidités fabuleuses de notre amoureux, et des pruderies incroyables de la veuve, Jules s'endormit un soir, ou s'éveilla un matin, nous ne savons lequel des deux, amant heureux de son Adèle; mais ne pouvant croire à son bonheur tant il lui semblait immense et inespéré.

— Comme elle doit m'aimer, — se disait-il avec ivresse, — pour m'avoir fait un si grand sacrifice!

Nous aurions ici une foule de réflexions fort impertinentes à faire, mais nous les supprimons par prudence, imbus que nous sommes de cet axiome de morale, que s'il est fort avantageux de bien connaître les femmes, c'est une grande gaucherie de leur laisser trop voir qu'on les connaît.

Bref, Jules de Nodèsmes en était presque à s'affliger *du grand sacrifice* que Mazagran lui avait fait.

Noble jeune homme, tu as notre estime!

Georges d'Entragues qui avait suivi avec la plus sérieuse attention la marche de cette affaire capitale pour lui, non-seulement se garda bien de ridiculiser cet amour et de dépoétiser ce bonheur, mais encore il fit tout ce qui dépendait de lui pour entretenir les illusions de son ami, et même pour lui en inspirer de nouvelles.

D'ailleurs de graves préoccupations l'agitaient personnellement et lui faisaient envisager toutes choses sous le

côté le plus sérieux. — Il était allé rue Saint-Dominique visiter la famille de Choisy, *à l'Hôtel des Ambassadeurs*, et la manière dont il avait été accueilli confirmait trop bien la lettre de la chanoinesse, pour ne pas lui faire désirer ardemment de se mettre dans les conditions voulues pour conduire cette affaire à bonne fin, et pour lui permettre de perdre de vue un seul instant les éventualités sinistres qui pouvaient de moment à l'autre renverser ses plus chères espérances.

En outre, quand M. d'Entragues avait promis à Salomon des lettres de change du vicomte de Nodêsmes en remplacement des titres qui lui abandonnaient toutes ses propriétés, il ignorait complétement comment il viendrait à bout de réaliser cette promesse, et il se bornait à compter, non pas sur le hasard, cette providence des sots et des étourdis, mais sur cette merveilleuse facilité de conception et d'exécution qu'il avait reçue de la nature, et qui ne lui avait jamais fait défaut dans les circonstances difficiles et même périlleuses de sa vie.

Demander à Jules de lui prêter sa signature pour une somme de cette importance, il n'y fallait pas penser. — D'abord cela entrainerait à des explications impossibles à donner d'une manière un peu satisfaisante, puis, de si bonne et de si candide nature que fût le jeune homme, cette demande le mettrait naturellement sur ses gardes, et lui inspirerait d'inévitables soupçons qu'il fallait à tout prix empêcher de naitre, attendu qu'il est difficile quelquefois d'éveiller la défiance, il est presque toujours impossible de la rendormir.

Il était donc d'absolue nécessité de surprendre au plus vite cette signature de Nodêsmes, mais comment? Là était

le problème à résoudre. — Soudain un éclair de joie vint illuminer le front pensif et soucieux de Georges! ce problème tant cherché, il croyait l'avoir trouvé.

Aussitôt il se rendit auprès de Jules, qu'il trouva plongé dans ses rêves de bonheur.

— Ne pensez-vous pas, mon ami, — lui dit-il après avoir amené adroitement la conversation sur Mazagran, — qu'il serait convenable de témoigner par quelque chose de gracieux à madame Lambertini, combien vous êtes touché de son bon accueil et de la grâce flatteuse avec laquelle elle vous a admis dans sa plus étroite intimité?

— Sans doute, — répondit Jules avec le plus vif empressement; — mais, mon ami, dites-moi ce que vous appelez quelque chose de gracieux?

— J'entends un de ces petits présents qui plaisent aux femmes, moins à cause de leur valeur que parce qu'ils sont un gage d'une affection qu'elles inspirent.

— Mais croyez-vous qu'elle consentirait à accepter?... — demanda Jules avec une certaine inquiétude provoquée par la crainte d'offenser l'ange qu'il adorait.

— Je n'en fais aucun doute. Elle vous témoigne trop de sympathie, et je la crois trop véritablement bonne pour qu'il soit permis de supposer qu'elle voudrait courir le risque de vous affliger par un refus.

— En vérité! — fit le vicomte dont le front rayonna d'une vive joie. — Mais que peut-on lui offrir qui soit digne d'elle? — reprit-il après quelques instants d'un silence extatique.

— Un rien, une bagatelle,; une de ces choses qui témoignent du goût de celui qui les a choisies, que vous dirais-je? un bijou, une bague, un camée... Ce que vous

voudrez enfin, car, je vous le répète encore, dans ces sortes d'affaires la valeur de l'objet donné n'est rien.

Si vous vouliez, mon cher d'Entragues, me guider dans ce choix?...

— Avec le plus grand plaisir, je vous mènerais, si cela vous convient, chez un bijoutier de ma connaissance qui n'a point de boutique, mais qui possède dans un espèce de taudis tout ce qui se fait de mieux en curieuses orfévreries. Nous pouvons faire cette course demain matin.

— J'accepte avec plus de reconnaissance que je ne saurais dire.

Georges causa encore pendant quelques instants avec Jules, puis il regagna son appartement, où il se mit sans retard à écrire la lettre suivante :

Mon cher monsieur Salomon,

« Vous m'avez témoigné le désir d'être mis en relation directe avec le jeune homme que vous savez. Je vous le conduirai demain dans la matinée. Il désire acheter quelques joyaux de femme. Procurez-vous donc une collection fort complète de bagues, de broches, de bracelets ; etc. Surtout pas un mot de l'affaire en question ; le temps n'est pas encore venu, et le fruit n'est pas tout à fait mûr. Nous serons chez vous entre midi et trois heures. Vous ne devez pas avoir l'air prévenu d'avance.

Mille compliments empressés. »

Comte d'ENTRAGUES.

Le lendemain vers midi et demi, d'Entragues et Noësmes arrivaient rue des Bons-Enfants, Georges sonnait à la porte de l'escompteur, et la grosse servante bourgui-

gnonne, d'un air caressant cette fois, introduisait les visiteurs sans leur faire faire antichambre.

Le salon que nous connaissons déjà, avait pris un air de fête : il y avait des bougies dans les chandeliers, le carreau rouge avait été frotté et lustré, et le bureau recouvert de basane verte, débarrassé de ses paperasses, était encombré d'écrins de toutes formes et de toutes couleurs.

De plus, chose prodigieuse pour nous qui connaissons les habitudes de la maison, il y avait du feu dans la cheminée !

Salomon était là, plus ventru que jamais dans son paletot vert-bouteille ; — il souriait gracieusement en faisant clignoter ses petits yeux : — L'usurier était redevenu marchand : — du reste pour un juif, c'est à peu près la même chose.

— Monsieur Salomon, — dit Georges en entrant, — je vous présente un nouveau client, monsieur le vicomte de Nodèsmes, riche propriétaire de Normandie ; il désire faire quelques acquisitions de bijoux, et je vous l'ai amené, convaincu que vous le traiteriez en conscience.

— Monsieur le comte est bien bon, — répondit le juif en courbant aussi bas que possible sa courte et massive épine dorsale. — Cette confiance m'honore, mais elle est méritée, et monsieur le comte le sait bien.

— Voulez-vous nous montrer des bijoux ? dit le vicomte de Nodèsmes.

— Sans doute, monsieur le vicomte, sans doute... quand je pense, — ajouta Salomon, en se dirigeant vers le bureau, — que j'ai eu l'honneur de voir monsieur le vicomte pas plus haut que cela.

Et le juif fit ce geste par lequel on a l'habitude de désigner la taille d'un tout petit enfant.

— Ah! — fit Jules avec quelque curiosité... — et où donc m'avez-vous vu?

— A votre terre de Nodèsmes... mais il y a bien longtemps de cela... dix-huit ans à peu près: vous ne pouvez pas vous en souvenir. Je vendais à monsieur votre père deux chevaux bais à balzanes postérieures, des bêtes normandes, belles et bonnes ma foi, ayant du train, de la taille et qui ont dû lui faire un fameux service.

— Vous n'étiez donc pas bijoutier dans ce temps-là? — demanda Nodèsmes avec une politesse bienveillante.

— Pardoudez-moi, monsieur le vicomte: seulement je faisais le commerce des chevaux pour mon plaisir. Et tenez, si vous avez besoin de quelque jolie bête de selle, je crois que je connais une jument anglaise qui ferait bien votre affaire.

— Nous verrons cela plus tard, — interrompit Georges, bien que la proposition ne s'adressât pas à lui: — mais aujourd'hui nous sommes venus pour acheter des bijoux, montrez-nous des bijoux.

— Voilà, monsieur le comte! voilà! — dit Salomon en se hâtant d'ouvrir plusieurs écrins qui contenaient des parures de différentes espèces.

— Voici un bracelet charmant, — fit Jules en passant le bijou à d'Entragues.

— Il n'y a pas mieux dans Paris, — se hâta d'ajouter Salomon.

Le brocelet que le vicomte faisait admirer à d'Entragues, était effectivement un ouvrage d'orfèvrerie fort consciencieusement travaillé, et le sujet en était assez original:

Il représentait une syrène qui, les reins gracieusement cambrés, cherchait, à l'aide de ses bras rejetés en arrière, par un mouvement rempli de hardiesse, à nouer l'extrémité de ses longs cheveux flottants avec celle de sa queue recourbée.

— Je trouve ce bijou charmant, — dit Georges en passant l'écrin au vicomte, — et je vous engage à vous en tenir à ce choix qui est des plus heureux.

— Quel est le prix de ce bracelet ? — demanda Jules à Salomon.

— Cinquante louis. Toutes ces pièces sont massives; il y a pour quatre cent soixante et dix-sept francs d'or au poids et au titre; et d'ailleurs c'est une œuvre d'art digne d'un connaisseur comme monsieur le vicomte.

— Je le prends, dit Nodêsmes en le mettant de côté.

Salomon voyant le prix de son bracelet accepté sans contestation, regretta amèrement de no l'avoir pas élevé davantage.

— *Ne vous faut-il rien autre?* Monsieur le vicomte ne peut pas s'en tenir à ce seul bijou, — fit le juif.

— Montrez-moi des bagues.

Salomon en tira une vingtaine de leurs petits écrins, et il les étala sur le bureau, en les faisant jouer l'une après l'autre avant de les placer.

Jules choisit une des bagues.

Elle était d'une grande simplicité, mais par cela même charmante. Le chaton, représentait une fleur de pensée en pierres précieuses si finement travaillées, que le tout imitait la nature à s'y méprendre.

— Combien, — demanda Jules.

— Cinq cent francs, — répondit le juif qui voulait prendre sa revanche.

Ensuite Jules ayant examiné encore quelques autres bijoux, pria d'Entragues d'accepter une ravissante épingle de cravate, laquelle consistait en un petit scarabée en émail, dont le corcelet était marqué par une rangée de perles fines microscopiques : — l'insecte, d'une imitation parfaite, était posé sur une feuille de pampre en or vert : Georges accepta avec d'autant plus de plaisir, que ce présent lui semblait devoir démontrer à Salomon quel était le degré de son intimité avec Nodêsmes.

— Est-ce donc tout, cette fois, monsieur le vicomte? — demanda Salomon enchanté de sa matinée.

— Oui, pour aujourd'hui.

— Si monsieur le vicomte est amateur de tableaux, j'en ai quelques-uns d'excellents, maîtres, que je pourrais céder à des conditions très-avantageuses.

— Comment, vous vendez aussi des tableaux?

— Comme des chevaux, pour mon plaisir, — répondit le juif sans montrer aucun embarras : — de plus, continua-t-il aussitôt, j'offrirai encore à monsieur le vicomte une fort remarquable collection de belles armes de toutes les époques et de tous les pays du monde.

— Des armes aussi ! — s'écria Jules avec une stupéfaction toujours croissante.

— J'ai de plus deux caisses de Bordeaux Lafitte, de cent bouteilles chacune, première qualité, à capsules plombées : je les ai eues dans une affaire, et je pourrais vous en arranger à très-bon compte.

— Comment, du vin ! Mais vous êtes donc un homme universel monsieur Salomon?

— Et du vieux rhum de la Jamaïque, mais ce qui s'appelle pure Jamaïque : quarante ans de fût et dix ans de bouteille ; c'est à s'en lécher les doigts!

Jules, cette fois, partit d'un éclat de rire, qui n'intimida sans doute pas Salomon, car il reprit aussitôt :

— Et des cigares, d'excellents cigares de contrebande, supérieurs aux panatellas de la régie, et moins chers! J'en ai quatre caisses de deux cent cinquante, mille en tout! — et des pipes turques! — et un narguilé! — et une selle arabe magnifique! — et un exemplaire complet des œuvres de M. de Châteaubriand, relié en chagrin! — et un fusil à vent! — et un admirable coffre de Boule, cuivre et écaille...,

Georges interrompit cette nomenclature qui menaçait de ne pas finir; il trouvait en outre que le marchand tournait à l'usurier d'une façon un peu compromettante pour lui, d'Entragues, qui l'avait recommandé.

Le vicomte de Nodêsmes paya ses emplettes au moyen d'un billet de banque dont Salomon lui rendit l'appoint, et les deux jeunes gens sortirent, reconduits jusqu'au premier étage par le juif, qui faisait à chaque marche une courbette ou un compliment.

Le premier pas était fait : l'identité du vicomte était bien et dûment constatée par le juif.

— Mon cher Georges, — dit Nodêsmes à d'Entragues en remontant en voiture : — J'ai un service à vous demander; mais là ce qui s'appelle un service d'ami : puis-je encore compter sur vous?

— Mais vous le savez bien! au surplus je vous répète une fois de plus qu'il n'y a rien que vous ne puissiez réclamer de moi.

— Oh! je le sais bien! mais c'est que dans cette circonstance... je crains...

— Que craignez-vous?

— D'exciter votre verve railleuse, et franchement cela me ferait de la peine.

— J'en suis incapable, — repartit Georges avec un sérieux imperturbable.

— Eh bien! je voudrais que vous eussiez l'extrême obligeance de remettre vous-même de ma part ces bagatelles à madame Lambertini. Eh bien! ne trouvez-vous pas ma demande indiscrète?

— En aucune façon, mon cher ami. Seulement je ne puis m'expliquer comment vous vous refusez le plaisir d'offrir vous-même ces présents qui sont à la fois une preuve de votre goût et un témoignage de votre affection.

— Vous avez raison, mais je suis très-timide dans ces sortes de circonstances, et je n'ose en vérité...

— Vous êtes un enfant! — interrompit Georges. — Est-ce que les femmes se fâchent jamais de ces choses-là? En vérité, mon cher, vous ne faites pas de progrès du tout.

— Je m'y prendrais gauchement, — reprit Jules. — Enfin rendez-moi ce service.

— Soit, mais que deviendrez-vous pendant ce temps-là? c'est-à-dire où serez-vous censé être? car elle ne manquera pas de me demander pourquoi vous n'êtes pas venu vous-même.

— Nous inventerons quelque chose.

— Quand voulez-vous que je fasse cette petite commission?

— Mais tout de suite, — balbutia Jules. — Je resterai

dans la voiture, et vous direz que j'avais un rendez-vous chez mon notaire.

— Place Ventadour ! — cria Georges au cocher.

Cinq minutes après il entrait chez Mazagran.

— Ma fille, — lui dit-il en l'embrassant d'une façon assez peu paternelle, — voici ce que votre vicomte vous prie d'accepter.

— Et pourquoi donc qu'il n'apporte pas ça lui-même? dit la lorette en prenant l'écrin.

— Il n'ose pas, et quoi qu'il soit en voiture à votre porte, il m'a chargé de vous dire qu'il avait un rendez-vous d'affaires avec son notaire.

— Dites donc, Georges, en voilà un qui serait bon à mettre dans un bocal ! Mais c'est égal, il est bon enfant... et puis amoureux ! amoureux ! Georges, vous devez me trouver un peu maigrie, car je suis amoureuse aussi pour de bon.

— Oh ! que c'est joli ! que c'est joli ! — continua-t-elle en sautant de joie, — car elle venait d'ouvrir l'écrin, et le bracelet et la bague scintillaient sous ses yeux. — Ma foi il est fièrement gentil mon petit vicomte.

— Parbleu, — risposta Georges, — c'est moi qui lui en ai donné l'idée.

— Dites donc, Georges, est-ce qu'une femme peut se tordre comme ça ? — demanda Mazagran en contemplant avec admiration la sirène sur le flanc de laquelle jouait un rayon de soleil d'un délicieux effet.

— Je n'ai jamais essayé, — répondit avec distraction d'Entragues, dont l'esprit flottait ailleurs.

— Et comme c'est lourd ! — reprit Mazagran avec en-

thousiasme, toujours en parlant du bracelet qu'elle pesait dans le creux de sa petite main.

— Quatre cent soixante et dix-sept francs d'or au poids, ma chérie. — dit Georges : — prenez-en bonne note pour quand viendra le jour du Mont-de-Piété.

— Au Mont-de-Piété! par exemple! un souvenir d'amour comme ça... merci!

— On ne sait pas, — reprit Georges en riant, — le Mont-de-Piété est la Providence visible de l'univers.

Et il déclama d'un ton solennel :

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois!

— Mais enfin où est-il cet amour d'homme qui fait de si jolis cadeaux par procuration? — demanda Mazagran.

— Je vous l'ai déjà dit, à la porte dans notre coupé, et il m'a bien recommandé d'aller lui dire si vous lui pardonnez.

— Allez le chercher; je suis magnanime, je pardonne de tout mon cœur.

— Je vous obéis; mais auparavant j'ai quelque chose à vous dire.

— Parlez vite... je suis pressée de remercier mon gentil vicomte.

— Je vais remonter avec lui dans un moment... Maintenant écoutez-moi bien. Vous nous inviterez à souper tous les deux après l'Opéra où nous vous conduirons ce soir. Il faudra que la table soit mise quand nous rentrerons, et mise au salon près du feu. Nous ne serons que nous trois : j'enverrai des vins dans la journée.

— Ce sera fait, mon petit Georges. Est-ce toujours pour la politique?

— Sans aucun doute; et si vous le voulez, je puis vous expliquer tout de suite...

— Non, non, — interrompit Mazagran avec un effroi comique... — J'aime mieux vous croire sur parole.

— Je vais vous envoyer Jules; mais c'est à la condition que vous n'oublierez rien de ce que je vous ai demandé pour ce soir.

— Soyez tranquille, on a une bonne tête.

Et Georges descendit chercher le vicomte que l'émotion agitait singulièrement, car il attendait la réponse de la jeune femme comme le criminel attend son arrêt.

— Eh bien! eh bien! — demanda-t-il à d'Entragues avec la plus poignante anxiété.

— Ce que je vous disais, mon ami; on ne vous en veut pas le moins du monde : on vous attend, et je crois qu'on ne refusera pas de vous laisser prendre un ou deux baisers sur une blanche main.

Les choses se passèrent ainsi que l'avait réglé Georges. La partie pour aller à l'Opéra, fut proposée et convenue, l'invitation à souper fut faite et acceptée; puis M. d'Entragues se retira, laissant les deux amoureux dans un tête-à tête qui annonçait devoir être fort tendre.

Georges s'achemina pédestrement tout le long de la rue Croix-des-Petits-Champs dans la direction de la place Vendôme; arrivé à la rue de la Paix, il tourna à droite, puis à gauche, et il entra dans l'hôtel du timbre royal où il resta fort longtemps.

Quand il en ressortit, il avait dans son portefeuille huit carrés longs de papier timbré; sept de cent mille francs chacun et un de vingt-cinq mille. Il lui avait fallu les faire timbrer exprès, le gouvernement ne mettant pas en

circulation de timbres de plus de vingt mille francs : cette petite opération préliminaire coûta à Georges la bagatelle de trois cent soixante-deux francs cinquante centimes.

Il rentra chez lui, et sur sept de ces carrés longs, il écrivit en travers ces mots sacramentels :

Accepté pour la somme de CENT MILLE FRANCS, *payables dans six mois.*

Et sur le huitième :

Accpeté pour la somme de VINGT-CINQ MILLE FRANCS, *payables dans six mois.*

Georges ne signa point ces papiers, et il les remit soigneusement dans son portefeuille.

A huit heures précises, les deux amis arrivèrent à l'Opéra avec Mazagran qui était ravissante. Nous dirons par parenthèse que ce soir-là on jouait *Guillaume Tell*, et que Duprez y fut plus admirable que jamais.

A onze heures et demie environ, Mazagran rentrait chez elle, toujours escortée de ses deux cavaliers, et peu d'instants après tous les trois se disposaient à prendre place à une table délicieusement servie, à quatre pas de la cheminée du salon où pétillait un feu clair et réjouissant.

IV

La signature.

— Ma foi, madame, — dit Georges d'Entragues à Mazagran, en présentant au feu, l'une après l'autre, les semelles de ses bottes vernies, — vous conviendrez avec moi que c'est une délicieuse chose que de se trouver par les dix degrés de froid qu'il fait dehors aujourd'hui, au coin d'une bonne cheminée et devant une table aussi bien servie que la vôtre. Je suis un peu sensuel, je l'avoue, et je ne connais guère de volupté qui soit supérieure à celle-là.

— Surtout, — se hâta de reprendre Jules de Nodèsmes, que la musique de Rossini avait singulièrement disposé à la tendresse, — aurtout quand on se voit entre un ami tout dévoué comme vous, et il tendit la main à Georges, et une,.. (Il allait dire : maîtresse charmante, mais il reprit aussitôt) : et une femme aussi ravissante que l'est Madame!

Et il lança à Mazagran une œillade toute chargée d'un fluide magnétique et amoureux.

Au moment où la lorette allait répondre à ce compliment assez délicatement tourné dans sa gaucherie, on entendit au dehors un cornet à piston qui jouait avec enthousiasme le vieil air si connu :

Où peut-on être mieux,
Qu'au sein de sa famille?...

— Voilà un musicien qui me semble bien heureusement doué de l'esprit d'à-propos, — dit Georges en riant : — On croirait qu'il se doute de ce qui se passe dans ce délicieux salon.

— Peut-être veut-on nous donner une sérénade, — ajouta Jules en riant aussi.

— Dans tous les cas l'air de ce Monsieur n'est pas bien neuf, — fit Mazagran avec une petite moue dédaigneuse de l'effet le plus piquant. La fine mouche avait reconnu Clovis Bisbille, et elle était bien aise, pour le cas où Georges en ferait autant, de protester d'avance contre les interprétations fâcheuses que cette musique à une heure indue pourrait faire naître dans l'esprit soupçonneux du comte d'Entragues.

En ce moment le cornet à piston abandonna son premier motif pour un autre, non moins connu :

Qu'on est heureux de trouver en voyage,
Un bon souper et surtout un bon lit.

— Je demande une variante, — dit Georges.

— Laquelle? — repartit Mazagrán en baissant les yeux.

— Celle-ci qui me semblerait beaucoup plus convenable pour la circonstance.

Qu'on est heureux de trouver quand il gèle,
Près d'un feu clair un excellent souper.

— Bravo! bravo! — dirent à la fois le vicomte et sa maîtresse.

— Et maintenant, messieurs, — ajouta cette dernière : — à table si vous le voulez bien.

Les trois convives allaient s'asseoir, quand le cornet à piston changea encore de thème subitement, et joua avec une verve sans pareille.

C'est l'amour,
L'amour,
L'amour
Qui fait le monde
A la ronde;
Et chaque jour
A son tour
Le monde
Fait l'amour.

— Ceci me semble une vérité incontestable! — s'écria le comte d'Entragues. — Mais je suis curieux de savoir quel est le mélomane furibond qui brave ainsi à minuit le froid et les réglements de police pour nous écorcher les oreilles.

Et tout en parlant Georges courut à la fenêtre, où il fut suivi par Jules et Mazagran.

La lune, fort brillante en ce moment, leur permit de distinguer à merveille l'invariable vareuse sang de bœuf

de Clovis Bisbille, lequel était à cheval sur l'appui de sa fenêtre, balancé ainsi entre le ciel et la terre, comme dit l'immortel Walter-Scott en parlant poétiquement des pendus.

— Vous avez un voisin bien amateur de musique, Mazagran — dit Georges à la jeune femme qui rougit légèrement et se hâta de quitter la fenêtre.

— Se livre-t-il souvent à ce genre d'exercice ? — ajouta Georges.

Mazagran ne répondit pas, mais elle se retourna, et elle adressa à d'Entragues un regard où le reproche se mêlait à la colère.

Disons tout de suite pour expliquer la conduite peut-être un peu imprudente de Georges, qu'il était à peu près sûr de ne pas éveiller la défiance du crédule vicomte de Nodêsmes, et qu'il était bien aise de donner un avertissement salutaire à Mazagran, pour le cas où elle n'aurait pas définitivement rompu avec Clovis Bisbille, qui, à défaut d'autre mérite, avait toujours celui d'être *le fruit défendu,* puissant attrait, dit-on, pour les imaginations féminines.

La fenêtre fut refermée, et les deux amis prirent place à table, à droite et à gauche de la jeune femme, dont le regard avait repris toute sa joyeuse sérénité.

— Ma foi — dit Georges, en dégustant le vin qu'il venait de se verser, — voilà du Sauterne qui me semble le meilleur que j'aie jamais bu ! goûtez-le, Jules, et vous m'en direz des nouvelles.

Jules goûta le Sauterne, en fut enchanté, et céda aux instances de Georges qui le pressait d'y revenir immédiatement.

Après les huîtres de Marennes, Georges, que Mazagran avait chargé de faire les honneurs de son petit souper, s'empara d'un nouveau flacon, le déboucha prestement et reprit.

— Essayons maintenant de ce Tavel : il a un bouquet d'une finesse rare pour un vin du midi, et je crois qu'il fera merveilleusement valoir le fumet exquis de ce salmis de bécasses ! Qu'en pensez-vous, madame ?

— Je suis fort ignorante en ces sortes de choses, — répondit Mazagran d'un ton modeste, — mais je m'en rapporte tout à fait à votre expérience, monsieur le comte.

— Je conviens qu'elle est grande, — continua Georges, et il dégusta avec sensualité le Tavel après en avoir préalablement versé dans tous les verres.

— Eh bien ? — demanda Mazagran, du ton d'une gracieuse maîtresse de maison qui est bien aise d'avoir l'opinion de ses convives sur les bonnes choses qu'elle leur fait servir.

— Supérieur encore au Sauterne, si c'est possible, — repartit Georges en faisant claquer ses lèvres. — En vérité, Madame, vous avez une cave comme il n'en existe plus guères. — Que vous en semble ? — ajouta-t-il en s'adressant à Jules.

— Délicieux, mon cher d'Entragues ! et je pense comme vous que la cave de Madame est...

— Alors, — interrompit Georges en prenant une cuiller d'une main et une bouteille de l'autre, — encore une aile de cette bécasse, et encore un verre de ce Tavel.

Jules accepta l'un et l'autre avec un empressement qui ressemblait à de l'entrain.

— Savoir varier, c'est savoir jouir, — dit Georges sen-

tencieusement. — Cet aphorisme peut avoir son application à table comme ailleurs; peut-être même là plus qu'ailleurs... Varions donc nos jouissances et entamons ce Chambertin en même temps que cette mayonnaise de crevettes.

Le Chambertin, contenu dans une vieille bouteille entourée de réseaux de toiles d'araignée, égalait, si toutefois il ne les surpassait, les qualités de ses devanciers. — Jules qui commençait à être un peu plus animé que de coutume, lui fit fête avec une préférence marquée, ce qui amena tout naturellement Georges à entamer une discussion assez vive au sujet de la supériorité des crus du Médoc sur ceux de la Bourgogne; et pour joindre la démonstration au précepte, il décoiffa en même temps une bouteille de Lafitte mûri aux feux de la Comète de 1811, et une bouteille de clos Vougeot, enfant capiteux de l'année 1815; puis en versant alternativement de l'un et de l'autre dans le verre de Jules et dans le sien, il épuisa les deux flacons avant d'avoir épuisé la question qui, par parenthèse, reste encore pendante aujourd'hui.

Jules dont la vie, comme on sait, s'était écoulée pure et paisible dans un château, au fond d'une province, n'avait pas l'habitude des excès de table, de sorte que quoiqu'il n'eût pas pris plus de vin qu'un homme fort n'en peut prendre, sa langue était devenue pâteuse et ses idées commençaient à s'embarrasser : mais il ne s'en inquiétait guère, car il ne s'en apercevait pas.

Mazagran, dont l'existence accidentée n'avait été qu'un rapide carnaval de joyeuses débauches et d'orgies plus ou moins échevelées; Mazagran qui, pendant ses nombreuses nuits passées à la Maison-d'Or et au café Anglais, avait

souvent vu des niais qu'on faisait boire pour les mystifier plus facilement, Mazagran, disons-nous, n'eut pas de peine à comprendre que Georges avait envie de griser le vicomte. — Quant aux motifs que le premier pouvait avoir pour faire perdre la raison au second, Mazagran ne s'en tourmentait guère, par suite de son insouciance habituelle, et aussi parce que l'influence des vins généreux qu'elle avait bus, agissait sur elle d'une façon assez marquée, depuis quelques instants surtout.

— A propos, mon cher Nodêsmes, — dit vivement Georges, comme un homme qui vient de se rappeler tout à coup une chose intéressante : — je suis allé ce matin à votre nouveau logement : les tapissiers y mettaient la dernière main ; vous pouvez en prendre possession quand vous voudrez.

Jules entièrement absorbé par sa passion pour Mazagran depuis quelques jours, avait complétement oublié ou négligé la surveillance des ouvriers de toute espèce qui travaillaient chez lui, aussi se contenta-t-il de répondre du ton d'un homme auquel on parle d'une chose qui l'intéresse trop peu pour qu'il en ait gardé le souvenir.

— Ah ! vraiment : je m'étais figuré que cela durerait beaucoup plus longtemps.

— Votre appartement est ravissant, — reprit d'Entragues, — et je suis sûr qu'il vous fera le plus grand honneur auprès des personnes de goût.

— Vous croyez ? — dit Jules sans détacher ses regards de la soi-disant veuve, qu'il tenait en arrêt, comme un chien fait d'une caille grasse et qui est sous son nez.

— Sans doute ; mais vous me permettrez d'ajouter que

je réclame une part de votre gloire, en ma qualité d'ordonnateur suprême de toute vos magnificences.

— Cette part vous sera libéralement accordée, monsieur le comte, — interrompit Mazagran en riant.

— Maintenant, reprit Georges, il s'agit d'inaugurer votre nouveau logement, et de planter la crémaillière d'une façon splendide et qui fasse du bruit. Qu'en dites-vous, madame ?

— Ça me va, — répliqua étourdiment madame Lambertini qui commençait à oublier son rôle.

Georges réprima par un regard rapide, d'une expression sévère, ce retour subit de Mazagran aux locutions peu distinguées, retour que le vicomte, fort heureusement, ne remarqua pas.

— Il faut, — poursuivit Georges, — donner un souper le lendemain ou le surlendemain de votre installation. Ces choses-là ne souffrent pas de retard, autrement on ne vous en sait aucun gré, et vous passez pour un avare qui s'est fait tirer l'oreille.

— Nous donnerons ce souper, nous en donnerons deux, s'il le faut, — balbutia Nodèsmes, qui de plus en plus gris, cherchait à se faire une contenance en essayant gravement de tailler en petits ronds égaux le long bouchon d'une bouteille de vin de Bordeaux, mais sans pouvoir en venir à bout.

— Qui comptez-vous inviter à votre souper ? — demanda d'Entragues.

— Ma foi ! qui vous voudrez, — répondit Jules, en s'efforçant d'imiter l'insouciance et la désinvolture de langage d'un viveur de profession.

— Je serai donc votre maître des cérémonies comme

j'ai été votre architecte et votre tapissier décorateur? eh bien soit, mon ami! j'accepterai encore cette responsabilité.

— Je bois à votre santé, Majordonne! — s'écria le vicomte en vidant d'un trait son verre rempli de Romanée-Conti, merveilleux breuvage s'il en fut.

— Et comme l'exécution d'une bonne pensée ne doit jamais être remise au lendemain, reprit Georges, — je vais écrire sur-le-champ vos lettres d'invitation pour jeudi prochain. Nous sommes à mercredi, ainsi vous avez plus de huit jours devant vous pour faire vos préparatifs.

— Je vous donne carte blanche, pleins pouvoirs, liberté complète d'agir... — balbutia Jules d'une voix de plus en plus avinée.

— Vous me permettrez, n'est-ce pas, madame, — dit Georges à Mazagran, — de passer pour quelques minutes dans votre chambre à coucher, où je trouverai sans doute tout ce dont j'aurai besoin pour écrire.

— Faites, monsieur, — répondit Mazagran.

— Allez, mon ami... allez, mon digne ami... madame le permet, je le permets aussi... nous le permettons tous les deux... ne vous gênez pas... ne vous pressez pas surtout... — ajouta à intervalles inégaux, Jules qui, malgré son ivresse croissante, caressait avec un certain plaisir l'idée d'un tête-à-tête immédiat avec la jeune femme.

D'Entragues prit un flambeau sur la table et sortit en lançant un coup d'œil d'intelligence à Mazagran.

A cet instant le cornet à piston de Clovis Bisbille détonnait plus que jamais :

C'est l'amour,
L'amour,
L'amour.

Georges, après vingt minutes d'absence environ, rentra tenant plusieurs lettres écrites, un encrier et une plume ; — il posa le tout sur la cheminée, puis il se rassit à la table, autour de laquelle Jules et Mazagran venaient de se remettre aussi.

— C'est fait, — dit Georges. — Maintenant arrachons cette bouteille de vin de Champagne de sa mer de glace, et portons, comme faisaient nos pères, de bachique et amoureuse mémoire, un *toast* à la beauté à qui nous devons cette hospitalité vraiment royale.

— Voilà une idée ! — s'écria Jules. — Ah ! par exemple voilà une idée ! Georges, mon ami, je vous porte dans le plus profond de mon cœur...

Les coupes à vin de Champagne, en verre de Bohême, mince comme du papier, et toutes constellées de blanches arabesques, furent remplies jusqu'au bord de la pétillante liqueur d'Aï, et vidée deux fois de suite.

A la seconde, Mazagran laissa échapper de ses mains sa coupe, qui se brisa sur son assiette. Peu après la jeune femme appuya sa tête sur le dossier moëlleux de sa chauffeuse en velours gros vert, et elle ne tarda pas à s'endormir, vaincue par l'ivresse et le sommeil.

— Dieu ! comme c'est fragile, les femmes ! — balbutia Jules complétement privé de raison. — Ça s'endort tout de suite... et comme c'est fragile les verres... ça se casse tout de suite aussi... Ah ! les femmes... ah ! les verres... ce sont de bien bonnes choses à... à...

Et il voulut remettre sa coupe sur la table, mais son mouvement fut si brusque et si mal calculé que de nouveaux débris de cristal allèrent se joindre à ceux qu'avait faits Mazagran.

Jules contempla les morceaux avec étonnement, puis il ajouta :

— Nous ne sommes ni des femmes ni des verres, nous!.. nous sommes des hommes... buvons encore... buvons toujours...

— Eh bien! buvons, — continua Georges en donnant à Jules une autre coupe qu'il remplit immédiatement de vin de Champagne.

— A ta santé, d'Entragues! à ta santé, mon meilleur, mon plus loyal ami! — reprit Jules, qui en était arrivé au tutoyement.

— A votre santé, mon cher Nodêsmes! — et Georges vida la coupe d'un trait.

— A la bonne heure! bravo! — s'écria Jules. — Voilà ce qui s'appelle me faire raison... Aussi nous irons à la chasse demain matin dans mon parc de Nodêsmes... vous savez bien... vous tuerez tout ce que vous voudrez... tout... tout...

— Certainement, certainement, mon cher Jules...

— Mon ami! — interrompit le vicomte... — Oh! mon ami, empêche donc, je t'en prie, le salon de tourner comme cela! si ça continue tout va se casser...

— Vous êtes gris, — dit froidement Georges en prenant la main du vicomte.

— Gris! moi! ah! par exemple, en voilà une idée bouffonne! *mirobolante!*

Et Jules se mit à rire comme si on lui avait dit la chose la plus folle du monde.

— Voulez-vous que je vous le prouve à l'instant même? — demanda d'Entragues.

— Ah! oui! ah! oui! franchement je serais assez cu-

rieux de voir comment vous vous y prendriez pour me prouver que... je suis...

— Eh bien ! mon ami, je parie que vous ne pourriez pas écrire votre nom sans vous tromper.

— Je tiens le pari... je le tiens... combien ?

— Quinze louis, si vous voulez ?

— Ça va ! vous pouvez les préparer d'avance.

— Voici justement les lettres d'invitation pour votre souper : signez-les.

— Voyons ça, d'abord.

Georges lut tout haut :

« Je prie M. le baron Croisé de la Croisette de me faire l'honneur de venir passer chez moi la soirée du 4 février, à neuf heures.

Rue Saint-Lazare, numéro ***. »

M. d'Entragues posa les papiers devant le vicomte, lui mit dans la main droite la plume qu'il avait apportée en revenant de la chambre de Mazagran, puis il lui montra où il fallait signer.

Jules écrivit son nom machinalement, mais d'une manière très-lisible et sans la moindre altération de son écriture habituelle.

— Vous avez perdu... — dit-il à d'Entragues.

— Pas encore... j'ai parié que vous ne les signeriez pas toutes.

— Dix... dix... dix louis... de plus...

— Je les tiens encore.

Et M. de Nodèsmes continua à écrire son nom à l'endroit que Georges lui indiquait *complaisamment*. — Il l'écrivit six fois de suite sans faire aucune observation, puis il s'arrêta.

— Vous n'avez pas fini, — lui dit d'Entragues avec un imperturbable sang-froid.

— Comment pas fini!... en voilà plus de cent que je signe... vous me volez.

— Encore deux, ou vous avez perdu.

— Allons...

Et Jules signa les deux dernières.

— Voilà vos vingt-cinq louis, mon cher vicomte. — Vous m'avez vaincu... vous n'êtes pas gris.

— Ah! ah! — fit Jules avec un accent de triomphe.

Puis sa tête se pencha sur sa poitrine, et à son tour il s'endormit comme Mazagran, laissant tomber sur le tapis les vingt-cinq napoléons que Georges lui avait mis dans la main, et que ce dernier ramassa soigneusement.

Jules venait de signer pour *sept cent vingt-cinq mille francs de lettres de change!*

Georges s'échappa doucement, abandonnant à eux-mêmes les deux dormeurs qui ne se réveillèrent que le lendemain au grand jour.

V

L'héritage de Mirabelle.

Georges avait des raisons majeures pour désirer que l'assemblée mensuelle des chevaliers du lansquenet, qui devait avoir lieu, suivant l'usage, le trente janvier, fut remise au dix février. — En conséquence, le lendemain de la scène que nous venons de rapporter, il écrivit un mot à chacun de ses collègues pour les prévenir de cette circonstance, et il s'en alla de sa personne chez Mirabelle pour lui faire part de ce contre-ordre, et lui dire qu'elle pouvait disposer de sa soirée du trente comme elle l'entendrait.

— Ah ! vous voilà, mon beau comte, — dit la jeune femme au moment où il entra dans le salon que nous connaissons. — Je suis joliment contente de vous voir, parce que ça va m'éviter pas mal de fautes d'orthographe... j'allais vous écrire.

— A moi, chère petite belle? — demanda Georges d'un ton qui exprimait la surprise. — Et peut-on savoir pourquoi vous vouliez m'honorer de cette insigne faveur?

— Oh! pour une drôle d'affaire, allez.

— En vérité!

— Parole d'honneur! Figurez-vous que j'avais une tante... une vieille tante. Oh! mais si vieille, si vieille, que je me rappelle que quand j'étais toute petite fille elle avait déjà la tête branlante et les yeux éraillés. Jusqu'à il y a cinq ans, la bonne femme a tenu une espèce de petite pension borgne pour les étudiants peu fortunés, rue des Bernardines, dans le quartier Saint-Jacques. — J'allais la voir deux fois par an, et je lui donnais invariablement, pour la sainte Gertrude, sa patronne, une paire de pantoufles en tapisserie. — Elle m'embrassait, ce qui ne me ragoûtait guère, et elle me faisait de la morale, ce qui ne m'amusait pas beaucoup. — Dans ce temps-là elle était déjà sourde et presque aveugle : vous voyez d'ici comme ça devait être régalant, avec ça que sa maison ne flairait pas comme baume. — Or, il y a de cela cinq ans, comme je vous disais, un beau matin elle devint tout à fait aveugle, quitta sa petite pension borgne, et s'en alla s'établir à La Ferté-sous-Jouarre. — Je ne la vis plus du tout, mais je continuai à lui envoyer régulièrement ses pantoufles, de bien belles pantoufles, ma foi, qui me coûtaient douze francs, à la Cloche d'Or, rue Saint-Denis...

— Et c'est là ce que vous vouliez m'écrire? — interrompit Georges en riant. — J'espère que vous m'auriez dit autre chose par la même occasion.

— Ayez donc une minute de patience : j'arrive au fait : donc, hier soir, vous voyez que ce n'est pas vieux, je re-

çois une lettre d'un notaire de Paris qui me priait de passer chez lui pour affaires importantes me concernant. — Je prends une citadine en promettant au cocher trente sous pour la course s'il me mène bien; j'arrive tout essoufflée dans l'étude, et là j'apprends, avec une certaine douleur, mêlée de beaucoup de joie, que ma vieille tante a tourné de l'œil quoiqu'elle fût aveugle, et que, par un testament *orthographe* (il paraît qu'elle était plus savante que moi) elle m'a laissé dix mille francs.

— De rentes? — demanda Georges.

— Oh! cette bêtise! — répondit Mirabelle en haussant les épaules. — Comment les aurait-elle gagnés? une femme de son âge qui a toujours été vieille... dix mille francs en tout et pour tout : c'est déjà bien joli!

— Mais je ne vois pas, dans tout cela, dont je vous fais du reste mon bien sincère compliment, le moindre motif pour m'adresser une lettre...

— Attendez-donc! mon Dieu! mon Dieu! que vous êtes pressé! Bref, j'ai touché ladite monnaie, chez ce brave homme de notaire; j'ai là dans mon secrétaire dix beaux billets de banque tout neufs, et je veux *inaugurer* ma nouvelle fortune en donnant un *raout* un peu *chic!* quelque chose de bien, en un mot, qui fasse honneur à mes amis.

— Jolie manière de porter le deuil de votre tante, — dit Georges en s'efforçant de prendre un air sérieux, ce qui lui était toujours difficile avec Mirabelle dont les boutades avaient le privilége de l'amuser.

— Quand je la pleurerais, ça la *ferait-y revenir* la pauvre chère femme? — Il faut bien se faire une raison avec les morts comme avec les vivants quand ils s'en vont. — J'ai rempli mon devoir envers elle en lui donnant des pan-

toutes jusqu'à la fin : maintenant je veux un peu m'amuser, et pour commencer je réunis demain chez moi l'*élite de la société parisienne*, comme disent les journaux en parlant des fêtes de la cour : il y aura des agents de change, *des forts* négociants, des pairs de France et même des acteurs... oh ! ce sera choisi.

— Aurez-vous un garde municipal à la porte et des pompiers dans la cuisine ?

— Ne vous moquez donc pas toujours de moi ! On s'amusera beaucoup...oh ! mais beaucoup ! Il y aura toutes sortes es de gâteaux, des glaces comme s'il en pleuvait, du vin de Champagne à *indiscrétion*, des tables de lansquenet *à mort*, et après minuit, quand tous les *embêtants* auront filés, on servira un ambigu composé de quelques pâtés de foies gras et de pluieurs dindons...

— Truffés ?

— Je crois bien truffés ! !'! sans compter des langoustes monstres, des crevettes en masse, et une foule de friandises dont le détail serait trop long. — Voilà le programme : comment le trouvez-vous ?

— Magnifique !

— Sans blague ?

— Sans plaisanterie.

— Eh bien ! j'allais justement vous écrire pour vous inviter en grande cérémonie.

— C'est très-aimable à vous, ma petite Mirabelle.

— Et vous viendrez ?

— Cela n'est pas douteux, et même je me fais une fête de ma soirée. — Maintenant si vous voulez être tout à fait gentille vous me permettrez d'amener avec moi un de mes amis intimes, un charmant jeune homme tout récemmēnt

arrivé de sa province, et que je suis en bon train d'initier aux mystères de la vie parisienne.

— Comment s'appelle-t-il ce phénix, et pourquoi ne me l'avez-vous pas encore présenté ? — Georges, vous me négligez un peu.

— Je viens de vous dire qu'il ne faisait que d'arriver de sa province : — Il s'appelle le vicomte Jules de Nodèsmes, et il est jeune et beau.

— Et riche !

— Cela va sans dire. — Quatre-vingt mille livres de rente au moins.

— Fameuse connaissance ! dites-donc, Georges, vous devez joliment le former, *vous qui y avez la main.*

— Je ne néglige rien pour cela : vous en jugerez vous-même, ma belle.

— A propos ! j'oubliais la chose essentielle ! figurez-vous que vous verrez ici demain soir la plus jolie femme de Paris.

— Une jolie femme que je ne connais pas ! — fit Georges dédaigneusement... — Enfin, voyons, laquelle ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? je ne comprends pas du tout.

— Que j'ai déjà rencontré cet hiver une vingtaine de femmes, et que de chacune d'elles on m'avait dit : *Vous verrez, c'est la plus jolie femme de Paris.*

— Oh ! celle-là vous ne l'avez jamais vue... C'est une débutante.

— Qui s'appelle ?

— Perdita.

— Quel drôle de nom !

— Un nom de roman n'est-ce pas? oh! c'est tout une histoire!

— Quelle histoire?

— Je ne la sais pas bien... je ne la sais même pas du tout... c'est égal, je la saurai plus tard quand je connaîtrai davantage cette dame. — Je ne l'ai encore vue qu'une fois, mais on ne parle que d'elle dans toute la maison.

— Pourquoi cela?

— Il faut vous dire que depuis l'avant-dernier terme, il y avait ici au premier un appartement à louer; mais un appartement superbe et cher... — Cinq mille francs sans compter l'éclairage et le portier. — Il y a quinze jours à peu près, un vieux monsieur *décoré*, ancien général à ce qu'on dit... Vous savez, un de ces vieux qui font encore des caprices quand ils sont riches et propres, s'est présenté pour louer l'appartement en question, dont il a payé, s'il vous plaît, deux termes d'avance, et en or! on lui a demandé si c'était pour lui qu'il louait : il a répondu de faire les quittances de loyer au nom de *mademoiselle Perdita*. — Quelle idée de s'appeler *mademoiselle Perdita* tout court!!!

— Il est certain que ça sonne moins bien que madame Lucrezia de Santa-Mira! répondit Georges d'un ton goguenard.

— Vous voulez rire... Mais vous conviendrez avec moi que ma position sociale ne me permettait plus de conserver mon nom de *Catherine Chaffaroux*. — Mais voilà comme sont les hommes : ils vous reprochent toujours ce que l'on fait pour eux.

Georges sourit à cette réflexion qui avait à coup sûr plus de profondeur que Mirabelle ne pouvait se l'imaginer.

— Donc le surlendemain, — reprit la jeune femme, — on amena un ameublement magnifique; un de ces ameublements comme *les mylords anglais* et les princes russes en donnaient avant de se mettre dans les chemins de fer comme des grippe-sous de députés. — Figurez-vous que le lit est en ébène sculpté, avec des amours et des guirlandes de lierre! un bijou à ne pas dormir dedans pour le regarder à son aise. — Tout le reste à l'avenant. — Quand le mobilier fut mis en place, la dame arriva avec le dernier fauteuil, et aussitôt ce fut chez elle une procession de couturières, de lingères, de marchandes de modes, de cordonniers, car il paraît qu'elle n'avait rien à se mettre sur le corps... pas seulement une robe. — On dit qu'elle est descendue de voiture enveloppée dans un grand manteau, et que les ouvrières qui lui ont pris mesure de *tout*, mais *de tout*, s'il vous plaît, ne l'ont jamais vue qu'en peignoir blanc. Ça n'empêche pas qu'elle a à présent une garde-robe un peu bien montée, et qui a été payée ce qui s'appelle *recta*.

— Elle est venue vous voir? — demanda Georges.

— Pas du tout; c'est moi qui y suis allée la première; je savais bien que ça n'était pas dans les convenances, mais ma foi la curiosité l'a emporté!

— Et comment vous a-t-elle reçue!

— Très-bien... un peu drôlement par exemple. — On dirait qu'elle n'a pas l'habitude de causer avec du monde; elle a un air étonné à propos de rien; elle ne rit pas franchement quand on lui parle de la bagatelle. Chez elle, c'est éblouissant! Il y a des glaces, des dorures, des porcelaines, tout enfin. . mais ce qui m'a paru extraordinaire, c'est de voir dans son salon, au beau milieu d'un panneau,

une vieille guitare et un vieux tambour de basque, mis en évidence comme si c'étaient des portraits d'amoureux défunts.

— C'est singulier, — interrompit Georges, qui, en sa qualité d'homme blasé ne s'intéressait qu'à ce qui semblait *utile* ou bizarre.

— Elle ne reçoit personne, — continua Mirabelle, — excepté le vieux général qui s'en va tous les soirs à onze heures ; et elle n'est pas encore sortie une seule fois depuis qu'elle demeure ici, bien qu'il y ait pour elle toute la journée une voiture attelée dans la cour.

— Et vous dites qu'elle est très-belle? dans quel genre par exemple?

— Pas de genre, mon cher. Elle est plus belle que tout ce qu'on peut se figurer de plus beau... c'est à ne pas le croire, du reste, vous serez à même d'en juger demain, car elle m'a bien promis de venir à ma soirée; et puis d'ailleurs, s'il le faut, je descendrai chez elle la chercher, ainsi il n'y a pas de danger qu'elle oublie.

— Comment s'appelle cet ancien officier? vous devez savoir cela, puisqu'on parle beaucoup de leurs amours dans la maison.

— Il s'appelle le baron Érol, Corel ou Carol, je ne sais plus trop, il est en deuil et décoré, et n'a pas l'air du tout d'avoir envie de rire, tout ça ne doit pas faire, je crois bien, un ménage très-gai.

— Et vous dites qu'il s'en va tous les soirs régulièrement à onze heures...

— Précises. C'est là l'agrément des vieux : comme ils ont des habitudes régulières, on sait toujours quand ils s'en vont et quand ils viennent, et on s'arrange là-dessus.

— Les jeunes gens ça entre et ça sort pour un oui et pour un non. — On ne peut jamais compter sur rien avec eux.

— Tout cela est fort bizarre, dit Georges : A quelle heure faut-il arriver chez vous demain ?

— Venez à neuf heures : comme ami vous m'aiderez à recevoir mon monde.

Georges apprit à Mirabelle que la réunion des chevaliers du Lansquenet était remise au dix du mois suivant, puis il la quitta en lui disant gracieusement :

— A demain, ma toute belle ! votre histoire m'a vraiment intéressé ; aussi tâchez que votre belle voisine ne vous manque pas de parole.

Quand d'Entragues rentra chez lui, il trouva Jules de Nodêsmes tout honteux d'avoir passé la nuit entière dans un fauteuil chez madame Lambertini, mais ne se rappelant du reste aucun des événements de la veille, à dater du moment où le souper avait tourné à l'orgie. — On sait qu'il arrive assez souvent que le vin de Champagne, comme l'eau très-classique du fleuve *Léthé*, a l'heureuse propriété de faire oublier tous les *oublis* auxquels on s'est abandonné sous son influence.

Rassuré sur ce point capital, Georges, vers le milieu de ce même jour, se dirigea de nouveau vers la rue des Bons-Enfants, et monta chez le juif Salomon.

— Avons-nous quelque chose de nouveau, monsieur le comte ? — demanda l'escompteur et prenant ses manières les plus engageantes.

— Beaucoup de nouveau, mon cher monsieur Salomon : je vous apporte les lettres de change de M. de Nodêsmes.

— Ah ! ah ! vous avez obtenu sa caution... je vous en

fais bien mon compliment. Peste! vous êtes un habile homme, monsieur le comte.

Georges ne put empêcher un imperceptible sourire de venir errer sur ses lèvres.

— Voyons un peu, — ajouta Salomon, dont la figure s'était subitement rembrunie : — elle exprimait un mélange d'étonnement et d'incrédulité.

Quant à Georges, l'impassibilité de son assurance était quelque chose de prodigieux. — Un médecin qui eût mis la main sur son cœur n'aurait constaté aucune irrégularité dans les battements.

Il tira son portefeuille de sa poche, et après en avoir extrait les huit acceptations subtilisées à Nodèsmes, il les présenta au juif d'une main aussi ferme que celle d'un tireur au pistolet de profession.

Salomon les examina lentement, minutieusemant, avec un jeu de physionomie impossible à décrire, mais dont l'insolence était telle que si Georges ne se fût pas senti coupable, il eût été parfaitement en droit de prendre cet homme au collet et de lui dire : *Misérable que vous êtes, pour qui me prenez-vous?*

Au lieu de cela il demanda à Salomon d'un air dégagé :

— Est-ce bien cela?

— Parfaitement, monsieur le comte.

Et en prononçant ces mots, l'usurier rendit à Georges es précieux papiers timbrés.

— Que faites-vous! — s'écria d'Entragues en passant subitement de la confiance à la consternation. — Comment, vous ne les gardez pas?

— Pour le moment, non. Une si grosse affaire ne peut se traiter légèrement, et je n'accepterai ces billets qu'au-

tant que je recevrai une lettre de M. le vicomte de Nodèsmes, lettre par laquelle il déclarera qu'il m'en fait la remise volontairement, librement... j'avais oublié de vous dire cela. Moi, voyez-vous, monsieur le comte, je n'aime pas les procès.

— Vous aurez cette lettre, — dit Georges en faisant un violent effort sur lui-même, pour reprendre, en apparence du moins, le calme qui l'avait abandonné. — Il fallait vous expliquer plus catégoriquement... mais enfin j'aurai la lettre.

— Alors nous nous entendrons peut-être... — répondit le juif en reconduisant Georges jusque sur la première marche de l'escalier.

— Toujours de nouveaux obstacles! toujours de nouvelles difficultés, — se dit à lui-même, avec une rage concentrée, d'Entragues aussitôt qu'il se retrouva seul. — Cette lettre, comment l'obtenir? on surprend une signature, on ne surprend pas un écrit tout entier... — il me faudrait pour me tirer de là l'audace et le génie de tous les *Scaramouches* et de tous les *Crispins* de l'ancienne comédie. Comment faire? comment faire? et pourtant j'aurai cette lettre! il me la faut! je l'aurai! je l'aurai!

La suite de ce récit nous apprendra si les *Scaramouches* et les *Crispins* qu'il invoquait, soufflèrent à d'Entragu la ruse presqu'introuvable dont il avait besoin.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LA SALTIMBANQUE.

I

Perdita.

Nous sommes au lendemain soir, et chez madame Lucrezia de Santa-Mira. — Neuf heures viennent de sonner à cette pendule de porcelaine façon vieux Sèvres que nous connaissons depuis les premières pages de cette histoire. — L'antichambre, la salle à manger, le salon et la chambre à coucher de Mirabelle ont pris un air de fête. — Les embrasures des fenêtres, les intérieurs des cheminées sont convertis en jardinières remplies de fleurs, disposées avec un goût exquis ; — de légers et suaves parfums embeaument l'atmosphère élégante de ce séjour, que parcourt en tous sens la divinité fragile et gracieuse qui l'habite.

Un domestique soulève une portière, et annonce de la

voix discrète d'un serviteur de bonne compagnie : *M. le comte d'Entragues, M. le vicomte de Nodésmes.*

Mirabelle s'avance à la rencontre des deux jeunes gens, elle tend affectueusement la main à Georges, et elle le remercie de lui amener son ami, auquel elle adresse quelques mots aimables et coquets.

Jules n'est plus le timide jeune homme que nous avons connu. — Ses manières sont dégagées, sa parole est plus vive : on dirait que l'orgie de l'avant-veille l'a singulièrement développé : Il ne se défie pas encore de ses semblables, mais il se fie déjà à lui-même : — Cette phase de l'éducation est ordinairement très-périlleuse à traverser.

Personne n'est encore arrivé, par conséquent les trois pièces qui composent l'appartement de Mirabelle, sont complétement vides, ce qui permet aux deux amis d'en apprécier les dispositions principales, et de donner à la maîtresse du logis tous les éloges qu'elle mérite.

Dans la salle à manger et la chambre à coucher, on a organisé des tables de lansquenet au moyen de longues planches posées sur des tréteaux, et recouvertes de tapis. — Il est arrêté que dans la nuit, quand les aiguillons de la faim mettront une trêve temporaire aux ardeurs du jeu, on remplacera les tapis par des nappes, et on servira le souper sur ces tables, alors consacrées pour un moment à des plaisirs sans mélange.

Nous avons oublié de mentionner au commencement de ce chapitre, que Mirabelle avait emprunté à Georges son domestique, et que ce dernier en grande livrée et poudré se tenait dans l'antichambre, prêt à annoncer les arrivants, comme il avait déjà fait pour son maître et le

vicomte (petit détail aristocratique insinué dans les mœurs *patriarcales* des lorettes). — Cet homme, qui représentait admirablement bien, devait en outre faire le service conjointement avec la femme de chambre de Mirabelle, et un valet de louage qui, pour cette solennité, dissimulait ses mains rouges sous des gants de coton blanc si étroits qu'ils l'obligeaient à tenir les doigts écartés.

L'éclairage dont nous aurions déjà dû dire un mot, était composé d'environ cent cinquante bougies roses disséminées dans les trois pièces : — Les lorettes ont un goût prononcé pour les bougies couleur de chair : elles prétendent que c'est plus galant.

Jamais Mirabelle n'avait été plus séduisante que ce soir-là. — Vêtue d'une robe de moire de couleur claire, très-décolletée, ses blanches et grasses épaules et sa ravissante poitrine paraissaient dans tout leur éclat. — Georges lui en fit son compliment en des termes qui firent sourire Jules, bien qu'ils l'eussent certainement embarrassé quelques jours auparavant.

Peu d'instants après, les premiers coups de sonnette se firent entendre, et les invités de Mirabelle arrivèrent successivemement.

A dix heures et demie la réunion était au grand complet.

Comme dans toutes les soirées que donnent à Paris les femmes de mœurs légères, il y avait un peu de tout dans l'espèce de *raout* auquel nous faisons assister nos lecteurs. Deux membres de la chambre des pairs et trois ou quatre députés, de ceux qui narguent les préjugés et courent après le plaisir partout où ils espèrent l'atteindre, faisaient galamment une cour très-empressée aux cinq ou six jolies

femmes invitées par Mirabelle. Divers membres du corps diplomatique étalaient là leur gravité de mauvais aloi et leurs décorations en faux brillants. Quelques artistes plus ou moins en renom, des hommes de lettres d'un mérite contestable, des acteurs de petits théâtres, des fils de famille en bon train de manger leur blé en herbe, et un certain nombre de chevaliers d'industrie aux moustaches et aux manchettes retroussées, formaient la base de la réunion : c'était à tout prendre un salon comme beaucoup d'autres.

Nous pensons qu'il est presque superflu de dire que le baron Croisé de la Croisette, lord William Stloobomby, le prince Krakopoulof, sir Edward Nasomby, le comte Antonio Miso et les autres membres de la très-honorable association des chevaliers du Lansquenet, n'avaient eu garde de décliner l'invitation de leur hôtesse habituelle, Lucrezia de Santa-Mira.

— Et votre belle inconnue? — demanda Georges à la maîtresse de la maison. — Est-ce que nous ne la verrons pas ce soir? Ce serait bien mal à vous de ne pas nous la donner après nous l'avoir promise... vous vous rappelez qu'elle fait positivement partie du programme.

— Elle n'ose peut-être pas venir toute seule... elle est si singulière! j'ai envie d'aller la chercher : voulez-vous me servir de cavalier, mon petit comte?

Mirabelle jeta sur ses belles épaules nues un burnous de cachemire blanc, et elle sortit avec d'Entragues, dont la curiosité allait ainsi se trouver bientôt satisfaite.

Cinq minutes après Perdita faisait son entrée dans le salon, donnant le bras à Georges et escortée par Mirabelle.

Ce fut à sa vue un double murmure dans la foule nombreuse qui se pressait dans le salon : murmure d'admiration de la part des hommes, murmure plus dissimulé de dépit et d'envie de la part des femmes. — C'est qu'en effet la nouvelle arrivante était d'une si merveilleuse beauté, qu'à côté d'elle les plus jolies invitées de Mirabelle devaient paraître insignifiantes, ou tout au moins très-ordinaires.

Perdita était vêtue avec une charmante simplicité. — Une robe de velours noir dessinait sa taille svelte et cambrée, et tranchait de la façon la plus attrayante sur le marbre étincelant de ses épaules. — Dans ses longs cheveux noirs tressés en couronne autour de sa tête, elle avait posé pour tout ornement un camélia couleur de feu, de l'espèce la plus rare. — Une fleur semblable était attachée sur le devant de sa robe, à la naissance de la gorge.

Tout le monde fut frappé de la démarche noble et gracieuse de la jeune femme, et de la dignité simple avec laquelle elle traversa la foule qui s'ouvrait lentement devant elle afin de la contempler plus longtemps.

Et quand Mirabelle, tout orgueilleuse d'être la première à produire dans le monde une semblable merveille, l'eut installée dans l'une des chauffeuses placées aux deux coins de la cheminée, Perdita eut tout à fait l'air d'une grande dame qui reçoit chez elle les hommages qui lui sont dus sans contestation.

En peu d'instants tous les hommes les plus distingués de l'assemblée, formèrent cercle autour de Perdita. — C'était à qui obtiendrait d'elle un mot, un sourire, un regard ! ceux qui ne pouvaient l'approcher, la contemplaient de loin avec une admiration muette. — La jeune femme, au milieu de ce triomphe évident pour elle, gardait une

attitude calme et modeste qui témoignait de son tact exquis. — Elle répondait à tout avec élégance et finesse, quelquefois même avec malice; et si un homme s'oubliait, ce qui était bien permis dans une réunion de cette nature, jusqu'à murmurer des paroles légères à son oreille, elle le réduisait sur-le-champ au silence par un regard froid et hautain qui ne manquait jamais son effet.

— Qui est-elle ?

— D'où vient-elle ?

— Quel peut-être son véritable nom ?

— Comment ne l'a-t-on pas connue jusqu'à ce jour ?

Telles étaient avec diverses variantes, les questions qu'on s'adressait à voix plus ou moins basse autour de Perdita, mais nul ne pouvait y répondre d'une manière satisfaisante, car le mystère était le même pour tout ce monde..

Cependant, comme depuis l'arrivée de la belle inconnue les autres femmes étaient dans un délaissement peu flatteur pour elles, Mirabelle craignit que cette circonstance ne finît par mettre du froid dans sa soirée, en conséquence elle donna l'ordre au domestique de Georges d'apporter des cartes, et elle engagea les hommes les plus empressés autour de Perdita à se rapprocher des tables préparées pour le Lansquenet.

Cet appel fut entendu du plus grand nombre, et bientôt le tintement de l'or et le murmure des termes sacramentels du jeu, annoncèrent que les parties étaient commencées.

Ce fut une grande joie pour les rivales de Perdita, qui, grâce aux cartes, virent cesser leur abandon. — Elles étaient aussi singulièrement flattées d'entrevoir enfin la perspective, toujours agréable pour elles, d'empocher

d'une manière plus ou moins légitime quelques napoléons.

Ceci nous amène tout naturellement à dire que ces demoiselles ont un moyen infaillible de gagner au Lansquenet, lequel consiste dans la combinaison très-simple que voici.

— Je suis de moitié dans votre jeu, — disent-elles à l'homme jeune ou vieux, beau ou laid, qui peend la main et met dix pièces d'or devant lui pour tenir la banque.

Il est rare que cette proposition soit refusée : ce qui se passe ensuite n'est pas très-difficile à deviner.

Si la main est heureuse, la Lorette *commanditaire* partage le bénéfice; si au contraire la banque saute, elle ne rembourse pas sa part dans la mise de fonds : — évidemment toutes les chances sont en sa faveur.

M. de Nodêsmes avait dans sa poche une cinquantaine de louis, qu'il perdit contre le baron Croisé de la Croisette; il en emprunta vingt-cinq à Georges d'Entragues, qui lui furent gagnés *en un tour de main* par sir John Babibernet.

Il s'entêta à jouer, dans l'espoir de rattraper son argent, eut des alternatives de succès et de revers, et enfin voulant frapper un coup décisif il tint *un banquo* au prince Krakopoulof dont la main avait passé huit fois déjà. — La chance se déclara en ore contre lui, et *un refait de valets* lui fit perdre mille louis sur parole.

Georges qui était son voisin l'engagea alors à quitter le jeu. — Il eut le bon esprit de suivre ce conseil, et il alla se joindre à un groupe d'hommes *raisonnables* qui continuaient de faire cercle autour de Perdita.

Celle-ci, à mesure que la soirée s'avançait, avait paru céder peu à peu à une irrésistible mélancolie. — Son

front s'était voilé de tristesse, son regard errait distrait et douloureux, et elle ne répondait que vaguement aux paroles qui lui étaient adressées, et qu'elle semblait à peine comprendre.

A la longue cette étrange préoccupation avait fini par décourager les plus ardents admirateurs de Perdita, si bien qu'elle était à peu près seule au coin de la cheminée, lorsqu'à une heure du matin elle témoigna le désir de se retirer.

Mirabelle protesta vivement contre cette résolution.

— Non, non, madame, — s'écria-t-elle, — vous ne vous en irez pas comme cela! Nous allons souper, et il faut absolument que vous soyez des nôtres... et tenez, voilà justement qu'on vient nous dire que tout est prêt.

Effectivement le valet de chambre entrait dans le salon une serviette sur le bras, et il dit :

— Madame est servie.

Perdita céda. Elle paraissait être dans un de ces moments de douloureuse indifférence où l'on obéit à toutes les impressions quelles qu'elles soient.

Nous avons dit qu'il y avait deux grandes tables, l'une dans la salle à manger, l'autre dans la chambre à coucher. — Mirabelle installa une partie de ses convives autour de cette dernière, puis elle revint présider l'autre, où elle se trouva seule femme avec Perdita. — Elle plaça la belle étrangère en face d'elle, et lui donna le comte d'Entragues pour voisin de droite.

Les privilégiés, car les hommes que Mirabelle avait conviés à se réunir à elle, étaient ceux qu'elle honorait d'une distinction particulière, comme représentant le passé, le présent et l'avenir de sa joyeuse vie, les privilé-

giés, disons-nous, craignaient que le repas ne fût singulièrement glacé par la sombre contenance de Perdita, dont la préoccupation, nous dirons presque la tristesse, les étonnait depuis quelques instants; aussi ce fut une surprise agréable et générale quand ont vit la jeune femme se ranimer et renaître pour ainsi dire, après qu'elle eut vidé bravement son premier verre de Champagne. — Son œil s'illumina subitement; un sourire gracieux erra sur les fins contours de sa bouche, et sa parole prenant sans transition une allure vive et dégagée jaillit comme une fusée étincelante! — Un cri unanime de sympathie et d'enthousiasme accueillit cette transformation magique et inespérée.

Perdita, une fois en verve, ne s'arrêta plus. Coquette, libre, piquante, elle répondait aux uns, provoquait les autres, et embarrassait les plus habiles par l'imprévu d'un esprit qui faisait face à tout avec une merveilleuse dextérité.

Les toasts à sa beauté, à sa grâce, à ses amours se succédèrent bientôt rapidement : Perdita les accepta tous, et chaque fois elle vida tout d'un trait sa coupe, que son officieux voisin remplissait à l'instant même.

— Mais qui donc êtes-vous? — lui demanda Georges. — Et comment se fait-il que belle à faire mourir les femmes de jalousie et les hommes d'amour, spirituelle à désespérer les anges et les démons, vous nous soyez jusqu'à ce jour restée inconnue à tous?

A cette question faite à l'improviste, la gaieté fébrile de Perdita s'évanouit comme la rapide lueur de l'éclair. — Elle regarda Georges et répondit :

— Mais savez-vous bien monsieur, que c'est mon histoire que vous me demandez là?

— Je le sais parfaitement, Madame; et ce qui m'a enhardi à commettre cette grave indiscrétion, c'est que j'étais sûr d'exprimer un vœu qui est au fond de la pensée de toutes les personnes qui ont le bonheur d'être près de vous en ce moment.

Un murmure approbateur appuya la bizarre inspiration de Georges.

— Mon histoire! — murmura Perdita.

Et elle porta de nouveau sa coupe pleine à ses lèvres, alors contractées par un sourire amer.

— Au fait pourquoi pas? — reprit-elle après avoir bu, et comme si elle se parlait à elle-même...—Tôt ou tard on saura ce que je suis ou ce que je fus... Autant vaut qu'on le sache à l'instant même... Ce serait une grande faiblesse que de cacher qu'il y a huit jours à peine je chantais dans les rues pour gagner quelques sous; je dansais dans les Champs-Élysées, pour être sûre de manger le soir...

Une acclamation générale de surprise accueillit ces paroles qui avaient l'air du début d'une confession.

— Mais est-ce bien l'heure, — demanda la jeune femme, — est-ce bien l'heure de conter un sombre roman? car c'est un roman que ma vie...

— Parlez! parlez! — lui cria-t-on de toutes parts.

— Vous le voulez?

— Oui! oui!

— Ce sera bien long, je vous en avertis.

— Tant mieux! tant mieux! — reprirent vingt voix, que dominait celle de Georges d'Entragues.

— Écoutez donc... Et si quelqu'un, à l'avenir, vous parlait de moi; si quelque lumière jaillissant de mon récit, illuminait pour l'un de vous le sombre mystère qui

environne ma destinée, paye -moi de ma complaisance en me mettant à même de profiter de cette lueur... car ce n'est pas seulament pour satisfaire une vaine curiosité que je me décide à parler...

Et Perdita, appuyant son coude sur la table et sa joue sur sa main, commença le récit que nous allons reproduire.

II

Les saltimbanques.

« — Je ne sais pas mon véritable nom ; je ne sais pas mon âge; je ne sais pas non plus où je suis née. — On m'appelle *Perdita*, c'est-à-dire l'enfant perdu. — Pourquoi? Je l'ignore, et sans doute je l'ignorerai toute ma vie, car jusqu'à présent aucune lumière si faible qu'elle fût, n'est venue percer l'obscurité profonde qui enveloppe ma bizarre et triste destinée.

« Je ne me rappelle rien des premières années de mon enfance, ou si mon esprit se retrace vaguement quelques impressions fugitives, elles sont environnées de voiles si épais, que je ne saurais dire si ce sont des souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire, ou des songes qui traversent mon imagination.

« Par moments il me semble entendre comme à travers une muraille ou dans l'éloignement les sons d'une musique étrange; parfois aussi je crois voir comme derrière une

gaze des costumes bariolés portés par des êtres dont l'aspect me fait éprouver de profondes angoisses. — Je me souviens de pleurs longtemp versés, de terreurs mortelles... Puis tout s'efface, et la clarté naissante redevient aussitôt ténèbres.

« Le premier de mes souvenirs qui ne sois pas confus est celui-ci : Nous traversions une haute montagne, sans doute quelque versant des Alpes, des Pyrénées ou des Apennins ; ce qu'il y a de certain c'est que pendant plusieurs jours les chemins escarpés que nous suivions cotoyaient des précipices tellement profonds qu'en les regardant je me sentais comme prise de vertige. — J'étais assise de côté dans l'un de ces paniers qu'on pose en travers sur le dos d'un mulet. — J'entends encore le bruit des sonnettes retentissantes qui carillonnaient au cou de l'animal robuste et patient sur le dos duquel j'étais balancée. — Un homme auquel je donnais le titre de père, et une femme que j'appelais du nom si doux de maman, me précédaient ou me suivaient à quelques pas de distance. On m'avait enveloppée dans une vieille couverture de laine à carreaux, pour me garantir du froid qui était assez vif dans ces régions élevées, et on paraissait en général prendre un soin tout particulier de ma personne. — Après quelques jours d'une marche pénible dans les montagnes, nous atteignîmes de grandes plaines populeuses et alors notre vie changea. — Nous faisions les matins de longues et fréquentes haltes pendant lesquelles nous mangions et nous buvions ; — dans les après-midi, nous nous arrêtions à l'entrée de gros bourgs ou de petites villes pour changer de costumes ; puis nous faisions une espèce d'entrée triomphale, et arrivés sur la place publique de l'endroit,

ceux que je croyais mes parents exécutaient une foule de tours de force et d'adresse, exercices habituels de leur profession. — Je sus plus tard qu'ils étaient saltimbanques ambulants.

« Cette vie qui ne m'a laissé que de vagues impressions sur ses commencements, dura plusieurs années sans doute, car j'avais grandi, je m'étais développée, il paraît même que j'étais devenue jolie sans qu'elle eût changée. — A cette époque, comme mon intelligence avait aussi suivi les progrès de ma personne, je commençais à juger les caractères et les habitudes de mes compagnons, mais je me gardais bien de le leur laissér voir : la prudence m'était venue avec la pénétration.

« L'homme qui se nommait Jacobus était de moyenne taille. — Son visage, dont l'expression devait être naturellement méchante et sinistre, était en outre profondément défigurée par de nombreuses coutures qui lui donnaient un aspect hideux et effrayant. Était-ce la petite vérole qui l'avait mis dans cet état, ou l'action d'un liquide corrosif, comme le vitriol ou l'acide sulfurique? — Je ne l'ai jamais su d'une manière positive, mais je penche pour cette dernière supposition, car il me paraît douteux qu'une maladie, si violente qu'elle soit, puisse imprimer sur des traits des stigmates aussi creux et aussi persistants. — Jacobus avait des cheveux châtains coupés en brosse, et de petits yeux d'un gris pâle, hagards comme ceux d'un aliéné, et farouches, presque féroces même, comme ceux d'un loup affamé. Sa force musculaire était prodigieuse, et il excellait dans tous les tours d'adresse et dans tous les exercices de prestidigitation. Il portait d'habitude le costume des saltimbanques coureurs de foires : un pan-

talon de tricot couleur de chair, toujours sale et souvent déchiré, une veste de velours rouge fripé, brodée de paillettes de cuivre, et une sorte de turban. Pendant nos marches un grand surtout de castorine jadis verte recouvrait toute cette friperie, et une casquette de peau de loutre remplaçait le turban qu'on jetait au fond de mon panier.

« Sa femme, que j'appelais ma mère et qu'il nommait la Gouâpe, était une massive créature de cinq pieds huit pouces, barbue, lippue, ventrue, hideuse à voir. — Sa spécialité était d'avaler des lames de sabre, des grenouilles vivantes, des cailloux, des étoupes enflammées, et de se faire danser sur le corps par les hommes les plus lourds, sans paraître sentir ce poids extraordinaire.

« Un jour il fut décidé entre ces dignes acolytes, qu'il était temps de commencer mon éducation. je crois que je pouvais avoir huit ou neuf ans. On me mit donc une guitare entre les mains, on m'enseigna à en tirer quelques sons rauques et discordants, et on m'apprit à danser en m'accompagnant avec un tambour de basque. — Le ciel permit que je ne fusse soumise à aucun de ces traitements barbares que les saltimbanques infligent souvent aux malheureux enfants dont ils veulent de bonne heure assouplir les membres pour les rendre propres aux tours de force et d'agilité. — Jacobus et sa femme comptaient plus sur mon joli petit minois et sur mes chansons pour augmenter la recette de chaque jour, que sur le saut du tremplin, et la danse de corde dont je fus heureusement dispensée.

« Il paraît que ma voix enfantine ne manquait pas de de charmes, et que l'expression ingénue de ma physiono-

mie donnait du piquant aux chansons plusque licencieuses que je répétais sans les comprendre, car chaque fois que je chantais en public j'étais couverte de bravos, et je recueillais force pièces de monnaie dans la petite sébile de buis avec laquelle je faisais le tour de mon auditoire aussitôt que la séance était terminée.

« On m'avait fait revêtir un costume assez coquet, mi-partie de velours noir et de satin rose, qui m'allait à merveille, et dont j'étais aussi fière que peut l'être une impératrice de son manteau d'hermine.

« En somme les premières années furent, à tout prendre et jusqu'à ces derniers temps, les seules heureuses de ma vie. Je mangeais quand j'avais faim, je buvais quand j'avais soif, je dormais quand j'avais sommeil, on ne me rudoyait que rarement, on ne me battait presque jamais : je n'en désirais pas davantage ; mais cette époque paisible ne fut pas de longue durée.

« Un soir, c'était dans le midi de la France, aux environs de Toulouse, autant que je puis m'en souvenir, la recette de la journée avait été abondante, et nous dînions dans un cabaret où depuis une semaine environ nous avions élu domicile, quand un homme de mauvaise mine, dont les vêtements étaient presqu'en lambeaux, entra dans la salle où nous étions attablés, et vint s'asseoir à côté de Jacobus qui l'accueillit avec une cordiale poignée de main, et lui offrit immédiatement un grand verre rempli d'eau-de-vie, que l'inconnu accepta et vida tout d'un trait.

— Ça va-t-il toujours ? — demanda Jacobus en parlant à voix basse comme s'il craignait d'être entendu d'autres personnes que de l'inconnu.

— Toujours, — répondit celui-ci avec la même intention de mystère.

— Et quand ça se joue-t-il? — reprit aussitôt et vivement le saltimbanque.

— Demain soir sans remise, — fit l'homme de mauvaise mine. — Voici le plan de la chose.

« Il allait continuer, mais il me regarda, s'interrompit, et, me désignant du geste, il dit :

— Et l'enfant.

— Oh! il n'y a pas de danger, — repartit Jacobus : — on peut parler en sûreté devant elle. — Du reste, — ajouta-t-il en s'adressant à sa femme, — la Gouâpe, mène la coucher.

« On m'emmena, et bientôt je m'endormis profondément, sans me douter que les paroles que je venais d'entendre devaient influer sur toute ma vie.

« Le lendemain matin Jacobus fit des préparatifs inusités. Il vendit le mulet qui jusqu'alors nous avait servi dans nos tournées, et acheta deux chevaux, petits de taille, mais vigoureux et propres à faire rapidement et sans fatigue de longues traites. — Vers les cinq heures du soir ces chevaux furent sellés. La Gouâpe enfourcha l'un d'eux, et me prit en croupe : je portai ma guitare en bandoulière. Jacobus monta l'autre cheval, et nous sortîmes du bourg où nous avions passé plusieurs jours. Je crois avoir su jadis le nom de cet endroit, mais depuis bien longtemps je l'ai complétement oublié.

« Nous marchâmes pendant deux heures à peu près. C'était vers la fin de l'automne, lorsque les journées sont déjà très-courtes. Aussitôt que l'obscurité fut devenue compacte, je vis avec surprise Jacobus tourner bride en faisant

signe à la Gouâpe d'imiter ce mouvement. Nous revînmes sur nos pas et refîmes le chemin que nous avions déjà fait, avec cette seule différence qu'au lieu de suivre la grande route nous marchâmes à travers champs, cotoyant les haies et assourdissant dans les terres labourées le bruit des pas de nos chevaux.

« Bientôt nous vîmes briller les lumières du bourg que nous avions quitté deux heures auparavant. Alors Jacobus tourna brusquement son cheval à gauche, et nous atteignîmes après quelques minutes d'une course rapide un petit bois taillis dans lequel nous nous enfonçâmes. — Toutes ces marches et contremarches dans le silence et les ténèbres me faisaient l'effet d'un rêve, et balancée par le mouvement égal et doux du bidet je croyais quelquefois dormir réellement.

« Tout à coup les chevaux s'arrêtèrent. Nous étions dans le milieu du fourré, à une portée de fusil à peu près de la lisière du taillis. Jacobus mit pied à terre, la Gouâpe en fit autant et me descendit avec elle. Je me frottai les yeux pour bien m'assurer que je ne rêvais pas, car tout cela me semblait de plus en plus extraordinaire. Un bruit soudain me fit tressaillir.

« Jacobus venait d'arracher une feuille de l'arbre sous lequel nous étions arrêté; il l'avait pliée d'une manière particulière et la posant sur sa bouche, il avait imité à trois reprises différentes le chant lugubre de la chouette.

« Un chant pareil et modulé trois fois de la même manière, répondit à cette espèce de signal à quelque distance; — bientôt après un frôlement de feuilles sèches et un bruit de branches qu'on écartait avec précaution nous annoncèrent l'approche de quelqu'un.

— Est-ce vous ? — demanda Jacobus avec précaution.

— Oui, — répondit une voix qu'il me semblait vaguement reconnaître. — Tout marche, ajouta cette voix. La pie est au nid, allons.

— Allons ! — répéta Jacobus. — Toi la Gouâpe, reste là et garde les chevaux. Viens, petite.

Et Jacobus me saisit par le bras.

— As-tu ta guitare ? — reprit-il.

— Oui, papa... — murmurai-je d'une voix émue, car je tremblais sans savoir pourquoi.

« Nous sortîmes du bois, et nous marchâmes pendant quelques instants dans des prés humides de la rosée du soir. Dès que nous nous étions trouvés en rase campagne, l'obscurité étant moins profonde, j'avais reconnu, dans le personnage qui venait de rejoindre Jacobus, l'homme déguenillé de la veille.

— Halte ! — dit cet homme à voix basse.

« Nous nous arrêtâmes. Devant nous s'étendait à droite et à gauche une clôture de palissade à hauteur d'appui. Derrière cette palissade, et au milieu d'un groupe d'arbres on voyait briller une faible lumière.

— Petite, prends ta guitare, — me dit Jacobus en se penchant à mon oreille.

« J'obéis machinalement.

— Tu vas rester là.

— J'aurai peur, — répondis-je en frissonnant de tous mes membres.

— Tu vas rester là ou je te battrai, — répéta Jacobus avec un accent sinistre.

— Je resterai, papa ! je resterai, — balbutiai-je.

— Et si quelqu'un approche, si tu entends du bruit, tu

chanteras à l'instant même *Fleuve du Tage*, en t'accompagnant sur la guitare.

— Oui, papa.

— M'as-tu bien compris?

— Oui, papa.

— Si tu ne fais pas exactement ce que je te dis, petite, je te tuerai sans miséricorde!

» Et en prononçant ces menaçantes paroles, Jacobus me serra violemment le poignet... je ne répondis rien, je restai immobile... la frayeur me glaçait.

— Dépêchons, — dit l'inconnu.

« Ils s'approchèrent alors de la palissade et en détachèrent quelques planches, qui sans doute sciées d'avance cédèrent immédiatement; puis ils disparurent dans les ténèbres sous le massif d'arbres.

« Au bout d'un instant deux bruits d'une nature différente arrivèrent jusqu'à moi. — L'un d'eux était à peine distinct : on eût dit le sourd grincement d'une lime sur du fer. Il partait de l'endroit ou j'avais vu s'enfoncer Jacobus et l'inconnu. — L'autre bruit venait de la grande route : C'était le trottinement saccadé d'un cheval regagnant son gîte : le cavalier fredonnait un air monotone.

« Je me souvins des ordres de Jacobus et de la terrible menace qu'il m'avait faite, si je ne les exécutais pas. Je laissai donc errer mes doigts tremblants sur ma guitare, et d'une voix brisée par la frayeur je me mis à chanter doucement *Fleuve du Tage*.

« Dès les premières notes, le grincement de lime cessa tout à coup de se faire entendre.

« Peu à peu le trot du cheval retentit plus faible, et bientôt il finit par se perdre tout à fait dans l'éloignement.

« Je crus que je pouvais cesser de chanter, et le bruit sourd de la lime recommença, ce fut court. — Au bout de deux minutes environ tout rentra dans le silence le plus profond. — Le ciel était sombre ; de grands nuages, déchirés çà et là par un faible rayon de lune, couraient au-dessus de ma tête... j'étais en proie à une sorte de vertige étrange et douloureux, et pour essayer de me rassurer je regardais fixement la petite lumière qui brillait toujours à la même place entre les arbres.

« Soudain cette lumière s'éteignit.

« En même temps, j'entendis un cri ! un seul ! mais solennel ! déchirant ! terrible ! désespéré !

« Puis plus rien !

« Une sueur froide baigna aussitôt la racine de mes cheveux.... je laissai tomber ma guitare qui se brisa en exhalant un son rauque comme le râle d'un mourrant ! — J'aurais voulu fuir, mais mes jambes se dérobaient sous le poids de mon corps anéanti... il me semblait que la terre tournait autour de moi, et sans avoir jamais eu l'idée de la mort, je crus que j'allais mourir.

« Le bruit d'une course rapide me tira de cet anéantissement. — Jacobus et l'inconnu franchissaient la palissade comme deux bêtes fauves. — Le saltimbanque me saisit par la main, et m'entraîna en me disant d'une voix étranglée :

— Vite ! Vite !

« Je ne pouvais le suivre ! mes genoux ployaient en s'entre-choquant... je tombai... Jacobus étouffa un blasphème ou une menace, et me prenant dans ses bras, il continua de fuir dans la direction du petit bois.

— En selle ! dit-il d'une voix brève et sombre à la Gouâpe.

« On me jeta en travers comme un paquet sur le cou d'un des deux chevaux; j'entendis un bruit métallique comme celui d'un sac plein d'or, et nous partîmes avec une vitesse qui me sembla fantastique.

« Tant d'émotions étaient au-dessus de mes forces... je perdis tout à fait connaissance cette fois, et j'ignore combien de temps dura cet évanouissement.

« Quand je revins à moi nous étions dans un bois de haute futaie qui ne ressemblait pas au taillis de la veille. — Il faisait grand jour. Nos chevaux exténués de fatigue s'étaient couchés dans de grandes fougères déjà flétries par les froides brises d'automne; la Gouâpe avait allumé un fèu de branches sèches, et brûlait des vêtements qui me parurent tachés de sang... — Jacobus assis à l'écart sous un vieux chêne comptait des pièces d'or.

« Du reste la transformation des deux saltimbanques était si complète, que dans le premier moment j'eus quelque peine à les reconnaître. — Ils avaient remplacé leurs oripaux fripés par des costumes de paysan et de paysanne du Languedoc, et on m'avait habillée moi-même en petite fille de la campagne.

« Quand vint le soir nous abandonnâmes les chevaux qui étaient hors d'état de continuer leur route, et nous gagnâmes à pied le plus prochain village où nous prîmes gîte dans un cabaret obscur.

« Le lendemain, de grand matin, Jacobus sortit pour tâcher de se procurer d'autres chevaux. — La Gouâpe et moi nous restâmes pour l'attendre dans une salle basse dont les fenêtres donnaient, les unes sur une cour, les autres sur un jardin, à l'extrémité duquel on voyait la campagne. — Les événements de l'avant-veille m'avaient

pour ainsi dire abrutie... je ne parlais pas... je dirai presque que je n'avais pas la force de penser.

« L'absence de Jacobus se prolongeait plus que de raison. Je voyais la Gouâpe s'impatienter, et même montrer quelqu'inquiétude. Tout à coup elle poussa une exclamation de terreur! — Le Saltimbanque entrait dans la cour entre deux gendarmes, et les mains attachées derrière le dos par des petites chaînes de fer. — Ses yeux me parurent hagards, et son visage couturé, couvert d'une pâleur cadavérique, était horrible à voir.

« Ce spectacle, du reste, ne fut pas long. La Gouâpe sans perdre une seconde ouvrit une des fenêtres et sauta dans le jardin. Comme il n'y avait guère que deux pieds de cette fenêtre au sol, je m'élançai après la Gouâpe qui d'ailleurs m'avait fait signe de la suivre. — Quelques minutes après nous avions gagné la campagne, protégées par des haies dont le pays était couvert, et le soir nous nous cachions de nouveau dans les bois.

« Alors commença la plus étrange et la plus épouvantable existence! Pendant deux mois nous vécûmes sans asile, couchant à la belle étoile dans les lieux les plus solitaires, mangeant des fruits sauvages, et parfois du pain noir que j'achetais à des bergers.

« L'hiver, cette année-là, était rigoureux, même dans le midi de la France, de sorte que la Gouâpe sentit la nécessité de nous rapprocher des lieux habités, et de nous cacher dans une ville, puisque nous n'avions plus d'autre ressource. — Nous gagnâmes Toulouse, marchant d'abord la nuit, pour éviter d'attirer l'attention par le délabrement de nos costumes. — Enfin, peu à peu, achetant ici un chapeau de paille, là un jupon, plus loin un fichu,

nous pûmes nous recomposer des vêtements presque décents, et nous osâmes voyager à la clarté du grand jour.

« Il était sept heures du matin quand nous arrivâmes aux portes de Toulouse. Une foule immense, qui paraissait émue par l'attente de queelque grand événement, encombrait les rues. — Cette foule, ardente comme toutes celles du midi, nous entraîna avec elle, et nous arrivâmes, sans savoir où nous allions, jusqu'à la place du palais de Justice.

« Là, un échafaud était dressé! La Gouâpe voulut s'éloigner, mais les masses toujours croissantes des spectateurs qui nous pressaient de toute part, nous contraignirent à demeurer où nous étions.

« Tout à coup une formidable clameur s'éleva du milieu de cette foule qui nous retenait prisonnières! des hurlements, des imprécations arrivèrent à nos oreilles, en même temps les flots amoncelés de la multitude s'agitèrent violemment, et finirent par s'ouvrir devant une charrette escortée de gendarmes, et portant deux condamnés à mort qu'on menait à l'échafaud.

« Le peuple jetait à ces condamnés des pierres et des insultes.

« J'essayai d'abord de détourner les yeux de ce hideux spectacle; mais une puissance invincible me contraignit à le contempler : je regardai les deux condamnés et je les reconnus!

« L'un d'eux était le personnage aux vêtements sordides que j'avais déjà vu deux fois.

« L'autre... était l'homme que, depuis mon enfance, j'avais l'habitude d'appeler mon père... *Jacobus le Saltimbanque!...* »

Ici la jeune femme interrompit un moment son récit, pour passer à plusieurs reprises sa main sur son beau front contracté par l'horreur de ses souvenirs.

Les convives de Mirabelle, émus au plus haut degré, étaient pâles et attentifs.

Perdita continua.

III

Le Staroste.

« — Cette scène épouvantable fit sur ma jeune imagination une impression terrible ! — Pendant bien longtemps je me réveillais plusieurs fois chaque nuit, baigné d'une sueur froide, poussant des cris déchirants, et croyant voir encore rouler sur l'échafaud ensanglanté cette tête livide dont les prunelles éteintes semblaient me regarder fixement.

« La Gouâpe alors me battait pour me faire taire, ou m'accablait de grossières injures. Je dévorais mes sanglots, et j'essayais de pleurer en silence.

« Quand les pièces d'or, produit du crime que Jacobus avait expié sur la guillotine, furent au moment d'être épuisées, et la Gouâpe ne les ménageait pas, buvant de l'eau-de-vie et des liqueurs fortes, non-seulement tout le long du jour, mais encore une partie des nuits, nous quittâmes Toulouse et nous nous dirigeâmes vers les frontières de l'Italie. — La Gouâpe m'avait acheté un autre costume de saltimbanque, une nouvelle guitare et un tambour de

basque. — J'étais donc redevenue une petite chanteuse ambulante, et nous traversâmes lentement le midi de la France, vivant assez bien, grâce à l'argent que je gagnais avec ma danse et mes chansons.

« Je passerai rapidement sur un intervalle de quatre ou cinq années, pendant lesquelles il ne m'arriva rien de remarquable, rien du moins qui mérite la peine de vous être raconté. — Nous parcourûmes le Piémont, le royaume de Naples, la Toscane, les états Lombards, le Tyrol, l'Illyrie, menant partout une existence nomade et misérable, bien que nous fussions à l'abri du besoin.

« Cependant je grandissais : d'enfant j'étais devenue jeune fille, et je voyais avec un étonnement mêlé d'un certain plaisir les regards des hommes se fixer sur moi avec une expression que je ne leur connaissais pas encore.

« Maintenant ce que je vais dire paraîtra étrange, incroyable, et cependant tout sera de la plus exacte vérité. — Oui, moi chanteuse des rues, élevée par la misérable créature que je vous ai fait entrevoir, et qui m'accompagnait partout ; ignorante des principes et même des instincts de la morale ; accoutumée depuis ma plus tendre enfance à entendre prononcer des paroles obscènes, et à chanter moi-même de grossières chansons, j'avais conservé une complète pureté de cœur et d'imagination. Pour moi les images érotiques mises constamment devant mes yeux, n'avaient ni attrait, ni signification. Une pudeur innée entourait mon âme de ses voiles épais, et la garantissait des souillures auxquelles elle était exposée par le contact hideux de la femme avec laquelle j'étais condamnée à vivre.

« Mais, comme le bonheur de mes jeunes années, ce voile devait être bientôt déchiré violemment.

« Notre existence vagabonde nous avait conduites, toujours marchant au hasard devant nous, jusqu'en Pologne, aux environs de Zamosk.

« A cette époque je crois que j'avais à peu près quatorze ou quinze ans.

« Depuis quatre jours nous traversions d'immenses forêts où nous n'avions rencontré aucun être vivant : souffrant de la faim, car nos provisions étaient épuisées, souffrant du froid, car c'était au cœur de l'hiver, il ne nous restait plus qu'à choisir entre deux genres de mort également horribles.

« Vers la fin du cinquième jour, les dernières lueurs du soleil couchant nous montrèrent à l'extrémité d'une longue éclaircie dans les bois, une masse imposante de bâtiments. — Nous hâtâmes le pas de notre mulet, un peu moins exténué que nous, et bientôt nous arrivâmes devant un pont-levis baissé qui donnait entrée dans des cours situées au centre de plusieurs corps de logis.

« Évidemment nous avions sous nos yeux une de ces grandes demeures féodales où l'on ne refuse jamais l'hospitalité au voyageur qui la réclame.

« Un homme tenant un fouet à la main était debout à côté du pont.

« Je m'adressai à lui et lui demandai dans la langue du pays si l'on consentirait à nous recevoir pour une seule nuit.

« Ceci m'amène tout naturellement à vous dire que j'avais une facilité merveilleuse à apprendre les idiomes des différentes contrées que nous traversions. — La Gouâpe au bout de très-peu de temps parvenait aussi à se faire comprendre d'une manière suffisante.

« L'homme auquel je m'étais adressée nous examina curieusement de la tête aux pieds, puis il nous fit signe de traverser le pont-levis.

« Dès que nous eûmes passé le pont, nous entrâmes, la Gouâpe et moi, dans une immense cour intérieure où nous fûmes d'abord assaillies par les clameurs et les huées d'une troupe de valets portant une livrée de forme bizarre, et surchargée de galons et de brandebourgs ; mais il paraît que quand ces gens nous eurent mieux regardées, ma figure les impressionna favorablement, car les clameurs et les huées cessèrent aussitôt, et l'un d'eux marchant devant nous, nous conduisit dans les cuisines du château.

« Arrivées là, on nous fit asseoir auprès d'un grand feu devant lequel tournaient plusieurs broches chargées de viandes, de volailles et de gibier de toutes les espèces.

« Quelques minutes après on nous apportait à boire et à manger.

« Quand ma faim fut apaisée, et lorsque la douce chaleur du foyer eut rendu un peu de souplesse et de force à mes membres engourdis par le froid et affaiblis par la fatigue et le besoin, je me levai, et prenant ma guitare, je me mis à chanter une chanson française, qui fit sur mes auditeurs un effet merveilleux, bien qu'ils n'en comprissent pas un seul mot.

« Quand j'eus fini ma chanson, je saisis mon tambour de basque, qui était pendu à ma ceinture, et j'exécutai une de mes plus jolies danses.

« Alors l'enthousiasme de cette valetaille ne connut plus de bornes. — Elle ne savait par quelles démonstra-

tions manifester l'admiration profonde que mes talents variés lui inspiraient.

« Je ne sais si quelques sons affaiblis de ma voix, de ma guitare ou de mon tambour de basque parvinrent jusqu'aux oreilles du maître du château, ou si quelque valet officieux lui rendit un compte favorable de ma danse et de mon chant, toujours est-il que, dans le courant de la soirée, un domestique, espèce de majordome, qui semblait avoir sur tous les autres une supériorité quelconque, vint me chercher dans les cuisines, où j'étais encore, pour me conduire au salon, où le *Staroste*, ce fut le titre qu'il donna à son maître, voulait me voir et m'entendre.

« Je me disposai immédiatement à suivre le domestique.

« La Gouâpe voulut m'accompagner, mais on lui intima l'ordre de rester où elle était, et je sortis seule.

« Mon guide me fit traverser plusieurs vastes pièces, véritables galeries, qui n'avaient pas d'autres ornements que des faisceaux d'armes et quelques trophées de chasse ; puis nous entrâmes dans une sorte de salon carré, entièremen tapissé en fourrures. Le plafond et le plancher eux-mêmes étaient recouverts de peaux de renards gris et bleus dont le mélange était d'un effet assez pittoresque.

« Dans une haute et large cheminée en pierre brute, sur laquelle était posée une lampe d'argent, pétillait un feu formidable, composé de plusieurs souches de gros arbres posées les unes sur les autres : on eût dit une masse de rochers enflammés.

« Le maître de la maison, celui qu'on avait appelé le Staroste, était assis, ou plutôt couché dans un immense fauteuil, au coin de la cheminée.

« Il me parut plutôt petit que grand et avoir au moins la soixantaine. Mais il était parfaitement conservé, et semblait, en dépit de l'âge, n'avoir rien perdu de sa vigueur. Il portait un costume complet de drap gris de fer galonné en argent.

« Aucunes paroles ne pourraient rendre l'impression étrange que je ressentis en regardant pour la première fois la figure de ce vieillard, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

« La couleur de la peau de son visage était d'un rouge de brique, rendu plus foncé par la blancheur éclatante de ses moustaches, de sa longue royale et de ses cheveux coupés ras. — Un nez crochu, assez semblable au bec d'un oiseau de proie, et deux petits yeux d'un brun excessivement clair, hardis, perçants et fureteurs complétaient cet ensemble, peu attirant, on en conviendra. — Il fumait une courte pipe noire, le coude appuyé sur une petite table en chêne sculpté, placée à côté de lui, et sur laquelle j'aperçus un grand vase de cristal taillé richement, rempli de vin épicé, et une paire de pistolets damasquinés et montés en argent.

« Tous ces détails me sont présents comme si les événements que je vous raconte s'étaient passés hier.

« Au moment où j'entrai, le vieillard fixa sur moi un regard froid et clair comme celui d'un chat, et me demanda en langue polonaise quelle était ma patrie.

« Comme la France était le pays que j'avais habité le plus longtemps, je lui dis que j'étais Française.

« Alors il m'ordonna en mauvais français de lui montrer immédiatement un échantillon de mes talents de baladine.

« J'obéis à l'instant même, commençant par chanter avec accompagnement de guitare, et finissant par exécuter avec mon tambourin une danse très-animée que j'avais apprise sur les frontières de la Biscaye.

« Tandis que je chantais et que je dansais, les yeux du vieillard ne me quittaient pas un seul instant, et même quand je ne le regardais pas, il me semblait voir rayonner sa prunelle pâle, dont les éclairs m'avaient contrainte à me détourner.

« Quand j'eus fini, le vieillard frappa sur la table avec la poignée d'un de ses pistolets.

« Le domestique qui m'avait amenée parut aussitôt.

— Cette enfant est-elle seule? demanda le Staroste.

— Non, monseigneur, — répondit le majordome. — Elle est avec une femme âgée.

— C'est bien, — dit le maître.

« Et il garda le silence pendant quelques instants.

— Emmenez cette jeune fille, — reprit-il bientôt; — donnez un lit à elle et à sa mère, et que ces deux femmes ne sortent pas du château sans mon ordre.

— Le majordome s'inclina respectueusement, puis il me reconduisit dans la cuisine, où la Gouâpe m'attendait avec tous les signes d'une vive impatience, et se mit à me questionner avec une incroyable curiosité.

« Quand je lui eus tout raconté, depuis la manière étrange dont le vieux Staroste me regardait, jusqu'à l'ordre qu'il avait donné de ne pas nous laisser partir sans sa permission, je vis les prunelles fauves de la Gouâpe briller d'une joie extraordinaire, infernale, dont je ne compris la cause que plus tard.

— Tu es bien heureuse, petite, — me dit-elle.

— Heureuse ! Pourquoi ? demandai-je.

« La Gouâpe haussa les épaules d'un air de mépris et un sourire sinistre effleura ses lèvres.

« Le majordome revint et nous conduisit dans une chambre au fond de laquelle se trouvait un lit assez vaste pour contenir sans difficulté sept ou huit personnes : on nous laissa de la lumière, plus du vin et quelques provisions que la Gouâpe avait demandées, sans doute pour faire l'essai de ma faveur naissante.

« Quand nous fûmes seules elle m'adressa encore quelques questions, puis nous nous couchâmes, et comme j'étais accablée de fatigue je ne tardai pas à m'endormir profondément.

IV

Première lutte.

Le lendemain dans la journée, le majordome vint me chercher de nouveau, et cette fois il ordonna à la à la Gouâpe de me suivre.

« Nous traversâmes les mêmes longues galeries que j'avais traversées la veille, nous arrivâmes dans le même salon, et je trouvai le vieillard à la même place et dans la même attitude que le soir précédent.

« Il se leva au moment où nous entrâmes, et fit signe à la Gouâge de le suivre dans une profonde embrasure de fenêtre où ils se mirent à causer à voix basse.

« Leur conversation fut longue, assez animée, et comme tout en parlant ils me regardaient souvent et même quelquefois me désignaient du geste, je dus comprendre que c'était de moi qu'ils s'occupaient.

« J'étais restée près de la cheminée. La Gouâpe m'appela, et quand je fus à côté d'elle et du vieux-Staroste, elle détacha prestement les épingles à tête de cuivre qui

— Enfin cette femme qui vous accompagnait, sans doute parce qu'elle a des droits sur vous.

« Il me fut impossible de soutenir plus longtemps l'explosion de ma douleur... j'éclatai en sanglots, je fondis en larmes amères, et cependant j'étais loin encore de prévoir tous les malheurs qui m'attendaient.

— Je n'aime pas les pleurs, — dit sèchement le vieux seigneur polonais. — Allez ! je vous reverrai plus tard, quand vous serez devenue sage.

« L'homme qui m'avait amenée chaque fois vint de nouveau me reprendre ; mais au lieu de me conduire aux cuisines, il me fit entrer dans une chambre tapissée de fourrures comme le salon où jusqu'alors j'avais vu le vieillard.

« Il y avait dans cette chambre, un lit, une table, un fauteuil et un miroir.

« Un grand feu brûlait dans la cheminée.

« Ce domestique me laissa seule, mais quand il sortit, il me sembla entendre comme le bruit d'un verrou qu'on pousse.

« J'allai à la porte... elle était effectivement fermée en dehors ! je tombai anéantie sur le fauteuil...

« J'étais prisonnière ; il n'y avait plus moyen de me faire la moindre illusion à cet égard.

« Mes sanglots d'abord redoublèrent avec une violence inouïe, et j'eus un véritable accès de désespoir. — Quand ce paroxysme fut passé j'essayai de calmer ma tête comme j'avais calmé mes sanglots, et je me mis à réfléchir sur ma position.

« Je me dis que ma captivité ne serait sans doute que passagère parce qu'il était impossible qu'une femme qui devait m'aimer puisqu'elle avait pris soin de mon enfance,

m'eut à tout jamais vendue pour quelques misérables pièces d'or. Je me persuadai que la Gouâpe reviendrait bientôt me chercher, et que dans tous les cas le mieux était de paraître docile et résignée, sauf à saisir la première occasion favorable qui se présenterait pour m'échapper, ce qui ne pouvait manquer selon moi d'avoir lieu tôt ou tard.

« J'étais dans ces dispositions tranquilles quand on m'apporta mon dîner. — Je mangeai de quelques plats, tous si fortement épicés, que leur âpre saveur me brûlait le gosier ; — puis je remplis à moitié mon verre d'un vin couleur de topaze contenu dans un flacon de cristal. et je me mis à boire pour essayer d'éteindre l'ardeur que je sentais gagner mon estomac.

« Mais à peine eus-je avalé les premières gorgées qu'il me sembla éprouver une sensation que je comparerai à un feu doux circulant rapidement dans mes veines. — Cette sensation n'avait au surplus rien de pénible. C'était une sorte de chaleur vivifiante qui, en me ranimant me procurait un bien-être singulier. En même temps des idées étranges et tout à fait nouvelles pour moi s'éveillèrent dans mon cerveau surexcité, et me jetèrent dans un trouble physique et moral rempli de charme. — Pour en savourer toute la douceur je m'enfonçai dans mon fauteuil que j'avais roulé près de la cheminée, et je m'endormis d'un sommeil profond bientôt peuplé de mille visions toutes plus voluptueuses les unes que les autres.

« Je fus réveillée par la voix du majordome qui venait me dire avec une foule de façons polies que son maître désirait me voir.

« Je pris ma guitare et mon tambour de basque, et je suivis le majordome.

— Chantez, — me dit le vieux Staroste, dès que je fus entrée dans le salon où il se tenait habituellement.

« J'obéis. — Au bout d'un instant il m'interrompit en me faisant signe de m'approcher de lui.

« Je me rendis à cette invitation avec une certaine défiance que je ne me donnai pas la peine de dissimuler.

« Aussitôt que je me trouvai à portée de ses mains il enlaça ses deux bras autour de ma taille, et malgré ma résistance m'attira sur ses genoux.

« En ce moment les tons rouges de la figure du Staroste étaient devenus pourpres, et je retrouvai dans ses yeux étincelants cette expression sinistre qui m'avait causé un si mortel effroi le soir de notre première entrevue.

— Vous êtes belle, — me dit-il, — et je veux que vous soyez ma maîtresse !

« Je poussai un cri et j'essayai de me dégager des bras de fer qui m'enlaçaient ; mais leur étreinte se resserrait toujours, et mon visage se rapprochant de plus en plus de celui du vieux Staroste, son haleine brûlante effleura ma bouche... il me sembla aussi sentir ses lèvres sur mes lèvres.

« L'effroi et le dégoût me donnèrent à l'instant même une force surnaturelle. Je fis un effort désespéré, et m'arrachant aux baisers impurs du vieillard, je courus me réfugier dans le coin de la chambre le plus éloigné de lui.

« Il ne m'y suivit pas : on eût dit que ma résistance lui avait subitement rendu tout son sang-froid. — Il m'examina en silence pendant quelques minutes, puis frappant sur la petite table avec le pommeau de son pistolet, il ordonna au majordome qui répondit sur-le-champ à cet

appel, de me ramener chez moi. Je me crus délivrée pour toujours : La jeunesse se reprend si vite à l'espérance.

« La nuit était venue. J'allumai une petite lampe qui se trouvait sur la cheminée, et à l'aide de sa clarté je fis quelques préparatifs de défense qui consistèrent à mettre en travers de la porte le grand fauteuil et la table. — C'était trop peu, je le sentais bien, pour empêcher d'entrer chez moi ; mais je pensai que si on tentait de le faire, je serais du moins avertie par le bruit qui résulterait sans doute du dérangement de ces meubles.

« Je me couchai : la fièvre de mon esprit me tint quelques minutes éveillée, puis un sommeil invincible engourdit successivement mes membres et mon cerveau, et je finis par m'endormir profondément. — J'ai souvent pensé depuis que le vin que j'avais bu contenait un narcotique puissant.

« Au milieu de la nuit je fus arrachée à ce repos factice par une sensation étrange. La lampe s'était éteinte, je n'avais entendu aucun bruit, et cependant il me semblait sentir quelqu'un se glisser à côté de moi dans mon lit.

« Je voulus me précipiter hors de ma couche... deux bras vigoureux me saisirent en me contenant !

» J'essayai de crier, d'appeler du secours... une bouche ardente se colla sur ma bouche et la contraignit au silence.

« Je tentai de me débattre... une vigueur supérieure à la mienne paralysa mes efforts !

« Je tordais mon corps à le rompre... je raidissais mes muscles à les déchirer... partout je trouvais une répression plus puissante, plus obstinée que ma résistance !

« La lutte fut longue, bien que je sentisse qu'elle fini-

rait par être inutile. En effet, il me sembla que ma force physique fléchissait en même temps que mon énergie morale cessait de me soutenir... Un râle sourd sortait de ma poitrine... mes oreilles tintaient violemment... mes artères battaient à me faire croire que le sang allait en jaillir... j'étais presque vaincue !.. »

Perdita s'arrêta... elle remplit sa coupe de vin de Champagne, et la vida d'un trait.

On entendait dans la pièce voisine le bruit sec et métallique de l'or sur le tapis, et le mot *Banquo* prononcé à intervalles irréguliers par des voix haletantes.

Perdita reprit son récit.

V

Aventures.

— J'allais être vaincue! — reprit Perdita, en posant sur la table la coupe qu'elle venait de vider.

« La force, je vous l'ai dit, me manquait pour la résistance, la voix pour appeler!.. — et d'ailleurs qui aurait entendu mes cris? qui dans ce château, où il n'y avait qu'un implacable despote et de vils esclaves, aurait pris la défense d'une pauvre fille abandonnée? Pour me sauver il fallait un miracle... le miracle se fit.

« On dit que dans toutes les agonies violentes il est un moment solennel, terrible, où la vie jette une passagère, mais énergique lueur, comme la mèche expirante d'une lampe qui va bientôt s'éteindre. — Ainsi le malheureux qui se noie raidit ses bras crispés pour s'accrocher aux saules du rivage! — Ainsi la victime qui se débat sous le couteau d'un assassin, arrête une seconde encore avec une force surnaturelle le fer homicide qui va la frapper mortellement! pour moi c'était chose mille fois pire que la

mort la plus horrible que de me sentir toute brisée et presque sans connaissance, abandonnée aux baisers infâmes, aux caresses féroces de ce vieillard qui ne m'inspirait que haine et dégoût!

« Pour m'arracher à cette étreinte qui, de plus en plus violente, meurtrissait mes chairs et paralysait mes membres, pour m'élancer hors de cette couche à demi souillée, je fis un dernier, un suprême effort, dans lequel la vie prête à m'abandonner se concentra tout entière!

« Ma main presque défaillante, levée vers le ciel pour implorer sa protection, rencontra dans les ténèbres les plis lourds des longs rideaux de damas, et s'y cramponna machinalement.

« Grâce à ce point d'appui, je pus donner à mon corps, exténué par la lutte que j'avais soutenue, une vigoureuse impulsion! — je me sentis rouler dans le vide; — j'entendis un craquement, puis un bruit subit, comme la chute d'un objet pesant; — puis un blasphème affreux, un gémissement sourd, un râle étouffé... puis plus rien!...

« En tombant sur le tapis de peaux de renards qui recouvrait le plancher de la chambre, je ne m'étais fait aucun mal. — Seulement les émotions terribles que je venais de subir; la résistance désespérée que j'avais faite, la terreur qui me glaçait encore, m'avaient ôté toute lucidité d'esprit. — Peu à peu je revins à moi, c'est-à-dire au sentiment exact de ma situation, et je pus commencer à me rendre compte de ce qui s'était passé.

« J'étais couchée par terre, presqu'entièrement nue... le silence était profond, l'obscurité complète autour de moi... Seulement dans le foyer éteint quelques charbons

brûlaient encore, et semblaient autant de prunelles ardentes qui me contemplaient fixement !

« Je me dirigeai à tâtons vers la cheminée, et là accroupie et courbée sur la cendre, je cherchai à ranimer avec mon souffle la flamme des tisons expirants.

« Longtemps toutes mes tentatives furent vaines... Enfin je parvins à faire jaillir quelques étincelles! alors j'allai à l'endroit où j'avais laissé ma petite lampe avant de me coucher; je la trouvai; j'approchai la mèche imbibée d'huile, de ces mourantes lueurs... quelques instants après j'avais de la lumière..

« Tremblante, mais résolue, je m'approchai de l'alcôve.

« Un spectacle étrange, inattendu, effrayant s'offrit à ma vue.

« Dans l'effort désespéré et convulsif auquel j'avais dû ma délivrance, j'étais parvenue à desceller l'anneau de fer qui retenait au plafond le ciel du lit en bois sculpté. — Cette lourde charpente et les rideaux épais couvraient presqu'entièrement l'immense couche... la tête du vieillard s'affaissait immobile et inclinée sur l'oreiller... ses cheveux blancs étaient ensanglantés, et le sang filtrant entre les lèvres béantes d'une large et profonde blessure, coulait sur ses joues, et baignant son épaisse et longue moustache, tombait goutte à goutte sur le tapis, augmentant avec un clapottement monotone une petite mare déjà formée! ce tableau était terrible et hideux.

« Je me reculai vivement, glacée d'épouvante et reprise d'un nouveau désespoir !

« Le vieux Staroste était-il mort? je l'ignorais; mais qu'il fût mort ou seulement évanoui, ma position n'en était pas moins affreuse !

« Dans le premier cas je passerais infailliblement pour l'avoir assassiné, et alors je finirais comme le malheureux Jacobus, ainsi que la Goûâpe me l'avait prédit pour vaincre la répugnance que j'éprouvais à me séparer d'elle.

« Dans le second cas, que n'avais-je pas à craindre de la rage furieuse et du désir plus que probable de vengeance du vieux Staroste ?

« Je n'avais donc qu' u seul parti à prendre : la fuite; mais comment le mettre à exéeutiou ?

« D'abord me serait-il possible de me retrouver sans guide dans le dédale de corridors, de passage et d'appartements qu'il m'avait fallu traverser pour arriver à cette chambre fatale?

« Ensuite, je n'a vais pas oublié que l'entrée du château était défendue par un pont mobile qu'on relevait chaque soir, à la tombée de la nuit.

« Attendre le jour ? — Mais les domestiques qui me considéraient comme prisonnière, ne me laisseraient pas sortir sans un ordre de leur maître, et alors que deviendrais-je quand ils apprendraient les sinistres événements qui venaient de se passer ?

« Je voyais le péril partout, et je n'apercevais le salut nulle part !

« Je sentais ma tête s'égarer en présence de tous ces abîmes, et le peu d'énergie que j'avais retrouvée fléchis sous le poids de mes accablantes et confuses pensées ! — Un moment je crus que j'allais devenir folle, et j'en étais réduite à regarder la perte de ma raison comme le seul bonheur qui pût m'arriver désormais.

« Je m'approchai machinalement de la fenêtre, et je

l'ouvris pour essayer de rafraîchir mon front brûlant à l'air glacé de la nuit.

« Il n'y avait pas de lune; mais le ciel était pur et brillant, comme il l'est souvent dans le nord pendant l'hiver.

« Quand mes yeux fatigués se furent un peu accoutumés à la demi obscurité qui régnait dehors, je crus remarquer qu'il n'y avait guère plus d'une vingtaine de pieds d'élévation entre la fenêtre sur laquelle j'étais appuyée et le fossé qui se trouvait au bas.

« En même temps je me rappelai qu'il n'y avait pas d'eau dans ce fossé, dont le talus opposé était revêtu de gazon.

« L'idée me vint aussitôt qu'il ne me serait peut-être pas impossible de fuir par là de cette maison à jamais maudite, et je résolus de le tenter, puisque c'était là mon unique moyen de salut.

« Je n'avais pas de cordes dont je pusse fabriquer une échelle, comment faire alors?

« Je promenai tout autour de la chambre un regard quêteur et désespéré... — Une seule idée me vint, c'était que je pourrais peut-être remplacer la corde qui me manquait par les rideaux de damas entassés sur le lit.

« Mais ces rideaux étaient ensanglantés! — mais pour les prendre et les déchirer il fallait sans doute tremper mes mains dans ce sang, et soulever ce hideux cadavre, dont la seule vue me glaçait d'une insurmontable terreur!

« Pendant longtems ce sentiment d'invincible répulsion m'empêcha de chercher à mettre mon projet à exécution : parfois même je songeais à y renoncer et à m'abandonner au hasard qui venait de me sauver une première fois.

« L'heure avançait... déjà il me semblait voir une ligne plus lumineuse que le reste du ciel blanchir, s'étendre et monter graduellement à l'horizon lointain. — Parfois aussi je croyais entendre quelques bruits vagues dans l'intérieur du château : je me disais que parmi les nombreux serviteurs du vieux Staroste, quelques-uns devaient sans doute se lever de bonne heure... alors je retombais dans mes perplexités, et je revenais à mes projets que j'abandonnais encore le moment d'après.

« Enfin, entre ces deux épouvantes, celle de me trouver au jour dans cette chambre terrible, et celle de m'approcher de cette couche ensanglantée où gisait un cadavre, je me décidai résolument à choisir la dernière.

« Je m'approchai donc du lit, et saisissant d'une main tremblante le corps inerte du vieux Staroste, je dégageai les épais rideaux qui l'enveloppaient de leurs plis.

« L'épreuve la plus terrible était subie, je ne m'arrêtai plus ! à l'aide de mes ongles et de mes dents je déchirai en quatre parties ces rideaux, et je les nouai les unes avec les autres aussi solidement que me le permirent mes forces épuisées. — Je me trouvai posséder ainsi une espèce de corde de vingt-cinq à trente pieds de longueur qui me parut plus que suffisante pour arriver au fond du fossé. — Cela fait et m'étant habillée à la hâte, je traînai dans l'embrasure de la fenêtre la table dont je m'étais servie la veille pour barricader ma porte, et j'attachai ma corde après les pieds de cette table. — Ces différentes opérations me prirent beaucoup de temps, d'abord parce qu'elles étaient difficiles, ensuite parce que l'anxiété que j'éprouvais me rendait maladroite. — Enfin, mes préparatifs étant terminés, j'assujettis mon tambour de basque

et ma guitare sur mes épaules, et ayant recommandé mon âme à Dieu j'enjambais les balustres de la fenêtre, je saisis la corde à deux mains, et je me laissais couler jusqu'au sol, que j'atteignis plus morte que vive, mais sans accident et sans blessure.

« Je gravis aussi vite que possible, sur les mains et sur les genoux, le talus escarpé du fossé, et me trouvant en rase campagne je me mis à courir de toutes mes forces, ignorant où j'allais, mais certaine que je m'éloignais du château et n'en demandant pas davantage.

« A l'aube naissante je tombai épuisée de fatigue au pied d'un sapin Je laissai errer ma vue autour de moi, et je crus reconnaître une des routes dans les bois que j'avais parcourues avec la Gouâpe quelques jours auparavant. — Mais alors nous avions un mulet pour nous porter, quelques provisions encore, un peu d'argent, et encore nous étions deux, tandis que je me retrouvais seule, à pied, sans la plus humble pièce de monnaie, et à peine garantie du froid par des vêtements souillés et déchirés dans les efforts que j'avais faits pour gravir le talus des fossés du château.

« J'avais en outre oublié mon chapeau dans la chambre maudite, et je me trouvais tête nue.

« Ma position était horrible, et je la vis telle sans la moindre illusion.

« Je me mis à pleurer... je pleurai bien longtemps. — Ces larmes abondantes détendirent mes nerfs et me procurèrent un peu de soulagement. — Me sentant plus forte je crus que je pourrais continuer ma route.

« Je me remis en marche, et jusqu'au milieu de la journée je ne rencontrai ni une maison, ni un être vi-

vant. La lassitude faisait ployer mes jambes sous moi, et je souffrais cruellement de la faim. — le chemin tracé au milieu des bois était bordé de grands arbres à droite et à gauche; le sol couvert d'une couche épaisse de feuilles humides et flétries ne rendait aucun son sous mon pas alourdi. Des bandes inômbrables de corbeaux passaient dans les nuées chargées de frimats, remplissant l'air de leurs croassements lugubres; et parfois de gigantesques oiseaux de proie venaient se percher sur des branches au-dessus de ma tête, et semblaient me contempler avec une curiosité avide, comme une victime qui ne pouvait leur échapper.

« J'allais, je crois, me laisser tomber au bord de la route, et m'abandonner à ma destinée avec la résignation du désespoir, quand à travers les arbres dépouillés, je vis un mince filet de fumée blanchâtre s'élever en légère spirale vers le ciel. Ce désert était donc habité! en ce moment il me sembla que la Providence venait visiblement à mon secours.

« Je repris un peu de courage, et quittant le chemin battu, je m'acheminai à travers les taillis vers cette fumée qui m'apparaissait dans le lointain comme un phare consolateur.

« Bientôt j'arrivai devant une cabane de la plus misérable apparence. — C'était une de ces huttes de l'indigente Pologne, construites avec des branchages et de la boue, et recouvertes avec du chaume pourri. La porte unique était ouverte : j'entrai.

« L'intérieur de cette masure était si sombre que je la crus d'abord abandonnée, ou du moins inhabitée pour le moment. — Mais bientôt je pus distinguer une petite

fille d'environ dix ou douze ans, occupée devant le foyer, et faisant rôtir quelques pommes de terre sous la cendre.

« Au bruit que je fis l'enfant se retourna. Je lui parlai, elle ne me comprit point, car à son tour, elle m'adressa la parole dans une sorte de jargon inintelligible pour moi : je lui indiquai par des gestes énergiques que je mourais de faim. — Il paraît que ma pantomime était expressive, puisqu'à l'instant même la petite fille retira des cendres trois ou quatre pommes de terre, et les posa devant moi avec un sourire doux et craintif.

« Je m'étais jetée en entrant sur une petite escabelle de bois ; je venais de dévorer mes pommes de terre toutes brûlantes, et je goûtais la volupté de quelques minutes de repos, que les terribles émotions de la nuit et la fatigue de la journée rendaient bien nécessaires, quand une vieille paysanne entra dans la chaumière, portant sur sa tête un fagot de bois mort qu'elle jeta à ses pieds.

« A peine cette femme se fut-elle aperçue de ma présence, et eut-elle jeté un coup d'œil sur les débris de mon frugal repas, que son regard étincela de colère, et qu'elle adressa à la pauvre petite fille toute tremblante une foule de paroles injurieuses et violentes. Puis elle vint à moi, me secoua rudement le bras et me forçant à quitter ma sellette elle m'indiqua la porte par un geste impérieux. Quand j'eus franchi le seuil, elle accompagna mon départ d'un déluge d'imprécations dont le sens m'échappait, mais qui, autant que j'en pus juger par le ton dont elles furent prononcées, devaient être de bien sanglants reproches.

« Plus d'une fois je me suis demandé quels motifs pouvait avoir cette femme pour me faire une semblable scène.

Il fallait que la misère de cette famille fût bien grande, pour qu'une mère allât jusqu'à frapper son enfant, coupable seulement d'avoir offert l'hospitalité de son foyer et un peu de nourriture à une malheureuse étrangère.

« Je dis frapper, car en sortant de la chaumière j'entendis derrière moi des coups et des sanglots..... »

Ici Perdita interrompit un moment son récit.

— Vous me pardonnez, j'espère, — dit-elle aux convives de Mirabelle ; — vous me pardonnerez de m'appesantir ainsi sur des détails qui vous semblent peut-être totalement dénués d'intérêt. Mais vous comprendrez sans doute que lorsqu'on revient, ainsi que je le fais maintenant, sur une vie passée, toute remplie de douleurs et de misères, il est bien difficile de ne pas s'arrêter un peu plus longtemps qu'on ne le devrait sur des circonstances indifférentes en apparence, mais dont l'impression fut profonde et terrible. — Tout à l'heure, je le crois du moins, les incidents de mon existence aventureuse deviendront de nouveau dramatiques, et vous pourrez les écouter sans fatigue.....

Georges d'Entragues assura Perdita de l'immense intérêt que tous les auditeurs trouvaient à son récit, et la jeune femme se disposa à continuer.

VI

Aventures (*suite*).

— J'étais donc encore une fois seule et sans ressource sur la route déserte, — reprit aussitôt Perdita; — mais le peu de nourriture que j'avais eu le temps de prendre, m'avait rendu quelques forces, et mon repos dans la chaumière, si court qu'il eût été, avait donné à mes membres rompus un peu de vigueur et d'élasticité. — Je me remis donc de nouveau en route avec courage, soutenue par l'espoir que je trouverais à la fin de cette laborieuse journée une hospitalité plus cordiale que celle qui m'avait été accordée le matin.

« D'ailleurs la pensée que je m'éloignais à chaque instant un peu plus de la sombre demeure du Staroste, soutenait et même ravivait mon énergie morale et physique. Je me disais aussi que, selon toute apparence, je ne serais pas poursuivie, et cette espèce de pressentiment semblait me donner des ailes.

« Mais hélas ! je marchais, je marchais ; les arbres suc-

cédaient aux arbres, les horizons aux horizons, les steppes arides et désolés aux sombres forêts de sapins, et les marais aux steppes, et ma situation était toujours la même! sur les chemins, nulle trace de pas! dans les airs, pas la plus petite fumée blanchâtre montant lente et droite dans l'atmosphère brumeuse! aucune parole ne pourrait donner une idée à peu près juste de cette désolation.

« Je voyais approcher la nuit avec un redoublement de terreur... le jour baissait rapidement; je marchais sans m'arrêter, et rien, rien, toujours rien!!! pas même l'espérance, que je sentais s'éteindre dans mon âme découragée à chaque pas que je faisais en avant.

« Tout à coup, à la sortie d'un bois de bouleau, dont les troncs blafards me représentaient des spectres errants autour de moi, j'aperçus une espèce de masure grossièrement construite en pierres superposées les unes sur les autres, sans ciment pour les joindre entre elles. — Des pâtres avaient sans doute élevé cette espèce de tente solide pour s'abriter contre les orages de l'été et les brises glaciales de l'hiver, pendant que leurs troupeaux paissaient aux alentours. — Une ouverture étroite et basse, à ce point qu'on ne pouvait la franchir qu'en se courbant, conduisait dans l'intérieur.

« C'était un triste asile, mais enfin c'était un asile! mieux encore valait-il passer la nuit là, qu'en plein air sous un ciel glacé. Je me glissai donc dans cette cabane par l'étroite ouverture, et je trouvai avec joie sur le plancher de terre battue deux ou trois bottes de paille, sans doute abandonnées là par ceux qui y étaient venus en dernier lieu.

« Avec cette paille, que je répandis sur le sol, je me

fis une espèce de lit, sur lequel je pouvais m'étendre commodément, et peut-être réchauffer mes membres presque paralysés par la fatigue; mais avant de me coucher, un instinct de prudence, bien naturel après tout ce que j'avais subi depuis quarante-huit heures, m'inspira la pensée de boucher l'ouverture sans porte de la masure, avec de grosses pierres que j'entassai les unes sur les autres de manière à former comme une muraille intérieure. — A peine avais-je achevé ce travail, qui finit de m'anéantir, que je me laissai tomber sur ma couche de paille, où, vaincue par la lassitude de mon corps et de mon âme, je ne tardai pas à m'endormir d'un sommeil lourd et profond.

« J'ignore depuis combien de temps je dormais, quand je fus réveillée en sursaut par un bruit dont je ne compris pas tout de suite la nature.

« Je me soulevai à demi, je m'appuyai sur mon coude, et je prêtai l'oreille avec une attention remplie d'angoisses.

« Au bout d'un instant, le bruit qui m'avait éveillée brusquement se renouvela une seconde fois.

« C'était un cri lointain, rauque, lugubre, terrifiant, qui commençait comme une plainte sinistre et finissait comme un formidable rugissement.

« Bientôt ce cri retentit plus près de ma cahute, puis il sembla se diviser, s'étendre et partir à la fois de divers points de la forêt et des steppes sur la limite desquels je me trouvais.

« Ces cris multipliés se rapprochaient graduellement, et dans les intervalles de silence, j'entendais quelque

chose de semblable au galop rapide et léger d'une troupe d'animaux.

« J'écoutais sans parvenir à m'expliquer ce qui se passait, mais toujours mortellement inquiète, quand un hurlement d'une effroyable énergie vibra dans l'atmosphère, mais cette fois tout près... tout près... à peine à quelques pas de la masure au fond de laquelle je me tenais blottie. — En même temps je sentis, ou plutôt il me sembla sentir une haleine brûlante et fétide passer sur mon visage, et je vis distinctement à travers les interstices des pierres mal jointes de l'ouverture, étinceler deux yeux d'une incroyable férocité.

« Éperdue de terreur, je me levai précipitamment sans songer que les traverses de bois grossier qui formaient le plafond de la cabane étaient posées trop près du sol pour me permettre de me tenir debout; ma tête heurta donc avec violence contre une de ces traverses, et je retombai sur mon lit de paille, étourdie, anéantie, presque sans connaissance, entendant, comme dans un rêve, retentir autour de moi les hurlements sauvages, et voyant les prunelles ardentes et féroces se multiplier à l'infini.

« Une bande de loups, de ces loups affamés qui cherchent pâture chaque nuit aux environs des forêts immenses, entourait la cabane sous laquelle j'avais trouvé un refuge.

« Comment ne devins-je pas tout à fait folle en voyant les naseaux de tous ces monstres aspirer fortement l'air par chaque ouverture de ma pauvre retraite; en entendant leurs griffes qui s'usaient à essayer de déranger les pierres qui, seules, les séparaient de moi? — En vérité, je ne le sais pas.

« Et toute la nuit ce fut ainsi! toute la nuit se succédèrent des angoisses profondes, des tortures inouïes qui brisaient mon pauvre cœur, et me faisaient paraître chaque seconde longue comme un siècle... par moments il me semblait sentir des milliers de morsures ronger, déchirer mes chairs, broyer mes os, et alors tout mon corps tressaillait comme s'il eût été livré déjà à ces animaux carnassiers, et comme si chaque lambeau de mes membres dispersés eût pu souffrir et palpiter sous leurs dents. »

— Quand je me rappelle cette nuit terrible, ajouta la jeune femme, comme si elle interrompait un instant son récit, je sens encore toutes les fibres de mon être devenir douloureuses, mes muscles frémissent, mes nerfs se tendent avec souffrance, et une sueur froide vient baigner la racine de mes cheveux!

En effet, le teint de Perdita, mat et incolore naturellement, mais sans exagération, était devenu, pendant qu'elle parlait, d'une pâleur extraordinaire, et l'on voyait, ainsi qu'elle l'avait dit, quelques gouttes brillantes de transpiration perler çà et là son front noble et lumineux.

Mais bientôt elle fut plus maîtresse d'elle-même, et étant parvenue à vaincre l'émotion qui l'avait dominée passagèrement, elle reprit son récit d'une voix aussi calme que si elle n'eût rien raconté que de fort ordinaire.

— Enfin, — dit-elle, — le crépuscule du matin parut, et ses premières lueurs firent rentrer dans leurs tannières ces animaux aussi lâches que féroces... — J'entendis les hurlements s'éloigner peu à peu, et faire place enfin au silence le plus complet.

« Je sentis alors violemment la réaction de toutes ces terribles angoisses... — Ma tête retomba malgré moi sur

la paille qui me servait de couche, et, comme la veille au soir, je m'endormis profondément.

« Quand je me réveillai le ciel était pur, et quoiqu'il fît très-froid, le soleil brillait joyeusement. — Je prêtai encore l'oreille pour m'assurer de nouveau que tout danger avait disparu : au lieu des hurlements sinistres des loups, j'entendis la note plaintive d'un bouvreuil perché sur un buisson auprès de ma cahuté, et le gai refrain d'une fauvette qui traversait les airs pour aller à la rencontre du printemps.

« Je calculai qu'il pouvait être à peu près midi.

« En un instant j'eus démoli le fragile rempart qui m'avait sauvé la vie, et je sortis de mon asile en bénissant Dieu.

VII

Premier amour.

— Je me remis donc en marche, — continua Perdita. — J'étais résolue à tout plutôt que de courir le risque d'une seconde nuit semblable à celle que je venais de passer.

« J'avais faim, car vous vous souvenez sans doute que les quelques pommes de terre que je devais à la charité d'un enfant, étaient tout ce que j'avais pris depuis mon dîner chez le Staroste. — D'un autre côté mes membres endoloris par la fatigue refusaient presque de me porter, et mes pieds meurtris saignaient dans mes souliers déchirés! — Cependant je marchais, je marchais toujours, bien décidée à ne m'arrêter que quand je tomberais pour ne plus me relever, morte de lassitude et de besoin.

« Qu'on juge de la joie profonde qui vint inonder mon âme, lorsqu'après avoir gravi péniblement une colline peu élevée, je vis resplendir à peu de distance les toits rouges d'un petit village. — Je hâtai ma marche autant que je le

pus, et bientôt j'atteignis les premières maisons. L'une d'elles était une hôtellerie : j'entrai.

« Trois ou quatre hommes à mine assez farouche buvaient autour d'une table grossière, dans la seule et unique pièce de cette auberge.

« L'hôtesse, dont la physionomie était peu avenante, vint à moi et me demanda brutalement ce que je voulais.

— Je meurs de faim et de fatigue, — lui répondis-je : — donnez-moi du pain et un lit.

« Cette femme me regarda du haut en bas, comme pour examiner mes vêtements presqu'en lambeaux et ma figure défaite, puis elle me dit :

— Avez-vous de l'argent?

— Hélas! madame, je n'en ai pas.

— Dans ce cas tournez-moi les talons, vagabonde! je vous trouve bien hardie de venir mendier chez moi!

« Ces paroles me firent froid au cœur. — Toutefois, espérant que je rencontrerais plus de compassion chez les hommes qui se trouvaient là, je contins les sanglots qui malgré moi allaient s'échapper de ma poitrine, et prenant ma guitare je m'approchai de l'endroit où les buveurs étaient attablés.

« J'avais déjà déposé sur les cordes de l'instrument mes doigts amaigris, et je me disposais à chanter pour essayer de gagner ce pain qu'on me refusait, quand la maîtresse du cabaret, qui devina ce que j'allais faire, me prit rudement par le bras et me jeta hors de chez elle en s'écriant comme une furie :

— Hors d'ici! hors d'ici, coureuse! allez porter ailleurs vos guenilles et votre musique d'enfer!.. si vous revenez, vous aurez affaire à moi! »

Perdita se tut un instant; puis elle remplit de nouveau son verre, qu'elle vida sans s'arrêter, comme pour se donner la force de continuer son récit.

Mirabelle avait le visage inondé de larmes.

— C'était la seconde fois depuis la veille, — continua la jeune femme, — que pareille chose m'arrivait, et sans doute si dans ce moment j'avais eu devant moi une rivière ou un précipice, j'aurais mis fin d'un seul coup à mes douleurs et à ma vie! Ce n'était pas l'envie de mourir qui me manquait, c'était la possibilité de le faire.

« Je continuai ma route, en proie à un sombre désespoir. — J'ignore combien de temps je marchai encore; je sais seulement que le soleil était au niveau de l'horizon quand une idée fixe s'empara de mon esprit.

« Je vais m'étendre dans ce fossé, me dis-je, et là j'attendrai que le ciel ou l'enfer ayent pitié de moi, et terminent mes maux en me retirant de ce monde...

« Au moment d'accomplir cette résolution suprême, mes pieds heurtèrent un corps humain couché sur le bord du fossé dans lequel j'allais descendre.

« Je me baissai pour mieux voir. — Au milieu de mes tortures morales je m'étais dit que je pourrais peut-être porter secours à un de mes semblables, comme moi dans la détresse.

« Ce corps était celui d'une femme. — Ses vêtements souillés de boue semblaient attester que la pauvre créature, tombée à quelques pas plus loin, s'était traînée jusque là. — Une gourde d'eau-de-vie débouchée laissait couler sur la terre une partie de son contenu, et gisait à côté d'un bâton de voyage et d'un petit paquet noué dans un mouchoir. — Un large chapeau, rabattu par la chute

me cachait les traits de cette femme. — Je soulevai ce chapeau avec précaution, et vous comprendrez quels durent être mon étonnement et mon effroi quand vous saurez que je reconnus l'infâme mégère qui m'avait trahie, abandonnée, vendue! — La Gouâpe enfin!

« Je devinai tout alors... elle était ivre-morte... je l'avais vue souvent dans cet état.

« Mon premier mouvement fut de m'éloigner au plus tôt de cette misérable femme; le second, d'examiner ce que contenait ce paquet gisant à côté d'elle.

« Je défis les nœuds qui le fermaient, je l'ouvris, et j'y trouvai, Dieu sait avec quelle joie immense! du pain, de la viande et une petite bourse!

« Je connaissais cette bourse, hélas! c'était celle que le vieux Staroste avait si dédaigneusement jetée à la Gouâpe qui lui livrait mon corps!

« Je m'emparai d'abord des provisions.

« Cela fait, je comptai les pièces d'or : il y en avait quarante.

« J'en fis un partage exact : une moitié fut laissée à celle qui les avait si honteusement gagnées : je crus que je pouvais sans scrupule conserver l'autre. — Je pris en outre le chapeau de la Gouâpe, car j'étais tête nue, le bâton ferré et la gourde d'eau-de-vie aux trois quarts vide; puis quittant la route, j'allais m'asseoir à l'écart derrière un buisson, et là j'appaisai ma faim.

« Ce repas et quelques gorgées d'eau-de-vie me donnèrent un peu de force pour continuer mon chemin, et après m'être assurée que la Gouâpe était toujours plongée dans sa dégoûtante léthargie, je m'éloignai pleine d'espérance et le cœur presque joyeux.

« A une lieue de là, environ, je rencontrai une maison : il était temps, car toute mon énergie n'aurait pu triompher un quart d'heure de plus de l'épuisement de mon corps.

« Ma première, ma seule parole en entrant fut celle-ci?

— Un lit, pour l'amour de Dieu! voici de l'or pour vous payer...

« On me donna un lit... Mon sommeil dura vingt-quatre heures sans interruption. »

— Je le crois bien! — s'écria Mirabelle, dont les yeux étaient encore rouges. — Vous nous diriez que vous avez dormi quinze jours de suite que ça ne m'étonnerait pas le moins du monde. — Je me souviens que dans un carnaval quelconque, étant allée au bal masqué les dimanche, lundi et mardi gras, j'ai dormi depuis le mercredi des cendres jusqu'au samedi matin sans *débrider*.

Quelques *chut* peu polis pour la maîtresse de la maison, mais très-flatteurs pour Perdita, car ils témoignaient de l'intérêt que les convives prenaient à son récit, se firent entendre autour de la table.

Perdita sourit mélancoliquement, et continua en ces termes.

— A partir de ce moment je repris ma vie errante de chanteuse des rues et des grands chemins, vivant au jour le jour et de peu, mais heureuse par comparaison avec le passé.

« Pendant deux années je parcourus ainsi les diverses contrées de l'Allemagne, libre comme la brise et joyeuse comme les oiseaux. Le sort me paraissait avoir épuisé sur moi toute sa rigueur dès les premiers coups. Je croyais

pouvoir le défier à l'avenir ; vous verrez bientôt combien je me trompais.

« Un soir, vers le milieu de l'été, à Munich où j'étais depuis quelques jours, faisant d'assez belles recettes, un soir, dis-je, je chantais devant un des principaux cafés de la ville.

« Plusieurs étudiants buvaient de la bierre mousseuse dans d'immenses *vidrecomes*, et fumaient leurs grosses pipes d'écume de mer, avec cette volupté silencieuse et flegmatique qui est particulière aux fumeurs du Nord, depuis Bruxelles jusqu'à Varsovie.

« Au milieu d'eux le hasard me fit remarquer un jeune homme qui ne me quittait pas un seul instant des yeux, et semblait suivre chacun de mes mouvements avec une attention singulière.

« Une sorte d'attraction magnétique, plus puissante que ma volonté, me força tout d'abord à regarder, moi aussi, ce jeune homme avec quelque persistance.

Il était d'une merveilleuse beauté; très-blanc de teint, avec des yeux noirs, doux et mélancoliques. — De longues boucles de cheveux blonds s'échappaient, brillantes et soyeuses, de dessous sa petite casquette, mise crânement sur l'oreille, comme la portait d'habitude les étudiants des universités d'Allemagne. — On eût dit une femme déguisée en homme, sous la moustache naissante dont le léger duvet ombrageait sa lèvre supérieure.

« Quand j'eus finis de chanter, je fis le tour des diverses tables, ma petite sébile de bois à la main. — Chacun des assistants en me faisant son offrande, m'adressa quelques galanteries d'un goût assez contestable : seul, ce jeune

homme mit une pièce de monnaie dans ma main sans prononcer une parole.

« Je m'éloignai toute rêveuse, et le cœur rempli d'un trouble et d'une émotion qui m'avaient été jusqu'alors inconnus.

« Bien que la soirée ne fût pas avancée, au lieu de continuer ma tournée habituelle dans les divers établissements publics de la ville, je regagnai en toute hâte le galetas que j'habitais, et là je me mis à penser au bel étudiant, dont il me semblait toujours voir le doux regard fixé sur moi.

« Le lendemain à la même heure que la veille, je retournai au même endroit, avec un vague espoir d'y rencontrer ce jeune homme dont l'image m'avait poursuivie toute la nuit, dans mes songes comme dans mes instants d'insomnie.

« Il était là en effet, calme, grave, mélancolique, et me regardant toujours.

« Je me mis à chanter.

« Oh ! je comprends que l'amour, cette puissance sans bornes du cœur, fasse à l'instant même où il se révèle, un grand et célèbre artiste de l'artiste médiocre jusqu'alors inconnu ! — Je comprends que la cantatrice devienne tout à coup sublime de génie et de passion quand elle sait que celui qu'elle aime est au milieu de la foule qui l'écoute et l'applaudit ! — Je comprends Raphaël peignant la Fornarina ! — Dante immortalisant son amour dans ses chefs-d'œuvre ! — Le Tasse, Camoëns, Pétraque devenant poëtes, pour chanter Éléonore, Catherine d'Attayde et Laure ! Ce qu'ils ont fait ces grands hommes, je l'ai fait, moi

pauvre fille! Moi obscure et malheureuse chanteuse des rues!

« Je me mis à chanter, comme je vous l'ai dit. Mais je chantai pour lui seul! Pour lui le bel étudiant à la chevelure d'or, dont le regard magique avait métamorphosé tout mon être! — Je chantai, et avec les vulgaires accents d'une mélodie inconnue, je sus créer un chant d'amour, tendre, mélodieux, divin... Un de ces chants que ne peuvent jamais oublier ni retenir ceux qui les ont entendus!

« Une transformation complète venait de s'opérer en moi! — J'aimais! j'aimais pour la première fois! »

Au moment où Perdita prononçait ces paroles, son beau front sembla resplendir d'un doux orgueil, et ses longues paupières s'abaissèrent lentement sur ses yeux, comme pour voiler l'ardeur que les souvenirs de sa première passion réveillaient en elle.

Puis elle inclina la tête, et on eût dit qu'elle oubliait toutes les personnes qui l'entouraient, pour se recueillir uniquement dans la jouissance de son passé.

— Et ce jeune homme? — hasarda après quelques secondes de silence, Mirabelle qui grillait de savoir la fin de cette intéressante histoire.

Perdita tressaillit comme une personne qu'on réveille en sursaut.

— Ce jeune homme s'appelait Stéphen, — reprit-elle, — et je vous ai dit qu'il ne cessait pas de me regarder en m'écoutant. Quand j'eus finis le chant qui l'avait séduit, quand le dernier accord de mon instrument se fut évanoui dans l'air, il se leva silencieusement, vint à moi, m'offrit, sans prononcer une parole son bras que j'acceptai, et nous nous éloignâmes tous deux.

« Le lendemain je quittai ma folle toilette, et je commençai une vie aussi nouvelle que mes sensations. »

— Il vous entretenait ? — demanda Mirabelle.

— Non, Madame ! — répondit Perdita avec une sorte de colère ; — non, Madame, il ne m'entretenait pas ! Je vivais avec lui comme sa femme que je semblais être... et je vous jure que j'eusse été pour lui une compagne honnête, dévouée, fidèle si le sort n'en avait décidé autrement ! Car ce n'est pas moi, c'est la fatalité qui m'a faite ce que je suis.

« Stéphen n'était pas ce que vous appelez riche à Paris, mais il jouissait d'une assez grande aisance, et la fortune de sa mère, dont il avait hérité, lui permettait de vivre largement dans un pays où tout est moins cher qu'en France. Il étudiait pour son plaisir, et surtout pour se créer de nombreuses relations avec les jeunes gens les plus distingués d'une ville savante comme Munich.

« Stéphen, je dois commencer par le dire avant de continuer, n'était pas méchant : il avait même de la bonté, de la générosité dans le cœur, et une certaine élévation dans les sentiments, mais un vice affreux, incorrigible ; un de ces vices que l'âge même ne corrige pas, paralysait ses heureuses facultés... Stéphen était joueur !

« Que de larmes amères j'ai versées en voyant mon amant, l'homme qui était ma seule joie, mon unique soutien dans ce monde, en qui se résumaient toutes mes espérances de bonheur sur cette terre, me quitter presque chaque soir pour les cartes ; passer dehors des nuits entières ; rentrer le matin sombre et morose d'un chagrin que je ne pouvais pas adoucir, ou ivre d'une félicité qui ne lui

venait pas de moi! En un mot vivre d'une autre vie que celle de notre amour.

« Moi, je n'avais au cœur qu'une pensée, qu'une passion, qu'un souci : Stéphen! mon Stéphen! »

Et tandis que Perdita parlait ainsi, des éclairs jaillissaient de ses yeux à demi voilés; et sa voix vibrait amoureusement, comme le murmure d'un désir ou le bruit d'un baiser; et on devinait à la voir ainsi, ce qu'elle devait être quand la tendresse qu'elle exprimait avec tant d'ardeur était une réalité au lieu de n'être plus qu'un souvenir.

— Parfois, — reprit-elle, — les longues séances de jeu avaient lieu chez Stéphen, c'est-à-dire chez nous, et dans ces occasions-là, c'était moi qui faisais les honneurs comme maîtresse de maison. — Nos hôtes habituels étaient des étudiants de l'Université; mais de temps en temps mon amant ou l'un de ses amis amenait quelque étranger, de passage à Munich.

« Un jour Stéphen me présenta un nouvel arrivant, dont la vue me causa tout d'abord, et je ne sais par quelle espèce d'intuition, un sentiment de répulsion extraordinaire.

« C'était un homme d'un certain âge. Il se faisait passer pour Français, portait la croix de la Légion-d'Honneur, et se nommait le comte de Fly... »

Ici M. d'Entragues, surpris par l'apparition de ce personnage dans le récit de Perdita, ne put réprimer un tressaillement involontaire des muscles de son visage.

Si nos lecteurs se rappellent le chapitre de ce livre intitulé : le *Club des Pivoiens*, ils comprendront facilement l'espèce d'émotion de Georges.

Hâtons-nous d'ajouter que cette émotion quoique très-marquée passa inaperçue de tous les convives.

— J'ignore, — continua Perdita, — quel secret instinct m'avait avertie que cet homme me serait fatal; toujours est-il que je le détestai dès sa première visite, sans pouvoir me donner à moi-même aucune raison pour justifier cette aversion spontanée. — J'en parlai cependant à Stéphen : mais il trouvait le comte de Fly le plus charmant homme qu'il eût jamais rencontré, et il se moqua de mes pressentiments qu'il traita de folles rêveries.

« D'où nous vient donc, mon Dieu, cette voix mystérieuse qui parle tout bas à notre âme, et la prévient des malheurs futurs qu'il ne nous est pas donné d'éviter? — Est-ce donc une raillerie amère de la Providence qui nous dit : Il y a là un abîme... je vous le montre... et cependant vous serez forcé d'y tomber...

« Après quelques semaines de relations assez suivies, les visites du comte de Fly devinrent de jour en jour plus fréquentes. Il me faisait la cour, et je crus remarquer que ses assiduités ne ressemblaient pas aux galanteries superficielles et insignifiantes des autres amis de Stéphen, qui, surtout en sa présence, étaient aimables pour moi. — Le Le comte de Fly, au contraire, choisissait toujours le moment où mon amant s'absentait pour me parler de son amour, et quand son regard s'arrêtait sur moi, c'était avec une ardeur qui me faisait rougir, car elle me rappelait les odieuses entreprises du vieux Staroste.

« Les choses en étant arrivées à ce point, je ne crus pas que je dusse en parler à Stéphen. — Je craignais d'éveiller sa jalousie, et de devenir ainsi la cause involontaire de quelque scène violente entre le comte et lui.

« Le temps pressait cependant, et je sentais à des indices inconnus que la crise que je voulais retarder par ma prudence était au moment d'éclater, j'éprouvais une multitude de symptômes que je comparais dans ma pensée à ces influences atmosphériques que subissent les personnes nerveuses aux approches d'un orage.

« Et de semaine en semaine, de jour en jour, je dirai presque d'heure en heure, je sentais s'épaissir et s'étendre la sombre mélancolie qui pesait sur moi, et que je m'efforçais de cacher à Stéphen, dans la crainte de l'affliger.

« Un jour vint où les habitants de Munich célébraient je ne sais quelle solennité nationale. — Mon amant avait résolu de donner une petite fête pour cette circonstance, et nos invitations étaient déjà faites.

« Un jeune étudiant de ses amis, forcé de quitter la ville pour un voyage imprévu, vint le trouver, et le pria de vouloir bien se charger d'une somme importante qu'il lui remit en or, et que son père lui avait envoyée peu de temps auparavant pour acquitter une dette sacrée. — Le billet à payer venait à échéance le lendemain, et l'ami de Stéphen n'avait pu rencontrer le créancier pour lui remettre l'argent en mains propres.

« Mon amant prit les rouleaux, et devant moi il les serra dans son secrétaire, en promettant de payer le lendemain matin.

« Le jeune homme partit tranquille.

« Le soir arriva. — Les invités, d'ailleurs en petit nombre, furent bientôt réunis, et comme les tables de jeu avaient été préparées d'avance, les parties commencèrent immédiatement.

« Parmi les joueurs se trouvait naturellement l'inévitable comte de Fly.

« Au premier regard que je jetai sur lui, je crus remarquer que sa physionomie faussement doucereuse avait une expression plus rusée et plus sournoise que de coutume. — Il me salua avec une politesse obséquieuse, et me jura avec une sorte de galanterie passionnée qu'il était le plus soumis et le plus dévoué de mes serviteurs : mais tandis qu'il me parlait, un sourire faux, sardonique, méchant effleurait les coins de sa bouche.

« J'ai dit qu'on jouait.

« Stéphen, à ma grande joie, était enfoncé dans une discussion métaphysique avec un jeune savant berlinois nouvellement arrivé à Munich, et, contre sa coutume, il ne paraissait pas le moins du monde disposé à toucher une carte ce soir-là.

« Bientôt l'or ruissela sur les tapis verts, et je vis, non sans quelque surprise, car ce n'était pas dans ses habitudes, le comte de Fly perdre constamment. — Il supportait du reste sa mauvaise fortune avec un calme parfait, et même une sorte d'indifférence.

« Enfin il quitta la table de jeu sur laquelle il paraissait avoir laissé ses dernières pièces d'or ; puis il prit un cigare, l'alluma, et s'approchant de Stéphen il lui dit :

— En vérité, mon ami, le malheur me poursuit chez vous aujourd'hui d'une incroyable manière. — Je me souviens que lors de notre dernière rencontre, j'eus le regret de vous gagner quelques ducats... je m'estimerais heureux de vous donner ce soir votre revanche, si cela pouvait vous être agréable.

« Je regardais Stéphen d'un air suppliant, dans l'es-

voir de le déterminer à refuser, et je ne sais pourquoi j'attachais à son refus une importance énorme ; aussi ce fut avec un horrible serrement de cœur que je le vis suivre le comte, après s'être excusé vis-à-vis de son interlocuteur d'abandonner ainsi brusquement la discussion, devenue de plus en plus intéressante.

« M. de Fly et mon amant s'assirent à une petite table isolée dans un coin du salon, et s'apprêtèrent à commencer leur partie.

« Je m'étais approchée d'eux, et je les regardais, appuyée sur le dossier d'un haut fauteuil en bois sculpté.

— Quel est votre jeu ? — demanda le comte de Fly.

— Ce que vous voudrez, — répondit Stéphen.

— Cinquante ducats si vous le jugez convenable.

— Soit.

« Les enjeux furent jetés sur un tapis, les cartes mêlées, et la partie s'engagea.

« M. de Fly perdit en quelques minutes.

— Ma revanche, — dit-il.

— Bien volontiers, — repartit Stéphen.

« Stéphen gagna la seconde partie aussi vite qu'il avait gagné la première.

— Quitte ou double, — proposa M. de Fly.

— Va pour quitte ou double.

« Stéphen gagna une troisième fois.

« M. de Fly fit alors un mouvement, comme pour se lever et quitter le jeu.

« Mon amant l'arrêta.

— Je ne souffrirai pas, lui dit-il, que vous partiez sur une veine aussi désolante : je veux jouer encore quitte ou double.

— Soit, — dit à son tour M. de Fly.

« La partie recommença donc ; mais cette fois la chance fut pour le Français.

— Maintenant que nous sommes quittes, — fit Stéphen, — je désirerais quitter le jeu... Cependant si vous tenez absolument à le continuer, je suis à vos ordres.

— Puisque vous avez la bonté de me laisser le choix, — repartit le comte, — je continuerai encore un instant, et je voudrais cette fois hasarder deux cents ducats.

— Fort bien, — reprit Stéphen. — Je vous assure que je désire perdre.

« Il perdit !

« Le comte affecta de ne point vouloir être moins beau joueur que son adversaire, et il proposa la revanche.

« Stéphen perdit encore !!

— Quitte ou double, — dit le comte de Fly.

« Stéphen perdit toujours !!!

« Alors le vertige du jeu, ce démon aux doigts crochus qui trouble la vue et obscurcit l'intelligence, s'empara complétement de lui, de mon pauvre Stéphen.... — Il allait à son secrétaire, l'ouvrait, y prenait de l'or, qui quelques instants après grossissait le tas déjà amoncelé devant M. de Fly.

« Je voulus lui parler, je voulus l'arrêter ; il me repoussa avec une violence et une brutalité qu'il n'avait jamais employée au vis-à-vis de moi.

« Il continua à jouer, il continua à perdre ; enfin arriva le moment où le secrétaire fut vide !!

« Stéphen revint s'asseoir : ses yeux étaient hagards comme ceux d'un fou.

— Six mille ducats sur parole ? — dit-il.

— Pardon, mon ami, — répondit le comte. — Si vous voulez bien le permettre nous nous en tiendrons là pour aujourd'hui.

« Stéphen comprit cette réponse où l'insulte se cachait sous une formule polie; — il baissa la tête et ne répondit pas.

« Soudain je vis une joie étrange étinceler dans son regard passagèrement abattu. Il retourna au secrétaire, ouvrit précipitamment l'un des tiroirs, et revint rapportant les rouleaux d'or qui lui avaient été confiés quelques heures auparavant, pour être employés le lendemain au payement d'une dette d'honneur.

— Stéphen! m'écriai-je... Stéphen! Stéphen!

« Il ne m'écouta point! sa main convulsivement crispée éventra les rouleaux! une pluie de ducats inonda la table!

— Jouons! — dit-il d'une voix rauque. — Voici de l'or!

— Je suis trop galant homme pour vous refuser cette dernière revanche, — répondit froidement M. de Fly.

« Et l'or du dépôt, cet or devant lequel Stéphen aurait dû mourir de faim plutôt que d'y toucher! cet or jusqu'à la dernière pièce passa dans les mains de son adversaire.

— Plus rien! — murmura alors mon amant en cachant son front brûlant dans ses mains contractées par le désespoir. — Plus rien! et il murmura plus bas encore : — pas même l'honneur!

« La nuit touchait à sa fin; déjà même quelques lueurs matinales se glissaient entre les rideaux.

« Tous nos invités s'étaient éloignés successivement, sans que Stéphen eût paru remarquer leur départ.

« Il ne restait dans le salon que le comte de Fly, Stéphen et moi.

« Les bougies presque consumées menaçaient de faire éclater leurs bobèches de cristal.

« Nous gardions tous trois le silence... un silence de de mort ! quand tout à coup Stéphen répéta une troisième fois :

— Plus rien !

— Pardon, — dit le comte à mon amant, d'un ton de gracieuse courtoisie... — il vous reste encore un enjeu.

— Lequel ? — demanda Stéphen, dont le regard sombre étincela tout à coup.

— Un enjeu, — répondit M. de Fly en adoucissant de plus en plus sa voix mielleuse, — contre lequel je tiendrai tout ce que vous voudrez.

— Lequel ! lequel ! — répéta Stéphen.

« M. de Fly lui dit un mot tout bas.

« Stéphen devint encore plus pâle qu'il n'était, un tremblement convulsif agita tous ses membres, et il répondit vivement :

— Jamais !

— Alors adieu !

« Et le comte tendit la main à mon amant comme un visiteur qui se dispose à s'éloigner.

« En moins d'une seconde les mille émotions d'une terrible lutte intérieure se peignirent sur les traits déjà défigurés de Stéphen.

— Eh bien ! — dit-il enfin avec une sombre résolution,

tout son corps, et de grosses gouttes de sueur ruisselaient sur son front et sur ses joues.

« Moi-même je souffrais des tortures inouïes! — Je sentais les pulsations de mon cœur, à chaque instant plus rapides, ébranler convulsivement ma poitrine! Mes yeux que la terreur rendait hagards ne pouvaient se détacher des joueurs!

— Qui donnera de nous deux? — dit le comte de Fly.

« Stéphen tourna une carte; c'était le valet de cœur.

« Le Français en tourna une autre; c'était le roi de carreau.

— A moi! — dit-il en prenant le jeu, qu'il mêla légèrement : — coupez, ajouta-t-il.

« Stéphen obéit machinalement à cette injonction... on eût dit qu'il était frappé de stupeur.

« La partie fut courte! — Au bout de quelques minutes Stéphen eut perdu.

— J'ai gagné! — s'écria le comte de Fly avec un accent de triomphe.

« Puis il se leva, vint à moi, me prit la main et la baisa, sans que je lui opposasse aucune résistance, tant j'étais stupéfaite de cette action.

— Vous êtes à moi, ma belle dame, — me dit-il avec une galanterie railleuse; — à moi par droit de tendresse, et par droit de conquête.

— A vous! — répétai-je avec une sorte d'égarement en tournant les yeux vers Stéphen qui, la tête appuyée contre le rebord tranchant de la table, semblait complétement anéanti.

— Vous étiez l'enjeu de notre dernière partie, — reprit le comte de Fly... — et comme vous l'avez vu j'ai gagné.

— Horreur! horreur m'écriai-je avec indignation... Vous mentez! vous mentez, Monsieur!

« Je m'élançai vers Stéphen, et le secouant violemment par le bras, je lui dis :

— N'est-ce pas, Stéphen... n'est-ce pas, que cet homme est insensé ou qu'il ment?

— Stéphen leva lentement la tête, fixa sur moi ses yeux égarés et voilés de larmes, et murmura d'une voix à peine intelligible :

— Cet homme n'est pas insensé... cet homme ne ment pas!

— Mais vous n'avez donc pas entendu ce qu'il a dit? il prétend que vous m'avez jouée...

— C'est vrai?

— Et que vous m'avez perdue?..

— C'est vrai...

— Et que je suis à lui maintenant?

— C'est vrai...

— Stéphen! Stéphen! — m'écriai-je encore, cessez cette plaisanterie infernale, infâme!.. elle fait trop de mal... rassurez-moi... rassurez-moi bien vite... c'est un rêve, n'est-ce pas? un rêve affreux...

— Vous plaît-il de me suivre, Madame? — demanda flegmatiquement le comte de Fly qui venait d'allumer un cigare, comme pour ajouter par cette action familière à l'insolence de ses paroles.

— Vous suivre! jamais, Monsieur!

— Mon cher ami, — reprit alors le Français en s'adressant à Stéphen, toujours plongé dans la stupeur : — vous savez que celui qui ne paye pas ses dettes de jeu dans les vingt-quatre heures, est un... je supprime le mot

qui me semble un peu rude... mais veuillez être assez bon pour prier vous-même madame de me suivre immédiatement, ou si vous avez quelques comptes à régler ensemble, dites-moi à quelle heure vous me l'amènerez dans la journée.

— Il vaut mieux en finir tout de suite, — murmura Stéphen... — puis se tournant vers moi : — je ne suis plus rien pour vous, Perdita, ajouta-t-il... j'ai joué... j'ai perdu... allez !..

— C'est donc vrai! c'est donc bien vrai! — m'écriai-je alors, dans un paroxysme d'indignation furieuse, en croisant mes bras sur ma poitrine. — Ah! vous m'avez jouée! ah! vous m'avez perdue! ah! vous me dites maintenant : suivez cet homme!.. Et vous croyez que je vais obéir!.. mais est-ce que je suis à vous, dites-moi ?.. est-ce que vous m'avez achetée?.. est-ce que vous m'avez payée?.. est-ce que je me suis vendue?.. est-ce que vous avez sur moi les droits d'un marchand sur sa marchandise!.. Stéphen, vous êtes un misérable! Stéphen, vous êtes un lâche! Stéphen, vous êtes un infâme!

« Et je tombai dans un fauteuil en éclatant en sanglots convulsifs..

— C'est fort bien, — dit le comte de Fly sans rien perdre de son insolent sang-froid. — J'assiste là à une scène de ménage, à laquelle, pour parler vrai, je ne m'attendais nullement... je m'en vais, mes petits amours, et je vous laisse livrés à vous-mêmes et à vos tendresses; mais vous me permettrez, monsieur Stéphen, de vous dire avant de vous quitter, que je viens de jouer avec vous une partie de dupe. — Vous espériez regagner votre argent; et vous étiez bien sûr en cas de perte, que madame

ne ratifierait pas les clauses du marché... Monsieur Stéphen, vous êtes un... fripon !

« Ces paroles, comme un choc électrique, sortirent de Stéphen de sa stupeur. Il bondit sur ses pieds et retomba à deux pouces de M. de Fly, sa poitrine contre la poitrine du comte ; son visage, pâle de honte et de rage, touchant presque la figure de son adversaire.

— Ne répétez pas ce mot ! — s'écria-t-il. — Ne répétez pas ce mot.

— Vous êtes un fripon ! — articula M. de Fly pour la seconde fois.

« Stéphen le saisit par le collet de son habit, et voulut le faire tourner sur lui-même pour le renverser. Mais malgré son âge le comte était un homme robuste : il ne plia point, ne bougea pas d'une semelle. Une lutte suivit ! une lutte à bras le corps ! une lutte violente et terrible... Elle fut longue... chacun des deux antagonistes cherchait à soulever son rival pour le précipiter sous ses pieds ! ! Ni l'un ni l'autre ne pouvait y parvenir.

« Tout à coup, au milieu des mouvements précipités de ce combat, qu'entrecoupaient des blasphèmes furieux ou des rugissements sourds, un paquet de cartes tomba de la poche de côté de monsieur de Fly, et s'étala en éventail sur le tapis.

« Stéphen lâcha prise aussitôt... Je le vis se frapper le front ; il se baissa, ramassa les cartes éparses, et s'approcha de la table sur laquelle se trouvaient les autres jeux qui avaient servi à faire la fatale partie.

« Le comte de Fly, tout étourdi de la lutte qu'il venait de soutenir, s'était laissé tomber sur un siége.

« Tout ce qui se passait dans ce salon depuis une heure

était assez étrange à coup sûr, pour que je ne m'étonnasse plus de rien ; pourtant je vis avec surprise Stéphen s'occuper dans ce moment suprême à comparer minutieusement les cartes qu'il venait de ramasser avec celles qui se trouvaient sur la table.

— C'est cela ! c'est cela ! — s'écria-t-il enfin avec un sombre éclat de voix. .

« Puis il revint auprès du comte, qui se leva en le voyant s'approcher, et il lui jeta à la face ces mots terribles :

— Vous m'avez dit tout à l'heure que j'étais un fripon... moi je vous dis à présent que vous êtes un voleur !

— Monsieur ! — interrompit le Français en cherchant à prendre un air digne...

— Ah ! vous m'avez gagné ! — poursuivit Stéphen. — Ah ! vous m'avez gagné mon argent, mon honneur, mon bonheur... et vous m'avez traité de fripon parce que je ne payais pas assez vite !.. je sais tout ! Monsieur ! je sais tout ! vos cartes étaient déloyales, et votre gain était un vol !... un vol, entendez-vous bien ? vous êtes un voleur !

« Et en prononçant ces dernières paroles, Stéphen souffleta deux fois le comte de Fly.

« Ce dernier poussa un cri de fureur, tira de sa poche un long couteau-poignard, l'ouvrit, et parut prêt à s'élancer sur son adversaire.

— Pas de couteau ! — dit impérieusement Stéphen, pas d'assassinat, Monsieur ! des épées si vous voulez, quoique ce soit vous faire un honneur que vous ne méritez pas !

« Et tout en parlant, Stéphen arracha d'un trophée d'armes dressé contre la muraille deux épées de combat.

« Il en garda une, et avec un geste méprisant jeta

l'autre au pied du comte, qui la ramassa et se mit rapidement en défense.

« Stéphen l'attaqua avec fureur.

« Le Français se défendit avec habileté et sang-froid ; pourtant au bout d'un instant, la bouillante impétuosité de Stéphen eut le dessus.

« Le visage de M. de Fly se contracta, ses doigts s'ouvrirent comme malgré eux, et son épée tomba sur le tapis.

« Il avait le bras droit percé de part en part.

« Maintenant, — lui dit Stéphen, — partez à l'instant, partagez vite, car je vous tuerais comme une bête venimeuse... mais d'abord rendez-moi tout cet or que vous m'avez volé.

« Et comme il trouvait que le comte n'obéissait pas assez vite, il fouilla lui-même dans les poches de ses vêtements, jeta sur la table et sur le tapis les poignées de ducats qu'il en retira, ouvrit la porte, et poussa M. de Fly dehors par les épaules.

« Pendant toute la scène que je viens de vous raconter, Stéphen avait été soutenu par une exaltation fiévreuse, qui tomba dès qu'il se trouva seul avec moi.

« Il s'approcha en chancelant comme un homme ivre, jusqu'auprès du fauteuil sur lequel j'étais assise, et me dit d'une voix tremblante et presque inintelligible :

— Perdita...

« Je ne répondis point.

— Perdita... — répéta-t-il en s'approchant encore.

« Je continuai à garder le silence. J'avais à peine la conscience de ce qui venait de se passer, et j'étais par moments tentée de me croire le jouet d'un affreux cauchemar.

— Perdita... — répéta Stéphen pour la troisième fois.

« Et tombant à genoux devant moi, il voulut me prendre la main.

« Je retirai cette main comme si elle avait été touchée par un reptile.

— Ne me pardonnez-vous point? — balbutia-t-il.

« Il attendit quelques minutes; mais voyant que je restais muette, immobile et froide, il ajouta :

— J'avais la tête perdue! j'étais fou! j'étais fou! Oh! pardonnez-moi, Perdita! Pardonnez-moi, je vous en conjure.

« Je me levai et je fis un pas vers la porte...

— Où allez-vous? — me demanda-t-il.

— Je m'en vais.

— Où?

— Je n'en sais rien.

— Mais vous reviendrez?

— Jamais!

— Mais non, vous ne vous en allez pas! ce n'est pas possible! vous ne pouvez pas vous en aller!

« Je fis un pas de plus vers la porte.

— O Perdita, que voulez-vous faire? Mon Dieu! me quitterez-vous ainsi? moi qui vous aime... qui vous aime tant!

« Je haussai les épaules avec mépris et j'avançai toujours vers la porte.

« Stéphen se traîna jusqu'à mes pieds et embrassa mes genoux.

— Par grâce! par pitié! — me dit-il. — Ne m'abandonnez pas, pardonnez-moi!... restez!...

— Vous m'avez jouée, — répondis-je froidement, — vous m'avez perdue, je m'en vais!

— Je suis un misérable! je le sais... accablez-moi de reproches... maudissez-moi... mais restez!

— Des reproches!.. vous n'en valez pas la peine! d'ailleurs à quoi bon, Monsieur?

— Mais que vous dire, mon Dieu, pour vous ébranler, pour vous toucher? Que faut-il que je fasse? Dites-le-moi, dites-le-moi, Perdita!!!

— Me laisser passer! voilà tout ce que je veux de vous.

— Est-ce possible! est-ce possible! Mais... vous ne m'aimez donc plus?

— Non.

— Écoutez, Perdita : Par le tombeau de ma mère que j'adorais, par la vie de mon père, je vous jure de ne plus toucher une carte de toute ma vie!

— Vous joueriez le tombeau de votre mère, — interrompis-je; — vous joueriez la vie de votre père, si vous trouviez des êtres assez infâmes pour tenir de semblables enjeux!

— Restez... ne me quittez pas... et vous serez ma femme! ma femme devant Dieu et devant les hommes.

— Votre femme! pour être jouée encore et livrée si vous veniez à perdre...!

— Toujours ce reproche! toujours ce reproche! mais je vous ai dit que j'étais fou!!! Perdita, nous n'avez donc pas de cœur?

« Je levai les épaules de nouveau, et je fis un mouvement pour me dégager des bras de Stéphen qui tenait mes genoux embrassés.

— Vous avez laissez tomber de l'or, — lui dis-je ironiquement, en lui montrant les ducats épars sur le tapis... — Ramassez-le, Monsieur; il vous coûte assez cher.

« Les bras de Stéphen se détendirent, il lâcha mes genoux, se releva, et s'élançant vers la porte il en poussa les verroux.

« Je ne sais en vérité où trouver des expressions pour vous peindre la scène terrible qui se passa alors entre les quatre murs de ce salon, théâtre déjà de tant de violences. — Les bougies s'étaient éteintes ! un jour blafard, lugubre se glissait péniblement entre les rideaux, et me montrait confusément Stéphen, dont il me semblait que les yeux étaient hagards et le visage sinistrement irrité.

« Il mit tout en usage : les pleurs et les menaces, les ordres et les prières ; il frappait sa tête aux angles des meubles ; il se meurtrissait la poitrine, et se roulait à mes pieds.

« Tout fut inutile ! la blessure était trop profonde ! l'injure trop cruelle ! frappée à la fois dans mon amour, dans mes croyances, dans mes illusions, il était au-dessus de mes forces de pouvoir pardonner à celui qui m'avait fait tant de mal.

— Ah ! c'est ainsi ! — s'écria Stéphen avec une sorte de rage. — Eh bien ! vous ne sortirez pas d'ici ! j'emploierai, s'il le faut, la violence pour vous y retenir !

« Je me baissai et ramassai le couteau-poignard qu'avait laissé tomber l'infâme comte de Fly. — Il était encore ouvert : j'appuyai la pointe de la lame sur mon cœur.

— Et moi je vous déclare, — dis-je d'une voix ferme, — que si vous ne m'ouvrez pas cette porte à l'instant même, je me poignarderai devant vous !

« Stéphen proféra un horrible blasphème, mais il me laissa passer.

« Je sortis le front haut et la mort dans le cœur ! »

IX

La Dame de pique.

— Mais enfin, — interrompit Mirabelle, — pourquoi donc le désespériez-vous ce pauvre jeune homme ? Certainement il avait des torts ! il s'était très-mal conduit avec vous ! Je dirai plus, il avait agi comme un vrai paltoquet ! — Jouer une femme, comme ça, à l'écarté, au lansquenet, ou à tout autre chose, c'est fort indélicat, et ça ne se fait jamais dans le monde ; mais il se repentait, il vous demandait pardon...

— Il est de ces choses qu'on ne pardonne point, — répondit Perdita. — Celle-là est du nombre, et pour ne pas le comprendre, Madame, il faut que vous n'ayez pas encore aimé !

— Pas encore aimé ! — s'écria Mirabelle comme une personne qui proteste contre un reproche injuste. — Ah ! par exemple, si on peut dire ! moi qui ai aimé plus de cent fois !

Perdita sourit sans répondre.

— Au nom de toutes les personnes présentes, dont je crois interpréter la pensée, — dit alors le comte d'Entragues, — je supplie notre très-gracieuse hôtesse, madame Lucrezia de Santa-Mira, de vouloir bien s'abstenir de toute réflexion, exclamation et autres interruptions jusqu'à ce que madame ait terminé son récit.

— C'est bon ! c'est bon ! on se taira, monsieur le comte ! — répondit Mirabelle avez une charmante petite moue.

Perdita reprit son récit.

— Je crois vous l'avoir déjà dit, le jour naissait à peine au moment où je quittai l'appartement de Stéphen. — Le temps était sombre, humide, froid, les rues encore désertes ! Je marchais droit devant moi, sans but ni projet, ne m'inquiétant pas de savoir où j'arriverais, et absorbée dans un désespoir si immense, si douloureux qu'il me semblait à chacune de mes pensées sentir une lame aiguë pénétrer dans mon cœur, et un choc violent frapper mon cerveau... Je fis dans cet état une centaine de pas. Tout à coup au détour d'une rue, j'éprouvai une sensation étrange, causée par un phénomène qui me parut inexplicable. Le sol sur lequel je marchais devenait mouvant ! Il se dérobait sous mes pieds et se creusait en abîmes devant moi ! Des bouffées d'une chaleur intense montaient à mon front, qui la minute auparavant était glacé ! une sorte de vertige troublait ma vue ! des bruits inconnus tintaient à mon oreille ! des rêves bizarres traversaient mon imagination ! Je chancelai ! ma main incertaine chercha l'appui de la muraille la plus proche... Je tombai sans connaissance !

« Je ne sais de quelles expressions me servir pour vous

faire comprendre ce qui pour moi suivit cet évanouissement. — Ce fut comme un long sommeil, que d'affreuses visions auraient agité. — Parfois je crois que ma mémoire va s'en retracer quelques-unes; mais presqu'aussitôt elle se trouble, elle se fatigue, et ces vagues souvenirs disparaissent comme ces figures d'une capricieuse mobilité que l'on voit dans les nuages, et qui se transforment ou s'effacent avant que l'œil qui les contemple n'ait eu le temps d'en saisir les contours aériens.

« Un matin je me réveillai comme en sursaut... je me sers de ce mot *réveil* parce que je n'en connais pas d'autre qui puisse rendre d'une manière plus satisfaisante la situation vraiment extraordinaire dans laquelle j'étais en revenant à la vie.

« Ma première inspiration fut de chercher à penser... mais mon esprit fatigué, incertain, ne rencontra que le vide, et je ne pus d'abord entendre le bruit d'une idée dans mon cerveau qui me semblait creux.

« Je n'eus pas même l'intelligence de m'étonner de ce singulier symptôme.

« Alors je laissai errer machinalement ma vue autour de moi, et il ne me parut pas que je reconnaissais les lieux où je me trouvais.

« J'essayai de me rappeler si je regrettais quelque chose; je me demandai si j'avais un désir ou une espérance : le silence de mon cœur à cet égard m'indiqua qu'il était aussi vide que mon cerveau.

« J'étais assise sur le bord d'une petite couchette étroite et basse, dans une espèce de cellule dont les murs nus et blancs étaient d'une exquise propreté. — Un joyeux

rayon de soleil coupait cette pièce, et dans ce rayon jouaient des milliers d'atomes lumineux.

« Le mobilier se composait de deux chaises de paille et d'une table en bois de noyer : ces objets me frappèrent par leur solidité.

« Je ramenai ma vue sur moi-même, et je me vis vêtue d'une robe grise de lin très-montante, et faite à peu de chose près comme un vêtement de religieuse. — Je n'avais aucun souvenir d'avoir jamais porté un vêtement semblable.

« Je me levai et j'allai à la fenêtre que j'ouvris.

« Elle était garnie en dehors de barreaux de fer formant un grillage assez serré, mais dissimulé gracieusement sous un rideau de plantes grimpantes. — Je reconnus la douce et pénétrante odeur du jasmin et cette sensation me fit un plaisir infini.

« La vue donnait sur un jardin assez vaste, dont, chose inexplicable pour moi, la verdure était dans toute son éclatante beauté. Les gazons étincelaient, de longues grappes de fleurs brillaient au milieu du feuillage encore jeune, mais charmant déjà.

« Ces diverses circonstances commencèrent à m'éclairer un peu ; je me rappelai confusément que je m'étais évanouie au commencement de l'hiver, un jour que le ciel était sombre et l'atmosphère glaciale.

« Je retrouvai aussi, mais comme dans un passé lointain, le souvenir de Stéphen et celui de la terrible nuit que je vous ai racontée.

« De tout cela il fallait conclure que j'avais vécu sans le savoir dans un complet engourdissement de mes facultés morales pendant un temps plus ou moins long.

« Pourquoi? comment? là s'arrêtait le pouvoir de ma raison, incertaine encore.

« J'allai à la porte... elle était sans doute fermée en dehors, car il me fut impossible d'en faire jouer la serrure.

« Je revins m'asseoir sur le bord de ma petite couchette, et je m'efforçai de ressaisir et de fixer le fil de mes idées ; mais ce travail de ma pensée, au lieu de m'éclairer sur ma situation présente, mit au bout d'un instant un tel désordre dans ma tête, qu'il me sembla que ce que je voyais autour de moi s'effaçait peu à peu, et que j'allais me rendormir. Du reste je n'en étais pas fâchée.

« Mais dans ce moment-là une clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit, et deux personnes entrèrent dans ma cellule.

« C'étaient deux hommes.

« Il ne me parut pas que je les eusse jamais vus, et cependant leur présence ne me surprit pas plus que si j'avais eu l'habitude de les voir tous les jours.

« Celui de ces deux hommes qui entra le premier avait l'air d'être chez lui, tant il y avait de laissé-aller et même de débraillé dans son costume, il était vêtu d'une large redingote flottante en étoffe légère ; un foulard de couleur sombre, noué négligemment autour de son cou, retombait sur sa poitrine : des pantoufles et une casquette complétaient le sans façon de cette toilette. — Cet homme pouvait avoir de quarante-cinq à cinquante ans.

« L'autre, un peu plus jeune, avait au contraire une tenue sévère et presque magistrale, excessivement soignée. Il était vêtu de noir de la tête aux pieds, à l'exception de sa cravate qui était blanche et qui me frappa par sa hau-

teur, sa raideur et la régularité avec laquelle elle était attachée. Ce grave personnage portait des besicles montées en or, et il tenait à la main un chapeau qu'il posa sur la table en entrant.

— Comment la trouvez-vous aujourd'hui! — demanda l'homme en négligé à l'homme en noir.

— Mieux il me semble. — L'état du *facies* est plus satisfaisant, le rayon visuel est beaucoup moins égaré que de coutume, et en général l'habitude du corps annonce du calme. — D'ailleurs nous allons bien voir.

« Et tout en parlant il s'approcha de moi, prit ma main que je lui avais tendue machinalement, releva la manche de ma robe et me tâta le pouls, puis il hocha la tête d'un air de satisfaction.

— Très-bien! très-bien! dit-il. — Soixante cinq pulsations à la minute : presque l'état normal.

— Ah! ah! — fit l'autre, — rien que soixante-cinq pulsations! ce serait merveilleux : mais en êtes-vous bien sûr?

« L'homme noir tira une large montre de la poche de son gilet, et sans la quitter des yeux il reprit mon bras.

— Je ne m'étais pas trompé, — dit-il : — je ne me trompe jamais... je trouve, chronomètre en main, soixante-cinq pulsations et une fraction appréciable par soixante-dix-neuf centièmes.

— Si nous réussissons, la cure sera belle, car le cas était en vérité fort curieux.

— On ne peut plus curieux. J'ai rarement vu l'idée fixe poussée aussi loin et développée avec autant de suite. Examinons maintenant l'état du moral.

« J'écoutais sans les comprendre les paroles de ces

deux hommes, et elles me laissaient indifférente comme s'il s'était agi d'une personne qui me fût complétement étrangère.

— Eh bien! mon enfant, — dit l'homme aux lunettes d'or en s'adressant à moi, — comment allons-nous aujourd'hui?

— Mais bien, très-bien, on ne peut mieux, — lui répondis-je. — Est-ce que j'ai été malade?

— Comment, vous ne vous en souvenez pas?

— Nullement.

— Votre mémoire ne se rappelle rien des six mois que vous avez passé ici.

— Six-mois! — m'écriai-je.

— Tout autant.

— Mais, Monsieur, c'est impossible! ce matin seulement, j'en suis bien sûre...

« J'allais achever ma phrase, quand il me revint à l'esprit de m'être étonnée quelques instants auparavant, en voyant les arbres en fleurs, éclairés par un doux et rayonnant soleil de printemps.

— Au moins, — reprit mon interlocuteur, vous ne pouvez avoir oublié ni Monsieur ni moi, qui depuis si longtemps vous visitons chaque jour.

« Et du geste il me désigna son compagnon.

« Alors se passa en moi un phénomène bizarre, incompréhensible.

« J'ouvris la bouche pour répondre ces mots bien simples qui étaient dans ma pensée, formulés nettement : « *Je ne vous reconnais ni l'un ni l'autre.* »

« Mais au lieu de ces paroles que je sentais dans mon esprit et sur mes lèvres, je répondis celles-ci dont le son

me frappa comme si elles étaient prononcées par un tiers :

— Je vous reconnais à merveille : *Vous êtes le valet de cœur, et monsieur est le roi de carreau.*

— Aye ! — fit l'homme en redingote.

— Pro-di-gi-eux ! ajouta l'autre en appuyant sur chaque syllabe. — Quels étonnants ravages l'idée fixe produit dans un cerveau ! J'ai écrit là-dessus un article excessivement curieux dans le dernier numéro de la *Gazette des Savants*. Il faudra que je vous le fasse lire : il vous instruira.

— Vous me ferez grand plaisir, mon cher docteur, et...

— Quant à cette pauvre fille, — interrompit ce dernier, — il y a certainement du mieux dans son état, malgré la persistance de sa divagation. Chassons l'idée fixe et nous aurons gagné la partie.

— La partie ! — interrompis-je à mon tour, en sentant le fil de mes idées se rompre tout à fait. — On ne gagne pas la partie quand on joue contre un escroc, et le comte de Fly est un escroc ! On ne gagne pas la partie quand on joue le cœur d'une femme !... Aussi Stéphen a perdu, et moi je suis morte ! *Roi de carreau*, que me voulez-vous ?

— *L'idée fixe !* — reprit celui que le gros homme avait appelé le docteur ; — toujours l'idée fixe ! nous avons encore bien du chemin à faire.

— Pauvre fille ! — dit l'autre avec un accent qui exprimait une profonde compassion.

« Tous deux sortirent de la cellule, et j'entendis refermer la porte derrière eux. »

— Peut-être trouverez-vous extraordinaire, incroyable, — dit alors Perdita en s'adressant à ses auditeurs, — de me voir me rappeler tous ces détails d'une manière aussi

claire et aussi complète; mais votre étonnement cessera quand vous saurez que plus tard je me fis rendre compte jour par jour de mon état, qui me fut alors aussi inconnu qu'il l'était par ceux qui en avaient été témoins... Je reprends.

« Restée seule, je sentis le fil rompu de mes pensées se renouer peu à peu, et je cherchai de nouveau à me ressouvenir de ce qui avait pu se passer pendant ces six mois durant lesquels ma vie avait été pour ainsi dire interrompue. J'essayai aussi de remonter à la source de l'incohérence de mes idées, incohérence dont je venais d'avoir la preuve un instant auparavant. Mais ce qui m'était arrivé lors de ma première tentative de réflexion, avant la venue du docteur et de son compagnon, se renouvela bientôt, c'est-à-dire que je sentis un brouillard de plus en plus épais s'étendre sur mon intelligence, et malgré tous mes efforts en paralyser l'exercice.

« Ma porte s'ouvrit une seconde fois, et je vis entrer une femme habillée de drap gris avec un grand tablier à bavette en toile blanche. Sa physionomie était assez douce, mais elle avait la structure carrée et les membres robustes d'un homme.

« Elle posa sur ma table du pain, du lait et des œufs frais, puis elle m'invita à manger.

« Je remarquai que le pain était tout coupé, et qu'il n'y avait pas de couteau sur la table.

« Dès que j'eus terminé ce frugal repas, la femme me dit :

— Voici l'heure de descendre au jardin, venez.

« Je la suivis sans résistance, et comme si j'obéissais machinalement à une habitude de tous les jours.

« Nous arrivâmes bientôt sous les arbres verdoyants et fleuris que j'avais admirés depuis ma fenêtre.

« Un certain nombre de femmes étaient déjà groupées ou isolées çà et là dans le jardin. Elles portaient toutes un costume identiquement semblable au mien, et dès qu'elles m'eurent aperçue, elles accoururent vers moi, et m'entourèrent en criant :

— *La Dame de pique! Voilà la Dame de pique!*

« Et ces femmes se prenant par la main, formèrent un grand cercle et se mirent à danser autour de moi en répétant toujours :

— *La Dame de pique! la Dame de pique!*

— Bon, — dit un homme qui se trouvait là et qui avait l'air d'une espèce de gardien, — voilà que que ça va commencer.

Et les femmes continuaient de répéter : *La Dame de pique! la Dame de pique!*

X

La fiancée du soleil.

— Au moment où je m'étais vue entourée par toutes ces femmes, criant, dansant, gesticulant, j'avais été prise d'une violente et insurmontable terreur, et rompant le cercle qu'elles formaient autour de moi, je m'étais réfugiée auprès de l'homme que je prenais pour un gardien, et je lui avais dit avec désespoir et d'une voix suppliante :

— Sauvez-moi! sauvez-moi!

— Vous sauver! — me demanda t-il, — et de quoi?

— De ces femmes! de ces femmes qui m'épouvantent! qui sont-elles? que me veulent-elles? au nom du ciel, dites-le-moi!

— Qui elles sont? Pardieu! des folles. Ce qu'elles vous veulent? elles veulent rire et ne vous feront aucun mal; mais enfin puisque cela vous contrarie aujourd'hui, je vais les faire finir, et ça ne sera pas long.

« Il se tourna alors vers les femmes qui s'étaient réu-

nies en un seul groupe après que je leur avais échappé, et il leur dit d'une voix ferme :

— Si l'une de vous tourmente encore madame, j'irai le dire au docteur qui lui fera mettre immédiatement la camisole de force et l'enverra s'asseoir pendant dix minutes sous la grande douche.

« Cette menace produisit un effet magique ! à l'instant même toutes les femmes cessèrent de crier, et elles se dispersèrent dans les différentes parties du jardin.

« Cette espèce de protection m'ayant mise en confiance avec celui auquel je la devais, je m'approchai de lui et je lui parlai ainsi.

— Je crois, monsieur, vous avoir entendu vous servir du mot de *folles* en désignant ces femmes...

— Sans doute, — me répondit-il.

— Pourquoi cela ?

— Pardieu ! parce qu'elles le sont.

— Folles ! — m'écriai-je.

— A lier !

— Mais dans ce cas comment se fait-il que je me trouve ici avec elles ?

« Le gardien ne répondit pas à ma question, mais je l'entendis qui marmottait entre ses dents :

— Tiens, voilà la première fois que cela lui arrive !

— Car enfin, — ajoutai-je aussitôt, je ne suis pas folle, moi !

« Cette fois le gardien garda complétement le silence.

— Je vous jure, Monsieur, que je ne suis pas folle, répétai-je encore une fois.

— Très-bien ! très-bien ! — fit-il en riant et en me re-

gardant. — Je vous crois sur parole... mais ce n'est pas à moi à qui il faut dire cela.

— A qui donc?

— Au docteur.

— Le docteur, est-ce monsieur qui a un habit noir et des lunettes d'or?

— Précisément.

— Conduisez-moi chez lui.

— Peste, comme vous y allez! j'ai bien autre chose à faire, ma foi, que de vous mener chez lui! vous le verrez demain matin; et pour ce que vous avez à lui dire, ce sera toujours assez tôt.

« Et le gardien me tournant les talons sans plus de cérémonie, s'éloigna en sifflant.

« J'entrevis alors ma situation d'une manière beaucoup plus nette. Evidemment j'étais dans une maison d'aliénés, on me croyait folle, et si je ne l'étais plus, il ne me paraissait, hélas! que trop certain que je l'avais été pendant quelques mois. Mais comment m'expliquer ma présence dans cette maison? qui m'y avait fait admettre? qui prenait assez d'intérêt à moi, pour y payer une pension sans doute considérable? toutes ces questions je me les posais clairement; mais quand il s'agissait d'en trouver la solution, l'obscurité recommençait plus profonde dans mon cerveau. Je résolus donc d'attendre que le hasard, c'est-à-dire les événements vinssent jeter un peu de lumière sur les ténèbres qui m'environnaient encore.

« Le grand air me faisait beaucoup de bien, car en rafraîchissant ma tête il répandait du calme dans mes pensées. Je me mis à parcourir le jardin, cherchant les allées les plus couvertes, et jouissant avec délice du bien-être

de l'ombre et de la volupté du parfum des fleurs. Une circonstance cependant troubla ces joies innocentes : je remarquai avec étonnement et presque avec douleur, que chaque fois que je rencontrais une de mes compagnes d'infortune, elle s'éloignait de moi avec précipitation et terreur. C'était sans doute le résultat de la menace récemment faite par le gardien. J'avais des ennemis, et dans ma position cela pouvait bien ne pas être sans inconvénient.

« Toujours marchant à pas lents et rêvant avec tristesse, j'étais arrivée sans m'en apercevoir à l'extrémité du jardin, et là, sous une espèce de berceau formé par les rameaux entrelacés de la vigne vierge, de la clématie et du chèvrefeuille, je vis une jeune femme assise sur un banc de pierre. Elle avait les yeux baissés, et elle s'amusait à chasser du bout de son pied mignon les cailloux qui se trouvaient devant elle.

« Le bruit de mes pas lui fit lever la tête, et j'aperçus un pâle et doux visage encadré dans deux épais bandeaux de beaux cheveux blonds.

« En me voyant elle tressaillit, et je jugeai à ses mouvements qu'elle voulait quitter la place.

« Sa figure m'avait inspiré d'abord une sympathie réelle ; je la retins du geste, et je me mis à son côté.

— N'ayez pas peur de moi, — lui dis-je en lui prenant la main. — Vous ne me connaissez pas, mais je veux être votre amie.

— Oh ! je vous connais bien, — me répondit-elle d'une voix douce et mélodieuse... — je vous connais bien... c'est vous qu'on appelle *la Dame de pique*.

« La pensée me vint aussitôt que je pourrais peut-être

avoir par cette jeune femme quelques-uns des renseignements qui me manquaient.

« Dans cette espérance je lui dis :

— Savez-vous pourquoi l'on m'a donné ce nom de *la Dame de pique*.

— Sans doute je le sais : c'est depuis le jour de votre arrivée dsns cette maison.

— Vous m'avez donc vue ce jour-là ?

— Ne vous le rappelez-vous pas ? J'étais au parloir avec le directeur et le médecin quand on vous a amenée.

— Quand on m'a amenée, dites-vous... Mais qui ?

— Quelle singulière question vous me faites-là ! Vous devez le savoir mieux que moi.

« Je touchais au but ! un coin du voile allait sans doute être soulevé ! aussi repris-je presqu'en suppliante :

— Au nom du ciel, Madame, rappelez vos souvenirs ! Car moi j'ai tant souffert depuis, que j'ai tout oublié !

« La jeune femme arrêta sur moi un regard rempli d'une douloureuse compassion, puis elle répondit, mais lentement, comme quelqu'un dont la mémoire est incertaine ou fatiguée.

— Une voiture d'une grande élégance s'arrêta devant la grille de la maison... vous en descendîtes, et un instant après vous entriez dans le parloir, appuyée sur le bras d'un homme qui, sans être jeune, n'était pas encore un vieillard... vous étiez bien pâle... plus pâle que dans ce moment... et vous paraissiez ne pas avoir la force de vous soutenir...

« La jeune femme s'arrêta un moment pour se recueillir, puis elle reprit :

— Cher monsieur Reynold, — dit à notre directeur

l'homme qui vous accompagnait, — je vous amène cette jeune fille que je recommande à votre intérêt... vous savez que je suis riche, généreux. N'épargnez pour elle aucun soin, et nulle récompense ne me semblera trop élevée le jour où vous me la rendrez guérie.

— Votre Altesse peut-être sûre que rien ne sera négligé, — répondit M. Reynold en s'inclinant respectueusement.

— A propos, — ajouta celui qu'on venait de traiter d'Altesse, — ne m'écrivez chez moi relativement à cette dame que dans les circonstances urgentes... et ne parlez à qui que ce soit de la démarche que je fais en ce moment : j'ai des motifs graves pour désirer qu'elle soit ensevelie dans le plus profond mystère... Un de mes valets de chambre viendra chaque jour ici pour avoir des nouvelles.

— Son Altesse quitta la maison, on vous fit revêtir l'uniforme de toutes nos compagnes, et le jour même vous descendîtes au jardin. Chacune vous regardait avec curiosité, comme on fait pour toutes les nouvelles venues; et, vous, vous alliez de l'une à l'autre, disant à celle-ci : Vous êtes le *Valet de cœur!* à celle-là : Vous êtes le *Roi de carreau!* Comme cela se renouvelait sans cesse, on prit l'habitude, vous devez comprendre pourquoi maintenant, de vous appeler : La *Dame de pique*.

— Mon Dieu! — m'écriai-je en serrant la main de ma compagne, — j'étais folle alors! j'étais folle! mais aujourd'hui je ne le suis plus.

— Vous ne l'êtes plus, — me répondit la jeune femme avec un triste sourire. — Tant mieux, vous êtes bien heureuse, car vous allez sans doute bientôt sortir... Mais que pensez-vous que je doive souffrir, moi qui n'ai jamais été

folle, et qui suis cependant condamnée à passer ici le reste de ma vie.

— Le reste de votre vie!! Comment? Pourquoi?

— M'enfermer ici pour faire croire à tout le monde que j'étais en démence, c'est le seul moyen qu'ait trouvé ma famille pour me séparer de mon amant.

— Pourquoi vous séparer de lui?

— Parce qu'il voulait m'épouser, et que ma famille ne pouvait consentir à notre mariage.

— Il était donc d'un rang inférieur au vôtre?

— Il était au contraire trop haut placé, dans une position trop brillante... et mes parents craignaient mes dédains quand je serais sa femme.

— C'était un grand seigneur?

— Mieux que cela!

— Un prince?

— Mieux que cela!

— Le roi?

— Plus haut! plus haut encore!

— Mais qui donc?

— Le SOLEIL!!

« Je ne saurais vous dire le mal affreux que me firent ces paroles! ainsi elle était donc folle aussi, cette pauvre jeune femme, si belle, si gracieuse, et que j'allais aimer!.. c'était à douter de soi-même!

« L'heure de la promenade était passée. Le gardien vint nous chercher, et je regagnai ma cellule.

sa vie. Le docteur allait jouer pour moi, mais à coup sûr, le rôle de ces prétendus magiciens qui se vantent de vous raconter votre passé et de lire à livre ouvert dans votre avenir.

« La clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit... Je me trouvai en présence de M. Reynold le directeur de la maison : le médecin l'accompagnait.

« Cette fois je n'attendis pas qu'ils vinssent à moi.

« J'allai à leur rencontre aussitôt qu'ils eurent franchi la porte de ma cellule, et prenant la main du docteur, je lui dis en cherchant à mettre du calme dans mon regard anxieux et de la fermeté dans ma voix tremblante d'émotion :

— Docteur, docteur, parlez-moi, interrogez-moi... j'ai été folle, je le sais; mais je ne le suis plus... j'ai toute ma raison, tout mon bon sens... je sais ce que je fais, ce que je dis... jamais ma tête n'a été plus saine... jamais mon intelligence ne m'a semblé plus lucide... je vous le demande en grâce, questionnez-moi et vous verrez.

— Ah ! ah ! — fit le docteur, en interrogeant du regard le directeur de la maison de santé.

— Voilà du nouveau, — dit ce dernier.

« Je me hâtai de reprendre, mais sans me départir de mon apparente tranquillité, et en me servant de ce que j'avais appris de ma compagne, la fiancée du soleil :

— Je vous reconnais à merveille : vous êtes monsieur Reynold, et vous, vous êtes le médecin... Depuis six mois vous me soignez tous les deux de la manière la plus paternelle, et c'est à ces bons soins que je dois mon retour à la raison. Ma folie consistait à me croire partout et toujours poursuivie par *le valet de cœur et le roi de*

carreau, et c'était la suite d'une commotion terrible que j'avais ressentie en assistant à une partie de cartes qui décidait de ma destinée. C'était une *idée fixe*, comme disait hier monsieur le docteur... Aujourd'hui l'idée fixe a disparu, et vous voyez bien que je ne suis plus folle !

— Tout cela me paraît on ne peut plus sensé, — dit à M. Reynold, le médecin, qui m'avait écouté avec la plus bienveillante attention. — Voyons maintenant le pouls, pour savoir si le sang est aussi calme que les idées.

« Il me prit le bras, et après l'avoir interrogé pendant quelques instants, il ajouta :

— Parfait ! un peu précipité, mais égal ; un peu plein, mais sans chaleur à la peau, et au total tout à fait naturel. S'il ne survient rien d'insolite, je crois pouvoir répondre que la cure est complète.

— En vérité ! — s'écria Reynold, que ces paroles eurent l'air de charmer.

— Rien n'est plus certain ! Voyez le regard : il n'est plus, comme ces jours derniers, tour à tour errant ou fixe ; la prunelle n'est plus dilatée ; le jeu des paupières est régulier, preuve évidente que le grand jour n'offusque pas la vue. Ce diagnostique est infaillible, et je compte...

— Admirable ! — interrompit M. Reynold. — Je gagne à cela mille ducats et la protection assurée de Son Altesse pour mon établissement.

— Et moi, comme j'allais vous le dire quand vous m'avez interrompu, — reprit le docteur, — je rendrai compte de ce fait dans le journal des savants, et l'article, j'en suis sûr, fera la plus grande sensation.

— Puisque nous avons parlé de Son Altesse, — fit le

directeur de la maison, — vous devriez bien nous apprendre, mon enfant, quels étaient vos rapports avec lui avant le jour de votre entrée chez moi.

« Cette question, peut-être un peu indiscrète de la part d'un homme qui aurait dû être réservé par état, me conduisait droit à un écueil difficile à éviter, car si je répondais, ainsi que cela était l'exacte vérité, que j'ignorais complètement quel était l'homme dont on voulait me parler, je donnais sur le retour de ma raison des doutes en apparence légitimes. Heureusement je me souvins de la scène du parloir qui m'avait été racontée, et je dis avec une discrétion admirablement jouée :

— Vous ne pouvez pas avoir oublié, Monsieur, que Son Altesse désire que le plus profond mystère entoure mon séjour dans cette maison ; et j'ajouterai qu'il en doit être de même des événements qui l'ont précédé.

— C'est juste ! — s'écria gaiement M. Reynold. — C'est très-juste, ma foi ! Peste, docteur, vous êtes un habile homme ! car vous savez rendre les femmes qui furent folles, dix fois plus raisonnables que celles qui ne l'ont jamais été.

— Je prépare un grand ouvrage, — répondit le docteur, — dans lequel je compte démontrer victorieusement : *qu'il faut faire passer l'humanité par la folie pour la conduire à la sagesse.* Ce système aura de nombreux partisans.

— Ce sera fort beau, — dit M. Reynold... — Mais nous nous oublions ici, docteur, tandis que j'aurais déjà dû écrire à Son Altesse pour lui apprendre l'heureuse nouvelle de la guérison de sa protégée... Pendant que je m'occuperai de ce soin, voulez-vous avoir la bonté de

conduire Madame au salon, car elle ne doit pas rester un moment de plus dans cette cellule.

« Je suivis le docteur auquel je prouvai dans une conversation de plus d'une heure, que jamais guérison n'avait été plus complète que la mienne.

« Nous causions encore quand M. Reynold entra dans le salon, l'air radieux, le sourire aux lèvres, et se frottant les mains comme un homme très-satisfait.

— Eh! vite! vite! — dit-il. — Allez vous habiller, Madame! je viens de recevoir une réponse. Son Altesse daigne être enchantée de moi, et me témoigne sa satisfaction dans les termes les plus flatteurs! dépêchons! dépêchons! il n'y a pas un instant à perdre.

— M'habiller! — répondis-je, et avec quoi.

— En vérité je ne sais à quoi je pense de ne pas vous prévenir! Veuillez passer dans la pièce voisine : vous y trouverez une femme qui attend vos ordres, et tout ce qui sera nécessaire pour votre toilette.

« Je marchais d'étonnement en étonnement, car, en effet, je trouvai dans une chambre à côté du salon, une jeune fille adroite et douce qui me fit revêtir du linge d'une fabuleuse finesse, et un ravissant peignoir en étoffe de soie.

« Cet élégant négligé m'allait si parfaitement bien, que dans le premier moment je ne sus pas m'expliquer comment on avait pu se procurer ma mesure. Mais bientôt je réfléchis qu'on avait sans doute gardé la robe que je portais le jour de mon arrivée dans la maison, et qu'on s'en était servi pour modèle.

« La jeune fille me coiffa, mit sur mes épaules un grand cachemire blanc, et me présenta une petite capote

de crêpe rose, légère comme une plume. Quand je reparus ainsi vêtue devant M. Reynold et le docteur, tous deux poussèrent un cri de surprise et d'admiration.

— Maintenant, Madame, partez vite, — me dit le maître de la maison. — La voiture vous attend. Que Dieu vous conduise! j'espère que vous voudrez bien être assez bonne pour ne pas m'oublier auprès de Son Altesse.

— J'aurai l'honneur de lui adresser mon article sur *l'idée fixe* — ajouta le docteur; — et je compte la prier d'agréer la dédicace de mon grand ouvrage *sur la folie considérée comme moyen d'arriver à la sagesse*.

« Je fis mes adieux à ces deux hommes, et je sortis, heureuse de quitter ce séjour de misères morales, mais un peu troublée et inquiète de l'avenir qui m'attendait.

« Une petite voiture basse, de forme élégante, dont les panneaux peints en brun foncé ne portaient ni chiffres ni armoiries stationnait devant le perron. Les chevaux, de haute taille, étaient remplis de race et de distinction. Un gros cocher à tricorne et à perruque poudrée, contenait à grand peine leur vigueur impatiente. A leur tête se tenait un valet de pied; un second valet de bout à la portière s'apprêtait à l'ouvrir.

« Ces trois hommes portaient une livrée qui n'en était pas une, c'est-à-dire d'amples redingotes brunes galonnées en or comme leurs chapeaux.

« Je montai en voiture, et nous partîmes à une allure très-vive qui ne se ralentit pas. En quelques minutes nous avions franchi les faubourgs de la ville.

« Après deux heures d'une marche rapide et soutenue, nous quittâmes la grande route pour entrer dans une

avenue bordée à droite et à gauche d'une double rangée de grands arbres.

« Bientôt la voiture roula moins bruyante sous une sombre voûte de verdure, et s'arrêta peu après devant l'élégant péristyle d'un pavillon de chasse.

« Le valet de pied ouvrit la portière ; un maître d'hôtel en habit à la française m'introduisit dans l'intérieur du pavillon.

« Je trouvai plusieurs pièces meublées avec une élégance, dont la richesse unie à une grande simplicité me charma ; puis enfin j'arrivai à une chambre à coucher si ravissante, qu'il me faudrait pour vous la peindre l'imagination de ces conteurs orientaux dont j'ai lu quelques ouvrages.

« Une porte formée d'une immense glace sans tain ouvrait dans une serre, où voltigeaient, au milieu des plantes les plus rares et des fleurs les plus suaves, des oiseaux aux mille couleurs qu'on eût volontiers pris pour d'autres fleurs ailées.

« Une porte semblable conduisait de l'autre côté dans une vaste salle de bain, où se trouvait au lieu de baignoire un bassin de marbre blanc, rempli d'une eau tiède et limpide. »

— Nom d'un petit bonhomme ! — interrompit Mirabelle, — emportée par son admiration, tout ceci me paraît peu *grêlé !* comme dit Arnal.

« Toutefois, — reprit Perdita, — toutes ces magnificences n'occupaient que superficiellement mon attention absorbée par le désir de rencontrer enfin le maître inconnu de ce beau séjour. A chaque instant je m'attendais à le voir paraître, et j'éprouvais une impatience nerveuse de son peu d'empressement à se montrer.

« Le maître d'hôtel vint prendre mes ordres pour le dîner.

— Chez qui suis-je? — lui demandai-je?

— Madame est chez elle, — me répondit-il en s'inclinant avec respect, — et nous sommes tous aux ordres de Madame... Telles sont les volontés de Son Altesse.

« J'allais l'interroger de nouveau, mais il sortit, éludant ainsi des questions auxquelles il lui était sans doute interdit de répondre.

« On vint m'annoncer que le dîner était prêt.

« Je passai dans la salle à manger. La table, délicatement servie, était couverte de vaisselle d'or et de cristaux d'une merveilleuse beauté.

« Il n'y avait qu'un seul couvert. Deux grands laquais se tinrent debout derrière moi pour me servir.

« Après le dîner j'allai dans le parc qui me parut d'une beauté en harmonie avec les magnificences de l'habitation. Je m'assis sous un berceau de charmille.

« La nuit venait, le crépuscule succédait doucement au jour, et j'entendais dans le lointain de joyeuses trompes de chasse sonner des fanfares que les échos répétaient.

« En rentrant je trouvai dans mon appartement la femme de chambre qui, le matin, m'avait habillée dans la maison de santé.

« Mon impatience fiévreuse, ma dévorante curiosité allaient toujours croissant!

« Neuf heures sonnèrent! je commençais à désespérer d'avoir ce jour-là la clef de tous ces mystères, quand un valet de pied ouvrit la porte du salon, et dit :

— Son Altesse!

XII

Son Altesse.

Après avoir prononcé ces deux mots. — Son Altesse. — Perdita fatiguée s'interrompit.

Mirabelle, qui, depuis longtemps, contenait à grand peine sa loquacité habituelle, se hâta de profiter de cet instant de silence pour prendre la parole.

— Nom d'un petit bonhomme! — s'écria-t-elle, — c'est joliment intéressant! on dirait un quatrième acte de l'Ambigu! savez-vous que madame Guyon serait un peu bien dans ce rôle-là? Il faudra que je donne l'idée à un auteur que je connais, de faire avec votre histoire un drame à grand tra-la-la. Six actes et quinze tableaux avec prologue et *épistole*. Matis jouerait le vieux sacripant de polonais, une horreur d'homme! Chilly cette canaille de comte de Fly; n'importe quel amoureux, M. Stéphen, et madame Guyon, vous! avec des décors *chiques*, une ronde quelconque, chantée par Adalbert, musique nouvelle de M. Artus, ça aurait un succès à *queues!* et en

avant la claque pour faire marcher la chose! Nous y serons tous et nos galants aussi : la salle sera pleine. Moi je retiens une avant-scène, et je mettrai une robe neuve pour ce jour-là. Dites donc, Georges, — ajouta Mirabelle en s'adressant à M. d'Entragues, — vous n'oublierez pas de m'envoyer un bouquet, que je jetterai sur le théâtre quand madame Guyon sera rappelée.

Et Mirabelle emportée par son imagination, voyait déjà la pièce faite, reçue, apprise, répétée, affichée, et au moment de faire son apparition au grand jour des becs de gaz de la rampe. Sa tête, comme on voit, faisait beaucoup de chemin en très-peu de temps.

— Un drame, — dit Perdita : — Vous parlez de faire un drame avec l'histoire de ma vie... En savez-vous *le* dénoûment, Madame? — Ajouta-t-elle en souriant tristement.

— Non, — répondit Mirabelle; — mais vous allez, je pense, nous le faire connaître.

— Eh! le sais-je moi-même? ai-je vidé le fond de ma coupe d'amertume? et qui peut dire ce que le sort me réserve pour demain?

— Quelle drôle de femme vous me faites! — repartit Mirabelle. — Vous êtes là à boire *du champagne* avec nous; vous avez un appartement à faire envie *à la légitime* d'un pair de France; des robes à discrétion; *un Monsieur* qui n'a pas l'air trop embêtant, vu qu'il s'en va toujours d'assez bonne heure; et au lieu d'être gaie comme un pinson qui vient de faire son nid, ou comme un moineau qui cajole son épouse sur la gouttière, vous vous fourrez dans la tête des idées, que si je les avais je

me coucherais avec un réchaud plein de charbon allumé pour ne plus me réveiller.

— Quand on a autant souffert que moi, Madame, on doute toujours du bonheur, — répondit Perdita. — Puis elle ajouta, mais à voix basse, et comme pour elle seule : — d'ailleurs le bonheur avec la honte, ce n'est pas là ce que j'aurais rêvé, si...

Et, pour la cinquième ou sixième fois peut-être depuis qu'elle avait commencé son récit, Perdita voulut remplir son verre ; mais la bouteille qui était à la portée de son bras étant vide, elle en prit une autre, fit sauter le bouchon en le comprimant du bout de son pouce rosé, et une mousse blanche et pétillante se répandit sur la nappe.

L'action stimulante de la liqueur d'Aï lui donna sans doute une énergie nouvelle, car elle reprit aussitôt avec plus de fermeté dans la voix :

« J'allais donc me trouver en face de cet homme qu'on appelait Son Altesse ; de cette homme que je ne connaissais pas, et qui, à mon insu et sans mon consentement, avait pris une place dans ma vie.

« La situation dans mon récit doit vous sembler étrange : elle elle l'était bien plus dans la réalité.

« Une seconde après avoir été annoncée par le valet de pied, Son Altesse entra dans le salon. J'étais debout, incertaine de la contenance que je devais faire, et ne sachant quelles paroles je devais prononcer.

« Son Altesse était un homme de cinquante-cinq ans environ, d'une taille au-dessous de la moyenne, et dont la chevelure commençait à grisonner. Ses traits étaient réguliers et nobles : il avait en outre dans sa démarche, dans ses manières et dans son costume cette élégance

simple et facile qui caractérise les personnages d'un rang élevé.

« Il vint à moi avec empressement, s'empara de ma main, et me conduisant à un fauteuil, sur lequel il me força à m'asseoir, il me dit avec une grâce parfaite et une politesse presque respectueuse :

— Veuillez être assez bonne, Madame, pour m'accorder l'honneur d'un moment d'entretien.

« En même temps, il prit une chaise et se plaça à deux ou trois pas de moi.

« Ce début m'étonna au plus haut point, et je ne trouvai pas un mot à articuler, tant j'étais interdite et embarrassée.

— Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, n'est-ce pas ? — reprit-il.

— En effet, Monsieur... — balbutiai-je.

— Et vous me voyez aujourd'hui pour la première fois ?

— Pour la première fois, — répondis-je.

— Il est essentiel alors, — poursuivit-il, — que je vous mette au courant de quelques faits qui vous feront comprendre notre position à tous deux... moi je vous connais depuis longtemps, Madame.

« Je ne pus retenir un mouvement de surprise qui n'échappa point à mon noble protecteur : il me semble que jusqu'à ce moment je pouvais lui donner cette qualification.

— Vous viviez, — ajouta-t-il avec un jeune étudiant qui se nommait Stéphen.

« A ces mots, à ce nom prononcé, je ressentis au cœur une souffrance aiguë, et quelques larmes involontaires

jaillirent de mes yeux et descendirent lentement sur mes joues.

« Son Altesse, sans doute par respect pour l'émotion que je venais de montrer, garda un instant le silence, et détourna même ses yeux de mon visage. Cette délicatesse me donna l'idée la plus favorable de l'élévation de ses sentiments.

— Souvent, — reprit-il au bout de quelques instants, — je vous ai rencontrée dans les promenades publiques, donnant le bras à ce jeune homme, et à chacune de ces rencontres je sentais s'accroître mon admiration pour votre beauté et mon intérêt pour votre situation, que j'avais des motifs de ne pas croire heureuse. Je m'étais procuré quelques renseignements sur lui et sur vous. J'avais appris ainsi que vous vous nommiez Perdita ; que ce jeune homme, ce Stéphen était votre amant ; que vous aviez pour lui l'amour le plus tendre, le dévouement le plus profond ; mais (et pardonnez-moi ces paroles) que cet amour et ce dévouement, il ne les méritait pas. Toutefois, comme j'ai pour principe de ne jamais troubler personne, et de n'aller au secours des gens que lorsqu'ils m'appellent à leur aide, je m'abstins de toute démarche directe ou indirecte vis-à-vis de vous... et cependant, je vous le répète encore, je savais que l'homme que vous aimiez était indigne de vous.

« Je sentis, en entendant ces mots, qu'un éclair de colère jaillissait de mon regard, et mes douloureux souvenirs se retracèrent plus poignants que jamais à mon imagination.

— Je vois dans vos yeux, — continua Son Altesse, — qu'on ne me trompait pas. Un matin, il y a de cela six

— Vous devinez avec quelle religieuse attention j'écoutai les paroles que prononça mon protecteur.

— Je suis immensément riche, — me dit-il : — je porte un beau nom, un nom presque royal ! j'occupe dans le monde la plus grande position ! mon rang, ma fortune, mon crédit, mon influence satisferaient et au delà les désirs de dix ambitieux ; et je ne suis pas heureux cependant !

— Je touche, continua-t-il, à cette époque où après avoir franchi la première, la plus belle moitié de la vie, on arrive rapidement à la vieillesse, aux infirmités de toutes sortes, et enfin à l'affaiblissement de toutes les facultés. Je ne suis plus jeune, Madame, et mon cœur est resté ce qu'il était à vingt ans, c'est-à-dire dévoré du besoin d'affections partagées et de tendres sympathies!!!

— Ces sympathies, ces affections, j'aurais dû les trouver dans mon intérieur, car je suis marié, marié à une femme plus jeune que moi de quinze années. Mais jamais on n'a vu cœur plus froid dans un corps plus glacé ! Jamais on n'a su, comme cette femme, comprimer, neutraliser, anéantir les élans d'une âme qui voudrait s'épancher dans la sienne ! jamais, pour tout dire en un mot, on n'a vu dans le monde deux êtres moins faits pour se comprendre que nous. Jalouse sans amour et seulement par orgueil, vertueuse, je le crois, mais d'une austérité désespérante même pour un mari, la princesse ma femme m'a rendu la vie à charge et mon intérieur odieux ! Si j'avais eu des enfants, j'aurais versé sur eux le trésor de mes tendresses ; mais le ciel m'a refusé ce bonheur qui m'eût sans doute consolé.

— Je vous ai vue, Madame, et je vous ai aimée ! Ne tremblez pas, n'ayez pas peur, je vous en conjure. Je ne

suis ni le Staroste farouche, ni l'infâme comte de Fly. Bien loin de violenter ou d'acheter une femme, je ne voudrais même pas lui imposer mon amour si j'en avais le pouvoir. Je sais à merveille qu'à l'âge où je suis parvenu, je ne peux plus inspirer qu'un sentiment de reconnaissance plus ou moins vif, et c'est par la reconnaissance que je veux essayer de régner sur votre cœur. Autant jusqu'à ce jour, Madame, votre existence a été douloureuse et péniblement agitée, autant je veux la faire heureuse et paisible. Vous êtes ici chez vous, on a dû vous le dire déjà. Vous serez riche, Madame! mais ce n'est pas assez pour satisfaire l'affection profonde que vous m'inspirez! Vous êtes belle; vous portez en vous tous les signes distinctifs des filles de noble race; votre intelligence est je crois égale à votre beauté; eh bien! je veux que cette intelligence soit cultivée comme elle mérite de l'être; et quand l'étude aura fait germer dans votre esprit les fleurs précieuses du savoir; quand la monture sera aussi belle que le joyau est pur et brillant, alors, Madame, alors seulement vous déciderez si vous pouvez m'aimer!

« Et Son Altesse après m'avoir respectueusement baisé la main, se retira me laissant touchée jusqu'au fond de l'âme des nobles et généreuses paroles qu'elle venait de m'adresser. »

— *Pristi !* — s'écria Mirabelle, — en voilà-t-il un rôle vertueux et solennel pour M. Saint-Ernest, dans le drame en question ! ce sera à fondre en larmes à chaque tartine. Il sera rappelé bien sûr.

— Chut donc! — fit M. d'Entragues avec impatience.

« Dès le lendemain, — reprit Perdita, — les promesses de mon protecteur commencèrent à se réaliser. J'eus des

maîtres de toutes sortes. La musique, la danse, les langues, les sciences sérieuses, j'étudiai tout avec une ardeur infatigable, et j'ose le dire intelligente. La musique surtout et la poésie me passionnaient au plus haut degré. Je voyais le prince tous les jours; il était heureux, il était fier de mes progrès; et moi j'étais fière et heureuse de répondre aussi bien à son attente.

« Je jouissais du reste d'une liberté illimitée, à cela près qu'il m'avait été recommandé de ne jamais diriger ma romenade du côté de Munich.

« Au bout d'une année environ, j'avais pour mon généreux protecteur une tendresse profonde, un dévouement sans bornes! C'était, comme il l'avait dit lui-même lors de notre première entrevue, c'était l'affection de la reconnaissance.

« Qui oserait dire alors qu'en me donnant à lui, je me prostituai? Certes je n'éprouvais pas d'amour; certes tous mes sens étaient tranquilles... Mais j'acquittais une dette sacrée, et je rendais un peu de bonheur en échange de celui qu'on cherchait à me donner.

« Un jour le prince me parut plus soucieux que de coutume. Je l'interrogeai sur les causes de sa préoccupation, mais il éluda mes questions ou il n'y répondit que vaguement et d'une façon tout à fait évasive; puis il passa deux ou trois jours sans venir me visiter, et quand je le revis, le nuage qui couvrait son front s'était encore assombri. Il était venu à cheval, et sa monture était blanche d'écume. Il ne resta près de moi que quelques minutes, et je remarquai qu'il repartit à toute bride.

« Ce soir-là même, un peu après le coucher du soleil, j'étais assise au fond du jardin sur un banc de gazon, te-

nant à la main un livre que je ne lisais pas, et laissant flotter à l'aventure les vagues rêveries de mon âme, tout entière absorbée dans ce sublime spectacle de la nature prête à s'endormir.

« Je fus arrachée à cette douce et mélancolique contemplation par le bruit d'un pas léger sur le sable blanc des allées. Je levai la tête, convaincne que c'était ma femme de chambre à laquelle j'avais demandé un châle pour garantir mes épaules de la fraîcheur du crépuscule, et je vis devant moi une femme inconnue.

XIII

L'arrestation.

« Cette femme, belle et jeune encore, était de haute taille et d'un abord imposant. Elle portait un habit d'amazone de drap noir, dont elle avait relevé la longue queue sur son bras gauche. Son autre main tenait cavalièrement une cravache à pommeau d'argent richement ciselé. Ce vêtement sombre, un chapeau d'homme et un voile de dentelle noir rejeté en arrière mais retombant sur ses épaules, contribuaient à donner à cette femme quelque chose de mâle et de résolu dont je fus vivement frappée à l'instant même.

« J'allais prendre la parole et demander à l'inconnue les motifs de sa présence chez moi, quand elle me prévint, en m'interrogeant elle-même d'une voix dont l'accent bref ne manquait cependant pas d'une certaine harmonie : Voici la première question qu'elle m'adressa.

— C'est vous, Mademoiselle, qui vous nommez Perdita ?

— Oui, Madame.

— C'est à vous qu'appartient cette charmante habitation ?

— Oui, Madame... mais oserais-je vous demander à mon tour de quel droit...

« Elle ne me laissa pas le temps d'achever ma phrase, et elle reprit aussitôt :

— C'est vous enfin que vient visiter chaque jour Son Altesse le prince Frédéric ?

— Mais avant de vous répondre, — dis-je, de plus en plus étonnée et blessée de cette espèce d'interrogatoire qui me semblait inouï, — je voudrais savoir, Madame...

— Qui je suis ? — interrompit-elle de nouveau, — et dans quel but je vous adresse de semblables questions ?

— Précisément.

— Qui je suis, il ne me convient pas de vous le dire : soyez sûre seulement, Mademoiselle, que j'ai parfaitement le droit de me mêler de ce qui vous regarde.

« Cette dernière phrase fut prononcée avec une ironie menaçante qui me fit frémir malgré moi.

— Au surplus, — reprit-elle, — il ne me reste plus qu'une seule question à vous faire... Êtes-vous la seule habitante de ce pavillon ?

— Il n'y a que moi et les personnes attachées à mon service, — répondis-je, dominée et fascinée par le ton impérieux de cette femme.

— C'est tout ce que je voulais savoir... Adieu, Mademoiselle, nous nous verrons peut-être un jour.

« Et l'inconnue s'éloigna d'un pas rapide après m'avoir fait, du bout de sa cravache, un léger et insolent salut.

« Je la suivis de loin, et je la vis sortir par une petite porte du jardin. Un domestique en livrée sombre attendait

au dehors, tenant par la bride deux chevaux. Il aida l'inconnue à monter sur l'un d'eux, et ils s'éloignèrent au galop.

« Cette visite étrange, ces questions pressantes et impératives, le ton menaçant de cette femme, me causèrent une sensation pénible, accompagnée d'un trouble que je ne pus parvenir à maîtriser.

« Le prince vint le lendemain passer quelques instants avec moi. Il était fort pâle et tous ses traits étaient bouleversés.

— Perdita, — me dit-il en m'abordant, — je suis obligé de me séparer de vous pour quelque temps.

— Vous vous éloignez de Munich, mon ami? — lui demandais-je avec un affreux serrement de cœur.

— Non, c'est vous qui devez partir au contraire.

— Et pourquoi ? repartis-je au comble de la surprise.

— Parce que tout va mal ! un domestique infidèle a sans doute vendu à la princesse le secret de notre liaison. Je redoute pour moi et surtout pour vous des scènes violentes. Dans notre intérêt commun, pour assurer notre bonheur à venir, il faut vous éloigner... Voici un passeport, et une somme d'argent assez forte en traites sur Paris... Pendant quelques mois vous habiterez la France. L'orage s'apaisera. Je trouverai pendant votre absence un asile, puisque celui-ci ne saurait plus vous cacher aux regards jaloux de la duchesse, d'autant plus clairvoyante, comme je vous l'ai dit, qu'elle est jalouse sans passion. A votre retour nous recommencerons une vie de calme et de bonheur; car pour moi le bonheur en ce monde, c'est vous, Perdita; rien que vous !

— Votre repos est chose sacrée pour moi ! — m'écriai-je ; et votre volonté sera religieusement accomplie.

— Merci ; mon enfant ! je n'ai d'ailleurs jamais mis en doute votre dévouement.

— Quand dois-je partir ?

— Demain matin... je vais donner des ordres pour que tout soit prêt à la pointe du jour.

« Les premières paroles de mon protecteur n'avaient fait que me confirmer dans la pensée où j'étais déjà que la visiteuse inconnue n'était autre que la princesse Frédéric, sa femme ; mais voyant mon départ résolu, je jugeai inutile d'ajouter, en lui révélant cette circonstance, un souci de plus à tous les tourments qui paraissaient l'accabler.

« Le prince s'éloigna après m'avoir fait de douloureux adieux. La nuit était veuue, noire, profonde, orageuse! de sourds roulements de tonnerre groudaient dans les nuages comme de lointains coups de tam-tam ; et les branches des arbres violemment ébranlées par le vent s'entre-choquaient avec un bruit lugubre !

« J'avais comme un pressentiment sinistre qu'il allait m'arriver quelque grand malheur... mais lequel ? cette incertitude redoublait mon vague effroi.

« Pendant une partie de la nuit, je surveillai mes préparatifs de départ, présidant moi-même à l'arrangement de mes malles, que mes femmes de chambre remplissaient sous mes yeux de tout ce qui devait m'être nécessaire pour une absence de plusieurs mois.

« Enfin vers les trois heures du matin, je me couchai brisée de fatigue, épuisée par mes émotions ! l'ouragan était dans toute sa force, et je m'endormis au milieu des sif-

flements de la tempête. Avant de me mettre au lit j'avais, comme de coutume, poussé les verroux intérieurs de toutes les issues qui donnaient entrée dans mon appartement.

« Le jour paraissait à peine, quand je fus réveillée en sursaut par des coups violents frappés à ma porte, en même temps j'entendis comme un bruit de crosses de fusils retentissant sur le parquet de la pièce qui précédait ma chambre à coucher.

— Qui est là ? demandai-je, éperdue de terreur.

— Ouvrez ! — répondit une voix rude.

— Au secours !—m'écriai-je.— Au secours ! au voleur !

« Et je tirai violemment le cordon de la sonnette qui pendait dans l'intérieur de mon alcôve.

— Ouvrez au nom de la loi, — répéta la même voix avec plus de rudesse encore que la première fois. — Ouvrez, ou nous allons enfoncer la porte.

« Au lieu de répondre je continuai à agiter le cordon de la sonnette qui finit par rester dans ma main.

« En même temps d'énergiques coups de crosses de fusils ébranlèrent ma porte ! les verroux trop faibles cédèrent, la frêle cloison tomba en éclats, et cinq ou six hommes se précipitèrent dans ma chambre.

— Grâce ! — m'écriai-je à demi folle de terreur ! — grâce, Messieurs, ne me tuez pas ! prenez tout ce qui m'appartient ! il y a sur cette table de l'argent... beaucoup d'argent ! prenez tout ! je vous le donne... mais par pitié ne me tuez pas !

— Au nom de la loi, je vous arrête ! — me dit alors un homme vêtu de noir qui s'avança au chevet de mon lit. — Vous aller nous suivre de gré ou de force; voici le mandat d'amener.

— M'arrêter! un mandat! — répondis-je stupéfaite. — Mais, Monsieur il y a sans doute une erreur... je me nomme Perdita et je suis innocente?

— Plus vite que ça! — ajouta l'homme noir en mettant la main sur mes couvertures, comme pour les soulever. — Allons habillez-vous et marchons.

— Mais je n'ai rien fait, Monsieur! je n'ai rien fait, je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, et de plus saint dans le ciel!

— Ça ne me regarde pas. Si vous ne voulez pas vous habiller, dites-le; nous vous emmènerons en chemise.

— Devant ces hommes! — m'écriai-je en désignant les individus à figures sinistres qui remplissaient ma chambre.

— N'allez-vous pas faire des façons? — répliqua l'homme noir en riant d'un rire grossier, — et faut-il que je vous serve de femme de chambre?

« Je m'élançai alors hors de mon lit, presque nue, je passai rapidement un peignoir, je mis des souliers, mais tel était mon trouble, que j'oubliai de passer des bas.

— Vous voilà prête : allons, en route!

— Je vais vous suivre, Messieurs, mais au nom du ciel, — dis-je d'une voix suppliante et en joignant les mains, — dites-moi du moins de quel crime je suis accusée.

— Ça ne me regarde pas, répondit l'homme noir. — Filons.

« Nous traversâmes les salons et les antichambres, où les domestiques se tenaient debout, mornes et silencieux.

« Une mauvaise voiture attendait devant le perron. On m'y fit monter. Trois hommes, au nombre desquels se trouvait celui qui seul jusqu'alors m'avait adressé la parole, y montèrent après moi.

« Nous partîmes !

« Un détachement de soldats à cheval précédait la voiture ; un autre la suivait.

« J'étais à peine vêtue... le froid du matin m'avait saisie ! je frissonnais ! mes dents claquaient violemment.

« Deux heures après j'étais au secret dans l'un des cachots de la prison de Munich.

XIV

La justice humaine.

— En prison ! au cachot ! au secret ! — s'écria Mirabelle. — Nom d'un petit bonhomme ! C'est bien le cas de dire : *de plus en plus fort, comme chez Nicolet !* Mais qu'est-ce que vous aviez fait pour qu'on vous traite aussi rudement ? Les femmes ne peuvent donc pas avoir d'amants dans ce pays là ! eh bien ! il n'aura jamais ma visite, il peut bien y compter !

— Ce que j'avais fait ? — répondit Perdita : — Mon Dieu, je l'ignorais moi-même ! j'avais beau interroger ma conscience, évoquer l'un après l'autre tous mes souvenirs, je ne pouvais dans toute ma vie trouver un seul acte qui pût servir de base à une accusation grave de quelque nature qu'elle fût, excepté peut-être la mort du vieux Staroste, si toutefois le vieux Staroste était mort. En admettant même cette dernière supposition, je me disais encore qu'il était peu probable que des poursuites fussent dirigées contre moi si longtemps après l'événement,

pour un fait dont en définitive j'étais innocente, et qui d'ailleurs s'était passé dans une contrée aussi éloignée de Munich.

« Ces pensées soutenaient mon courage au milieu du profond désespoir dans lequel j'étais plongée. Je cherchais en outre à me persuader que si j'étais victime de quelque dénonciation calomnieuse, comme il me semblait que cela devait être, la vérité apparaîtrait claire comme le jour aux yeux du premier magistrat qui m'interrogerait, et qu'alors je serais mise immédiatement en liberté. J'avais à cette époque, comme vous voyez, une idée favorable de la manière dont les hommes rendent et comprennent la justice : Dans mon esprit un juge était le protecteur naturel de l'être faible et abandonné que rien ne protége plus.

« Cette illusion consolante ne fut pas de longue durée, car moins de vingt-quatre heures après mon arrestation, on vint me prendre dans ma prison pour me conduire devant l'homme qui devait m'enlever brutalement ma confiance dans l'équité de mes semblables.

« Je m'attendais à voir un personnage grave et digne, mais accessible dans sa dignité.

« Je me trouvai en présence d'un individu à la mine féroce et niaise, moitié tigre et moitié dindon, qui me fit l'effet d'être bien moins le défenseur de l'opprimé que le pourvoyeur du bourreau.

— C'était le juge chargé d'examiner consciencieusement si j'étais innocente ou coupable.

« Il pouvait avoir de cinquante à soixante ans : il était petit, mal fait, ignoble des pieds à la tête, ce qui ne l'empêchait pas de se carrer dans son fauteuil pour se donner un air imposant.

« Il était assisté d'un greffier sale, bourru, dont la physionomie hargneuse et basse me représentait un roquet de mauvaise humeur.

« A la vue de ces deux hommes je sentis mon sang se glacer dans mes veines, car je compris que je n'avais à attendre d'eux ni équité ni commisération.

« J'avais préparé un petit discours qui devait selon moi démontrer jusqu'à l'évidence combien j'étais innocente de toute action criminelle ; mais quand je me trouvai en face de l'homme qui était chargé de m'interroger, quand j'eus deviné la férocité de son âme dans la basse méchanceté de son regard, je sentis la frayeur m'envahir; une contraction nerveuse serra mon gosier ; les battements de mon cœur prirent une irrégulaté pénible et il me fut impossible de prononcer une parole.

« Le juge était accoudé sur une immense table couverte de cartons et de paperasses ; le greffier assis devant un petit bureau tenait une plume à la main : je compris qu'il allait écrire toutes mes réponses.

— Quel est votre nom ? — me demanda le premier en me toisant insolemment.

— Perdita.

— Votre âge ?

— Je ne le sais pas au juste, car personne ne me l'a jamais dit.

— Votre patrie ?

— Je l'ignore; mais la France est le pays que j'ai habité le plus longtemps.

— Ah ! ah ! — fit le juge, — enfant trouvé sans famille, sans patrie ! fort bien ! Quelle profession exerciez-vous avant d'être...

— Chanteuse des rues, — interrompis-je pour arrêter l'injure que je voyais errer sur les lèvres de mon interrogateur.

— Coureuse ! vagabonde ! ce sont là des antécédents bien fâcheux qui ne témoignent guère en votre faveur.

— Mais, Monsieur...

— Silence ! attendez pour parler que je vous questionne... Qu'avez-vous à répondre relativement au crime dont vous êtes accusée ?

— Mais, Monsieur, j'ignore quel est ce crime ! ma conscience ne me reproche rien ! m'écriai-je avec désespoir.

— Accusée, n'aggravez pas votre position par cette incroyable impudence. Un grand forfait a été commis, et vous en êtes au moins complice.

— Devant Dieu qui m'entend, et qui me jugera après les hommes, je jure que je ne sais pas pourquoi j'ai été arrêtée hier et amenée ici aujourd'hui, repris-je avec toute l'énergie que je pus puiser dans mon âme brisée par la douleur.

— A merveille ! La dénégation est votre système de défense : nous verrons comment vous le soutiendrez jusqu'au bout. Voici du reste les faits qui vous sont imputés, et que vous prétendez ne pas connaître. Vous êtes accusée par la clameur publique, et toutes les preuves sont contre vous, de complicité d'assassinat...

— D'assassinat ! moi ! moi ! — m'écriai-je avec une indicible horreur.

— Commis sur la personne de Son Altesse la princesse Frédéric de K***.

— La princesse ! grand Dieu ! est-ce possible ?

— Silence, accusée! ne m'interrompez pas : commis sur la personne de Son Altesse la princesse Frédéric de K***, — reprit le juge, — par le prince son mari, en ce moment détenu comme vous.

— Le prince Frédéric un assassin! Monsieur on vous trompe, ou vous voulez me tromper.

— N'insultez pas la justice jusque dans son sanctuaire et en ma personne, repartit le juge avec un redoublement de rudesse; — et bornez-vons à répondre simplement.

— Questionnez-moi donc, Monsieur! — m'écriai-je avec indigation, mais en reprenant tout à fait confiance, car l'accusation me paraissait si monstrueusement absurde, qu'il me semblait impossible de la soutenir longtemps, et contre le prince et contre moi... Hélas! je connaissais bien peu les perfides ressources de ces hommes noirs que la loi a investis dans tous pays du droit terrible de disposer de l'honneur et de la vie de leurs semblables!

— Vous étiez la maîtresse du prince... sa concubine, — reprit le juge avec un cynisme révoltant.

— Le prince avait beaucoup d'affection pour moi, — répondis-je en rougissant de honte et d'indignation.

— Étiez-vous sa maîtresse? — répéta-t-il. — Répondez par un *oui*, ou par un *non*.

— Eh bien! oui.

— Greffier, écrivez que la prévenue avoue ses relations criminelles avec le principal accusé.

« Il y eut un moment de silence, pendant lequel je n'entendais que les battements de mon cœur, et les grincements de la plume acérée du scribe qui courait sur le papier.

« Quand la plume s'arrêta le juge reprit :

— Et par quels moyens une fille de rien comme vous, avait-elle pu capter l'attachement d'un homme aussi haut placé que Son Altesse le prince Frédéric!

— Je l'aimais de l'amour le plus...

— Ne profanez pas ce mot en l'appliquant à vos honteux désordres! — interrompit le juge.

— J'ai le droit de l'employer! — répondis-je fièrement.

— Où Son Altesse vous a-t-elle rencontrée pour la première fois! — reprit-il en haussant les épaules avec une méprisante pitié.

— Dans la rue...

— Où vous exerciez sans doute votre honnête métier de fille perdue?

— Où j'étais tombée évanouie, folle de désespoir, par suite de l'infâme conduite d'un homme qui m'avait indignement trahie!

— Quel était cet homme?

— Un étudiant de l'Université.

— Son nom?

— Stéphen d'Oberchirch.

— Nous entendrons l'étudiant d'Oberchirch. Son Altesse le prince Frédéric vous avait fait présent du pavillon de chasse que vous habitiez depuis quelques mois au moment de votre arrestation?

— Oui, Monsieur.

— Comment vous y preniez-vous pour extorquer à Son Altesse tout l'argent et toutes les belles choses dont il vous comblait? car il paraît que le luxe au milieu duquel vous viviez était quelque chose de scandaleux.

— Je n'ai jamais rien demandé à Son Altesse; je me bornais à accepter ce qu'elle avait la bonté de m'offrir;

et il m'est arrivé plus d'une fois de refuser ce qu'elle voulait me donner.

— De nombreux témoignages démentent ce fait, au surplus peu probable par lui-même.

— Je dis la vérité.

— Niez-vous également d'avoir inspiré à Son Altesse l'infâme résolution d'assassiner sa femme, afin d'arriver plus vite à le dominer entièrement?

— Si je le nie! — m'écriai-je : — mais oui! mille fois oui! et je défie qui que ce soit d'apporter la preuve du contraire!

— Fort bien! fort bien! la complicité morale sera démontrée comme l'adultère! Voilà pourtant où conduit le vice! Greffier, écrivez : « La nommée Perdita, enfant trouvé, saltimbanque de profession, déclare qu'après avoir vécu avec des étudiants auxquels elle servait de jouet...

— Mais, Monsieur, je n'ai pas dit cela! — m'écriai-je indignée. — Vous torturez le sens de mes paroles!..

— Ne m'interrompez pas, ou je serai forcé de recourir à des moyens rigoureux pour vous contraindre à garder le silence : vous vous expliquerez quand vous serez devant le tribunal. Greffier, continuez : « Auxquels elle servait de jouet, elle fut ramassée dans la rue par Son Altesse le prince Frédéric de K***, qui en fit sa maîtresse, et l'entretint de la manière la plus scandaleusement splendide. Elle nie du reste lui avoir conseillé le meurtre abominable qu'il a commis sur la personne de la princesse sa femme dans la nuit du...

— Accusée, signez, — ajouta le juge après avoir ordonné au greffier de me relire cet interrogatoire falsifié.

— Je refuse! — répondis-je avec une fermeté dont je

ne me serais jamais crue capable quelques instants auparavant.

— Fort bien ! greffier, écrivez que l'accusée s'est refusée à apposer sa signature au bas de son interrogatoire. — Gardien, reconduisez cette fille dans son cachot, et que le secret continue à être observé de la manière la plus rigoureuse.

« On me remit aux mains les fers qu'on m'avait ôté pour me faire comparaître devant le juge, et on me ramena dans mon cachot.

« C'était une espèce de caveau de quelques pieds carrés, où l'air et la lumière ne pénétraient qu'à peine à travers un étroit soupirail, rétréci encore par d'énormes barreaux de fer disposés en grillage.

« Mais si cette ouverture interceptait l'air, elle laissait arriver jusqu'à moi, comme un écho affaibli par la distance, le vague murmure de lointaines rumeurs de la cité.

« Quelle nuit je passai à la suite de cette journée d'angoisse ? Ai-je besoin de vous la décrire, et d'assombrir encore à vos yeux un tableau si sombre déjà ? »

— Est-ce qu'il y avait beaucoup de rats dans votre cachot ? — demanda Mirabelle.

Perdita haussa imperceptiblement les épaules.

— Je vous demande cela, — reprit Mirabelle, — parce que moi qui vous parle, j'ai une horrible frayeur des souris ! quand j'en entends une grignotter dans ma chambre, je suis quinze jours sans pouvoir fermer l'œil.

Perdita n'eut pas l'air d'avoir entendu, et elle reprit sa narration en ces termes :

« Le lendemain à la même heure que la veille, on vint

me reprendre pour me conduire de nouveau devant le même magistrat.

L'affaire a bien changé de face depuis hier, — me dit-il en me voyant entrer.

— Dieu soit loué! — m'écriai-je en levant les yeux au ciel. — On a donc reconnu enfin mon innocence? oh! je savais bien que cela arriverait!

— Votre complicité, qui, à la rigueur, pouvait me paraître douteuse hier, m'est complétement démontrée aujourd'hui; ce qui n'était que soupçon est devenu certitude : certitude mathématique, algébrique, si je puis me servir de cette expression.

— Et comment cela est-il possible? — demandai-je. — La culpabilité d'une innocente ne peut pas être démontrée! le ciel ne le permettrait pas!..

— Je crois, Dieu me pardonne, que c'est vous qui me faites des questions! — s'écria le juge en frappant du poing sur la table avec colère. — Accusée, sachez vous tenir à votre place, et comme je vous le disais hier, attendez que je vous interroge.

« Je baissai la tête et j'attendis avec la morne résignation de le stupeur.

— D'abord, — reprit le juge, — nous avons adressé un mandat de comparution à l'étudiant Stéphen d'Orberchirch; mais l'huissier qui s'est transporté à son domicile n'a pu remplir son mandat, attendu que l'étudiant Stéphen a, depuis longtemps déjà, succombé dans un duel contre un certain comte de Fly, homme de réputation suspecte et d'origine française, lequel, à cette époque, a disparu lui-même de Munich et sans doute de la Bavière, car malgré de nombreuses recherches on n'a pu le découvrir.

— Mort! mort! — dis-je d'une voix étouffée par les sanglots... — Pauvre Stéphen !

« Et dans ce moment j'oubliai la coupable conduite de mon amant, pour ne me souvenir que de l'amour que j'avais eu pour lui, et du bonheur sans mélange que j'avais goûté pendant les premiers temps de notre liaison.

— Pauvre Stéphen ! — murmurai-je douloureusement. — Ah ! je ne le vois que trop, je porte malheur !

— Je reprends l'interrogatoire où je l'ai laissé hier, — reprit le juge, sans montrer la plus faible émotion ; — et l'épreuve de votre participation au crime odieux commis par le prince Frédéric seront mises sous vos yeux.

— C'est ce que nous verrons! — dis-je en relevant la tête.

Dans la soirée qui précéda la mort violente de la princesse, n'avez-vous pas reçu une visite ?

— Une visite!.. — répondis-je en cherchant à réunir mes souvenirs en désordre.

— Oui, une visite de femme ?

— C'est la vérité.

— Ne saviez-vous pas alors que cette femme était ou pouvait être la princesse?

— Je l'ai soupçonné depuis, mais sans en avoir jamais acquis la certitude, n'ayant questionné personne à cet égard.

— Que s'est-il passé entre cette femme, qui était la princesse, et vous ?

— Rien que de très-simple ou de très-insignifiant à votre choix, — répliquai-je.

— Et je racontai dans ses moindres détails la scène du jardin, dont je vous ai parlé.

— Tout ce que vous dites là, — interrompit sévèrement le juge, — ne me paraît nullement conforme à la vérité, car le domestique qui accompagnait la princesse, déclare qu'en remontant à cheval après vous avoir quittée, elle était fort émue et murmurait tout bas : *C'est une indignité... mais ils la payeront cher tous deux.*

— J'ignore, Monsieur, quelle portée peuvent avoir dans votre esprit de semblables paroles.

— Elles peuvent faire supposer que vous sentant ou vous croyant menacée, vous avez voulu prévenir le coup.

« Je me bornai à hausser les épaules.

— Après le départ de la princesse n'avez-vous pas eu la visite du prince son époux?

— Oui, Monsieur; mais pas le jour même : le lendemain seulement.

— Ceci importe peu : vous lui avez sans doute parlé de cette femme que vous prétendez n'avoir pas reconnue ou du moins devinée alors?

— Non, Monsieur. Voyant le prince très-préoccupé, et craignant d'augmenter son trouble, je ne lui ai rien dit.

— Ceci est bien peu vraisemblable dans la position où vous étiez l'un et l'autre.

— Je suis fâchée que ce ne soit pas vraisemblable, mais c'est de la plus exacte vérité.

« Le juge haussa les épaules à son tour.

— A quelles occupations avez-vous consacré les premières heures de la nuit qui a suivi la dernière visite du prince Frédéric?

— A faire faire des malles, des paquets, et à surveiller des préparatifs de départ.

— Vous deviez donc partir?

— Oui, Monsieur ?

— Et quand cela ?

— Dès l'aurore, ce même jour.

— On a trouvé dans votre chambre à coucher un passe-port pour la France, et une somme considérable en lettres de change sur Paris. C'est un fait acquis à l'accusation que ce passe-port et ces traites vous auraient été procurés par le prince. Il connaissait donc vos projets de départ ?

— Oui, Monsieur ?

— Fort bien... Or, tandis que vous faisiez vos préparatifs de fuite, voici ce qui se passait en ville dans le palais du prince, ainsi qu'il résulte de la déposition d'une femme de service qui, par un hasard providentiel, a assisté inaperçue à ce drame terrible. La princesse était chez elle et se préparait à se mettre au lit, lorsqu'un roulement de voiture lui apprit que son mari rentrait. Désirant lui parler, elle le fit prier de passer chez elle. Il vint, et peu d'instants après une discussion violente s'éleva entre les deux époux. On entendit la duchesse s'écrier avec la légitime indignation d'une femme odieusement outragée. — « Je vous dis, Monsieur, que vous chasserez cette misérable créature du somptueux asile qu'elle doit à votre coupable faiblesse, ou que moi votre femme légitime, je réclamerai devant les tribunaux ma séparation, et je vous demanderai à vous compte de ma fortune que vous dissipez avec une fille publique. Le prince porta un défi à sa femme, avec de terribles menaces de mettre ce projet à exécution ; mais elle, au lieu de céder, lui montra sur son bureau des lettres toutes préparées pour les premiers magistrats de

Munich. A l'instant même la fureur du prince ne connut plus de bornes. Il brisa des porcelaines, des glaces, plusieurs meubles fragiles; foula sous ses pieds les débris qu'il avait faits, et quand il crut avoir terrifié sa femme par ses actes de violence, il s'élança sur elle, lui saisit les poignets à les broyer, et après l'avoir tenue ainsi quelques secondes sans prononcer une parole, il lui dit : — « Osez, Madame; osez encore répéter que vous ferez ce que vous prétendez avoir résolu. — « Monsieur, je ferai plus, car je compte m'adresser directement au roi, dont je suis la nièce, et il fera conduire hors du royaume cette infâme intrigante ! — répondit la princesse avec énergie. — Le prince lâcha alors les poignets meurtris de sa femme, et sortit de la chambre à coucher en murmurant d'une voix sombre. — « Je sais maintenant ce qui me reste à faire pour vous empêcher d'agir. Rentré chez lui, il consacra une heure environ à écrire une lettre. Cette lettre était pour vous; et quand elle fut terminée, un domestique reçut l'ordre de monter à cheval pour vous la porter en toute hâte. Mais cette même Providence qui avait voulu que les premiers actes de fureur du duc eussent un témoin, permit encore que cette lettre ne parvenant pas à sa destination, vînt grossir l'accablant faisceau de nos preuves : Le cheval du courrier s'abattit dans l'obscurité, et le cavalier étourdi par la chute ne dut arriver au pavillon de chasse qu'au moment où les agents de la police y étaient déjà, de sorte que sa missive tomba entre leurs mains : Ce témoiguage terrible, je l'ai là, — ajouta le juge, en désignant une liasse de papiers posée en travers devant lui.

— Convaincue de l'innocence de Son Altesse, comme

je suis sûre de la mienne, je ne croirai jamais qu'elle ait pu rien écrire...

— Voici cette lettre, — interrompit le juge.

— Et, déployant un billet dont le cachet était rompu, il lut d'une voix lente et sinistre ce qui suit :

« Chère Perdita, seul bonheur de ma triste vie, nous ne sommes plus séparés que pour quelques heures ! Partez toujours comme cela a été convenu entre nous ; mais au lieu de continuer votre chemin sans vous arrêter, attendez-moi au troisième relai sur la route de France. Je vous y rejoindrai avant midi... *l'heure est venue de frapper le grand coup*. A bientôt, mon ange ! je baise avec amour ces chères et belles mains auxquelles je confie mes destinées.

» FRÉDÉRIC. »

A la lecture de ce billet qui contenait en effet des phrases où l'on pouvait trouver la preuve du crime imputé au prince, et même celle de ma complicité, je restai muette, confondue, anéantie ; et, comprenant que je ne pouvais attendre désormais mon salut que du ciel, je n'entrepris même pas de réunir deux idées pour me défendre de la participation odieuse dont j'étais accusée.

— On ignore, — continua le juge, — qui paraissait ravi de mon abattement et de ma consternation, ce qui se passa dans le palais entre minuit et une heure du matin ; mais longtemps avant le jour, les domestiques furent réveillés en sursaut par les tintements de la sonnette de la princesse : ces tintements, d'abord très-forts et souvent répétés, devenus bientôt plus faibles et interrompus, firent croire à quelque grand danger. On accourut, on enfonça

les portes, dont les verroux étaient poussés en dedans, et l'on trouva étendu dans une mare de sang, le corps inanimé de la malheureuse femme! On s'empressa d'aller prévenir le prince de cet horrible événement, et la personne qui pénétra dans son appartement la première, le surprit lavant dans une cuvette ses mains tremblantes et ensanglantées!.. peu de moments après il fut arrêté, et la justice se transporta ensuite chez vous.

— C'est horrible! — m'écriai-je en me couvrant le visage de mes deux mains... — Mais je suis innocente! je suis innocente! je n'ai rien conseillé! rien su!..

— Je me résume, — poursuivit froidement le magistrat : — Vous étiez la maîtresse du prince Frédéric; la princesse sa femme le savait, et sa jalousie pouvait devenir menaçante pour vos honteuses amours; vous songez d'abord à vous éloigner seule, mais le prince prend la résolution de vous suivre et de s'attacher à votre sort : il vous le mande, vous dit de l'attendre, et quelques heures après on trouve sa femme assassinée, tandis qu'il est lui-même surpris cherchant à faire disparaître le sang dont il est couvert. Quelle est ce grand coup à frapper qu'indique le billet saisi? Évidemment l'assassinat de la princesse : donc vous le saviez! donc vous étiez complice de ce crime, qui plonge dans la consternation cette cité paisible! Accusée, qu'avez-vous à répondre?

— Ce que je répondrai jusque sur l'échafaud, si je dois y monter : que je suis innocente!

— C'est ce qu'on verra aux débats qui ne tarderont pas à s'ouvrir. En attendant, je vous donnerai un avis salutaire : On ne gagne rien à cacher la vérité à la justice, parce qu'elle finit toujours par la découvrir.

« Il fit un geste de la main, comme pour indiquer qu'il n'avait plus besoin de moi, et on me ramena dans mon cachot.

« J'étais dans un état de stupeur plus facile à comprendre qu'à expliquer, et je m'étonnerai toujours que sous le coup d'une semblable épreuve ma raison ne m'ait pas abandonnée une seconde fois.

« Sûre de mon innocence, il m'était impossible de croire à la culpabilité du prince Frédéric ; mais j'avais souvent entendu parler de terribles erreurs judiciaires, et je me disais que si des preuves aussi accablantes que celles dont le juge avait parlé existaient réellement contre nous, rien ne pourrait nous sauver. L'idée de la mort ne m'effrayait pas... j'avais toujours été si malheureuse ! Mais je songeais avec un affreux désespoir que c'était l'amour que je lui inspirais qui avait précipité mon bienfaiteur et mon ami dans l'abîme ! Ainsi j'en revenais, comme pour Stéphen, à me répéter que ma destinée était d'être fatale à tous ceux qui s'attachaient à moi... Pensée horrible ! que j'avais mille fois plus de peine à supporter que la perspective de la mort par la main du bourreau !

« Je vous ai dit que du fond de mon cachot j'entendais, à travers l'étroit soupirail qui me donnait juste assez d'air pour m'empêcher de mourir, et juste assez de lumière pour m'enlever la consolation de me croire dans un tombeau, j'entendais, dis-je, les vagues et lointaines rumeurs de la ville.

« Ces rumeurs étaient continuelles, et comme elles se rapprochaient de ma prison, je dus en conclure que la population de Munich, agitée par le crime qui avait été

commis, me confondait dans ses imprécations contre l'assassin.

« Le lendemain de mon interrogatoire, j'étais étendue sur la paille de mon cachot, abîmée dans cette espèce de somnolence qui suit les grandes douleurs, quand, au milieu des bruits qui arrivaient jusqu'à moi, je crus entendre une voix à la fois aiguë et traînante prononcer mon nom.

« Je prêtai l'oreille : cette voix était celle d'un crieur public, et voici ce qui arriva jusqu'à moi :

« *Voilà ce qui vient de paraître! Le récit exact et détaillé de l'épouvantable assassinat commis sur la personne de Son Altesse la princesse Frédéric, avec une effroyable barbarie et des raffinements cruels, par le prince son époux, et une fille publique nommée Perdita, complice de ce monstre abominable. Ce récit est suivi d'autres détails curieux sur le suicide de l'assassin, lequel ce matin même, s'est donné la mort dans son cachot, au moyen d'un pistolet de poche qu'il s'est tiré dans le cœur. Voilà ce qui vient de paraître! messieurs et mesdames, achetez la grande nouvelle! ça ne coûte que la bagatelle de deux kreutzers!*

« Ainsi le prince était mort! son fatal amour pour moi l'avait conduit de l'assassinat au suicide, et une voix inconnue proclamait ma participation à ce double crime! Je frappai ma tête contre les murailles de mon cachot dans l'espoir de me tuer aussi, et ne pouvant y parvenir faute d'énergie physique, je regrettai avec des larmes amères le temps où ma folie m'ôtait le souvenir de mes douleurs!

« Six mois s'écoulèrent ainsi! six mois de solitude, d'abandon, d'ignorance de ce qui se passait! agonie mystérieuse et terrible, durant laquelle j'éprouvai des tortures dont aucune description ne pourrait donner l'idée. Enfin

le jour vint où je dus comparaître devant la cour suprême !

« Je repris un peu de force et de courage, car j'espérais que je serais condamnée et que je mourrais bientôt.

« Les débats de mon procès furent suivis avec une avide curiosité par toute la population de Munich. Quand je traversais les rues de la ville pour me rendre de ma prison au tribunal, une foule immense se pressait sur mon passage ; la salle des séances regorgeait de monde. Du banc des accusés sur lequel j'étais assise, je sentais des milliers de regards curieux et malveillants me percer comme autant de flèches aiguës ; je voyais des peintres et des sculpteurs crayonner mon portrait ou modeler mon buste ! j'étais devenue un spectacle pour tous ces oisifs, qui espéraient bien voir apparaître le bourreau au dénoûment.

« Leur attente, et je dirais presque la mienne, fut déçue. On m'acquitta parce qu'il n'y avait pas assez de preuves pour me condamner au dernier supplice : mais le verdict qui me permettait de vivre, au nom de la société vengée par le suicide du prince, laissait planer sur moi les soupçons les plus flétrissants, et l'ordre de ma mise en liberté fut suivi de l'injonction de quitter immédiatement le royaume de Bavière, et de la défense d'y jamais rentrer.

XV

Jours de paix.

Il y avait plus de trois heures que Perdita parlait sans avoir pris d'autres repos que celui qu'elle avait dû aux rares et courtes interruptions de Mirabelle, interruptions aussitôt réprimées, comme on sait, par les *chut* de l'auditoire, à chaque instant plus vivement intéressé.

Aussi des symptômes de fatigue commençaient-ils à se manifester chez la jeune femme, en dépit de la surexcitation factice qu'elle avait cherché à se donner, en remplissant fréquemment de vin de Champagne frappé de glace, la coupe de cristal placée devant elle.

Ces signes d'abattement physique et de lassitude morale étaient devenus plus visibles pendant le récit des événements que nous avons rapportés dans le chapitre précédent. Sa voix avait faibli peu à peu, et les pommettes de ses joues pâles s'empourprant légèrement, trahissaient le malaise intérieur qu'elle éprouvait.

Les convives de Mirabelle, impressionnés au plus haut

degré par les situations dramatiques et l'imprévu de cette histoire, remarquaient avec un vif sentiment de regret l'anéantissement progressif des forces de Perdita. Craignant à chaque instant de lui voir interrompre son récit, ils étaient dans la désagréable position de ces abonnés des grands journaux, qui, arrivés sans s'en douter à la fin d'un feuilleton dont le contenu a vivement excité leur curiosité, sont arrêtés tout à coup au bas de la dernière colonne par ces quatre mots sacramentels et absolus :

LA SUITE A DEMAIN.

Sans compter que souvent le lendemain arrive et que la suite promise n'arrive pas.

Mais Perdita voulait mettre tout ce qu'elle pouvait réunir de forces à terminer son récit, comme elle avait mis tout ce qu'elle avait de courage à l'entreprendre, et à en raconter sans faiblir les parties les plus douloureuses et les circonstances les plus cruelles.

Pour obtenir ce résultat elle eut recours au moyen qui l'avait soutenue pendant cette longue excursion dans les plus pénibles souvenirs de sa vie.

Elle remplit donc deux fois sa coupe et la vida coup sur coup.

A l'instant même sa voix se raffermit; ses yeux éteints brillèrent d'un vif éclat; la rougeur passagère et maladive de ses joues disparut, et fut aussitôt remplacée par la pâleur pleine de vie qui donnait quelque chose de si original à sa merveilleuse beauté.

Non-seulement elle reprit toute l'animation dont elle faisait preuve depuis trois heures, mais encore elle déploya

pour *mimer* les scènes qui lui restaient à raconter un véritable talent de comédienne.

Ajoutons que Perdita fut singulièrement aidée par la nature même de son récit, dont la couleur avait changé de la façon la plus inattendue, sans que le fond eût rien perdu de son intérêt toujours croissant.

« Au moment de ma mise en liberté, — reprit-elle d'une voix vibrante, comme si elle voulait rassurer ses auditeurs un moment inquiets, — je ne possédais qu'un peu de linge obtenu de la pitié d'une geôlière, et les vêtements que j'avais sur le corps. Mais j'avais eu l'insigne bonheur de trouver dans une des poches du peignoir dont je m'étais enveloppée à la hâte au moment de mon arrestation, une petite bourse en soie verte contenant quelques pièces d'or.

« Cet or, par un hasard providentiel, j'étais parvenue à le soustraire aux investigations des gardiens de ma prison, lorsque j'avais été fouillée avant mon entrée au cachot.

« Sans cette faveur du ciel, je serais sans doute morte de faim, car personne à Munich n'eût osé offrir même le pain de la charité à la pauvre fille flétrie par les termes outrageants du verdict qui m'avait rendue à la liberté.

« Ma résolution fut bientôt prise : elle consistait à regagner la France que j'avais quittée depuis quelques années, et où je m'étais toujours promis de revenir tôt ou tard si les hasards de ma destinée errante le permettaient.

« Mais avant toutes choses il fallait vivre, et pour cela faire je n'avais pas d'autre parti à prendre que de recommencer courageusement mon ancien métier de chanteuse

des rues, au risque de me retrouver en présence des mêmes périls que j'avais dû affronter.

« Cette extrémité était cruelle après la douce existence dont j'avais joui pendant plus d'une année, grâce aux bontés du malheureux prince Frédéric.

« Mais je venais d'échapper à un danger terrible, et enfin l'air vivifiant de la liberté avait remplacé la lourde atmosphère de la prison!

« Je voyais les hirondelles traverser l'espace en chantant, et je me disais : puisque Dieu a fait germer le grain ou éclore l'insecte qui doit les nourrir, pourquoi n'aurait-il pas aussi pitié de la pauvre fille que ses semblables abandonnent?

« Avec les faibles ressources que j'avais miraculeusement conservées, je me procurai des vêtements convenables à la profession que je m'étais résolue à reprendre, puis je fis emplette d'un tambour de basque et d'une guitare. J'essayai ma voix avec une certaine inquiétude, et je reconnus avec cette morne satisfaction que vous inspirent toujours les triomphes de la nécessité, qu'elle n'avait rien perdu de son éclat et de son étendue.

« Mais en même temps je me sentis prise d'une invincible répulsion pour l'ignoble répertoire de chansons obscènes et de romances platement sentimentales que m'avait légué la misérable Gouâpe.

« Cet éloignement je le devais sans doute à l'éducation que m'avait fait donner le prince Frédéric.

« Je dus à la même cause la faculté de remplacer par des ballades, dont je composai moi-même les paroles et la musique, les honteux refrains et les airs vulgaires que j'avais chantés jusqu'alors.

« Mes compositions étaient sombres et bizarres, mais elles ne manquaient ni de poésie ni de mélodie, et je ne tardai pas à avoir la preuve qu'elles plaisaient à la foule, car elles me procurèrent dès le début des ressources plus que suffisantes pour vivre avec l'économie et la simplicité auxquelles je m'étais condamnée pour toujours, ne voulant plus avoir recours à personne.

« Je traversai lentement le Wurtemberg, la Souabe et une partie des États de la Confédération Germanique; enfin j'arrivai à Bade.

« C'était au milieu de l'été, et par conséquent dans la période la plus brillante de la saison des eaux.

« Cette circonstance, sur laquelle au surplus je comptais vaguement, me détermina à séjourner pendant quelques semaines dans cette ville où la foule élégante affluait de tous les points de l'Europe. Ma voix avait encore fait d'immenses progrès depuis le jour où je l'avais essayée pour la première fois après ma sortie de prison : je devais donc espérer qu'elle me procurerait des recettes qui me mettraient à l'abri du besoin pour longtemps, dans le cas où une maladie ou tout autre événement m'obligerait à cesser de chanter pendant quelques mois.

« Mais le lendemain même de mon arrivée, une circonstance imprévue et terrible vint renverser mes espérances et me contraignit à changer mes projets.

« Je m'étais rendue sur le cours le plus fréquenté à l'heure de la promenade, et je me disposais à chanter une de mes plus jolies ballades, lorsque je vis passer dans un tourbillon de poussière une élégante calèche à quatre chevaux, menée à la Daumont par deux postillons microscopiques, et que je reconnus dans cette calèche l'in-

fâme comte de Fly, l'auteur de toutes mes dernières infortunes! »

D'Entragues tressaillit de nouveau, comme il avait déjà fait la première fois que le nom du comte de Fly était arrivé dans le récit de Perdita.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, Madame, — dit-il à la jeune femme; mais je désirerais savoir à quelle époque à peu près ceci se passait.

— Il y a eu un an au mois d'août de l'année dernière, Monsieur, — répondit Perdita; — ce qui fait environ dix-huit mois.

— Je vous remercie, Madame, — répondit Georges en s'inclinant.

« Je ne sais si ce fut un jeu de mon imagination déjà frappée de terreur par ma première découverte, ou si ce fut une réalité; mais au fond de cette même voiture, et à la droite du comte de Fly, il me sembla, dans la personne d'un vieillard à la figure rouge et aux moustaches blanches comme la neige, reconnaître le farouche Staroste à qui la Gouâpe m'avait vendue!

« Cette seconde vision était bien superflue, car il suffisait de l'autre pour me faire fuir au bout du monde. Tout me semblait préférable à la perspective de me retrouver en face de ce misérable pour lequel j'avais encore plus de mépris que de haine.

« Le soir même je quittai Bade par la voiture publique, afin de m'éloigner plus vite.

« A Mayence, je repris mon existence aventureuse; et à dater de ce moment je vécus beaucoup plus tranquille pendant près d'une année. Embarquée sur un de ces magnifiques bateaux à vapeur qui descendent et remontent le

Rhin, je passai le reste de la belle saison à parcourir une fois par semaine le trajet de Manheim à Dusseldorf, et de Dusseldorf à Manheim. L'automne était superbe, les passagers affluaient sur le Frédéric-Guillaume que j'avais choisi pour ces expéditions ; j'étais aimée, protégée, applaudie, respectée même, et je gagnais un peu d'argent. Je m'étais prise d'une véritable passion pour ce beau fleuve aux rives si pittoresques, et mon imagination poétique se plaisait à peupler les manoirs en ruines qui se miraient dans ses flots limpides, de nobles damoiselles et de valeureux chevaliers. Parfois on me contait des légendes que je rimais et que je mettais en musique. Et puis j'étais libre ! libre comme la brise qui faisait frémir le feuillage, et comme la mouette qui rasait du bout de son aile éblouissante le sillage lumineux de notre paquebot ! La destinée semblait m'oublier... je n'en souhaitais pas davantage : elle avait été si cruelle, chaque fois qu'elle s'était occupée de moi !

« Quand vint la mauvaise saison, c'est-à-dire quand la navigation du Rhin fut interrompue, je me retirai à Cologne, où je m'établis pour tout l'hiver. Là encore je fus tranquille et presque heureuse. Le jour je chantais pour les tables d'hôte des principaux hôtels de la ville ; le soir je me rendais successivement dans deux cafés qui me donnaient un prix fixe, ce qui m'épargnait l'humiliation de tendre la main, souffrance toujours grande pour moi en dépit de l'habitude ; j'étais aussi invitée parfois à quelques réunions particulières chez des gens qui aimaient ma voix et mes chansons. Les noces, les baptêmes, les anniversaires de naissance si religieusement fêtés en Allemagne, me voyaient souvent admise dans l'intérieur des familles

les plus respectables de la petite noblesse et de la bourgeoisie. Peu à peu je perdis, au contact de ces natures honnêtes, le souvenir des êtres pervers avec lesquels j'avais vécu depuis mon enfance. Mon âme s'épura de nouveau ; des rêves plus calmes remplirent mon cerveau, et je retrouvai comme une autre innocence dans l'engourdissement de mes sens amortis.

« Cependant, dès les premiers beaux jours du printemps, je me sentis prise d'un malaise indéfinissable, dans lequel je reconnus bientôt le réveil de mes instincts nomades et de mes goûts inquiets. Je luttai pendant quelques semaines contre mon penchant aux habitudes vagabondes ; mais comme l'oiseau de passage qui se brise la tête contre les barreaux de sa cage quand la saison du départ est revenue, il me fut impossible de résister plus longtemps à l'impérieux besoin que j'éprouvais de développer de nouveau mes ailes ; et un jour que j'étais sur le quai de Cologne, suivant d'un œil rêveur et mélancolique les hirondelles qui se jouaient dans l'azur du ciel, ayant aperçu dans l'éloignement les noirs tourbillons de fumée qui s'élevaient de la cheminée d'un bateau à vapeur, je courus en toute hâte à mon petit logement, j'y fis un paquet de mes hardes, et je revins sur le port avec une précipitation telle, que j'oubliai d'aller retirer une petite somme d'argent, fruit de mes économies, que j'avais placée chez un des banquiers de la ville.

« On ne saurait croire à quel point la vie au jour le jour rend superstitieuse : je m'imaginais donc que ce serait un grand malheur pour moi si je manquais à ce bateau à vapeur dont j'avais vu la fumée monter dans les nuages.

« J'arrivai au moment où la cloche donnait le dernier

signal du départ, et je me précipitai sur le pont comme si j'avais la pensée que je courais au-devant du bonheur et de la fortune.

« Le lendemain, dans l'après-midi, je débarquais à Rotterdam, cette Venise du nord qui a bien aussi sa poésie.

« Je consacrai ce second été à parcourir la Hollande, où je fus heureuse et tranquille comme je l'avais été sur les bords du Rhin et à Cologne.

« Au commencement de l'automne, je me rabattis sur la Belgique, toujours dans la pensée de me rapprocher des frontières de France. Pendant les mois de septembre et d'octobre, je visitai successivement Bruxelles, Anvers, Bruges et Gand, et le jour de la Toussaint, j'arrivai à Valenciennes.

« Quelques semaines après, le conducteur d'une petite charrette sur laquelle j'avais obtenu la permission de monter, me montra, du bout de son doigt, quelques masses noirâtres semblables à des tours et à des cloches qui se détachaient dâns une brume épaisse, et il me dit :

— Voilà Paris !

« Ces sombrres fantômes, ce brouillard opaque, c'était donc Paris! il me sembla que toutes les douleurs de ma vie allaient recommencer... une vive souffrance se manifesta à mon cœur.

« Plus la petite charrette approchait, et plus la brume qui entourait les objets éloignés semblait s'épaissir. On eût dit parfois qu'elle se solidifiait au point que jamais un rayon de soleil ne pourrait parvenir à la percer.

« Des vapeurs infectes et des rumeurs sinistres s'élevaient du milieu de cette obscurité et montaient par bouffées d'odeurs et de sons jusqu'à moi.

« Nous arrivâmes à une espèce de barrière, et je vis se détacher dans l'ombre des formes humaines qui s'avancèrent près de notre rustique équipage.

« C'étaient des hommes armés de longues épées à la pointe acérée. Ils nous firent descendre assez rudement de notre charrette, et je les vis non sans surprise enfoncer plusieurs fois leur arme dans la paille sur laquelle j'étais étendue quelques secondes auparavant.

« Ce fut ainsi que je fis connaissance avec la capitale du monde civilisé.

« Mon conducteur m'ayant dit qu'il ne pouvait plus se charger de moi, je lui donnai quelques pièces de petite monnaie, puis nous nous séparâmes.

« J'aperçus sur ma droite une espèce d'avenue plantée de grands arbres, et je me figurai qu'elle devait conduire à quelque auberge où je pourrais prendre un peu de nourriture avant de m'aventurer dans la grande cité : je m'engageai donc dans cette avenue qui me paraissait d'ailleurs assez fréquentée par des hommes et des femmes appartenant généralement à la classe ouvrière.

« Quoiqu'il ne fut pas encore tard, le temps était si sombre qu'on eût dit qu'il faisait déjà nuit.

XVI

La barrière Blanche. — Une société chantante.

« Cette avenue, — continua Perdita, — me conduisit à l'entrée d'une grille toute semblable à celle devant laquelle je m'étais séparée de l'homme à la charrette. Cette grille était scellée dans deux pilastres de pierre jaune d'une architecture lourde et prétentieuse : sur l'un de ces pilastres on lisait en lettres grisâtres, tracées sur un fond bleu d'azur foncé, ces deux mots :

BARRIÈRE BLANCHE.

« L'avenue que j'avais suivie se prolongeait au delà. Je la parcourus encore l'espace d'une centaine de pas, toujours sans entrer dans la ville, et j'arrivai devant un petit cabaret qui portait, au lieu d'enseigne, cette inscription en majuscules des plus triomphantes :

AU RENDEZ-VOUS DES ROSSIGNOLS.

« Et plus bas, en caractères moins ambitieux.

« *Fait les repas de corps et autres, porte en ville, salons et cabinets de société, jeu de tonneau, jardin.*

« J'hésitai un instant; mais le jour baissait avec une rapidité inquiétante : je me décidai à franchir le seuil de cette maison et j'entrai.

« La cuisine, car la première pièce de ce cabaret servait de cuisine, offrait un aspect joyeux et animé. Sur les fourneaux, une immense quantité de morceaux de veau cuisaient, les uns aux carottes et les autres au jus, dans une foule de casseroles en cuivre que l'ardeur du feu avaient bleuies; devant la cheminée, un quartier de veau gigantesque tournait à une broche qui fléchissait sous le poids de ce rôti monstre; au-dessus de la flamme du foyer, une marmite colossale contenait dans ces vastes flancs une gibelotte formée d'une douzaine de lapins domestiques, dont les peaux fraîchement retournées pendaient au plafond, accrochées à autant de clous qu'il y avait de dépouilles. Le cabaretier et sa femme, l'un en bonnet de coton, l'autre coiffée d'un vieux foulard, et tous deux rouges, suants, haletants allaient du fourneau à la cheminée et des morceaux de veau à la gibelotte avec une sollicitude également empressée; enfin devant une table qui occupait le centre de ce grotesque pandœmonium, deux petits marmitons graisseux comme un vieux réverbère, épluchaient un amas de salade, qu'ils entassaient au fur et à mesure qu'elle sortait de leurs mains noires et luisantes dans divers saladiers de faïence plus ou moins ébréchés.

« Une porte pratiquée dans le fond de cette pièce ou-

vrait sur un simulacre de bosquet où les arbres étaient figurés par d'énormes gribouillages de différents verts exécutés sur une muraille café au lait : c'était le jardin de l'établissement, promis sur l'enseigne.

« On voyait dans ce réduit privilégié plusieurs groupes de buveurs attablés, consommant à qui mieux mieux du veau, de la gibelotte et de la salade.

« Un escalier tournant conduisait à un *salon de société*, situé à l'étage supérieur.

« De ce salon partait un murmure confus de paroles avinées, de chocs de verres et de chants interrompus par de gros rires.

« J'embrassai tous ces détails d'un seul coup d'œil : ils n'avaient, vous en conviendrez, rien de bien rassurant dans ma position.

« Aussi je me serais retirée furtivement, si la cabaretière, qui m'avait aperçue, ne fût venue à moi d'un air assez rogue, et ne m'avait dit :

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, la belle ?

— Je voudrais avoir à dîner, Madame.

— Impossible pour le moment, ma fille. Nous avons là-haut aujourd'hui le repas de corps de messieurs *les Rossignols*, et nous sommes dans le plus fort du coup de feu ! pas moyen donc de nous déranger pour vous servir... allez chez le voisin, la troisième maison à main gauche.

« Et la cabaretière ajouta avec le sourire narquois de l'aubergiste qui a sa maison pleine, et qui regarde avec mépris ses rivaux moins heureux :

— Vous êtes bien sûre de ne pas trouver de presse où je vous dis d'aller.

« Je me disposais à sortir, quand un individu, dont le

débraillé se confondait d'une façon plus pittoresque que décente avec la serviette passée à sa boutonnière, descendit rapidement l'escalier tournant en criant à tue-tête :

— Ohé ! ohé ! Père Gibelotte, montez du veau là-haut pour dix-huit ! *les rossignols*, demandent la becquée !

« Puis m'apercevant, il ajouta sur un diapazon plus élevé encore :

— Tiens, du sexe ! et une fauvette ! comme ça se trouve ! arrivez là-haut, Fauvette de mon cœur ! nous sommes tous amis, tous bons *zigs*, tous *loupeurs*, tous *licheurs*, tous *rossignols !* vous aurez de l'agrément !

« Et me prenant le bras avec cette tenacité d'ivrogne à laquelle il est si difficile de se soustraire, il me fit de force monter l'escalier, en hurlant :

— Ohé ! ohé ! les autres ! vive la joie ! j'amène du sexe, et du pas déchiré encore !

« Puis, quand nous fûmes arrivés au premier étage, il me poussa dans la salle du repas.

« Il y régnait une confusion et un tumulte dont je n'entreprendrai pas de vous donner une idée.

« Une vingtaine d'individus assis autour d'une table qui pliait sous le poids des verres et des bouteilles, beuglaient sans s'écouter et sans se répondre.

« L'un clapissait d'une voix de fausset :

Le général Kléber
A la barrière d'enfer,
Rencontra un Prussien
Qui lui montra le sien...
Larifla, fla, fla
Larifla, fla, fla,
Larifla,
Fla, fla !

« Une autre détonnait en basse taille :

J' n'ai jamais fait fortune,
Mais j'ai souvent *gouapé,*
L' ventre au clair de la lune,
Et... *l'dos* dans un fossé...

« Un troisième interrompait ce remarquable couplet pour hurler d'une voix de stentor.

Moi j'suis un' viell' canaille
Qui d'meure sur mon carré,
Qui dit qu' j' suis une volaille
Qu'il faut guillotiner!
Tout ça pour la bêtise
Qu'un soir étant pochard,
En changeant de . . . .
. . . .
Sur l'air du tra la, la,
Sur l'air du tra la, la,
Sur l'air du traderi dera
Tra la la.

« Enfin un quatrième dominait ce vacarme infernal, en mugissant, monté sur une chaise, dont il s'était fait une espèce de piédestal.

Ah! qu'on est fier d'être Frrrrançais
Quand on regarde la colonne!!!

« Le rassemblement de ces prétendus *rossignols* était, à ce qu'il me parut, une société chantante; mais à coup sûr et avant tout, c'était aussi une société *mangeante* et surtout *buvante.*

« Les sociétaires, dont les visages étaient allumés par le vin, et dont les costumes fort en désordre témoignaient du *laisser-aller* le plus excentrique, avaient pour la plupart des physionomies très-peu rassurantes.

— Ohé! ohé! les amis! — cria mon introducteur, qui s'était hâté de reprendre mon bras en s'apercevant de l'effroi que me causait ce spectacle, — soyons Français! soyons galants! honneur à la beauté! respect à la fauvette! *faites-y* une place à cette enfant que je viens de rencontrer dans le *bocage* de par là-dessous!

— De la place! il n'y en a plus! — répondit quelqu'un d'une voix rude.

— Tant pis! qu'on se serre! quand il n'y en a plus il y en a encore... d'ailleurs voilà une chaise qui est veuve pour le quart d'heure de son *propilliétaire.*

— A qui la place?

— A qui la chaise?

— Il y a quelqu'un qui manque!

— Qui ça?

— L'Amour!

— Tiens! l'Amour manque!

— Il abandonne les amis!

— Les fils de Bacchus, de Comus, de Momus et autres us!

— Les vrais *rossignols rossignolants!*

— C'est une trahison!

— Où est l'Amour?

— Que fait l'Amour?

— On demande l'Amour!!!

« Au moment où se croisaient avec un bruit effroyable, ces exclamations renvoyées de l'un à l'autre comme les balles d'un jeu de paume, un homme déjà vieux, dont la figure naturellement sinistre était momentanément égayée par un gros rire qui ouvrait d'une oreille à l'autre sa large bouche dégarnie de dents, apparut en haut de l'escalier. Cet homme portait des vêtements hideux de saleté et de

délabrement, un feutre râpé et gras incliné sur la tempe droite, et une grosse canne à la main.

« Il s'arrêta sur la dernière marche, porta la main à son chapeau, en manière de salut militaire, et dit d'une voix enrouée par l'abus des liqueurs fortes :

— L'Amour demandé, présent ! *voillà !*

— C'est lui ! c'est lui ! — s'écria-t-on de toutes parts avec une sorte d'enthousiasme.

— En personne naturelle ! — reprit-il. — Le roi des *flambards* et le dieu des *pochards !*... salut, mes fistons ! salut et fraternité ! *aboulez* un verre que je *soiffe,* à cette fin de rebadigeonner mon *ut* de poitrine, légèrement détérioré par le grand air !

— Le grand air !.. farceur d'Amour, va ! — interrompit quelqu'un.

— Pas de mauvaise plaisanterie, Larifla mon ami ! j'abomine le calembourg, quoique je le cultive avec succès dans mes moments perdus.

« Puis l'être ignoble, hideux, qu'on appelait l'Amour, s'approcha de la table, prit de la main gauche le verre qu'on lui tendait, saisit une bouteille de la main droite, et dit avec le geste et l'accent d'un colonel à la tête de sa troupe :

— Attention au commandement !

« Tous les convives se levèrent.

— Préparez-z-armes !

« Chacun prit comme l'Amour un verre de la main gauche et une bouteille de la main droite.

— Remplissez-z-armes !

« Tous les verres furent pleins jusqu'au bord dans un instant.

— En joue !

« Les coudes se trouvèrent à la hauteur de l'œil avec une précision militaire.

— Feu !

« Tous les verres furent vidés d'un trait.

— Bravo, *mes fistons!* — s'écria l'Amour. — En voilà *une exercice* bien exécutée ! je m'étonne que le gouvernement n'ait pas encore eu *la chose* de nous faire manœuvrer au Champ de Mars, pour faire voir à ses *piou-piou* comment que ça se patine! mais il est si *gniole* ce gouvernement ! il est si *feignant! propre à rien! va!* je propose à l'honorable *socilliété* un second feu de peloton.

« Cette motion allait être accueillie avec enthousiasme, quand l'Amour m'apercevant, se dirigea tout droit sur moi, et dit en approchant son horrible figure de la mienne :

— Tiens! une chanteuse! et ficelée! et qui a *l'truc* j'en ai *l'trac*. Comment donc que ça se fait que je ne l'aye jamais vue?

« Comme ces dernières paroles semblaient s'adresser à moi, je crus devoir y répondre et je dis :

— J'arrive d'un long voyage, Monsieur; et je ne suis jamais venue à Paris.

— C'est donc ça !! car voyez-vous, la belle, je connais tout ce qui gazouille sur le pavé de Paris et de la banlieue. Très-*philarmonique* de ma nature, je suis le protecteur-né des entreprises musicales en plein vent, en général, et des *prima donna* de carrefour en particulier! je leur procure toutes sortes de choses, et entre autre des engagements très-avantageux avec les directeurs des concerts des Champs-Élysées, moyennant une prime honnête! Et des fois, quand les donzelles sont proprement *astiquées* comme vous, je les marie... au treizième !!!

« Et il se mit à déclamer d'une façon burlesque.

« On a vu des épiciers en gros entretenir des chanteuses.

— Je suis connu pour ça, *Bringuezingue* (*dit l'Amour*). Mon quartier-général est boulevard Rochechouart, *Estaminet de la Grand'Pinte, au rendez-vous des francs lurons*. Ajoutez à ça que je suis un bon *zig, fareeur, flâneur, soiffeur et licheur* à mort! plus de sexe *à l'antipode du vôtre,* à ce que dit mon acte de naissance, et vous aurez mes noms, prénoms, professions, qualités et domicile!

« Il s'arrèta pour avaler un grand verre de vin, et quand il l'eut vidé d'un trait, il reprit en désignant du doigt la guitare que je portais suspendue à mon cou :

— Maintenant, ma belle, soyez gentille, et pincez-nous subito de *l'accordéon* que voilà, en ramageant n'importe quoi avec accompagnement de roulades, gargouillades, et autres fioritures... Ça vous va-t-il? hein? Répondez, fauvette de mon cœur.

— Monsieur, je le voudrais, — répliquai-je ; — mais je suis épuisée de fatigue et de besoin, et dans cet état il me serait absolument impossible de...

— C'est juste! c'est juste! — s'écria l'homme qu'on appelait l'Amour : — à table d'abord, nous musiquerons après! ohé! vous autres, faites de la place à la *Prima donna!* je la mets à côté de moi! Garçon, du veau!

— Voillà, messieurs, voillà! — cria une voix dans la cuisine, et un intant après le cabaretier et ses deux marmitons apparurent chargés de plats d'où s'exhalaient en vapeurs épaisses les *parfums* mêlés du fricandeau et de la gibelotte.

— Le veau commandé pour dix-huit! — dit avec or-

gueil le chef en prenant des mains de ses marmitons les plats pour les poser sur la table.

« Le repas, quelques instants interrompu par mon arrivée et par l'entrée triomphale de l'Amour, recommença de plus belle, et avec lui le vacarme et les chansons discordantes.

« Tous ces hommes qui m'entouraient étaient des ouvriers de la plus basse classe du peuple, mais de ces ouvriers paresseux ou sans ouvrage, presqu'abrutis par la débauche et les excès, et retrouvant seulement au milieu des bouteilles vides et des verres cassés une verve grossière d'où s'échappaient quelques éclairs d'intelligence.

« Mon voisin l'Amour remplissait continuellement mon assiette et surtout mon verre, et il me forçait ensuite à vider ce dernier. Bientôt ce vin lourd et capiteux me porta à la tête, et je commençai à crier presque aussi fort que les plus bruyants d'entre les convives.

— Bravo! — s'écriait l'Amour... — La chanteuse se forme! Oh! nous en ferons quelque chose de *chouette* et de propre! je m'en pique un peu!

« Tout d'un coup il se leva et dit avec une gravité burlesque :

— Je demande la parole pour une chanson patriotique et frrrançaise en l'honneur des cendres du grand homme.

— Accordé! accordé! — cria-t-on de toutes parts.

« L'Amour se hissa sur un escabeau chancelant, et chanta de sa voix enrouée :

Le grand Napoléon
Aimait beaucoup, dit-on,
Boire un coup de picton
Sur l'affût d'un canon!...

« Tous les convives reprirent avec accompagnement de verres et de couteaux sur la table :

Larifla, fla fla,
Larifla, fla fla
Larifla,
Fla fla!

« L'Amour continua :

Cet Empereur fameux,
Se trouvait très-heureux
De fumer au bivouac,
Sa pipe de tabac!

« Et le chœur entonna le refrain des *Larifla*.

— Bravo les rossignols! — s'écria l'Amour. En voilà de l'harmonie et de la belle! Maintenant honneur au sexe, c'est le tour de la fauvette. Faites silence pour l'entendre! le premier qui pipe je lui casse la gueule. Voyons, fauvette, les amours de l'Amour, la première socilliété de France et d'*Algère* vous écoute! en avant les flons-flons.

« Le silence s'établit plus facilement que je n'aurais cru en considérant l'état d'ivresse plus ou moins complète de tous ces hommes qui m'entouraient.

« Je me levai, et j'allai prendre ma guitare que j'avais déposée dans un des angles du *salon*.

« Pendant ce trajet je me sentis plusieurs fois chanceler, et il me sembla que tout tournait autour de moi.

« Cependant, quand je me mis à chanter, je reconnus que j'avais tous mes moyens, aussi ma voix impressionna-t-elle vivement et tout d'abord mon grossier auditoire. Je fus couverte d'applaudissements et accablée de félicitations; l'enthousiasme n'avait pas de bornes, et ne se ma-

nifestait pas toujours d'une façon très-délicate, je dois en convenir : toutefois jusqu'alors je n'avais pas lieu d'être précisément mécontente de la manière dont on se conduisait envers moi : il est vrai que je n'avais plus toute ma raison.

« Malgré ce trouble de mon esprit, le souvenir de mes intérêts de chanteuse me revint à la mémoire, et je me mis résolument à faire une collecte comme j'en avais l'habitude chaque fois que je finissais de chanter.

« On applaudit à cette action comme on avait applaudi à ma musique, de sorte que je recueillis force gros sous, et même quelques petites pièces de monnaie d'argent.

« Quand ma ronde fut terminée, je nouai le produit dans un coin de mon mouchoir qui contenait déjà le surplus de ma petite fortune, et en venant me rasseoir je posai devant moi ce mouchoir sur la table.

« On me fit boire encore, et cette fois des liqueurs qui achevèrent de jeter le désordre dans mon cerveau. Bientôt mon exaltation devint telle que je m'associai avec ardeur à cette joie ignoble et grossière, qui m'avait d'abord causé tant d'horreur, d'effroi et de dégoût.

« On me demanda de chanter de nouveau, ce que je fis avec empressement, et alors l'enthousiasme devint de la frénésie, dépassa toutes les bornes ! Si j'avais été de sang-froid je serais sans doute morte de frayeur.

« Quelqu'un proposa de me décerner une ovation.

« A l'instant même tous les convives furent debout en me criant de rester assise parce qu'ils voulaient me porter en triomphe.

« En effet quatre hommes me soulevèrent et me firent

faire plusieurs fois le tour de la table aux acclamations de toute l'assemblée.

« Au milieu de ces acclamations, une voix dominant toutes les autres cria :

— L'Amour est le roi des rossignols, et la fauvette en est la reine.

— Vive le roi !

— Vive la reine !

— Il faut les marier ! — cria une autre voix.

— C'est ça ! c'est ça ! bravo ! marions-les séance tenante ! ça sera joliment drôle ! — hurla toute l'assistance en battant des mains.

« Je commençai à avoir peur, malgré la demi-ivresse dans laquelle j'étais plongée.

— Adopté ! — dit l'Amour. — J'épouse et voici les arrhes du *matrimonium conjungo !*

« Il me prit dans ses bras sans que je pusse me défendre, et sa bouche visqueuse et fétide me donna un long baiser.

« Un effroyable dégoût s'empara de moi ! je perdis la tête, et tenant toujours ma guitare que je n'avais pas lâchée, je me jetai hors de ce bouge, je descendis rapidement l'escalier, et traversant la cuisine en deux enjambées, je me sauvai dans la rue poursuivie par les clameurs et les imprécations des *Rossignols* ivres.

« Aucun d'eux, heureusement n'eut l'idée de courir après moi, ce qui fit que je me rassurai bientôt.

« La nuit était tout à fait venue.

« A la lueur d'un reverbère, je reconnus la *Barrière Blanche* et je la franchis.

« J'étais dans Paris, marchant au hasard, sans nul

souci d'être écrasée par les voitures qui se croisaient autour de moi.

« L'air du dehors avait augmenté mon ivresse naissante : je ne savais pas ce que je faisais... je ne savais pas où j'allais et je ne m'en inquiétais point.

XVII

Les deux lanternes.

Perdita s'étant interrompue un moment pour reprendre haleine, Mirabelle, qui épiait un silence pour placer son mot, profita de ce temps d'arrêt avec sa dextérité ordinaire, et s'écria d'un ton d'enthousiasme où dominait une franche jovialité.

— Nom d'un petit bonhomme! que c'est drôle! que c'est drôle! et s'il m'en arrivait autant je serais joliment contente! Être portée par quatre hommes comme feu M. de Malbroug, c'est ça qu'on peut appeler de la chance! Je veux absolument aller dîner un jour chez le père Gibelotte, pour savoir si on voudra aussi me marier *au treizième* avec l'Amour, pour une fois je n'en mourrai pas, et au moins je verrai du nouveau, et...

— Je ne vous conseille pas de suivre cette inspiration, — interrompit Perdita avec un douloureux sourire.

— Oh! je n'aurais pas peur! — repartit vivement Mirabelle. — Après tout, ces *rossignols* ne sont que des

hommes comme les autres... Mais à propos, — reprit-elle, — il y a dans toute votre affaire quelque chose que je ne comprends pas bien...

— Et c'est? — demanda Perdita.

— C'est que vous ayez pu vous rappeler aussi parfaitement toutes les paroles et toutes les chansons de ces gens-là. Il faut que vous soyez douée d'une fameuse mémoire, si vous n'inventez pas un peu.

— Hélas! Madame, ce fait qui vous étonne s'explique par une circonstance bien triste pour moi... j'ai été souvent témoin depuis lors de scènes toutes semblables à celle que je vous ai retracée... et j'ai maintes fois entendu les mêmes discours grossiers et les mêmes refrains obscènes.

Après cet éclaircissement Perdita continua en ces termes :

« Je me trouvais donc dans Paris, marchant tout droit devant moi, sans même songer à m'enquérir auprès d'un passant du point où pouvaient aboutir les rues que je suivais machinalement : mon indifférence à cet égard ne saurait, je l'ai toujours pensé, s'expliquer que par le trouble d'esprit auquel j'étais en proie.

« L'air froid du soir avait, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, augmenté singulièrement mon ivresse. Il me semblait que le sol tremblait sous mes pieds, que les maisons tournaient autour de moi; je n'avais nulle conscience du temps écoulé et de la distance parcourue : je ne saurais comparer cet état qu'à celui d'une personne qui aurait longtemps dormi en voiture pendant la nuit : vous savez tous ce que je veux dire.

« Quand je commençai à me rendre compte de ma

situation, je me vis assise sur une borne à l'entrée d'une espèce de ruelle sombre et déserte.

« Le brouillard de la journée était devenu une de ces pluies fines et serrées qui mouillent plus vite et plus profondément qu'une averse, et je sentis que mes membres mal protégés par mes vêtements légers étaient douloureusement engourdis par le froid.

« Je laissai errer mes regards autour de moi, et à travers l'atmosphère épaisse qui m'environnait, je vis à peu de distance de la borne sur laquelle j'étais assise, et dans la ruelle sombre et déserte dont je vous ai parlé, une petite lanterne blanche portant sur un de ses verres dépolis, ces mots tracés en lettres noires :

ON LOGE A LA NUIT.

Cette lanterne que les raffales du vent faisaient vaciller de temps en temps, était suspendue à un crochet de fer au-dessus d'une porte bâtarde.

« Cette porte était fermée et on ne voyait briller aucune lumière dans l'intérieur de la maison, dont l'aspect était pauvre et triste.

« Néanmoins, comme j'avais retrouvé assez de bon sens pour comprendre la nécessité de me procurer un gîte, je m'approchai de cette maison, et je soulevai le marteau de la porte, qui retomba en rendant un son lugubre et prolongé.

« Presqu'aussitôt j'entendis traîner le pas lourd d'une personne qui descendait un escalier intérieur.

« On tira ensuite des verroux, on fit basculer une énorme barre de fer, et quand la porte fut ouverte je me trouvai en face d'un gros homme coiffé d'une vieille casquette de loutre toute pelée, et portant à la main une

lampe fumeuse qu'il s'empressa de me mettre sous le nez, sans doute pour mieux m'examiner.

« Il me fit entrer et repoussa la porte derrière nous, mais il s'arrêta au bas de l'escalier et recommença à me toiser des pieds à la tête en promenant sa lampe du bas en haut.

— Qu'est-ce que vous voulez? — me demanda-t-il enfin de cette voix traînante et pâteuse d'une personne à moitié endormie et qu'on a réveillée brusquement.

— Je voudrais passer la nuit ici, si c'est possible, Monsieur, — répondis-je.

— C'est possible, si vous avez des papiers en règle : montrez-moi ça.

« Je cherchai dans ma poche le passe-port qu'on m'avait délivré à Munich, et je le tendis à cet homme, que je supposai être le portier ou le régisseur de la maison.

« Il l'examina légèrement et tout à fait pour la forme, puis il me le rendit en me disant :

— C'est en ordre, on peut vous recevoir : maintenant allongez le *quibus*.

— Le *quibus!* — dis-je étonnée.

— *Quarante centimes*, huit sous. On paye d'avance, c'est la règle de la maison.

« Je fouillai dans ma poche avec autant de vivacité que d'assurance... Je ne trouvai rien !

« Je cherchai mieux, et plus vite encore, mais avec un commencement de vague inquiétude, et je me souvins alors que j'avais oublié mon mouchoir et tout ce qu'il contenait sur la table *du cabaret des rossignols*, au moment de ma fuite précipitée.

— Mon Dieu ! mon Dieu! Monsieur, — m'écriai-je, — je n'ai pas d'argent.

— Ah! ah! — fit l'homme à la casquette de loutre : — en ce cas demi-tour à gauche et...

— Mais je l'ai perdu! oublié! je sais où! demain j'en gagnerai d'autre! — interrompis-je avec désespoir.

— Connu, ma fille! parfaitement connu, — répondit le gros homme d'un ton goguenard : — je suis un vieux lapin, moi, et je sais toutes les *rubriques* depuis A jusqu'à Z. Il faut donc se lever plus matin que ça pour me faire voir le tour : Allons, la belle, *décanillez!*

— Mais, Monsieur, où voulez-vous que je couche cette nuit? j'arrive et je n'ai pas d'asile...

— Est-ce que ça me regarde? — interrompit-il à son tour. — Quarante centimes, ou *nisco brisco,* je ne connais que ça! et puis d'ailleurs, dans tous les cas, j'aime autant que vous filiez : quand je reçois des femmes au-dessous de quarante-neuf ans, les hommes se..... fichent des coups de couteau dans le ventre, ce qui n'est pas amusant à cause de la police. Ainsi dépêchez-vous, et jouez-moi *la fille de l'air* avec accompagnement de *guibolles!* Il est tard, et je veux me coucher. Bonsoir, bien des choses chez vous!

« Je sortis désespérée, et j'entendis la porte se refermer impitoyablement derrière moi.

« Que devenir? que faire? je me posai ces deux terribles questions qui me rappelèrent les jours les plus douloureux de ma vie passée.

« Retourner au cabaret chercher mon argent, il n'y fallait pas songer.

« D'abord, il me semblait impossible de retrouver mon chemin, puisque j'avais toujours marché au hasard depuis l'instant de ma fuite.

« D'ailleurs, pour rien au monde, je n'aurais voulu affronter de nouveau la hideuse cohue d'hommes ivres que j'avais laissée près de la barrière Blanche.

« Pendant le quart d'heure environ que j'avais passé chez le logeur, la pluie était devenue encore plus fine, plus serrée, plus pénétrante, et elle ne tarda pas à glacer de nouveau mes membres brisés de fatigue.

« Je restai un moment immobile devant cette porte inhospitalière. Je n'avais pas l'espoir qu'elle se rouvrirait, mais je ne me sentais pas la force de m'éloigner.

« Enfin je quittai la ruelle, et après avoir erré quelque temps à droite et à gauche j'arrivai dans des quartiers plus populeux et plus bruyants que ceux que j'avais traversés jusqu'alors.

« Les lumières m'éblouissaient; les voitures m'étourdissaient; la foule qui s'agitait autour de moi me donnait comme une espèce de vertige.

« Je me disais qu'au milieu de tous ces hommes et de toutes ces femmes qui m'environnaient, il n'y avait pas un être qui s'intéressât à ma destinée.

« J'eus un instant l'idée d'entrer dans un café, pour essayer de gagner quelques sous en chantant.

« Mais les cordes mouillées et détendues de ma guitare me refusèrent le service, et je dus renoncer à cette dernière ressource.

« Je tendis timidement la main à quelques passants... ceux qui ne se détournèrent pas avec dégoût s'éloignèrent avec indifférence.

« Les premiers pensaient sans doute que je faisais là un vilain métier, et les autres que j'avais tort de n'en pas faire un plus vilain encore.

« Peu à peu les rues devinrent moins fréquentées et les voitures plus rares : alors les boutiques se fermèrent successivement, et le gaz des lanternes publiques ne jeta plus que de lointaines et tremblantes lueurs dans l'obscurité.

« Je m'adossai à une muraille, et la tête baissée j'attendis dans une sorte de torpeur et d'engourdissement.

« Je ne pensais pas... il me serait même impossible de dire si je souffrais.

« J'ignore combien de temps je restai dans cet état.

« Tout ce que je sais, c'est que j'en fus tirée par un bruit de voix animées et joyeuses.

« En même temps j'aperçus trois jeunes gens qui s'avançaient de mon côté en se tenant le bras : ils causaient et chantaient tour à tour. Celui du milieu portait un parapluie, sous lequel s'abritaient tant bien que mal les deux autres.

XVIII

Les deux lanternes (*suite*).

« Ces trois jeunes gens me virent et s'arrêtèrent devant moi, — reprit Perdita.

— Tiens ! — dit l'un d'eux en se détachant du groupe : — une femme !

— C'est ma foi vrai, — ajouta un autre, — qu'est-ce qu'elle peut faire là à cette heure.

— C'est une chanteuse ambulante, — continua le troisième en venant se joindre aux deux premiers déjà à mes côtés : — voyez plutôt son costume.

— Elle est jeune !

— Et jolie !

— Très-jolie même !

« Ces trois exclamations furent successivement prononcées par les trois jeunes gens qui vinrent à tour de rôle effleurer ma joue pour m'examiner de plus près.

— Que faites-vous là, jeune *banquiste ?* — me demanda l'un d'eux en me passant la main sous le menton.

« Mon gosier était contracté par le froid et le désespoir; mes dents claquaient violemment; je n'eus que la force de murmurer d'une voix à peine intelligible :

— Je suis transie!

— Pardieu! je le crois bien, — répondit le jeune homme qui m'avait interrogée. — Rester dehors par le temps qu'il fait! Venez avec nous, nous vous réchaufferons.

« L'idée d'avoir un gîte pour cette nuit qui avait commencé si triste et si effrayante pour moi, fut la seule qui se présenta en ce moment à mon esprit troublé.

— Je veux bien vous suivre... — balbutiai-je... — je ne sais où me réfugier pour la nuit.

— Elle est aimable! — s'écrièrent en riant les trois jeunes gens.

— Voyons, où la menons-nous? — reprit l'un d'eux en s'adressant à ses compagnons. — A l'hôtel?

— Gardons-nous-en bien! on nous donnerait congé demain : les femmes ne sont pas reçues après minuit.

— Ah! diable!

— Comment faire?

— C'est embarrassant...

— Si nous la conduisions... vous savez bien...

— Tiens! c'est une idée... nous rirons.

— Eh bien! tenons-nous-en à elle.

— Maintenant il nous faudrait une voiture.

— J'en entends rouler une : elle viendra peut-être de notre côté.

« Ils se turent et attendirent en prêtant l'oreille.

« Le roulement de la voiture devint plus distinct, et bientôt un fiacre attardé déboucha d'une rue voisine.

« L'un des jeunes gens lui cria d'arrêter ;

« L'autre courut ouvrir la portière, puis il alla dire quelques mots à l'oreille du cocher qui était resté sur son siége ;

« Le dernier m'offrit le bras et m'aida à escalader le marchepied boueux et glissant.

« Tous les trois prirent place à côté de moi ou vis-à-vis.

« La voiture s'ébranla lentement, et après avoir cheminé pendant quelques minutes dans des rues tout à fait désertes, elle s'arrêta devant une maison dont la porte cochère était surmonté d'un transparent qui étalait sur sa face principale un numéro, dont les chiffres avaient près d'un pied de haut.

« Cette porte ouvrait sur une longue allée, à l'entrée de laquelle se tenait une vieille femme en tablier blanc.

« L'allée était noire dans les trois quarts de sa longueur : au fond, un quinquet mourant indiquait confusément la naissance d'un escalier.

« Nous descendîmes tous quatre du fiacre qui fut payé et renvoyé.

— Bonsoir, monsieur Victor, — dit la femme de la porte après avoir regardé attentivement les trois jeunes gens. — Vous êtes bien en retard, ce soir.

« Puis, m'apercevant, elle ajouta aussitôt :

— Qu'est-ce que c'est que celle-là ? elle n'est pas de chez nous. Vous ne pouvez pas la faire entrer sans parler à Madame.

— Tiens, la vieille, et tais-toi, — répliqua un des jeunes gens en jetant une pièce d'argent à la femme. —

Maintenant, laisse-nous passer : la petite est morte de froid. Y a-t-il une chambre ?

— Une seule, le n° 8... tout le reste est pris.

— Va pour le n° 8 ; mais vite, un grand feu, de la lumière, un bischoff et des cigares ; leste et preste ! nous attendrons au salon.

— C'est bon ! aussi bien je n'ai plus besoin de *faire mon quart*, puisqu'il n'y a plus de place à prendre. Je vais fermer la porte et on n'ouvrira plus, ainsi vous serez aussi tranquilles que si vous étiez chez vous.

« Tandis que nous montions l'escalier, j'entendis tourner une grossse clef dans la serrure, mettre une lourde barre de ferre et pousser des verroux.

« Nous entrâmes, au premier étage, dans une vaste pièce éclairée par trois ou quatre lampes posées sur des tables ou des consoles. Un tapis d'une épaisseur extraordinaire couvrait le plancher. De distance en distance on voyait des divans larges et bas sur lesquels étaient jetés confusément quelques objets de toilette, tels qu'écharpes, châles, mantilles, gants et peignes. Un piano en palissandre occupait, tout ouvert, un des coins de l'appartement. Sur la tablette de la cheminée étaient posés des verres de différentes formes, et de deux ou trois bouteilles de vin de Champagne, vides. Un reste de feu s'éteignait lentement dans les cendres amoncelées du foyer.

« L'atmosphère de ce salon était chaude, lourde, énervante... elle était en outre imprégnée d'une senteur particulière, d'une sorte de parfum âcre, pénétrant, capiteux pour ainsi dire, qui portait à la tête, prenait à la gorge, et dans lequel dominait les émanations nauséabondes et fades du musc et du patchouli.

« Je fus frappée d'abord du silence qui régnait dans cette maison ; mais bientôt je remarquai qu'il était interrompu de temps en temps par un mot entrecoupé ou un brusque éclat de rire qui arrivait jusqu'à mon oreille à travers une cloison.

« Au bout d'un instant, la vieille femme entra et dit :

— Le n° 8 est prêt; vous pouvez monter. J'espère que je ne vous ai pas fait attendre. Il ne faudra pas oublier la *petite* bonne.

« Je suivis machinalement les trois jeunes gens, ne me rendant pas compte de ce que faisais, ou confusément imbue de la pensée qu'ils allaient me conduire dans un gîte où ils me laisseraient ensuite me reposer tout à mon aise.

« Nous entrâmes, au second étage, dans une pièce beaucoup plus petite que celle que nous venions de quitter.

« Cette chambre, tendue d'une étoffe de couleur sombre, et joyeusement éclairée par un grand feu et par plusieurs bougies fichées de travers dans des espèces de candelabres, avait pour tout mobilier un vaste lit, un grand fauteuil et un large divan : sur la muraille pendaient, de distance en distance, dans leurs cadres de bois dorés, des gravures noires et enluminées, dont les sujets me contraignirent à baisser les yeux.

« Un immense bol rempli de vin chaud fumait sur la cheminée, entouré de quelques verres à pied.

« Je me laissai tomber dans le grand fauteuil placé à l'un des angles de la cheminée, et je fermai les yeux, moins dans l'espoir de m'assoupir, que pour cesser de

voir les objets qui m'environnaient, et cependant je ne comprenais rien de ce qui se passait.

— Buvez un verre de ce bischoff brûlant ; cela vous remettra, ma petite, — me dit le jeune homme que la vieille femme avait appelé monsieur Victor.

« Je pris le verre qu'il me tendait sans savoir ce que je faisais, et je l'avalai tout d'un trait.

« Ce vin, très-fortement épicé, me porta à la tête et entretint mon ivresse qui commençait à se dissiper.

« Je laissais retomber sur mes yeux incertains mes paupières alourdies, et ce ne fut que comme dans le vague d'un rêve que j'entendis la conversation que je vais vous rapporter.

— Maintenant, — dit l'un des jeunes gens, — il s'agit de savoir lequel de nous le premier...

« Ici quelques mots furent prononcés à voix si basse que je ne les entendis pas, et l'engourdissement de mon esprit était tel que l'idée ne me vint pas de chercher à les deviner.

— Eh bien ! tirons au sort, — reprit un autre.

— C'est cela !

— Mais comment ?

— A la plus belle lettre.

— Nous n'avons pas de livre.

— A la courte paille ?

— Nous n'avons pas de paille.

— Au doigt mouillé ?

— On triche trop facilement.

— Alors au *premier as de cœur ?*

— Mais il faut des cartes.

— J'en ai justement un jeu dans ma poche.

— Va pour *l'as de cœur.*

« C'était celui qu'on appelait Victor qui avait fait la proposition. Il tira le jeu de sa poche, le mêla et commença à le distribuer à ses camarades et à lui.

« Comme il n'y avait pas de table dans la chambre, l'opération avait lieu sur le divan.

« Le mot de *cartes*, en arrivant à mon oreille avait causé une sensation douloureuse à mon cœur, et mes yeux subitement, rouverts, se mirent à regarder ce qui se passait.

« D'abord je ne compris rien, grâce à la torpeur morale dans laquelle j'étais comme abîmée : peu à peu mes idées s'éclaircirent, et en voyant ces hommes couchés sur des cartes qui tombaient l'une après l'autre, je me rappelai confusément cette terrible partie jouée par Stéphen et le comte de Fly.

— L'*As de cœur !* — s'écria Victor. Maintenant, Messieurs, entre vous le débat.

— La revanche ! — dit l'un des jeunes gens.

— Je n'ai pas de revanche à donner : voyez qui de vous deux viendra après moi.

« La partie recommença entre les deux autres jeunes gens, et Victor continua a tourner les cartes, mais pour le compte de ses amis.

— A toi, Charles, l'*As de cœur !* c'est ce pauvre Frédéric qui viendra le dernier.

— Ça n'est pas drôle ! — repartit celui qu'on venait de nommer Frédéric.

« Les jeunes gens traînèrent le divan auprès de la cheminée, et deux d'entre eux s'étendirent sur ses coussins.

« Victor, lui, vint s'asseoir sur le bras de mon fauteuil.

puis il me prit la taille brusquement et il se mit à m'embrasser.

« Cette action familière me surprit comme s'il était impossible que je m'y fusse attendue, et je repoussai l'insolent qui l'avait commise.

— Ah! çà, ma belle, me dit-il, qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie-là? Est-ce que tu voudrais nous voler, par hasard?

« Et il se remit sur le bras de mon fauteuil.

« Je le repoussai de nouveau en m'écriant :

— Laissez-moi, Monsieur! je ne vous ai pas donné le droit de m'insulter!

— T'insulter! religieuse de rempart! le mot est joli! tu es venue ici de ton plein gré, et ma foi! tu n'en sortira pas sans...

— Ici!... — interrompis-je : — mais où suis-je donc, mon Dieu?

— Tu ne le sais peut-être pas? — répondit-il en ricanant. — Quelle bonne *blague!*

— Non, je ne le sais pas!

— Ta parole! pudique enfant!

— Je vous le jure!

— Eh bien! il est juste que tu le saches... Tu es dans une de ces maisons honnêtes qu'on appelle des...

« Il prononça un mot que je ne compris point, mais qui me fit pousser instinctivement une exclamation d'effroi et de dégoût.

— Je veux sortir d'ici! — m'écriai-je en me levant. — Je veux m'en aller à l'instant même.

— Crois ça, — me dit-il, — crois ça que tu vas t'en aller... Bois de l'eau et tâche qu'elle soit claire.

« Et il me prit à bras le corps !

« Je m'arrachai à cette première étreinte, et je me réfugiai dans un coin de la chambre ; il m'y poursuivit, parvint à me ressaisir, et voulut m'entraîner je ne sais où.

« Une lutte commença... lutte bruyante que les deux compagnons de Victor regardaient en riant à gorge déployée, bien que je les eusse appelés à mon secours.

« Au bruit que nous fîmes, la vieille femme qui nous avait introduits dans la maison entra dans la chambre.

— Aurez-vous bientôt fini votre sabbat ? — demanda-t-elle. — Madame vous fait dire de vous taire : vous allez réveiller toute la maison, sans compter que si la patrouille passait, nous pourrions avoir de l'ennui.

— Je veux sortir d'ici ! je veux m'en aller ! — répétai-je en poussant des cris de désespoir.

— Qu'est-ce qui fait donc tout ce tapage ? dit une grosse voix dans l'escalier. — *Je vas* vous fermer *la gueule*, mes amours.

« En même temps parut sur le seuil une énorme créature en camisole blanche, tenant un bougeoir à la main.

« Je courus à elle en criant :

— Sauvez-moi ! sauvez-moi !

« Mais presqu'aussitôt je reculai épouvantée et je sentis la pâleur de la mort s'étendre sur mon visage !

« Cette femme dont je venais d'implorer la protection était l'infâme mégère cause première de tous mes malheurs... cette femme était la Gouâpe !

« Elle ne me reconnut pas quoiqu'elle me regardât avec attention, puis elle dit :

— L'oiseau est joli... Si vous voulez, ma fille, — ajouta-t-elle, — je vous offre *la pâtée et la niche à perpétuité,*

c'est-à-dire jusqu'à ce que vous alliez à *Saint-Lazare* ou à *l'Oursine*.

« Je compris que je n'avais rien à espérer de cette hideuse et perverse créature, et je gardai le silence.

— Dites donc, mes gaillards, — reprit-elle en s'adressant aux trois jeunes gens, — trois coqs pour une poule, je ne peux pas permettre ça du premier coup, vu que c'est contraire aux usages de la maison... mais nous pouvons nous arranger *à la douce* : le prix de la chambre est de vingt francs pour la nuit.... donnez-en quarante, je ferme l'œil et je m'évapore.

— Je n'en aurai pas le démenti ! — répondit Victor avec une sorte de rage concentrée. — Va pour quarante francs !

« Et il jeta huit pièces de cent sous à la mégère qui sortit en grommelant.

— Bonne nuit, les amours ! Petite, vous réfléchirez à ma proposition, et vous me rendrez réponse demain matin : la nuit porte conseil.

« A peine la Couâpe eut-elle quitté la chambre, que Victor repoussa violemment la porte, mit la clef dans sa poche, et me dit avec un rire railleur et colère tout à la fois :

— A présent nous allons voir, ma Jeanne d'Arc ! faut d'la vertu, pas trop n'en faut ! c'est bon *de faire sa tête* cinq minutes, mais quand ça se prolonge trop, ça devient fastidieux et *embêtant* en diable ! Voyons, sommes-nous enfin disposée à capituler de bonne grâce ?

— Et en prononçant ces derniers mots, il fit quelques pas pour se rapprocher de l'angle de la cheminée près duquel j'étais debout et immobile, mais résolue à me défendre jusqu'à la dernière extrémité.

« Avant qu'il fût arrivé jusqu'à moi, j'avais arraché les deux ou trois bougies qui garnissaient le candelabre le plus à la portée de ma main, et le saisissant par une de ses branches, je le fis tournoyer au-dessus de mon front.

— Le premier qui me touche, je le tue! — m'écriai-je.

« Et toujours protégée par mon arme que je brandissais, je pus gagner un des angles de l'appartement où l'on ne pouvait m'attaquer que de face.

« Sans doute la fermeté de ma voix et la résolution désespérée de mon attitude, impressionnèrent les trois jeunes gens, car ils ne cherchèrent pas à inquiéter ma retraite. Victor cependant hésita un moment; puis il se laissa tomber sur le divan, et prenant un verre, il le remplit de bischoff, et le vida deux fois coup sur coup.

« Je restai dans un coin muette, immobile, mais toujours debout et menaçante : le succès de ma première tentative de résistance, en me rendant un peu d'espoir, avait exalté mon courage au plus haut degré.

« Les deux compagnons de Victor s'étaient mis à boire avec lui, et tous trois fumaient en buvant.

« De temps en temps ils me regardaient à la dérobée; puis il s'entretenaient à voix basse comme des gens qui organisent un complot.

« Quand le bol de vin chaud fut à peu près vide, Victor sonna la vieille femme et lui dit de le remplir une seconde fois, ce qui fut fait immédiatement. Après cette opération la porte fut de nouveau fermée à clef.

« Deux heures qui me parurent deux siècles s'écoulèrent ainsi! je n'en pouvais plus de fatigue! je sentais aussi le sommeil paralyser mes volontés et engourdir mes membres! deux ou trois fois déjà j'avais succombé à un irré-

sistible assoupissement, mais je m'étais à la minute même éveillée en sursaut.

« Je luttais péniblement contre ces trahisons de ma nature, quand les trois jeunes gens se mirent à causer avec plus de vivacité, et par conséquent avec moins de prudence. Je prêtai l'oreille avec une anxiété et une attention que vous pouvez vous imaginer, et il me sembla comprendre par quelques phrases qui vinrent jusqu'à moi, que les deux compagnons de Victor le raillaient de sa pusillanimité.

« Sans doute le vin chaud commençait à produire son effet sur eux et sur lui.

« Tout à coup Victor se leva du divan, fit un geste d'une résolution farouche et vint droit à moi.

« Vaincue par la fatigue, je m'étais à moitié accroupie, mais d'un bond je fus sur mes jambes, et mon bras levé menaça de nouveau.

— Le premier qui me touche, je le tue! — dis-je en répétant la phrase qui m'avait réussi une première fois.

« Victor avança encore.

— Par pitié, Monsieur, pas un pas de plus! — dis-je d'une voix suppliante.

« Il avançait toujours, les bras tendus en avant pour m'enlacer ou tâcher de s'emparer de mon arme.

« Ses compagnons s'étaient levés en même temps que lui, et longeant les murs ils semblaient vouloir me surprendre par côté.

« Victor me touchait presque!

« Les deux autres se rapprochaient aussi d'une manière inquiétante!

« Je fermai les yeux et je frappai!

« Victor poussa un cri ! puis il battit par deux fois l'air de ses bras étendus et il tomba lourdement à la renverse comme si le coup qu'il avait reçu était mortel.

« Je le regardai : il était d'une pâleur effrayante, et le sang jaillissait de son crâne entr'ouvert.

« Je crus l'avoir tué, et malgré la légitimité de ma défense j'eus peur.

— Au secours ! à l'assassin ! — crièrent ses compagnons effarés, épouvantés, en courant à la porte qu'ils essayèrent vainement d'ouvrir.

« La clef était dans la poche de Victor : ils le fouillèrent, et la porte fut ouverte. Alors penchés sur la rampe de l'escalier, ils recommencèrent à crier de nouveau :

— Au secours ! au secours !

— Qu'est-ce qu'il y a donc encore ? — dit au bout d'un instant la grosse voix de la Gouâpe, qui, cette fois, arriva presque nue.

— Cette fille vient d'assassiner Victor ! Envoyez chercher la garde ! le commissaire de police ! les gendarmes ! et vite ! et vite !

« J'étais anéantie ! mes genoux fléchissaient sous moi en s'entre-choquant ! les battements de mon cœur étaient si violents que je pouvais les entendre.

— La garde ! le commissaire de police ! les gendarmes ? — répéta la Gouâpe : — Rien que ça, excusez ! moi, je ne vas pas si vite en besogne, mes petits amours, ajouta-t-elle avec un imperturbable sang-froid. Voyons d'abord ce qu'il a ce garçon.

« Et elle se pencha sur le corps étendu pour l'examiner de plus près.

— La garde ! la garde ! criaient toujours les deux jeunes

gens, en me lançant des regards brillants de colère et de menace.

— Minute, minute, mes amours ! — reprit la Gouâpe après un minutieux examen. — La garde chez moi ! merci ! ça ferait un beau train dans le quartier ! La garde ! et pourquoi faire s'il vous plaît ? parce que ce moutard a reçu une torgniole ; oui, une torgniole, et pas autre chose ! il n'est qu'étourdi : mettez sur la blessure un peu de baudruche (il n'en manque pas ici), dans deux jours il n'y paraîtra plus... ah bien oui, la garde ! pour décrier ma maison !

« Puis se tournant vers moi, la Gouâpe ajouta d'une ix courroucée et en accompagnant ces paroles d'un geste très-significatif :

— Quant à toi, musicienne de malheur, *fiche-moi le camp,* et un peu vite ! A-t-on vu une mijaurée comme ça qui vient mettre le désordre dans les maisons honnêtes ! allons, en route, que je voye comme tes talons sont faits ! mais souviens-toi de ne jamais me montrer tes orteils.

« Je ne me fis pas répéter cet ordre et cette défense, et reprenant à la hâte ma guitare et mon tambour de basque, je descendis quatre à quatre les deux étages, escortée par les malédictions de la vieille servante.

« Quand j'arrivai dans la rue, le jour naissait, et quelques boutiquiers matineux enlevaient les devantures de leurs magasins.

— Tiens ! — dit l'un de ces hommes à ses voisins, — regardez donc *cette fille* qui sort à cette heure et dans ce costume. Elle va se faire pincer, bien sûr, par le premier sergent de ville qu'elle rencontrera sur son chemin.

« Heureuse, comme on le comprendra facilement, d'être enfin sortie de ce lieu infâme, je m'éloignai rapidement, sans écouter ce qu'on disait de moi; sans songer même à regarder le nom de la rue et le numéro de la maison que je quittais.

XIX

Les armoiries.

« Je touche au terme de mon douloureux récit, — continua Perdita. — Dans un instant j'aurai tout dit, et vous comprendrez alors pourquoi, dans quel but, dans quelle espérance je vous ai si longuement fatigués d'une si longue histoire... je ne vous demande plus que quelques minutes d'attention.

« Après ma fuite de l'infâme maison tenue par la Gouâpe, je ne fus pas arrêtée par les sergents de ville comme les passants me l'avaient prédit. J'eus même la bonne chance de rencontrer une brave femme qui m'invita à venir me chauffer chez elle et me donna à déjeuner. Pendant les deux heures que je passai au coin de son foyer, je pus faire sécher mes vêtements que j'avais gardée toute la nuit mouillés sur mon corps. Quand je la quittai il était environ midi; le soleil brillait, le ciel était pur : je sentis peu à peu le calme et la résignatien rentrer dans mon cœur.

« Je repris le jour même mon métier de chanteuse des rues, et avec mes ballades, ma guitare et mon tambour de basque, je vins à bout sans trop de peine de gagner pendant quelques semaines mon pain de chaque jour : je n'en demandais pas davantage au sort, toujours si rude pour moi ! mais ce vœu modeste lui-même ne fut pas constamment exaucé... les mauvais temps arrivaient, mes petites recettes diminuaient par degrés, et bientôt elles furent à peu près nulles.

« Ces humbles et précaires ressources venant à me manquer tout à fait, on me mit impitoyablement à la porte du pauvre garni que j'habitais, et je me trouvai de nouveau sans pain, sans asile, et plus découragée que jamais, parce que la multiplicité et la persistance de mes infortunes avaient peu à peu usé toute mon énergie morale. Si vous récapitulez tout ce que j'ai souffert depuis que je suis au monde, vous comprendrez qu'il ne me restait plus la force de souffrir davantage.

« Je ne rougis pas de le dire, parce qu'il peut y avoir un côté utile à mon aveu ; mais la misère, les privations, ma haine pour le sort qui me persécutait avec tant d'acharnement, l'habitude de recevoir chaque jour des humiliations et des insultes, avaient peu à peu altéré ma nature fière, et je sentais avec horreur la dégradation s'infiltrer lentement dans tout mon être, sans avoir cependant la force de la combattre... J'en étais venue au point, le croiriez-vous bien, de me surprendre quelquefois cherchant dans ma mémoire à me rappeler quelque chose de la rue où était située l'infâme maison de la Goualpe ! Si j'en avais trouvé la porte ouverte devant moi, en certains moments, je n'ose pas répondre que j'eusse détourné la tête... Aussi,

honte! mille fois honte à ceux qui m'abandonnèrent dans mon enfance! et malédiction! mille fois malédiction sur ceux qui pouvant et devant me reconnaître aujourd'hui, ne le feraient pas!!

« Je vous ai dit que j'avais été chassée de mon garni dont je ne payais plus le loyer.

« Le soir même de ce jour-là, il y a de cela à peu près deux mois, je quittais tristement les abords d'un café borgne du boulevard du Temple, où j'avais chanté et dansé pendant plus d'une heure pour gagner deux ou trois malheureux gros sous, péniblement arrachés après beaucoup de sollicitations faites, et de grossières injures reçues; la nuit était venue sombre et froide, et je ne savais de quel côté diriger mes pas chancelants, lorsque je sentis tout à coup une lourde main se poser familièrement sur mon épaule, et me retenir avec assez de douceur.

« Je me retournai, et à la lueur d'un bec de gaz je reconnus l'ignoble personnage que j'avais entendu nommer *l'Amour* le jour de mon arrivée.

« Eh bien! j'étais tombée si bas dans ma propre estime qu'il ne me sembla pas que cette rencontre fut un nouveau malheur pour moi!.. je crois même qu'elle me causa un moment de rapide satisfaction.

— Ah! ah! la fauvette, — me dit-il en me serrant la main avec une cordialité un peu brutale, mais qui témoignait de sa joie de me revoir, — nous avons joué une *fugue à grand orchestre!* Nous avons donc planté là pour le faire reverdir si c'est possible, l'époux musical et bon enfant que nous avait désigné le suffrage unanime des joyeux compagnons de la société *chicarde et flambarde des Rossignols rossignolants?* C'était pas délicat et bête!

mais, parole d'honneur, je ne vous en veux pas! Vous en aviez tant vidé de ces *canons* que la tête ne devait plus y être... Comment que ça va?

« La franchise et la bonhomie de cet accueil ranimèrent le sentiment de vague satisfaction que j'avais éprouvé en me retrouvant face à face avec cet homme immonde. Sa présence me parut presqu'un bonheur, et je ne le lui cachai pas.

« Je me souvins des offres de services qu'il m'avait faites lors de notre première entrevue au cabaret, et de la protection qu'il m'avait promise auprès des directeurs de spectacle en plein vent de Paris et de la banlieue.

« Je me décidai résolument à le mettre en quelques mots au courant de ma position.

« Il m'écouta avec un air d'intérêt affectueux et sincère, puis il s'écria :

— *Nib de braise! nib de lartif! nib de cambriolle* * *!* en voilà de l'agrément! Eh bien! vous pouvez vous flatter d'avoir une crâne chance que je me *soye* justement trouvé sur vos talons pour vous reconnaître! D'abord, ma Fauvette, je vas vous faire loger *à l'œil* par une payse avec laquelle... suffit... et qui tient aux Batignolles un garni un peu *chouette*. Ensuitc j'ai des influences *au petit Lazary*, étant intime avec le souffleur, et je vas me remuer pour vous y faire débuter *dans les Bohémiennes, les Italiennes, les Égyptiennes et autres Tyroliennes*. Les appointements et les avant-scènes! c'est ça qui vous ferait une fameuse position sociale! mais vous serez bonne fille! vous savez ma règle de conduite, et vous me donnerez

* *Pas d'argent! pas de pain! pas d'asile!* Trois phrases de l'argot du bas peuple parisien.

dix pour cent sur vos appointements et autres *benefs !* J'espère qu'en v'là de la modération, ou je ne m'y connais pas du tout ?

« Je lui promis tout ce qu'il voulut, et j'acceptai la protection qu'il m'offrait avec plus de rondeur que de désintéressement.

« Il me mena d'abord dans une sorte de bouge, estaminet de bas étage de la barrière Rochechouart, à l'enseigne de la *Grand'Pinte*... Là, il me fit donner à manger, et il ne voulut pas que je payasse ma dépense avec les quelques sous qui me restaient encore.

« Puis il me conduisit dans une de ces ruelles obscures et infectes qui avoisinent le quartier des Batignolles, et à sa recommandation pressante, la maîtresse d'un petit hôtel, maison borgne et de très-suspecte apparence, consentit à me recevoir.

« On me donna une chambre... mais quelle chambre, grand Dieu !

« Essayez de vous figurer au sixième étage d'une masure qui tremblait à chaque mouvement d'un de ses nombreux locataires, tout au bout d'un escalier obscur et rompu, où les pas incertains n'avaient pour se guider qu'une corde humide et gluante ; essayez de vous figurer, dis-je, une mansarde grande comme une soupente, ouverte au soleil, ouverte à la pluie, ouverte au vent ; prenant jour de partout : par les tuiles dérangées du toit, par la fenêtre sans vitres, par la porte disloquée, dont les planches mal jointes figuraient bien plus une claire-voie qu'un panneau !

« Dans un coin de cette mansarde, sur une misérable couchette chancelante et hideuse de saleté, une espèce de lit était préparé d'avance.

« Mais quel lit !

« Une paillasse aux trois quarts vide, un matelas laissant échapper par dix ouvertures le foin dont il était rembourré, une couverture où tout ce qui n'était pas trous était taches hideuses et honteuses, et enfin des draps de grosse toile rousse que la lessive n'avait jamais adoucis, bien qu'ils eussent déjà fait un long service : Tel était le grabat qu'on mettait à ma disposition.

« Une chaise boiteuse et dépaillée, une bouteille pleine d'eau, et une cuvette ébréchée, ces deux derniers objets posés par terre à côté du lit, complétaient le mobilier.

« C'était la misère ! la misère froide, nue ! la misère sans la dignité qui en fait quelquefois une auréole pour le front et une joie sérieuse pour l'âme !

« En voyant cette mansarde sordide, mon cœur se serra douloureusement... mais je pensai que le pavé de la rue aurait été encore plus froid et plus nu qu'elle.

« Le lendemain le temps était beau ; les promeneurs affluaient sur les boulevards et dans les contre-allées des Champs-Élysées, ma recette de ce jour fut bonne, ce qui me permit de payer à la maîtresse de mon garni quelques semaines d'avance. En agissant ainsi j'assurais mon indépendance, et du moins je ne pouvais pas être exposée à coucher dans la rue.

« Quand la neige ou la pluie m'empêchaient de chanter en plein air, *l'Amour*, qui s'était décidément institué mon protecteur ou mon chevalier, me conduisait dans des cabarets où il jouissait d'une certaine influence, et me faisait assister à des réunions du genre de celle *des Rossignols*. J'y faisais mon métier en conscience, et quand mes exercices étaient terminés je finissais la séance par une quête,

sur le produit de laquelle je prélevais ensuite une part que je remettais à l'Amour, suivant les arrangements convenus entre nous. J'étais d'ailleurs restée fidèle à la résolution que j'avais prise en quittant Munich de ne jamais souiller ma bouche d'aucune chanson grossière ; je ne chantais que les joyeux refrains de Désaugiers, les hymnes patriotiques de Béranger, ou les mélodies étranges que j'avais composées moi-même pour mon usage particulier.

« Il y a trois semaines à peu près, par une de ces magnifiques journées que nous avons eues au commencement de janvier, une foule nombreuse était rassemblée autour de moi sur le boulevard Rochechouart. Tout à coup un homme d'un certain âge, mais d'un extérieur assez noble fendit cette foule qui m'environnait, et quand je passai devant lui, ma sébile à la main, il y laissa tomber une pièce d'or.

« Après cette fastueuse aumône, celui qui me l'avait faite se retira, et je le vis monter dans une élégante voiture qui l'attendait à quelque distance.

« J'avais eu le temps de remarquer qu'il portait une grande redingote boutonnée militairement, et dont le revers était orné d'une rosette de ruban rouge.

« La pièce d'or qu'il m'avait donnée était une véritable fortune pour moi pauvre fille, aussi je résolus de prendre quelques jours de repos, et de les passer chez moi dans un complet isolement.

« J'avais mis ce projet à exécution, quand le surlendemain, à ma grande surprise, j'entendis frapper à la porte de mon pauvre réduit.

« Je priai d'entrer.

« Ma surprise devint de la stupéfaction : j'avais reconnu le monsieur à la pièce d'or de l'avant-veille.

« Que me dit-il ? en vérité je ne le sais plus. Je crois seulement me souvenir confusément qu'il me tint les discours de tous les vieillards libertins qui veulent acheter une femme et l'avoir au meilleur marché possible... enfin il termina un déluge de mieilleuses paroles par l'offre de quelques louis.

« Après tout ce que je vous ai raconté de ma vie, vous devez comprendre que ce ne fut pas ma pudeur qui eut à souffrir de cette proposition ; mais mon orgueil se révolta à l'idée de me voir tarifée aussi bas, et d'être mise pour ainsi dire au niveau des créatures du plus bas étage. »

— Dites donc ! dites donc ! — interrompit Mirabelle, — quelques louis, ça ne s'offre déjà pas à la première venue, et il y a des moments d'atroce débine où n'importe quelle femme, duchesse ou... *autre* dirait *ça me va.*

— C'est possible, Madame, — répondit froidement Perdita ; — mais probablement je ne me trouvais pas dans un de ces moments dont vous parlez.

Et elle reprit :

« Aussi je refusai les offres de cet homme et je le congédiai avec hauteur et brusquerie.

« Après son départ je fus contente de moi, car je ne regrettai pas ce que j'avais fait.

« Le lendemain, on frappa de nouveau à ma porte : c'était encore lui.

« Son langage n'était plus le même ; ses manières semblaient presque respectueuses.

« Ce ne fut plus quelques louis qu'il m'offrit, mais son affection, son appui, sa compagnie, le droit de jouir de

tous les avantages de sa fortune et d'une partie de ceux de sa position dans le monde.

« Avec le coup-d'œil perçant et sûr de la femme dont le cœur est calme, je jugeai que cet homme était sincère dans ses propositions, et que je lui avais inspiré une de ces passions violentes dont les hommes d'un certain âge ont plus de peine à se guérir que les jeunes gens.

« J'acceptai tout et je suivis mon nouveau protecteur.

« Il se nommait le général baron Carol, et il était veuf depuis un an à peu près.

« Le lendemain j'étais installée dans l'appartement magnifique que j'occupe dans cette maison; j'avais une voiture et des domestiques à mes ordres, et une foule de vêtements élégants et riches remplaçaient ma toilette de saltimbanque.

« J'étais enfin, et je suis pour longtemps, j'espère, l'amie... la compagne de M. Carol. »

Ce fut avec une hésitation marquée et une répugnance visible que Perdita prononça cette dernière phrase de son long récit.

— Voyons! voyons! — interrompit Mirabelle : — qu'est-ce que ça signifie, son amie, sa compagne? c'est sa maîtresse que vous voulez dire.

— J'ai parlé comme je le devais, — repartit Perdita avec une sécheresse hautaine, — et je n'ai en aucune façon altéré la vérité.

— Ne disputons pas sur les mots : amie, compagne, maîtresse, tout cela pour moi, c'est la même chose, et je n'en trouve pas moins très-drôle que ce M. Carol, puisqu'il a le bonheur d'avoir le malheur d'être veuf, s'en aille tous les soirs de chez vous avant onze heures.

— Ah! vous savez cela? — répondit Perdita, souriant et rougissant tout à la fois... — mais qui donc a pu vous mettre si bien au fait de...

— Est-ce qu'on ne sait pas tout ce qui se passe dans une maison par les domestiques? — répliqua la lorette avec une importance comique. — Ils sont si fureteurs tous ces gens-là! c'est bien dommage qu'on ne puisse pas s'en passer quand on peut en avoir.

— Heureusement qu'ils se trompent quelquefois dans leurs conjectures, — reprit Perdita avec douceur : — mais pour répondre catégoriquement à votre question, je vous dirai que si M. Carol s'en va tous les soirs de chez moi avant onze heures, c'est justement parce que je ne suis pas ce que vous prétendiez que j'étais...

— Comment, — s'écria Mirabelle, — il vous donne un logement de trois mille cinq cents francs, un mobilier de premier sujet de l'Opéra, une voiture à volonté et des robes à discrétion, et vous n'êtes pas sa maîtresse! Mais, ma chère amie, passez-moi l'expression, vous êtes donc une voleuse?

Cette boutade de Mirabelle excita un mouvement d'hilarité, que Perdita eut le bon goût et la bonne grâce de partager.

— S'il est satisfait de ce que je lui accorde, — dit-elle, — personne n'a le droit de trouver qu'il le paie trop cher... il ne m'en aimera que mieux, et je ne serai que plus longtemps heureuse et tranquille : c'est ce que je dois désirer après les longues et terribles agitations de ma vie.

— Vous avez beau dire, ma chère, — poursuivit Mirabelle, — je trouve cela très-immoral, et si j'étais à votre place...

— Pardon ! — interrompit Perdita, — je vous ai conté mon histoire jusqu'à ce jour, je ne vous ai rien dit du dénoûment qu'elle peut avoir.

— Parlez ! parlez ! — lui cria-t-on de toutes parts.

Et l'intérêt des spectateurs, un moment suspendu, se manifesta de nouveau sur toutes les physionomies.

— Je vous ai dit en commençant que je me nommais *Perdita*, c'est-à-dire l'enfant perdu. — Jacobus et la Gouâpe n'étaient pas mes parents. J'ai une autre famille. Quelle est-elle ? je l'ignore, mais une voix secrète murmure sans cesse à mon oreille que la lumière se fera jour tôt ou tard. Comprenez-vous alors de quelle utilité peut m'être l'appui d'un homme comme le général Carol, et pensez-vous encore que j'aie tort de vouloir qu'il m'estime toujours pour qu'il me protége plus longtemps ?

Un murmure approbateur accueillit ces paroles, prononcées par la jeune femme avec une fierté modeste.

— Un signe mystérieux existe, — reprit-elle aussitôt que le silence fut rétabli. — Ce signe, qui joue pour moi le rôle du talisman dans les contes de fée, je le possède, et Dieu a permis que je le conservasse au milieu de toutes les vicissitudes de ma destinée aventureuse ! De plus, un hasard providentiel a replacé dans mon chemin cette femme abominable qui m'a recueillie ou volée autrefois... On la retrouvera, cette femme, dût-on fouiller pour cela toutes les maisons impures de Paris ! A force d'or elle parlera ! l'or délie toutes les langues ! et d'ailleurs pourquoi se tairait-elle aujourd'hui ? il y a prescription pour le crime, si un crime a été commis. On saura par elle où j'ai été trouvée, ou volée.... on saura par d'autres quelle est la famille dont à cette même époque l'enfant a disparu,

car le talisman que je possède est un bijou de famille ! est un cachet armorié ! et qui sait si dans cette maison, si à cette table même, il ne se trouve pas quelqu'un qui puisse me mettre sur la trace de la vérité que je veux à tout prix découvrir ? ce bijou, je l'ai là !... ce bijou, le voici !

Et Perdita sortit de son sein un petit cachet, dont la monture d'argent finement travaillée, enchâssait une améthyste sur laquelle était gravé un écusson surmonté d'une couronne de comte.

— Voyons ! voyons ! — s'écrièrent à la fois tous les convives, dont la curiosité était excitée au plus haut degré.

Et de tous les côtés de la table des mains se tendirent pour recevoir le cachet : on eût dit que chacun était intéressé à le contempler.

— Chacun aura son tour, — dit la jeune femme en ôtant de son cou la fragile chaîne d'or, présent du général Carol, à laquelle le cachet blasonné était suspendu.

Et elle remit à Georges d'Entragues la chaîne d'or et le cachet d'argent.

Georges les prit.

Soudain il pâlit ! un tremblement nerveux agita convulsivement ses mains ! Un nuage passa devant ses yeux, et quelques gouttes de sueur froide brillèrent sur son front subitement assombri.

Il venait de reconnaître les armoiries gravées sur le cachet de Perdita !

Ces armoiries étaient le blason de l'antique maison d'Entragues.

L'écusson de *Gueules à la croix d'argent ancrée ; les lions* grimpants pour supports.

Perdita et Marie d'Entragues n'étaient qu'une seule et même femme!

Perdita la chanteuse des rues! Perdita la fille aux aventures était sa sœur!

La situation était terrible et périlleuse au plus haut point. Tout autre que Georges eût perdu la tête à l'instant!

Mais lui, en moins d'une seconde, avec cet incroyable empire sur lui-même qui lui permettait de faire sans effort les choses les plus étonnantes, il sut dompter son émotion.

Son front contracté douloureusement redevint uni et serein; son regard troublé s'éclaircit; la pâleur de ses joues cessa d'être livide, et le sourire bienveillant de l'indifférence tempéra l'expression amère de sa bouche dédaigneuse.

Il tenait le cachet d'une main ferme, et il semblait l'examiner avec la curiosité recueillie d'un connaisseur.

— Eh bien! — lui demanda Perdita qui suivait tous ses mouvements avec anxiété.

— Cette pierre, assez commune du reste, — répondit Georges le plus tranquillement du monde, — est gravée avec la plus rare perfection. On ne travaille aussi bien dans ce genre qu'en Angleterre ou à Vienne, et je ne serais pas étonné...

— Mais les armes! les armes! — s'écria Perdita.

— Mon Dieu, Madame, je suis désolé, mais je ne connais pas le blason.

— Alors pourquoi le garder si longtemps?

— Passez-le-moi!

— C'est mon tour!

— Je pourrai peut-être dire à Madame...

— J'ai un ami à la Bibliothèque royale qui est très au courant de ces sortes...

Ces phrases et quelques autres encore furent prononcées par tous les convives en même temps.

— Mesdames et Messieurs, — interrompit d'Entragues, dont la voix ferme et vibrante domina ce tumulte, — avant de continuer à vous occuper de ce précieux talisman, permettez-moi de vous faire une proposition que vous accueillerez, j'en suis sûr, avec le plus vif empressement.

— Laquelle? laquelle?

— Unissons nos cœurs, nos pensées, comme nous unirions nos efforts au besoin, et portons un *toast* à l'heureuse issue des recherches que va faire Madame.

— Bravo! bravo!

— Adopté!

— Accepté!

Tout le monde se leva en signe d'unanimité, et chacun saisit son verre.

Georges remplit lui-même celui de Perdita qui le remercia par un gracieux sourire.

Puis il approcha le sien de ses lèvres, et en s'inclinant légèrement il dit :

— A votre famille, Madame! puissiez-vous la retrouver bientôt, et avec elle le bonheur que vous méritez si bien.

— A la famille de Perdita! s'écrièrent tous les convives avec une chaleureuse sympathie.

La jeune femme posa sa main gauche sur son cœur en signe de gratitude, tandis que sa main droite portait à sa

bouche son verre plein jusqu'au bord qu'elle vida tout d'un trait.

Mais au même instant, et comme si la foudre l'avait frappée, cette main retomba sur la table avec le verre qui se brisa!

Un nuage pourpre couvrit avec la rapidité de l'éclair, son front, ses joues, son cou et le haut de ses épaules.

Ses yeux s'ouvrirent par deux fois d'une largeur démesurée, mais sans qu'on vît leurs prunelles qui semblaient perdues.

Elle essaya de pousser un cri ou de prononcer une parole : le son s'éteignit dans sa poitrine haletante, avant d'avoir pu franchir son gosier contracté.

Elle voulut faire un sigue : sa main à demi soulevée s'abattit inerte.

Elle chancela sur son siége, tenta vainement de se retenir au rebord de la table, et tomba comme foudroyée sur le tapis.

Georges d'Entragues, avec son adresse de prestidigitateur, son sang-froid de spadassin et sa perversité de démon, avait versé dans la coupe de Perdita du kirch au lieu de vin de Champagne, et la malheureuse jeune femme avait bu trop précipitamment pour avoir pu s'apercevoir de cette fatale substitution.

L'effet, comme on l'a vu, avait été aussi prompt que terrible. Il surpassait même les espérances de M. d'Entragues.

En un instant le désordre fut à son comble. Les hommes et les femmes dispersés dans les pièces voisines, accoururent aux cris perçants de Mirabelle. Chacun questionnait, donnait son avis, offrait ses services, et, comme

cela arrive toujours en pareil cas, personne n'agissait utilement.

Cependant, on finit par transporter Perdita sur le lit de Mirabelle ; on la délaça, on lui jeta de l'eau glacée au visage, on lui fit respirer des sels violents : rien ne lui fit reprendre connaissance.

Au milieu de la confusion inséparable d'un événement de cette nature, Georges d'Entragues disparut emportant le précieux cachet.

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

LE TRAQUENARD.

DEUXIÈME PARTIE.

LA SALTIMBANQUE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Impr. de MUNZEL frères, à Sceaux.

Les Chevaliers du Lansquenet. . 5 vol.

1e Série. LE LOUP ET L'AGNEAU. . . 1 vol.
2e — PERDITA. . . . . 1 vol.
3e — DANAE . . . . 1 vol.
4e — COURTISANE ET DUCHESSE. . 1 vol.
5e — et dernière. FRÈRE ET SŒUR. 1 vol.

PAUL DUPLESSIS.

Les Boucaniers. 4 Séries . . . . . . 4 vol.

1re Série. LE CHEVALIER DE MORVAN . 1 vol.
2e — NATIVA . . . . 1 vol.
3e — MONTBARS . . . . 1 vol.
4e — et dernière. LE BEAU LAURENT. 1 vol.

MARQUIS DE FOUDRAS.

Les Gentilshommes chasseurs . . 1 vol.
La Comtesse Alvinzi. . . . . 1 vol.
Madame de Miremont. . . . . . . 1 vol.

A. DE GONDRECOURT.

Les Péchés mignons . . . . 2 vol.
Le dernier des Kerven . . . . . 2 vol.

HENRI DE KOCK.

La Tribu des Gêneurs . . . . . . 1 vol.
* **Brin d'amour** . . . . 1 vol.

ÉLIE BERTHET.

Le Nid de Cigognes . . . . 1 vol.
L'Étang de Précigny . . . . . . 1 vol.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

Tristan le Roux . . . . 1 vol.
Sophie Printemps . . . . 1 vol.

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

La Recherche de l'Inconnue . . 1 vol.
Le comte de Mansfeld. . . . . . 1 vol.

OUVRAGES DIVERS.

Simples récits, par CHARLES DESLYS. . . 1 vol.
Chasses et pêches de l'autre monde, par B. REVOIL, **et les Contes d'un marin**, par G. DE LA LANDELLE. . . . . 1 vol.

Une vieille Maîtresse, par JULES BARBEY D'AUREVILLY. . . . . 1 vol.

Le Mendiant noir, par PAUL FÉVAL. . . 1 vol.

Léandres et Isabelles, par ADRIEN ROBERT. . . . . 1 vol.

Rachel et le Nouveau-Monde, par LÉON BEAUVALLET. . . . . 1 vol.

Une Famille Parisienne au XIXe siècle, par madame ANCELOT . . . . 1 vol.

Une Histoire de soldat, par Mme LOUISE COLLET. . . . . 1 vol.

Les Amours des rustres, par ANGELO DE SORR. . . . . 1 vol.

SCÉAUX. — IMPRIMERIE DE MUNZEL FRÈRES.



